



Fables inédites des XIIe, XIIIe et XIVe siècles

Jean de La Fontaine

LIREGRATUITEMENT.COM

Fables inédites des XIIe, XIIIe et XIVe siècles

Jean de La Fontaine

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Fables inédites des XIIe, XIIIe et XIVe siècles

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec

ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression

"appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à

expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont

autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont

trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir

du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées. Nous vous demandons également de:

LIVRE SIXIÈME

Le Pâtre et le Lion:

Les fables ne sont pas ce qu'elles semblent être ; Le plus simple animal nous y tient lieu de maître. Une morale nue apporte de l'ennui :

Le conte fait passer le précepte avec lui. En ces sortes de feinte il faut instruire et plaire ; Et conter pour conter me semble peu d'affaire. C'est par cette raison qu'égayant leur esprit Nombre de gens fameux en ce genre ont écrit. Tous ont foi l'ornement et le trop d'étendue; On ne voit point chez eux de parole perdue. Phèdre étoit si succinct , qu'aucuns l'en ont blâmé. Esope en moins de mots s'est encore exprimé. Mais sur tous certain Grec * renchérit et se pique

D'une élégance laconique; Il renferme toujours son conte en quatre vers ;

u fabi.es de la fontaine.

Bien ou mal , je le laisse à juger aux experts.

Voyons-le avec Esope en un sujet semblable.

L'un amené un chasseur , l'autre un pâtre , en sa fable.

J'ai suivi leur projet quant à l'événement ,

Y cousant en chemin quelque trait seulement.

Voici comme, à peu près, Ésope le raconte.

Un pâtre, à ses brebis trouvant quelque mécompte ,

Voulut à toute force attraper le larron.

Il s'en va près d'un antre, et tend à l'environ

Des lacs à prendre loups, soupçonnant cette engeance. Avant que partir de ces lieux,

Si tu fais , disoit-il , ô monarque des dieux ,

Que le drôle à ces lacs se prenne en ma présence , Et que je goûte ce plaisir , Parmi vingt veaux
je veux choisir Le plus gras, et t'en faire offrande !

A ces mots sort de l'antre un lion grand et fort :

Le pâtre se tapit , et dit , à demi mort :

Que l'homme ne sait guère, hélas! ce qu'il demande !

Pour trouver le larron qui détruit mon troupeau ,

Et le voir en ces lacs pris avant-que je parte,

O monarque des dieux , je t'ai promis un veau ;

Je te promets un bœuf, si tu fais qu'il s'écarte !

C'est ainsi que l'a dit le principal auteur : Passons à son imitateur.

Grkes. JEs.-Cor.t i3i ; II t3r.

Latijts. Faern.p §i\J.Postk., 114.

Français. Ph. Heg., ai; G. Haud., 106 ; Lect. div.; Divert. cur.

Italiiks. Ces. Par. , 5 ; Guice., p. 1.

MVRK VI , FÀBLB II.

» » ^ « , * < » » » » ^ » ^ ^ % » ^ ^ ^ % i » ^ % ^ ^ % < * ^ % * < ^ ^ » > » ^ » » ^ ^ ^ %
< * ^ % ^ ^ ^ ^ ^ ^ f c ^ » ^ % i » ^ % ^ f c ^ % > ^ % < » ^ V * / *

Z ^ Ziwi ef / < ? Chasseur.

Un fanfaron, amateur de la chasse,

Venant de perdre un chien de bonne race,
 Qu'il soupçonnât dans le corps d'un lion ,
 Vit un berger : Enseigne-moi, de grâce/
 De mon voleur, lui dit-il , la maison ,
 Que de ce pas je me fasse raison.
 Le berger <& : C'est vers cette montagne.
 En lui payant de tribut un mouton
 Far chaque mois, j'erre dans la campagne '
 Comme il me plaît; et je suis en repos.
 Dans le moment qu'ils tenoient ces propos ,
 Le lion sort , et vient d'un pas agUe.
 Le fanfaron aussitôt d'esquiver :
 O Jupiter , montre-moi quelque asile ,
 S'écria-t-il, qui me puisse sauver !
 La vraie ép reuve de courage N'est que dans le danger que l'on touche du doigt : Tel le cherchoit ,
 dit-il , qui , changeant de langage ,
 S'enfuit aussitôt qu'il le voit.
 Cua. JE*.- Cor. t x?5; Gabr., 36; Ptot. : Tofc Xi'ovtoç lyrti frrite. Le*mi* vesâgia fuœris.
 Unn. P. GuuL, ag; JI\$, io5.
 F IASCAis. Bots. , i8o.
 Phébus et Borée.
 Borée et le Soleil virent un voyageur
 Qui s'étoit muni par bonheur Contre le mauvais temps. On entraît dans l'automne , Quand la
 précaution aux voyageurs est bonne : Il pleut; le soleil luit; et l'écharpe dlris
 Rend ceux qui sortent avertis Qu'en ces mois le manteau leur est fort nécessaire : Les Latins les
 nommoient douteux , pour cette affaire. Notre homme s'étoit donc à la pluie attendu : Bon man-
 teau bien doublé , bonne étoffe bien forte. Celui-ci, dit le Vent, prétend avoir pourvu A tous les acci-
 dents ; mais il n'a pas prévu
 Que je saurai souffler de sorte, Qu'il n'est bouton qui tienne : il faudra, si je veux,
 Que le manteau s'en aille au diable.
 L'ébattement pourrait nous en être agréable : Vous plaît-il de l'avoir ? Eh bien ! gageons nous
 deux ,

Dit Phébus , sans tant de paroles , A qui plus tôt aura dégarni les épaules

Du cavalier que nous voyons.

Commencez : je vous laisse obscurcir mes rayons. Il n'en fallut pas plus. Notre souffleur à gage
Se gorge de vapeurs , s'enfle comme un ballon ,

Fait un vacarme de démon,

LIVRB VI , FABLI III. 5

Siffle, souffle, tempête, et brise en son passage Maint toit qui n'en peut mais , fait périr maint
bateau :

Le tout au sujet d'un manteau.

Le cavalier eut soin d'empêcher que l'orage

Ne se pût engouffrer dedans.

Cela le préserva. Le vent perdit son temps; Plus il se tourmentoit, plus l'autre tenoit ferme : Il
eut beau faire agir le collet et les plis.

Sitôt qu'il fut au bout du terme

Qu'à là gageure on avoit mis,

Le soleil dissipe la nue, Récrée et puis pénètre enfin le cavalier,

Sous son balandras fait qu'il sue,

Le contraint de s'en dépouiller :

Encor n'usa-t-il pas de toute sa puissance.

Plus fait douceur que violence.

Gucs. JEs.-Cor., 3o6; Babr. em SuUL, t 3, p. 3*x; Si. Cjr., I. x , c. a.

LftTon. Av., 4; il. Mess., »6; G. Cogn. (G- Cous.) , i5i; P. Camd., 5; Frmt., i3; Tann. Fab., x8.

FIAHOua. Ysop.-Jv., 3; Gui/L Haud.t iS5j Ph. H*g.t S; Jmyot- PUa., ftréc de onté, \$ io.

Itauu». P'erdix* , iS.

Allixas». Minn.-Zing. , 66.

Ato&ax*. Ogtibj, 65.

YSOPET-AVIQNNBT.

F1BLS m.

De la comparaison et contons du Soleil et du Vent de bise.

Devant Jupiter, en l'assise , '

Au soleil se compara bise,

Et dit que plus puet et mieux vaut.
Or soit véus , dit li soulaus,
Par ce message qui va là :
Que qui ce mentel que 3 a '
Li pourra par sa force aster,
Cil en doit l'hoadetir enojpôte*.
Ainsi l'ont eux deux accordé
Devant dam Jupiter leur dé, *
Dont fist bise l'air tourmenter,
Pleuvor y et greller et venter.
Pour lui son manteau arrachier.
Tant com cils puet du corps sachier, J
A li joindre se painne si
Qu'oncques du col ne li yssi. 4
Ainçois quant plus le vent Fempoint,
Il plus a son cotel le joint.
De celle part d'où sent le vent ,
Qui mallement le va grevant.
Au matin forment se ralie.
Li solaus de l'autre partie
Se leva si clair et si chaut
Que tout le monde art de chaut. s
Cils qui ot chaut a terre pose
Robe et mentel et se repose,
Les li sa robe et ses drapiaux 6
Pour le temps qui est chaut et biaux.
YSOPET-AVIONNET.j^fIZi?///.
î»tt iifleut île tx«c.

LIVRE VI, FABLE III

Cils qui plus hautement menacent Faillent souvent a ce qu'ils chascient.

Faire sieut par debonnairté 1 (a) Lucre plus que par cruauté.

Si tu veuls avoir patience Tu vaincras et sans decevance :

Redoubler la haute parole , Sans fait louable, est chose foie.

▼ AftIAfTK.

(«) Manuser. es la b'Moth. du Roi, n° 356.

On tienlt par debonoafrecté'.

Vaincre ploj qoe par ctaaaUe'.

» Assis*, tenace des teigteart de fieft. — ■ Üé% dieu. — 3 Saekier, ffter , enJerer, tirer à toi. — 4 Yssi, tortit. — 5 Art, broie, de «rtWv. -<-* Us li, la lui, prêt de lai. — Drapiaux , linge , barde*.— 7 &*«/, a coitfmno:

8 FABLES Dit LA FONTAINE.

Jupiter et le Métayer. ,

Jupiter eut jadis une ferme à donner.

Mercure en fit l'annonce , et gens se présentèrent ,

Firent des offres , écoutèrent :

Ce ne fut pas sans bien tourner ;

L'un alléguoit que l'héritage Étoit frayant et rude , et l'autre un autre si.

Pendant qu'ils marchandoient ainsi , Un d'eux, le plus hardi, mais non pas le plus sage, Promit d'en rendre tant, pourvu que Jupiter

Le laissât disposer de l'air,

Lui donnât saison à sa guise, Qu il eût du chaud , du froid , du beau temps , de la bise ,

Enfin du sec et du mouillé,

Aussitôt qu'il auroit bâillé.

Jupiter y consent. Contrat passé , notre homme Tranche du roi des airs , pleut , vente , et fait en somme Un climat pour lui seul : ses plus proches voisins Ne s'en sentoient non plus que les Américains. Ce fut leur avantage : ils eurent bonne année,

Pleine moisson , pleine vinée.

Monsieur le receveur fut très-mal partagé.

L'an suivant, voilà tout changé :

Il ajuste d'une autre sorte

La température des cieux.

LIVRE VI, FABLE IV

Son champ ne s'en trouve pas mieux :

Celui de ses voisins fructifie et rapporte. Que fait-il ? Il recourt au monarque des dieux ;

H confesse son imprudence.

Jupiter en usa comme un maître fort doux.

Concluons que la Providence

Sait ce qu'il nous faut mieux que nous.

Guet. JEi.-Cor., a<55; II a65.

LàTin. Jt. Holch., lect, 9 ; /. Her., waau 108 ; /. Jtau/., de puait,

39 ; Abtt, , a ; Faern., 93 ; Grat. a &* E&d, zo. F&asçau. Desm.9 z ; Guili. Haud., 369.

Italum. Ces. Pop.f zo4; Guicc., p. 149; Perdis*, 99.

IO FABLES DE LA FOJVTALJfE.

FABLE V.-(io«)

Le Cochet, le Chat ,etk Souriceau.

Un souriceau tout jeune, et qui n'avoit rien vu ,

Fut presque pris au dépourvu.

Voici comme il conta l'aventure à sa mère.

J'avois franchi les monts qui bornent cet étal ,

Et trottois comme un jeune rat

Qui cherche à se donner carrière , Lorsque deux animaux m'ont arrêté les yeux :

L'un doux , bénin et gracieux :

Et l'autre turbulent, et plein d'inquiétude;

Il a la voix perçante et rude,

Sur la tête un morceau de chair , Une sorte de bras dont il s'élève en l'air

Comme pour prendre sa volée ,

La queue en panache étalée.

Or c'étoit un cochet dont notre souriceau
 Fit à sa mère le tableau Comme d'un animal venu de l'Amérique.
 Il se battoit , dit-il, les flancs avec ses bras ,
 Faisant tel bruit et tel fracas, Que moi , qui , grâce aux dieux , de courage ine pique ,
 En ai pris la fuite de peur,
 Le maudissant de très-bon cœur.
 Sans lui , j'aurois fait connoissance

LIVRE VI , FABLE V. I I

Avec cet animal qui m'a semblé si doux :

Il est velouté comme nous , Marqueté, longue queue, une humble contenance, Un modeste regard , et pourtant l'œil luisant.

Je le crois fort sympathisant Avec messieurs les rats : car il a des oreilles

En figure aux nôtres pareilles.

Je l'allois aborder , quand d'un son plein d'éclat

L'autre m'a fait prendre la fuite.

Mon fils, dit la souris, ce doucet est un chat,

Qui, sous son minois hypocrite ,

Contre toute ta parenté

D'un malin vouloir est porté*

L'autre animal , tout au contraire ,

Bien éloigné de nous mal faire, Servira quelque jour peut-être à nos repas. Quant au chat, c'est sur nous qu'il fonde sa cuisine.

Garde-toi, tant que tu vivras, • De juger des gens sur la mine*

Guet. JEs.-Camer., 3g4, 3a8.

Unis. Anon. «4. ñie£ (M«ruw, delà bfclio*. du tt*, 7616) 63; Phil., g;Abst., 65; Mort., H'f3arLt qtnm quadr. he^d, ?, fer. 4; /«fi. de LauL , fol. 39.

ftuscAii. Ysop.I, 63; R. Gob,; Guiïl.Haudtt a3x; Beru.\$ 117.

bâunn. AL Cinih., proT. 22, cant. x ; Fer&zz., 21.

EvAfïVou. C. G. Têj., fol. 3rg.

iununii. Muw.-Zing., 4\$.

II FABLES DE LA FONTAIIHK.

ANON. VET. m*»,,

De Gmllo et Mure.

Mus genuit murem ; dogmatizavit eamdem :

Filia pulchra mihi, dogmata disce patris; dan procul exieris lustruraforamine nostro ,

Occurrenti tibi milàifide probo ; Miles adestgaUus armatus cuspidè rostro.

Orans in cinere habitat ipse catus > Sis secum : tibi non sitformidine mites,

Subdolos hypocrita te vorat ipse catus ; Hypocritis adhibendafides non est neque fictis.

Midtis melUta verbulà scèpè nocent :

Dissimulare student conceptum mente venenum.

DupUcibus verbis scèpè venena/ovent.

TSOPET I.

FABLI LXIII.

Du Coe et de ta Souris.

La souris ot petit soris :

Dit souefinènt : Es de moy norris; Àler Tondras , ma fille chiere, Et t'en iras de ma taisniere : •
Rencontrerais un chevaillier Fort et puissant en un paillier.

Rencontarras un preudliomme, En un fouier toutes jours gromme : ' Sy est en la sandre chau-
dète, * Et, en orant tousjours babete s D'autre part et le biau cochet.

Y S o P E T - 1 . IĀBIE LXII.

'mi C^ oc et ae la clboxi

LIVRE VI , FABLE V

Prise seras au trebuchet :

Devers toi faitement abite Le chat ; le couvert ypocrite, Se ne te gardes , mengera Toy et tretoust
dévorerà; Mais du chevalier n'aies garde; Biaise le faus semblant qui se farde Qui c'esforce de baré-
ter * Par ouvver, par barbeter. * N*ajouste foy a ypocrite :

Cils les het qui es cieulx abite.

Ans bons font fausses envoies , Par paroles belles, polies; Les piteux font comme orphelin :

Desous la langue ont le velin.

En leur faintise se tapissent Et renin en leur cuer norrissent.

lGromune, gromelle, de gromeler. — * Sandre, cendre. — * Ormrft, priaat, de orare. — 3 BabeU, et, dix Ten après, barbet*; ce» mots signifient, un* doote : parie dans ta barbe. — * Baréter, tromper , de baraty tromperie. * Omtre : il faut lire ouer ou orer, prier.

l4 FABLES DE LA. FONTAIIfe.

Le Renard y le Singe et les Animaux.

Les animaux, au décès d'un lion, En son vivant prince de la contrée , Pour faire un roi s'assemblèrent, dit-on. De son étui la couronne est tirée :

Dans une chartre un dragon la gardoît.

Il se trouva que, sur tous essayée, A pas un d'eux elle ne convenoit :

Plusieurs avoient la tête trop menue , Aucuns trop grosse, aucuns même cornue.

Le singe aussi fit l'épreuve en riant; Et , par plaisir , la tiare essayant , Il fit autour force grimaces, Tours de souplesse et mille singeries, Passa dedans ainsi qu'en un cerceau.

Aux animaux cela sembla si beau, Qu'il fut élu : chacun lui fit hommage. Le renard seul regretta son suffrage , Sans toutefois montrer son sentiment.

Quand il eut fait son petit compliment, Il dit au roi : Je sais, sire, une cache, Et ne crois pas qu'autre que moi la sache. Or tout trésor, par droit de royauté, Appartient, sire , à votre majesté.

Le nouveau roi bâille après la finance :

LIVRE VI, FABLE VI. 1

Lui-même y court, pour n'être pas trompé. C'étoit un piège ; il y fat attrapé.

Le renard dit, au nom de l'assistance : Prétendrais-tu nous gouverner encor, Ne sachant pas te conduire toi-même ?

Il fut démis , et l'on tomba d'accord Qu'à peu de gens convient le diadème.

Gibcs. JEs.-Cor., 39; II 29. Lato». Faem.t 75; /. Posth., 39.

Feasçaxs. Mot. cU Fr.9 a a ; G. Corr., 63; GmU. Boni., Sg, 227 ; jRom., 33.

Itaubbs. Ces. Pav. , 27 » 74 ; Perdizi., 73.

Le Mulet se vantant de sa généalogie.

Le mulet d'un prélat se piquoit de noblesse,

Et ne parloit incessamment

Que de sa mère la jument,

Dont il contoît mainte prouesse.

Elle avoit fait ceci, pub avoit été là.

Son fils prétendoit pour cela

Qu'on le dût mettre dans l'histoire.

Il eût cru s'abaisser servant un médecin. Etant devenu vieux , on le mit au moulin : Son père l'âne alors lui revint en mémoire.

Quand le malheur ne seroit bon Qu'à mettre un sot à la raison , Toujours seroit-ce à juste cause Qu'on le dit bon à quelque chose.

Grks. JE*. -Cor.9 140; U 140.

Lato». Faern, 33; 7. Posth., laa; Alb. Fred. MëlUm., M poët. Germ. , part 4 , p. 493 ; fab. extra*, x ; Frtkag. , 20.

Faajtçau. Le Cast. , 3 ; Amyot-Plut. , Banq. des m sages ; Jul. Mach.- Extrav. , 1 ; GuilLHaud., *30; G. Corr., 86 ; P.Detpr. , 57 ; Bms. ,171.

Italius. Ces» Pav., 35; Ferdizz., 5.

Espagvom. Ysopo-Extrav. \$ 1.

Ai.T.iMâirna. H. Steinfu- Extra? . , x.

HoiAAjroAni. Esopus-Extrav. , 1.

LITRE TI, PA.BLE TIH

FABLE VJII.-(IH)

Le Vieillard et VAné.

Un vieillard sur son âne aperçut, en passant,

Un pré plein d'herbe et fleurissant ; Il y lâche sa bête : et le grison se rue

Au travers de l'herbe menue ,

Se vautrant, grattant et frottant ,

Gambadant, chantant et broutant,

Et faisant mainte place nette.

L'ennemi vient sur Pentrefaite.

Fuyons, dit alors le vieillard.

Pourquoi? répondit le paillard :

Me fera-t-on porter double bât , double charge ? Non pas, dit le vieillard, qui prit d'abord le large. Et que m'importe donc , dit l'âne , à qui je sois ?

Sauvez- vous , et me laissez paître.

Notre ennemi , c'est notre maître :

Je vous le dis en bon françois.

Gaies. JEs.-Camer. , f. 295. LftTon. Phadr.y i5; jibsi., 8.

riAvç/us. AT.***, 5; Gmill. HautL, %j5.

Ixtunrs. Ferduz., 98.

18 FABLES DE LA FONTAINE.

^»»V%r^ V^ ^% ^%«»«»fc%^»***>^»*^»^W^ ^%i%^ ^ ^m^>*l^%»%^ ^ ^<

Le Cerf se voyant dans Veau,

Dans le cristal d'une fontaine

Un cerf se mirant autrefois

Louoit la beauté de son bois,

Et ne pouvoit qu'avecque peine

Souffrir ses jambes de fuseaux, Dont il voyoit l'objet se perdre dans les eaux. Quelle proportion de mes pieds à ma tête ! Disoit-il en voyant leur ombre avec douleur; Des taillis les plus hauts mon front atteint le faite;

Mes pieds ne me font point d'honneur.

Tout en parlant de la sorte, Un limier le -fait partir.

Il tâche à se garantir; Dans les forêts il s'emporte :

Son bois, dommageable ornement,

L'arrétant à chaque moment ,

Nuit à l'office que lui rendent

Ses pieds , de qui ses jours dépendent. Il se dédit alors , et maudit les présents

Que le ciel lui fait tous les ans.

Nous faisons cas du beau, nous méprisons l'utile :

Et le beau souvent nous détruit.

Ce cerf blâme ses pieds qui le rendent agile :

Il estime un bois qui lui nuit.

TSOPET-I. FABLE XLIV.

Î3n iftvH' uiorant «If.-Su T.

LIVRE VI , FABLE IX. IQ

Guet. Ms.-Cor., 181; II 181 ; Gebr.t 17.

Un». Phœd.t xa; ifom., 47 ; Rom. Ai/., 29; Fab. ant. Ai/., 41; Gdfr., 47 ; Toi». Jfe£. , a.

F&AjrçAis. Jfor. <fe Fr., 3a; y>op. / , 44; Kfop. II, 3a; Vinc. de Bmv., xz; Mer des Hist., 14; lui. Mach., 47; Guill. Haud.t 147. G. Corr. , 36; P. Dtspr. , 5 ; Jlf*** , 1 ; Itou. , x ia.

friu». Acc.-Zucch. , 47 ; Tupp., 47 ; {ta. Pac, 1oS ; Verdixz. , x3.

EffAGSOis. Ysopo, 47.

AixnusDS. ff. Steinh. , 47.

Asuais. Ogiibf, a8.

HoiLAHDAIS. EsOpiU, 47.

YSOPET I.

Z>« Or/ morant de soif.

Un grant cerf lis que soif tenoit Boire a la fontaine venoit :

S'en butasses et voulentiers Se remira endementiers , En l'iave, ses cornes et sa teste, Dont il faisoit grant joie et feste, Et moult se loue et moult se prise; Mais de l'autre part trop desprise Ses maigres jambes et ses pies ; De l'un se deoit, de l'autre est liés. Li cerf illec point ne séjourne :

Au bois arrière s'en retourne, Où il aura autres nouvelles Qui jà ne lui seront mie belles :

Quar au bois avoit des veneurs, Maints gents y avoit et coureurs , Qui ne li plaist pas a ouïr.

Qui doncques vist le cerf fouïr , Jamais ne se déüst blasmer.

Or doit bien ses jambes amer :

Ne li vont pas lors ennuiant, Mes si comme il s'en va fuiant, Au bois espés s'en est venus.

Par ses cornes est retenus Et arrêté en tel manière Qu'il ne peut avant ne arrière.

Par ses cornes la mort reçoit, Qui a ses pies se courrouçoit , Qui sauvé et guéri l'éceussent, Se ses longues cornes ne feussent.

Nul ne doit chose despiter

Qui peut valoir et profiter,

Ne chose aussi chiere tenir

Dont dommage il puet venir.

Souvent fuyons ce qui nous vault,

Et de nostre bien ne nous chault ,

Et qui te porte utilité

Ne dois pas avoir en vilté. a
 Ne quiers pas tousjourns ton plaisir,
 Profiter et toy aisier : 3
 Par ce viendras-tu a richesse;
 Ne te tiengne nulle peresce :
 Se tu veuls toujours déliter
 Et toute eu ration je tter,
 Ne mener la vie delitable,
 Un grand despens et grande table,
 Et tu ni mets atemprement, 4
 Sois certain et croi fermement,
 Tart te sera du repentir.
 De ceci ne te veuil mentir.
 Atrempe toy selon ta rente, 5

LIVRE VI, FABLE IX. ai

Que pauvreté ne t'aggrave. 6 Et ne t'en fais pas en accroire Ne en pompes n'en vaines gloire.

De f autrui ne t'en fais si gobes 7 N'en viandes ni en belles robes; Car il convient l'escot paier.
 Pour ce te dois bien esmaier, Quant despans plus que n'as assés»

Ces dis n'oses pas trespassés.

* Se démit, j'afflige, de dolere. — » FUU, méprit , bassesse, de vilis. — * Jisier, se réjouir, te mettre à Taise. — * Atemprement, modération. — 9 AtEmpmt-*oy9 modère-toi , de temperare. — 6 Aggravante , accable , surcharge, de gware. — 7 if « t'en fait tigoées, ne t'en gobergea paa tant

YSOPET IL

Du Cerf qui pritoii tes cornet et detpritoit setjamàet.

Lez une grant fontaine

Sus gravier 9 clere et saine,

S'est un cerf arrêté.

En l'y ave se mira*

Ses cornes esgarda

Où moult ot de biauté. ,

Tant li plurent forment Qu'il ne prisoit noient Tel membre qu'il éust; Mais damage li firent :

Car a la mort le mirent Ains que des ans éust.

Les jambes a véues Grelles, longues, ossucs,

a 2 FABLES DE LA FOWTAINE.

Si les prist a blâmer.

Mon corps, fait-il, est grant Et charneus et pesant.

Si n'el pourront porter.

Les venéeurs le virent Qui forment l'assaillirent Et il se prist a fourir Plustost c'un olifant : v N'est destrier courant Qui le poist consuivre.

En un bois est entré :

Mal l'en est encontre :

Si vous dirai cornent.

Ses cornes l'arrestèrent Aus branches où imitèrent.

Si le pristrent la gent.

Les jambes desprisoit Et petit les amoit Dont bien eust reconfort.

Ses cornes trop amoit Et looit et prisoit :

Por ce ot il la mort.

Une manière avon Que loons et amon Souvent nostre damage, Et nostre peu heons. * De ce grant tort avon , Esprouvons ce langage.

• C'un olifant, qu'un éléphant. - » Hèons , haïssons.

LIVBE VI , FABL X. l3

Le Lièvre et la Tortue.

Rien ne sert de courir : il faut partir à point. Le lièvre et la tortue en sont un témoignage.

Gageons, dit celle-ci , que vous n'atteindrez point Sitôt que moi ce but. Sitôt ! êtes- vous sage?

Repartit ranimai léger :

Ma commère , il vous faut purger

Avec quatre grains d'ellébore.

Sage ou non, je parie encore.

Ainsi fut fait; et de tous deux

On mit près du but les enjeux.

Savoir quoi, ce n'est pas l'affaire,

Ni de quel juge l'on convint.

Notre lièvre n'avoit que quatre pas à faire ; J'entends de ceux qu'il fait lorsque, près d'être atteint
, Il s'éloigne des chiens , les renvoie aux calendes ,

Et leur fait arpenter les landes.

Ayant, dis-je, du temps de reste pour brouter ,

Pour dormir , et pour écouter D'où vient le vent, il laisse la tortue

Aller son train de sénateur.

Elle part , elle s'évertue :

Elle se hâte avec lenteur.

Lui cependant méprise une telle victoire ,

Tient la gageure à peu de gloire ,

II\ FABLES DE LA FONTAINE.

Croit qu'il y va de son honneur De partir tard. Il broute, il se repose,

Il s'amuse à tout autre chose Qu'à la gageure. A la fin, quand il vit Que l'autre touchoit presque au
bout de la carrière , Il partit comme un trait. Mais les élans qu'il fit Furent vains : la tortue arriva la
première. Hé bien ! lui cria-t-elle, a vois -je pas raison?

De quoi vous sert votre vitesse?

Moi l'emporter ! et que seroit-ce

Si vous portiez une maison M

" Gaxcs. JE*. -Cor., 187; n 187; Théon, a.

Faakçaxs. Guill Haud., 246; G. Corr., 94; P. D*sp.\$ 59; Bcru. 67 ; I<fi Noble, 96.

iTAUxm. Cej.Pav., i50; Perdus,, 80.

Espagnols. Seb. Mejr, 19.

LIVRE VI, FABLE XI

L'Jne et ses M/dires.

L'âne d'un jardinier se plaignoit au Destin De ce qu'on le faisoit lever devant l'aurore. Les coqs,
lui disoit-il, ont beau chanter matin,

Je suis plus matineux encore.

Et pourquoi ? pour porter des herbes au marché ! Belle nécessité d'interrompre mon somme !

Le Sort, de sa plainte touché, Lui donne un autre maître; et l'animal de somme Passe du jardinier aux mains d'un corroyeur. La pesanteur des peaux et leur mauvaise odeur Eurent bientôt choqué l'impertinente bête. J'ai regret, disoit-il , à mon premier seigneur : Encor, quand il tournoi t la tête, JTatrapois, s'il m'en souvient bien , Quelque morceau de chou qui ne me coûtoit rien : Mais ici point d'aubaine; ou, si j'en ai quelqu'une, C'est de coups. Il obtint changement de fortune; Et sur l'état d'un charbonnier Il fat couché tout le dernier.

Autre plainte. Quoi donc! dit le Sort en colère, Ce baudet-ci m'occupe autant Que cent monarques pourraient faire !

Croit-il être le seul qui ne soit pas content ? N'ai-je en l'esprit que sorç affaire ?

Le sort avoit raison. Tous gens sont ainsi faits : Notre condition jamais ne nous contente;

La pire est toujours la présente.

Nous fatiguons le ciel à force de placets. Qu'à chacun Jupiter accorde sa requête,

Nous lui romprons encor la tête.

Grecs. JEs.-Cor.9 45; U 45.

Latiks. Jlh., i , 88 ; Faern., 80; J. Posth., 45. Français. Guill. Haud. , iy5;G. Corr. , 65 ; '£. Garon, c. 5 , c. 54 ; P. Desprt 83 ; Bens. , 149 ; Le Noble, 74. Italixks. Ces. Pav.f 65.

Ahglau. Ogillqr, 68.

LIVRE VI, FABLE XII

Le Soleil et les Grenouilles.

Aux noces d'un tyran tout le peuple en liesse

Noyoit son souci dans les pots.

Esope seul trouvoit que les gens étoient sots

De témoigner tant d'allégresse.

Le Soleil , disoit-il , eut dessein autrefois

De songer à lliyménée.

Aussitôt on ouït, d'une commune voix, Se plaindre de leur destinée Les citoyennes des étangs.

Que ferons-nous s'il lui vient des enfants? Dirent-elles au Sort : un seul Soleil à peine

Se peut souffrir; une demi-douzaine Mettra la mer à sec et tous ses habitants. Adieu joncs et marais : notre race est détruite; Bientôt on la verra réduite A l'eau du Styx. Pour un pauvre animal, Grenouilles , à mon sens , ne raisonnaient pas mal.

Gucs. JEs.-Cor. , 350; Il 350 ; Baèr. es Suid., t. 1, p. 378; fo&r., ao.

Là-ron. Phcedr., 6; Rom., 7; Rom. Nil., 7; fab. ant. Ai/., 20; Golf., 7 ; /. Roui, Serai, de matrim., 5.

Fujtcah. Mar. de Fr., 6 ; Ysop. I , 7 ; Ysopet II t 16 ; Jul. Mach. , 7 ; -V*** , S; Le Noble , 5 ; Bours.
, les Fables , act 4 » se. 5.

Italiess. Acc.-Zucch., 7; Tupp., 7; Capaccio , S.

Espagnols. Y topo % 7.

A1.LUfA.2rx». Mtnn.-Zing, 10; H.Suinh.y 7.

Anglais. Ogifoy, 8a.

Hollandais. Etopus , 7.

TSOPET I.

FiBLX VII.

D'une Femme qui te maria a un Larron.

Une femme si prent baron

Et se marie a un larron :

Tous H voisins grant joie en ont;

Mais ils ne scevent que il font;

Dist un preudhome qu'il rencontre.

Un bel- exemple de ce montre. -

Li solaus femme fiança : ■ A Dieu se plaint fort et tança La terre et dit : Je suis perdue.

Un solaus seulement me tue :

Un solaus seulment me grieve :

Que feroi-je s'un autre lieve?

S'un autre vient, arse suis toute. ■ Pour ce, de ces noces me doubte.

Ainsi dit le preudomme sage :

Ne devés de ce mariage Faire tel joie ne telle faiste : 3 Quar il vous en soudra moleste , 4 Et vous
en pourra bien mal prendre, Se cils lierres un autre engendre. 5 Qui mal fait ne qui mal doit faire,
11 ne doit a nul homme plaie.

YSOPET 'l.w/iw rtr.

'J une fritmme qui se maria a un X&vxon.

LIVRE VI, FABLE XII. ag

Ne se doit-on trop fort joer Pour mauvais , ne euls trop loer.

L'en cuide tel chose estre bonne Ou n'a que d'apparence bonne.

Vices faignent estre vertus Pour décevoir les malostrus. Tout ce qui est en apparence N'est bon, mais y a decevance.

* Solaus, soleil. — * Arset brûlée, consumée, de ardere. — 3 Faute 9 fête. — * Soudra moUsU , sortira désagrement — - s Lierres, larron, de Utro.

YSOPET II.

FABLE XVT.

Comment un Larron espousa Famé a grantfeste et a gront joie.

Un larron famé prist Qui moult grant nocés fist.

De toute la valée , (a) Moult fut liée la gent, K Trestout communément C'un qui fust dans la place. (6)

Ses voisins li ont dit Qu'il entende au déduit Et face liéement :

Par foy, dit- il, seigneurs, Je pensoie ore ailleurs, Et vous dirai comment.

J'ai jadis ouï conter

Que Dieux voulut marier (c)

Le soleil a la lune.

30 FABLES DE LA. FOOTAIrE.

Moult déplut a la gent :

Chascun en fut dolent.

Diex leur dist en commune :

Ce n'est pas a mon veuil

Que démenez tel dueil :

Dites ce qui tous fait

Sur un tel mariage.

Nous tome a grant dommage :

Chascun partout le scet.

Il n'est qu'un seul soleil :

Si ne savons conseil Quant est en sa chaleur.

Si eschaufFe le monde Tout entour a la ronde Qui tout est en douleur.

Quant marié sera ,

Soleil engendrera

Plus bel : bien le savez. (d)

Adonqs quant il luira,

Trestout embrasera.

Sire, ainçois nous tuez.

Il n'a cy qu'un larron Et tant le redouton Que ne savons que faire :

Quant marié sera, Enfans engendrera Qui seront députaire. *

Il nous pourra grever (e) Et le nostre rober : * Car il ressembleront

LIVRE VI, FABLE XII. 31

Au père et a la mère :

Raison est, par S*, père, Que jà bien ne feront.

L'on doit moult redouter ,

Et fuir et eschiver 4

Multepli de mauves : ^

Et les bons essaucier,

Et amer et proisier : 5

Car trop n'est jamais. (/)

VARIANTES

Manusc. de la biblioth. du Roi, suppUm. 766.

(m) Dt tente la Tllée.

{h) C'on qui fa en pensée.

(c) Qne Olea roat marier.

(è) Plusieurs, bien le «ares 1 {•) Mont noua porront grever.

(/) Car trop n'en ert ("«) jamaia.

1 lié* , joyeuse , gaie , de Letus. — » Députaire. On pourrait écrire de pute aire , de vilaine façon.
— 3 Rober, dérober , voler. — Eschiver, éviter. — 9 Proisier, priser, faire grand ej».

Le Villageois et le Serpent.

Esope conte qu'un manant,

Charitable autant que peu sage ,

Un jour d'hiver se promenant

A l'entour de son héritage, Aperçut un serpent sur la neige étendu, Transi, gelé, perclus, immobile rendu,

N'ayant pas à vivre un quart d'heure.

Le villageois le prend, l'emporte en sa demeure ; Et, sans considérer quel sera le loyer

D'une action de ce mérite ,

Il l'étend le long du foyer ,

Le réchauffe , le ressuscite.

L'animal engourdi sent à peine le chaud, Que l'âme lui revient avecque la colère. Il lève un peu la tête, et puis siffle aussitôt, Puis fait un long repli , puis tâche à faire un saut Contre son bienfaiteur , son sauveur et son père. Ingrat , dit le manant , voilà donc mon salaire ! Tu mourras ! A ces mots, plein d'un juste courroux , Il vous prend sa cognée, il vous tranche la bête,

Il fait trois serpents de deux coups ,

Un tronçon, la queue et la tête.

L'insecte , sautillant , cherche à se réunir ;

Mais il ne put y parvenir.

VSOPET-I,j^m* x.

^ott (Sïill&iK. ijm hfcBtrJA le Serpent.

LIVRE VI, FABLE XIII

Il est bon d'être charitable :

Mais envers qui ? c'est là le point. '

Quant aux ingrats, il n'en est point Qui ne meure enfin misérable.

Gftsc*. JEs.-Cor., 170; H 170; Gab., 4a.

L&Tiwa. Phœdr., 75; Rom., 10; ant Fab. JW/., n; GaJfr., 10; Nic.Perg., a4; 7. Gristck., Serin. 16, § P.; P. Cand., aâ.

Faavçau. Jvcpo / , 10; leCast. , 3; Jul. Mach., 10 ; (Ç. Corr., 7 Gaiff. Haud., 118 ; Za Jtew.* Fauq.t p. 645; Charron, de la sagesse, 1. 1 , c. r; P. Despr. , 49 ; /tati. , 8 ; £* Noble t i3.

Italishs. Acc.-Zucch. , 10; Tupp., 10..

Espaghoia. Y topo ,10.

Afj.au éto». M'wn.-Zing., xa; B.Steinh., xo.

Abolais. Ogilèjr, xC.

HOIXAHDAH. EsopUS , IO.

TSO.PET I

Z>u Filain qui heberja le Serpent.

En hyver, quant la gelée preut,

Un villain trouva un serpent ,

De froidure ainsi comme morte.

Li vilains le prent et l'emporte

Pour le aisier en son hosté, '

Com cil qui en ot grant pitié.

Si l'aisia au mieux que il post, *

Et celle, grant mestier en ost.

Du froid il la garde et du vent:

Mais Ton rend mal pour bien , souvent, (à)

Quant le serpent fust en bon point,

De mal faire ne se faint point.

II

Son venin geta ça et là.

Adont le vilain l'apela :

Issés , dit-il, fors de céans ; 5 Mais de l'issir, est-il neans. 4 Vers lui se trait et si le mort , Tant que son hoste a laissé mort.

Ainsi rendent les mauvais tuit,

Mal pour bien et paine pour fruit, (b)

Une souris qu'est en escharpe

Le bien dedens menjue et charpe. s

Le feu quant il est au giron

Art et destruit tout environ. 6

Le serpent qu'est en sain cachiez

Fait au seigneur moût de meschiez.

TA1UIT1I

Manuter, de la bibUoth. du Roi, supplém. 766.

(m) Mtif pour bien on nnt mal souvent. (*) Mal pour bien , capine pour finit.

1 Ailier, aider, mettre à Taise, secourir. — Hotte" , hôtel, demeure. * Aisia, secourut, aida. — 3 Is-sés, aortes. — 4 L'issir, la sortie, l'issue. 5 Charpe , déchire , met en morceau. — * Art, brûle , de ardere.

UVRK Vf, FABLK XIV. 3!)

Le Lion malade , et le Renard.

De par le roi des animaux,

Qui dans son antre étoit malade ,

Fut fait savoir à ses vassaux

Que chaque espèce en ambassade

Envoyât gens le visiter;

Sous promesse de bien traiter

Les députés, eux et leur suite,

Foi de lion, très-bien écrite :

Bon passe-port contre la dent ,

Contre la griffe tout autant.

L'édit du prince s'exécute :

De chaque espèce on lui députe.

Les renards gardant la maison ,

Un d'eux en dit cette raison :

Les pas empreints sur la poussière Par ceux qui s'en vont faire au malade leur cour, Tous, sans exception , regardent sa tanière ;

Pas un ne marque de retour.

Cela nous met en méfiance.

Que sa majesté nous dispense :

Grand-merci de son passe-port.

Je le crois bon : mais dans cet antre

Je vois fort bien comme l'on entre ,

Et ne vois pas comme on en sort.

36 FABLES DE LA FONTAINE.

Grxcs. Ms.-Cor., 137 ; II x37 ; Babr. ex Suid. ; PlaL9 Alcf1b.

Latiics. Hor. , 1. 1 , ep. x , v. 73 et s. ; Phœdr. App. Burm. , a 5 ; Rom., 7a; Rom. NU, 7; Fab. ant. Nil., 5g; Faern., *]5; FreU., a; Tan., Foi. 6; /oc. Reg., part a , f. 16; Nie. Perg. , 44, no.

FftAKÇAis. Jlf or. <& />*, 58; JuL Mach., 7 a ; Vinc. de Beauv., a 8 ; Mer des Hist, a 8 ; GuUl. Haud, 1 54 ; PhU. Hegem., 9.

Italikks. Guice., p. aa8; Ces. Pop., 69; Ferdizz., 84.

Espagnols. Ysopo, 7a.

AiAXMainM. i/. Steinlu, 7a.

AiroL4is. Ogilbfy 38.

Hollandais. Esopus, 7a.

LIVRE VI, FABLE XV

L* Oiseleur, V Autour, et ? Alouette.

Les injustices des pervers Servent souvent d'excuse aux nôtres.

Telle est la loi de l'univers ; Si tu veux qu'on t'épargne , épargne aussi les autres.

Un manant au miroir prenoit des oisillons. Le fantôme brillant attire une alouette : Aussitôt un autour, planant sur les sillons,

Descend des airs , fond et se jette Sur celle qui chantoit, quoique près du tombeau. Elle avoit évi-té la perfide machine , Lorsque , se rencontrant sous la main de l'oiseau ,

Elle sent son ongle maligne.

Pendant qu'à la plumer l'autour est occupé, Lui-même sous les rets demeure enveloppé : Oise-leur, laisse-moi, dit-il en son langage,

Je ne t'ai jamais fait de mal.

L'oiseleur repartit : Ce petit animal

T'en avoit-il fait davantage ?

Gfcia. JEs.-Cor. , 4a i .

Latihs. Phctdr. App. Burm. , x4; Rom., 45; Rom. Nil, a8; Fab. ant Nil., 39; Gal/r.y 45; Anon. vet. ined. (Manusc. de la bibl. du Roi, 76x6), 61; Jbst., 3; P. Cand., 94; Ait., 127.

FftAjrçAis. Ysop. /, 46, 61 ; JuL Mach.t 45; Fine* de Beau?, 19; Mer des Hist, 19; Guill. Haud., %io;Beru. , 36; La Noble, 54, 97.

lru.im. Acc.-Zucch. , 45; Tupp., 45; Guicc, p. 1*7 ; Ferdigz. , 86.

38 FAHLES DE LA FONTAÏHE.

Espaonou. Ysopo , 45.

Allemands. Minn.-Zing. , 54 ; U. Steinh. , 45.

Anglais. Ogilby, 78. '

HOLLAJTDAXS. EsOpUS , 45.

YSOPET I.

Z)u Rossinol et de POstoir. '

Li rosignolz qui si bien chante Son nit avoit sus une ante : ■ O ses oseillons se séoit , 5 Et li ples-soit moult et soiet À veoir ses rossinudlés :

Si chantoit lès ces oisselés ; Mais en pou d'eure est courrouciés :

Car li ostoirs gieta ses pies, S'enporta i de ses enfans : (a) Adoncques li perdi son sans, Et prie que cilz li rende.

Mais cilz dit qu'a chanter entende :

Car sache-il qu'il aura plus chiere Sa chanson que n'a sa prière :

Jamais ne me flechiroit tant Sa prière comme son chant.

Cilz qui au larron plaire cuide Met en chanter toute s'estuide , 4 Tant ait-il au cuer douleur grant.

Li autouer li a dit : Ton chant {b) Ne vault mes rien, ne ne m'en chaut.

Lors de l'oisellet se pet haut, * Devant sa mère le deveure Qui forment en gemist et pleure, Moût se complaint, moût se démente

Y5 oPET-I. FABLE XLFI.

38tt IWamirl et be l'iBstoiri.

LIVRE VI , FABLE XV. 3g

La mort son filz plus la tourmente

jPour un peu , que ne fait le fila;

Bien voulait que tout li pérís

Fust en lui et tout le doumages :

Tuit sont et père et mère sages.

Et pour ceulz qui d'eux ne font forée

Mestroient et noiel et escorce. 6

Nuls mauls depunnis ne demeure 7 "

Qui punnis ne soit en quelque eure.

Ains fust cils qui l'oiseil desut,

Prins a la glus dont il mourut.

James a nulz bon finement \ .

Qui vivre veult mauvairement;

La bonne vie a bonne fin ,

Bien mourra qui vit de cuer fin ;

Et cilz qui vit mauvairement

Aura mauvais définiment.

Ne pourra tant lé maux engier

Le trichieurs, le mensongier

Que il puisse avoir la mitié 8

De ces jours, amour n'amitié.

▼ 4EI4NTH8.

Manusc. de la bib&u0177th, du Roi, n* 356.

(*) S'emporta an de tes oiseaux t Adoue cessa ton» ses travaux Le rosseignol et tout son chant,
JBt le clama chetif, meachant, Bt pria que ton fils , etc.

f») UottoirK a dit t Touchant

Ne raolt mes rien* , ne ne me plaist , A donc de l'oiselet ae paist.

1 Ottoir : plna bas, autouer, autour. — » Ante , branche 4'arture » arbre , plante. — 3 o> on od
derant nn« Toyelle : aTec. — 4 S'estuide , son étude , son zèle, son application. — * Se pet, se paît,
se nourrit — 6 Et noielet escorce, et ramande et le noyan qui la reconrre. — 7 Depunnis, impuni. —
• Le mitié , la moitié.

/IO FABIJES DE LA FONTAINE.

ANON. VET. inid.

Dê.Niso et Columbd.

JEthera circumdanti insolenterque volanti

Pullus adest, genuit hune quae colamba sibi : Doginata neglexù seeum retùiere parentâm

Orco lætè carrent compare soins erat.

Præcipitavit eum niususpedibus tenuitque.

Obstupit pullus ; ne foret æsus avi, Pullus ait , mansuete loquens aves in...

JEtiati parcas , obsecro9 parée mihi; Ungues infixi plumis sunt causa timoris.
 Nobilis es : nunquam degenerare velis : Nobililas pennata nitet tibi corpore toto :
 Justa mihi 9 dulcis , ' et pia causa faveu Diluvium magnum volucres ab olim sociavit:
 Optatam pacem ramis in ore tuli:
 Spiritui sancto placuit mea grata figura.
 Est reginapoli nom in e grata meo :
 Tepietas moveat9 dulcissime, parce preeanti :
 Spondeo depullis munus habere meis.
 Humance feges arrident simplicitati
 ... las adhoc species , nostraque nomen habet : Non est vernacula , sed nummis empta magnis
 Mater, et advenu tejurafoc parât Pater : oportebit aquilœque subire tribunal :
 Parochus insudens te trUmlabit herus Habet amicitias dominus cumjudice tanto
 Querhfavor année tjudicis umbra nocet; Munera sumpta tigan , subvinct munera sumpta.
 judice tutus herus
 auditis infigit cruribus unguis
 , eam supedicando celer

LIVRE VI , FABLE XV. I

NU tibi proficiant oblectamcnla loquacis

Lingue ; quod dominus concilit, assit, ait. Confiât injuriam proprio qui jure juvatur
 Sumprœdalis avis, vivere præda...9 Stultitiam nequco teneris quœ suscipis annis
 Dissimula re tuam quam luis propria bibe Et ad me servato sic conformatur amor
 Verus amor'se prediligat omnis homo Ad præsens ova craspullis sunt meliora
 Pollicitis nemo ditior esse potest Spes quœ differtur animas uffligit et.»
 Stultorum numerum verba polita béant; Non timeojusta mihi suffragante querelam :
 Vitam démo tibi9 gaudeojure meo.
 Impedimenta soient... crebro mediare propinqua.
 Non bene cesseraui cui patet avis hians. Ecce studendo ma gis ter adest lucentefsnestra ;
 Esse nisum , milvum rem speculando putat : Durn vidit hic beUumfugat atque nisum prædicando :

Rursus adest , pullum rursus obumbrat avis. Præsbyter accurrit, alitem capit oede relentum :

Compeditibus capitur; libéra suavis avis Prædone : dominus nusquam prædando dolebat.

Sit sic : asseritur traditione patrum.

Accumulanda malis non sunt mala mente sagaces

Sollerter videat ne fluitando codât.

Dicitur ille sagax quicumque pericla secunda

Cautiùs evadit, quemque pericla docent.

Félix quem faciunt aliéna pericula tantum,

Quæ memorata placent ; priscæ futura docent.

YSOPET I.

L'Esprevier et le Coulon.

Un esprevier en l'air voloit Et prendre sa proie vouloit, Encontre un jeune pïjon :

Diex aïe ! Or ne vi-je on E Que eusse si bonne aventure.

Je voy bien Diex a de moi cure , Si ait de toute autre beste; De cestui veuil faire ma feste.

Le pïjonnet qui jüenes ère, * Passa la doctrine sa mère ; Car il s'en estoit envolé En lieu detroïles acolé.

I/esprevier tantost l'abati % En tant disoit : Je te chasti.

Le pïjon ot moût grant péeur Quant vit son devoréeur.

Le pïjon dit : cuer débonnaire , v * Veuillez vous un petit retraire ; Vous estes noubles et gentis; Ne soiez donc entalentis De moy faire telle vergoigne :

Que gentillesse tous semoingne :

Tant débonnaire estre puissies Que ostes tes ongles de mes cuisses Aies pitié de ma jonesce Jà toy vilenie ne blesce :

YSOPET-1. FABLE LXT.

brut

t par Paul ZépnvtJ

H.JS.

JiBe V ([F s p relier et on Q\oulori.

LIVRE VI , FABLE XV. Z

Ne veuilles point desgenerer, Mais le bien touxjour espérer ; Tu es si biaux a regarder; Ta biauté me
devroit garder Qui ma bonne cause souploie Bonne cause é , dont j'é grant joie :

Jà fui-je en ta compaignie En l'arche Noël la polie; J'aportai la pais et la grève , Un biau rain qui
estoit en sceve : 3 Ma forme prist Saint Esperis, Gest exemple me soist meris :

Et nostre Dame me fu nommée Par mon biau nom qui tant agréé; Douce sui et très débonnaire :

Il n'a point de fiel en ma paire.

En moi n'a tant ne quant d'amer ; Pource me dois-tu plus amer.

Par fondement a toy soupire :

Pardonnez me veuillez ton yre.

Aies doncques de moi pitié.

Veuelles que raies t'amistié :

Très dous, lesse m'aler joier , A ma mère m'en vueil loer, Et si m'en loré a mon frère , Mon com-
pagnon et a mon père :

Un te promet de mes pijons , Apres l'iver, quant vient li jons :

Je te crie, pour Dieu, merci :

Aies pitié de ma jeunesse, Les drois ont chiere ma simplaiçe ; D'elle pallent en l'évangile Oû n'a
mauvestié ne guille; Ne furent pas nés de céans

Mes avis : Maistre Jehans 4

De son argent les acheta

Qui de sa bourse le geta.

Pource voudra a toy plaidier,

Et chascun li voudra aydier.

Pardevant le roi des oisiaux,

A seur ne sera pas ta piaux , -

Formera contre toi libelle ;

Se n'est prudhomme qui s'en mêle

Tu seras tous desconfortés ,

Tes anemis sera mortes,

Traira le juge a sa cordele :

Pance , a jouvence très belle y

Le juge qui est favorable
Doit moût estre estpouvantable :
Maistre Jehan li a donné,
Si font autre clerc coronné.
Et il leur donne venoisons,
Et mon maistre li donne oisons.
Dons pervertissent jugement,
Se le sage de ce ne ment.
A li respondi l'esprevier :
Morir puisse d'un grant levier
Si riens fais pour ton preschement;
Mangerai toy isnellement.
Se le fiert et bat de sa pâte.
Et le coulon fait chiere mate.
Cuide-tu que pour ta parole
De dessus toy tentost m'envole?
Le bien que Dieu m'a envoie
Ne sera pour moi renié :
Tu sai que sui oisiaus de proie,
N'est ceste exhorte doncques moye : 5
Droit blasmer celui ne voudroit

LIVRE VI, FAALÉ XV. ij

Qui joit et use de son droit : 6 Se tu as faite la folie r Si la boy, par sainte Marie :

Onques ne firent compaignie Jeunesce et sans; plus ne l'oublie : 7 En charité si a tel ordre Qu'a
soi se doit chascuns amordre Plus que autrui : Ne faites doubte , Cette passe léauté toute; De pro-
messes me fais assés , De promettre n'es pas lassés :

Mix vaut tien que n tu Taras ; En promesse vient bien baras : * Pour ce nous dit la sainte page :

Qui vit en espérance, enrage, Vit et demeure en grant tourment; Espérance li cuit forment.

Le fol fait lie belle parole. »

Tant ai-je apris a l'escolle; Biens ne dout, j'é bonne querelle, Par la dame mère et pucelle, Chas-
cuns s'esjoit a son semblant* Cuides-tu se je vois emblant Un couloun, une torterelle ?

L'un bon boire l'autre rapelle.

Ainsi fait mon roy, le grant aygle ; Prent oisiaus en forment ou saigle , Vit de proie si comme je
fais , ' Le preu emporte sous le fais. XI Lesse moy de mon droit joir; De ce ne te doit esbaïr ; Quar ce
qu'en tient, on doit tenir :

La vie te convient fenir.

Le gerfaut, l'oïstenr, le faucon

IO

M'ont aprise ceste leson.

Selon seigneur , mesure duite :

Monseigneur m'aprist ceste lnite.

L'en dit qu'entre bouche et cuiller Sieut venir souvent encombrer. •* Mal se cuevre a qui le cul
pert : ,3 Quant on le voit tout an aspert.

Veci le mestre a la fenestre :

Qu'esse, dit-il, que puet-ce estre?

Helas ! je voi là une escoûfle Qui mon couloun trestout engoufle.

Tantost despiece la bataille.

L'esprevier fuit comment qu'il aille , Sans de plus le couloun requerre

Le chappellain

Si se demainne en tel pellain Qu'il le prent vif en un buchier Oû d'estre ne cesse huchier.

Tantost a porté l'oisillon Esprevier ou esmerillon; Et on li fait tantost un giés ,4 Oû il fust moût
bien hébergiez.

Le sage parlant nous ottroie

Que le predeur deviendra proie, IS

Le dit commun n'est pas toust faus :

Qui mal pense a li vendra maus.

Fos est qui a mal acumule :

Le mal qui pense boise nul.

Cilz qui a pérís eschape

Garder doit que puis ne soit hape , >6

Qui ne chiee secundement 17

Ou péril d'où premièrement ,8

LIVRE VI, FABLE XV

Est échapés; qui ne reçoive Honte y laquelle puis i boive.

« Oh , odcv onques, jamais.— » Ere, étoit : erat. — 3 Rain, rameau. — 4 Mes «îr, mes aïeux : de avi. — s Mojre, mienne. — 6 Joit9 jouit. — 7 .Son* , sens , bon sens, jugement. — • Baras, nue, tromperie. — »Zm, joyeux , content , de Uetths : De belles paroles rendent les fous contents , satisfaits. — 10 Doul , redoute. — J'é, j'ai : Ma cause est bonne. — IT Preu , profit— Fais, fardeau, pecbe', faute. — " La mesure du tcts est en défaut. On lit ce proverbe autrement dans d'autre» ouvrages de ce temps : L'on dit qu'entre bouche et cuïllier Advient souvent «afimilirisr.

»' Cmewre , courre. — Perf, parolt — *4 Gis* 9 cage , juchoir. — *5 Prêteur, voleur, chasseur, àepmdator. — >* Puis, après, ensuite. — «7 Ne chue, ne tombe. — »• O* ^ , au péril.

FABLE XVI-(«)»O

Le Cheval et l'Ane.

En ce monde il se faut l'un l'autre secourir : Si ton voisin vient à mourir, C'est sur toi que le fardeau tombe.

Un âne accompagnoit un cheval peu courtois , Celui-ci ne portant que son simple harnois , . Et le pauvre baudet si chargé, qu'il succombe. Il pria le cheval de l'aider quelque peu ; Autrement, il mourroit devant qu'être à la ville. La prière , dit-il, n'en est pas incivile : Moitié de ce fardeau ne vous sera que jeu. Le cheval refusa , fit une pétarade ; Tant qu'il vit sous le faix mourir son camarade ,

Et reconnut qu'il avoit tort.

Du baudet en cette aventure

On lui fit porter la voiture,

Et la peau par-dessus encor.

Gfcics. Ms.-Cor., ia5 , Il ia5; Babr. ex Suid., t a , p. 695.

LàTiss. Phœdr. App. Burm., 9; Fab. ant. N'd.t 34; Faern., 67; J.Posih., zo8.

Français. Fine, de Beauv. ,17; Mer des Hist ,17; Guill. Tard., a t ; Guuil. Haud, a 1 ; G. Corr. , 48 ; Lanth. de Rom. , p. 398 ; Est. Perr.t 8 ; P. Despr. , 66.

Italibzts. Ces. Pav., a3; Verdizz., 17.

Akglais. Ogilby, 48.

LIVRE VI, FABLE XVII

Le Chien qui lâche sa proie pour V ombre.

Chacun se trompe ici-bas :

On voit courir après l'omfere Tant de fous, qu'on n'en sait pas, La plupart du temps, le nombre.

Au chien dont parle Esope il faut les renvoyer.

Ce chien, voyant sa proie en l'eau représentée, La quitta pour l'image , et pensa se noyer : La ri-
vière devint tout d'un coup agitée; ' A toute peine il regagna les bords , Et n'eut ni l'ombre ni le
corps.

Gaies. JEs.-Cor., aog; Gabr., 3a.

Latuu. Phœdr. 4 ; Rom., 5 ; Rom. NU. , 5 ; Fab. ant. NiL, 7 \ Galfr. , 5; Fat/71., 3x ; in vaAA&tk.
Alâati , Th. Mor.t 66, Bons. Surrig., 164; Mess. , fol. 8a ; G. Carol., del poët Gérai. , part, a t *>. i85.

Fraitçai». Mar. de Fr., 5; Ysop. 7.5; Ysop. Il, 1 1.; JuL M&h.> S ; Fine, de Beau?., 3 ; Mer des
Hist, 3; Guitt. Maud., x x5; Ç. Corr. , 4 ; P.Despr», a4; Beru., 4; Le Noble, 75.

Italicws. jâcc.-Zucch. , 5; Tupp., 5; Ces. Pav., Si ; Veriizz., 9.

Espagnols. Ysopo , 5.

AT.f.FHâTfPS. Minn.-Z'mg. , H ; if. Steinh. , 5.

Atclais. Ogilby, a.

Holt.aitois. Esopus, 5.

OaixaTâux. Bidpai, t. a, p. aox.

50 FABLES DE LA FONTAINE.

YSOPET-AVIONNET.

FABLB V.

Du Chien qui jhusoU tieau et tenait une pièce defroumage.

Un chien passoit un y ave à nou , x En sa gueule un fromage mou :

Autres client que ce yere chars : * De ce n'avoit esté eschars. 3 Au fonds si en regarda l'ombre ,
Et convoitise qui l'encombre Li dit que c'est autre fromage :

Lors ne fist pas le chien que sage :

La gueule ouvri pour l'autre aherdre. * Qui tout convoite doit tout perdre; Le sien laissa pour
niant prendre. 5

Par ce conte povés entendre Qu'au certain se fait bon tenir.

Du sien peut bien mesaverir , 6 A celui qui a chier l'autrui, Ainsi comme il fist a cestui.

Tout pert cil qui l'autrui convoite.

Ceste raison est assez droite.

L'exemple de ce nous rappelle La vieille chéï de la selle. ?

Qui sur deus selles veut seoir, A terre se peut bientost veoir.

Qui fait deus choses tout ensemble Très bien ne les fait , ce me semble.

» Yave, eau; a nou, à la nage; nou, de nature, nager. — a Yere, étoit, de erat. — Chars, chair, de earo. — 3 Eschars, chiche. — * Aherdre, saisir quelque chose, s'attacher à quelque chose, de adha-trere. — 4 Niant, rien, néant— 6 Mesavenir, arriver mal ou malheur : c'est de ce vieux verbe que nous avons conservé le mot mésaventure. — 7 Cheïf tomba , de cheoir, cadere.

YSOPET-I . fable r.

tirai* pur Faid Zef/imM.

"Bit CLqtnn qui passait L'xfitu et r tuait une pt île -irnui'maac.

LIVRE VI, FA₃LB XVII. 51

YSOPET II.

Comment un Chien perdi un quartier de mouton qu'il portait en

fleuve . nar convoUiim-

un

fleuve, par convoitise.

Un chien fu qui passoit Un fleuve et si portoit Un quartier de mouton.

En l'yave se miroit :

Son ombre resambloit Un chien de sa façon.

La char li veult tolir Que il voit resplendir.

Si a sa gueule ouverte :

La char si li chaï

Dolent fu de sa perte.

Assés de char avok Et l'autrui convoitait, Dont il perdit sa proye. Qui autressi feroit, S'ainsi l'en-avenoit, Chascun en auroit joie.

Cil qui veult a la gent Tolir a escient Le leur est sans raison, A trop bon droit perdrait Le sien que il auroit , Corn le chien y le mouton.

TAII4RTII.

(a) Manusc. de la bib&oth. du Roi, supplem. 766. Bien paet crier : hïï 1

5a FABLES DE LA. FONTAINE.

Le Chartier embourbé.

Le Phaéton d'une voiture à foin Vit son char embourbé. Le pauvre homme étoit loin De tout humain secours : c'étoit à la campagne, Près d'un certain canton de la Basse-Bretagne ,

Appelé Quimper-Corentin.

On sait assez que le Destin Adresse là les gens, quand il veut qu'on enrage.

Dieu nous préserve du voyage !

Pour venir au chartier embourbé dans ces lieux , Le voilà qui déteste et jure de son mieux ,

Pestant en sa fureur extrême , Tantôt contre les trous 9 puis contre ses chevaux ,

Contre son char, contre lui-même.

Il invoque à la fin le dieu dont les travaux

Sont si célèbres dans le monde :

Hercule , lui dit-il 9 aide-moi ; si ton dos

A porté la machine ronde,

Ton bras peut me tirer d'ici.

Sa prière étant faite; il entend dans la nue

Une voix qui lui parle ainsi :

Hercule veut qu'on se remue ; Puis il aide les gens. Regarde d'où provient

L'achoppement qui te retient ;

Ote d'autour de chaque roue

LIVRE VI, FABLE XVIU

Ce malheureux mortier, cette maudite bouc

Qui jusqu'à l'essieu les enduit; Prends ton pic, et me romps ce caillou qui te nuit; Comble-moi cette ornière. As-tu fait ? Oui , dit l'homme. Or bien je vais t'aider , dit la voix : prends ton fouet. Je lai pris... Qji'est-ceci ! mon char marche à souhait 1 Hercule en soit loué ! Lors la voix : Tu vois comme Tes chevaux aisément se sont tirés de là.

Aide-toi, le ciel t'aidera.

Gaies. JEs.-Cor., 347 , 335; U a47»

Latcks. Av. , 3a ; Prompt, exempt. , de Ont ; Nie. Perg. , 58 ; Faern,, 74.

Français. Rab., 1. 4, c. a 3 ; Amyot-Piut.t de la superst. , \$ aa, a3 ; Apophth. des Lacéd. , \$ 16 ; Guili. Haud. , aoa , a86 ; Guill. de la Per. , embJ. 95; Bat/, fol. x34; Bens.f ao4.

Italie*». Capaccio, g3; Guicc, p. 107 ; Ces.Pav., 84; f'erdizz, 54.

Auglaxs. Ogilbr, 41.

Le Charlatan.

Le monde n'a jamais manqué de charlatans :

Cette science, de tout temps,

Fut en professeurs très-fertile.

Tantôt l'un en théâtre affronte l'Achéron ;

Et l'autre affiche par la ville

Qu'il est un passe-Cicéron.

Un des derniers se vantoit d'être

En éloquence si grand maître ,

Qu'il rendroit disert un badaud ,

Un manant , un rustre , un lourdaud ; Oui , messieurs 9 un lourdaud , un animal , un âne : Que l'on m'amène un âne, un âne renforcé,

Je le rendrai maître passé,

Et veux qu'il porte la soutane.

Le prince sut la chose : il manda le rhéteur.

J'ai, dit-il, en mon écurie

Un fort beau roussin d'Arcadie ;

J'en voudrais faire un orateur.

Sire, vous pouvez tout, reprit d'abord notre homme.

On lui donna certaine somme.

Il devoit au bout de dix ans

Mettre son âne sur les bancs :

Sinon il consentoit d'être en place publique Guindé la hart au col , étranglé court et net ,

LIVRE VI, FABLE XIX

Ayant au dos sa rhétorique,

Et les oreilles d'un baudet.

Quelqu'un des courtisans lui dit qu'à la potence • Il vouloit l'aller voir; et que, pour un pendu, Il auroit bonne grâce et beaucoup de prestance : Surtout qu'il se souvînt de faire à l'assistance Un discours où son art fût au long étendu ; Un discours pathétique, et dont le formulaire

Servît à certains Cicérons

Vulgairement nommés larrons.

L'autre reprit : Avant l'affaire ,

Le roi , l'âne , ou moi , nous mourrons.

Il avoit raison. C'est folie De compter sur dix ans de vie.

Soyons bien buvants , bien mangeants ; Nous devons à la mort de trois l'un en dix ans.

GfticB. uEj.-Camer. , 181.

Latots. Abst. , i33 ; M. Sendgivodius , p. x03. Français. GuILL Tard., Pogg. facet, 248 ; Bonav. dcsPerr.; Tomb. de la mdanch. , p. 274.

I*Auns. Guicc. , Hor. de Rec. , p. a a. Estaqvou. Seb. Mejr, 47.

La Discorde.

La déesse Discorde ayant brouillé les dieux ,

Et fait un grand procès là-haut pour une pomme,

On la fit déloger des cieux.

Chez l'animal qu'on appelle homme

On la reçut à bras ouverts ,

Elle et Que-si-que-non , son frère ,

Avecque Tien-et-mien, son père.

Elle nous fit l'honneur en ce bas univers

De préférer notre hémisphère A celui des mortels qui nous sont opposés ,

Gens grossiers , peu civilisés , Et qui, se mariant sans prêtre et sans notaire,

De la Discorde n'ont que faire.

Pour la faire trouver aux lieux où le besoin

Demandoit qu'elle fût présente ,

La Renommée avoit le soin De l'avertir; et l'autre, diligente, Couroit vite aux débats, et prévenoit la Paix; Faisoit d'une étincelle un feu long à s'éteindre. La Renommée enfin commença de se plaindre

Que l'on ne lui trouvoit jamais

De demeure fixe et certaine ; Bien souvent l'on perdoit, à la chercher, sa peine : Il falloit donc qu'elle eût un séjour affecté ,

LIVRE VI, FABLE XX

Uh séjour d'où Ton pût en toutes les familles ,

L'envoyer à jour arrêté.

Comme il n'étoit alors aucun couvent de filles,

On y trouva difficulté.

L'auberge enfin de l'hyménée

Lui fut pour maison assignée.

Grics. JEs.-Cor., 3a i.

Lato». Barth. Seala, 14.

FKAjrcus. Rab. , 1. 3 , c 33 ; Ph. Heg,y 7 ; JmyçtrPUu. , Précept. de mar. , S xvin.

Italie»». Guicc.y p. xia.

58 FABLES DK LA. FOITTAIf E.

La jeune Veuve.

La perte d'un époux ne va point sans soupirs : On fait beaucoup de bruit ; et puis on se console.
Sur les ailes du Temps la tristesse s'envole ;

Le Temps ramène les plaisirs.

Entre la veuve d'une année

Et la veuve d'une journée La différence est grande ; on ne croiroit jamais

Que ce fût la même personne :

L'une fait fuir les gens 9 et l'autre a mille attraits : Aux soupirs vrais ou faux celle-là s'abandonne, C'est toujours même note et pareil entretien.

On dit qu'on est inconsolable :

On le dit; mais il n'en est rien ,

Comme on verra par cette fable ,

Ou plutôt par la vérité.

L'époux d'une jeune beauté Partoit pour l'autre monde. A ses cotés sa femme Lui crioit : Attends-moi, je te suis ; et mon âme, Aussi bien que la tienne, est prête à s'envoler.

Le mari fait seul le voyage.

La belle avoit un père 9 homme prudent et sage :

Il laissa le torrent couler.

A la fin pour la consoler ; Ma fille, lui dit-il, c'est trop verser de larmes :

LIVRE VI, FABLE XXI. 5g

Qu'a besoin le défunt que vous noyiez vos charmes ? Puisqu'il est des vivants , ne songez plus aux morts.

Je ne dis pas que tout à l'heure

Une condition meilleure

Change en des noces ces transports :

Mais après certain temps souffrez qu'on vous propose Un époux, beau , bien fait , jeune , et tout autre chose Que le défunt. Ah ! dit-elle aussitôt ,

Un cloître est l'époux qu'il me faut.

Le père lui laissa digérer sa disgrâce.

Un mois de la sorte se passe; L'autre mois , on l'emploie à changer tous les jours Quelque chose à l'habit , au linge , à la coiffure ;

Le deuil enfin sert de parure ,

En attendant d'autres atours.

Toute la bande des Amours Revient au colombier ; les jeux , les ris , la danse ,

Ont aussi leur tour à la fin :

On se plonge soir et matin

Dans la fontaine de Jouvence.

Le père ne craint plus ce défunt tant chéri. Mais, comme il ne parloit de rien à notre belle :

Où donc est le jeune mari

Que vous m'avez promis? dit-elle.

Lrru». Abs.t 14.

Frahçau. GuILL Haud., a8i ; Bens. , 307.

Itiliuti. Guiee, , Hor. de Recr. , fol. 193.

Go FABLES DE LA FONTAINE, ÉPILOGUE.

ÉPILOGUE

Bornons ici cette carrière;

Les longs ouvrages me font peur.

Loin d'épuiser une matière ,

On n'en doit prendre que la fleur.

Il s'en va temps que je reprenne

Un peu de forces et d'haleine

Pour fournir à d'autres projets.

Amour, ce tyran de ma vie,

Veut que je change de sujets :

Il faut contenter son envie.

Retournons à Psyché. Damon, vous m'exhortez A peindre ses malheurs et ses félicités :

J'y consens; peut-être ma veine

En sa faveur s'échauffera.

Heureux, si ce travail est la dernière peine

Que son époux me causera !

AVERTISSEMENT

Voici un second recueil de fables que je présente au public. J'ai jugé à propos de donner à la plupart de celles-ci un air et un tour un peu différent de celui que j'ai donné aux premières, tant à cause de la différence des sujets que pour remplir de plus de variété mon ouvrage. Les traits familiers que j'ai semés avec assez d'abondance dans les deux autres parties (*) convenoient bien mieux aux inventions d'Esope qu'à ces dernières , où j'en use plus sobrement pour ne pas tomber en des répétitions; car le nombre de ces traits n'est pas infini. Il a donc fallu que j'aie cherché d'autres enrichissements, et étendu davantage les circonstances de ces récits , qui d'ailleurs me sembloient le demander de la sorte. Pour peu que le lecteur y prenne garde, il le reconnoîtra lui-même : ainsi je ne tiens pas qu'il soit nécessaire d'en étaler ici les raisons, non plus que de dire où j'ai puisé ces derniers sujets. Seulement je dirai, par reconnaissance, que j'en dois la plus grande partie à Pilpay, sage indien. Son livre a été traduit en toutes les langues. Les gens du pays le croient fort ancien, et original à l'égard d'Esope, si ce n'est Esope lui-même sous le nom du sage Locman. Quelques autres m'ont fourni des sujets assez heureux. Enfin j'ai tâché de mettre

(*) Ces deux parues contiennent les six premiers livres de ses fables.

AVERTISSEMENT

en ces deux dernières parties toute la diversité dont j'étois capable.

Il s'est glissé quelques fautes dans l'impression. J'en ai fait faire un errata, mais ce sont de légers remèdes pour un défaut considérable. Si on veut avoir quelque plaisir de la lecture de cet ouvrage, il faut que chacun fasse corriger ces fautes à la main dans son exemplaire, ainsi qu'elles sont marquées par chaque errata, aussi-bien pour les deux premières parties que pour les dernières.

A MADAME

DE MONTESPÀN.

L'apologue est un don qui vient des immortels ;

Ou si c'est un présent des hommes, Quiconque nous l'a fait mérite des autels :

Nous devons tous , tant que nous sommes ,

Ériger en divinité Le sage par qui fut ce bel art inventé. C'est proprement un charme : il rend l'âme attentive ,

Ou plutôt il la tient captive,

Nous attachant à des récits Qui mènent à son gré les cœurs et les esprits. O vous qui l'imitiez , Olympe , si ma muse À quelquefois pris place à la table des dieux , Sur ces dons aujourd'hui daignez porter les yeux, Favorisez les jeux où mon esprit s'amuse. Le temps qui détruit tout , respectant votre appui , Me laissera franchir les ans dans cet ouvrage : Tout auteur qui voudra vivre encore après lui

Doit s'acquérir votre suffrage.

C'est de vous que mes vers attendent tout leur prix ;

Il n'est beauté dans nos écrits Dont vous ne connoissiez jusques aux moindres traces : Eh ! qui connoît que vous les beautés et les grâces ! Paroles et regards , tout est charme dans vous.

Ma muse, en un sujet si doux,

Voudroit s'étendre davantage :

64 A MADAME DE MONT ESP A Pf.

Mais il faut réserver à d'autres cet emploi ;

Et d'un plus grand maître que moi

Votre louange est le partage.

Olympe , c'est assez qu'à mon dernier ouvrage Votre nom serve un jour de rempart et d'abri; Protégez désormais le livre favori Par qui j'ose espérer une seconde vie :

Sous vos seuls auspices ces vers

Seront jugés , malgré l'envie,

Dignes des yeux de l'univers.

Je ne mérite pas une faveur si grande;

La fable en son nom la demande :

Vous savez quel crédit ce mensonge a sur nous. S'il procure à mes vers le bonheur de vous plaire,
Je croirai lui devoir un temple pour salaire : Mais je ne veux bâtir des temples que pour vous.

LIVRE SEPTIÈME

Les Animaux malades de la peste.

Un mal qui répand la terreur 9

Mal que le ciel en sa fureur Inventa pour punir les crimes de la terre, La peste (puisqu'il faut
l'appeler par son nom), Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,

Faisoit aux animaux la guerre.

Us ne mouroient pas tous > mais tous étoient frappés

On n'en voyoit point d'occupés A chercher le soutien d'une mourante vie;

Nul mets n'excitait leur envie :

Ni loups ni renards n'épioient

La douce et l'innocente proie :

Les tourterelles se fuyoient;

Plus d'amour, partant plus de joie.

Le lion tint conseil, et dit : Mes chers amis,

Je crois que le ciel a permis

Pour nos péchés cette infortune :

Que le plus coupable de nous Se sacrîât aux traits du céleste courroux ; Peut-être il obtiendra la
guérison commune!

ii. 5

66 FABLES DE hJL FOWTÀIVE.

L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents

On fait de pareils dévouements. %

Ne nous flattons donc point , voyons sans indulgence

L'état de notre conscience.

Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons ,

J'ai dévoré force moutons.

Que. m'a voient-ils fait? nulle offense. Même il m'est arrivé quelquefois de manger

Le berger.

Je me dévouerai donc , s'il le faut : mais je pense Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi ; Car on doit souhaiter, selon toute justice,

Que le plus coupable périsse.

Sire , dit le renard , vous êtes trop bon roi ; Vos scrupules font voir trop de délicatesse. Eh bien ! manger moutons , canaille , sottise espèce , Est-ce un péché? Non, non. Vous leur fîtes, seigneur,

En les croquant, beaucoup d'honneur.

Et quant au berger, l'on peut dire

Qu'il étoit digne de tous maux , Etant de ces gens-là qui sur les animaux

Se font un chimérique empire.

Ainsi dit le renard; et flatteurs d'applaudir.

On n'osa trop approfondir Du tigre, ni de l'ours, ni des autres puissances

Les moins pardonnables offenses :

Tous les gens querelleur^, jusqu'aux simples mâtins, Au dire de chacun, étoient de petits saints. L'âne vint à son tour , et dit : j'ai souvenance

Qu'en un pré de moines passant ,

LIVRE VII, FABLE

La faim, l'occasion , l'herbe tendre , et , je pense , Quelque diable aussi me poussant,

Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.

Je n'en a vois nul droit, puisqu'il faut parler net.

A ces mots on cria haro sur le baudet.

Un loup , quelque peu clerc , prouva par sa harangue

Qu'il falloit dévouer ce maudit animal ,

Ce pelé, ce galeux, d'où venoit tout leur mal.

Sa peccadille fut jugée un cas pendable.

Manger l'herbe d'autrui ! quel crime abominable ! Rien que la mort n'étoit capable

D'expier son forfait. On le lui fit bien voir.

Selon que vous serez puissant ou misérable ,

Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.

Guch. Ms.-Camer., 467.

Latom. Flacc. Illjrr. , Test, verit. , Asini poenitent ; R. Holk. , lect. 1 8 7 ; Moriin., 10; S. Roui., senn. de pceinL, 14 ; de satisf. , 3r; Phil, 18 ; G. Bari., hebd. 1 , fer. 4 ; Beb. , 1. 3 , fac. 5 ; Senn. conv., Juvn., «ta:

Dot vemuun corne, vexât censura columbas.

Fravçau. Le Castoiment, *3; R.Gob., c. 5; GuilL Haud., a 66; Guill.Guerr., x5; Larriv., tnd. de Strapar., *xix*auit, nouv. x. Allmhaitim. Hugues de Trimaerg, der Refiner, etc. OtmrrAux. Bidpaï, ti,p. 87.

Le mal marié.

Que le bon soit toujours camarade du beau ,

Dès demain je chercherai femme :

Mais, comme le divorce entre eux n'est pas nouveau, Et que peu de beaux corps , hôtes d'une belle âme ,

Assemblent l'un et l'autre point , Ne trouvez pas mauvais que je ne cherche point. J'aivubeau-coupd'hymens,aucunsd'euxneme tentent: Cependant des humains presque les quatre parts S'exposent hardiment au plus grand des hasards; Les quatre parts aussi des humains se repentent. J'en vais alléguer un , qui, s'étant repenti,

Ne put trouver d'autre parti

Que de renvoyer son épouse,

Querelleuse, avare, et jalouse.

■Rien ne la contentoit, rien n etoit comme il faut; On se levoit trop tard, on se couchoit trop tôt; Puis du blanc, puis du noir, puis encore autre chose; Les valets enràgeoient; l'époux étoit à bout ; Monsieur ne songe à rien , monsieur dépense tout ,

Monsieur court, monsieur se repose.

Elle en dit tant, que monsieur à la fin,

Lassé d'entendre un tel lutin,

Vous la renvoie à la campagne Chez ses parents. La voilà donc compagne

LIVRE VII , FABLE II

De certaines Philis qui gardent les dindons ,

Avec les gardeurs de cochons.

Au bout de quelque temps qu'on la crut adoucie , Le mari la reprend. Eh bien ! qu'avez-vous fait?

' Comment passiez-vous votre vie ?

L'innocence des champs est-elle votre fait ?

Assez, dit-elle : mais ma peine Etoit de voir les gens plus paresseux qu'ici;

Ils n'ont des troupeaux nul souci.

Je leur savois bien dire , et m'attirois la haine

De tous ces gens si peu soigneux.

Eh ! madame , reprit son époux tout à l'heure,

Si votre esprit est si hargneux ,

Que le monde qui ne demeure Qu'un moment avec vous, et ne revient qu'au soir,

Est déjà lassé de vous voir, Que feront des valets qui, toute la journée ,

Vous verront contre eux déchaînée ?

Et que pourra faire un époux Que vous voulez qui soit jour et nuit avec vous? Retournée au vil-
lage : adieu. Si de ma vie

Je vous rappelle, et qu'il m'en prenne envie, Puissé-je chez les morts avoir, pour mes péchés,
Deux femmes comme vous sans cesse à mes côtés !

Gaies. JEs,~Cor.t 9.

LkTias. 7. Posth., 79.

Français. Guiii. HauJ. , ;5; tiens, t qui.

%« ^ » < > ^ < / » « ^ ^ ^ % ^ < » « ^ W ^ ^ * » - * % - • » ' » • » ' » ■ v » - * . ■ » . » ^ ^ % ^ » < " * W % / W ^ » * » . ^ * m . ' ^ -
fc % ' % ^ * ^ ^ % < ^ ■ % % / » < »

Le Rat qui s'est retiré du monde.

Les Levantins en leur légende Disent qu'un certain rat, las des soins d'ici-bas,

Dans un fromage de Hollande

Se retira loin du tracas.

La solitude était profonde,

S'étendant partout à la ronde.

Notre ermite nouveau subsistoit là-dedans.

Il fit tant, de pieds et de dents, Qu'en peu de jours il eut au fond de l'ermitage Le vivre et le couvert : que faut-il davantage? Il devint gros et gras : Dieu prodigue ses biens

A ceux qui font vœu d'être siens.

Un jour 9 au dévot personnage

Des députés du peuple rat S'en vinrent demander quelque aumône légère :

Ils alloient en terre étrangère Chercher quelque secours contre le peuple chat;

Ratopolis étoit bloquée :

On les avoit contraints de partir sans argent,

Attendu l'état indigent

De la république attaquée.

Ils demandoient fort peu, certains que le secours

Seroit prêt dans quatre ou cinq jours.

Mes amis, dit le solitaire,

LIVRE VII , FABLES III. 7 I

Les choses d'ici-bas ne me regardent plus ;

En quoi peut un pauvre reclus

Vous assister ? que peut-il faire, Que de prier le ciel qu'il vous aide en ceci ? J'espère qu'il aura de vous quelque souci.

Ayant parlé de cette sorte,

Le nouveau saint ferma sa porte.

Qui désigné-je, à votre avis, Par ce rat si peu secourable?

Un moine? Non , mais un dervis :

Je suppose qu'un moine est toujours charitable.

Ljitihi. jftc. Perg.9 75.

DX Ci&DCILLO XV CiTIA.

Cardueilus quidam , in eavedeiusdamdivitis , splendide epttlabatur , propter qnoddives iptum diligenteraudiebatydum cantabat; et ipse , de/amelicis parum curabat.

Tempore quodam inedie et nécessitais , aves alites muUœ , pauperes et/amelicœ de bruma etjri-gore , adcarduellum præcedebant , eleemosinam petentes ; sed cardmêtius Mis mon porrigebat , nisi

de corticibus , etc.

7 a FABLES DE LA FONTAINE.

Le Héron»

Un jour sur ses longs pieds alloit je ne sais où Le héron au long bec emmanché d'un long cou :

Il côtoyoit une rivière.

L'onde étoit transparente ainsi qu'aux plus beaux jours; Ma commère la carpe y faisoit mille tours

Avec le brochet son compère.

Le -héron en eût fait aisément son profit : Tous approchoient du bord t l'oiseau n'avoit qu'à prendre ,

Mais il crut mieux faire d'attendre

Qu'il eût un peu plus d'appétit :

Il vivoit de régime et mangeoit à ses heures. Après quelques moments, l'appétit vint : l'oiseau,

S'approchant du bord , vit sur l'eau Des tanches qui sortoient du fond de ces demeures. Le mets ne lui plut pas; il s'attendoit à mieux,

Et montrait un goût dédaigneux

Comme le rat du bon Horace :

Moi , des tanches ! dit-il : moi , héron , que je fasse Une si pauvre chère ! Et pour qui me prend-on ? La tanche rebutée, il trouva du goujon. Du goujon ! c'est bien là le dîner d'un héron ! J'ouvri-rais pour si peu le bec ! aux dieux ne plaise ! Il l'ouvrit pour bien moins : tout alla de façon

Qu'il ne vit plus aucun poisson.

LIVRE VII, FABLE IV

La faim le prit : il fut tout heureux et tout aise De rencontrer un limaçon.

Ne soyons pas si difficiles :

Les plus accommodants, ce sont les plus habiles : On hasarde de perdre en voulant trop gagner.

Gardez- vous de rien dédaigner, Surtout quand vous avez à peu près votre compte. Bien des gens y sont pris. Ce n'est pas aux hérons Que je parle : écoutez, humains, un autre conte; Vous verrez que chez vous j'ai puisé ces leçons.

G&scfc, Mi. -Cor., 224; n 224.

Latu». Fab. extra*, 10; AbsU, 37, 44; Phil., 2; Ah.t i3o. Fbjutçaxs. Guill. Haud., 304 , 3n ; Jul. AfocA.-Extrav. , xo ; Bouts. y Ésop. à la Cour, act. 1 , se. 4* EirAGiroL». *Kfo/?o-Extrav., xo.

AT.i.MMâifM. H. Steinh.-Eitnx. , xo.

Hoxxahdais. £topus-Fxtn.v., 10.

La Fille.

Certaine fille, un peu trop fière,

Prétendoit trouver un mari Jeune, bien fait, et beau, d'agréable manière, Point froid et point jaloux : notez ces deux points-ci.

Cette fille vouloit aussi

Qu'il eût du bien, de la naissance, De l'esprit, enfin tout. Mais qui peut tout avoir? Le Destin se montra soigneux de la pourvoir :

Il vint des partis d'importance.

La belle les trouva trop chétifs de moitié : Quoi, moi ! quoi, ces gens-là! l'on radote, je pense. A moi les proposer ! hélas ! ils font pitié :

Voyez un peu la belle espèce !

L'un n'avoit en l'esprit nulle délicatesse , L'autre avoit le nez fait de cette façon-là :

C'étoit ceci, c'étoit cela;

C'étoit tout : car les précieuses

Font dessus tout les dédaigneuses.

Après les bons partis , les médiocres gens

Vinrent se mettre sur les rangs.

Elle de se moquer. Ah ! vraiment je suis bonne De leur ouvrir la porte ! Us pensent que je suis

Fort en peine de ma personne :

Grâce à Dieu, je passe les nuits

LIVRE VII, FABLE V

Sans chagrin , quoiqu'en solitude.

La belle se sut gré de tous ces sentiments. L'âge la fit déchoir : adieu tous les amants. Un an se passe et deux avec inquiétude : Le chagrin vient ensuite ; elle sent chaque jour Déloger quelques Ris, quelques Jeux , puis l'Amour ;

Puis ses traits choquer et déplaire :

Puis cent sortes de fards. Ses soins ne purent faire Qu'elle échappât au Temps, cet insigne larron.

Les ruines d'une maison Se peuvent réparer : que n'est cet avantage

Pour les ruines du visage !

Sa préciosité changea lors de langage.

Son miroir lui disoit : Prenez vite un mari ; Je ne sais quel désir le lui disoit aussi : Le désir peut loger chez une précieuse. Celle-ci fit un choix qu'on n'auroit jamais cru, Se trouvant à la fin tout aise et tout heureuse

De rencontrer un malotru.

Lato». M. Val. Martialis, epigr. 17, 1. t.

Dhm proavos atavosque refer*, et nomina magna, Dum tibi noster eques sordida conditio 9H :

Dum te posse negat nui lato , Gellia , clavo aubère, nupsisti, Gellia, cistifcro.

Les Souhais.

Il est au Mogol des follets

Qui font office de valets , Tiennent la maison propre, ont soin de l'équipage,

Et quelquefois du jardinage.

Si vous touchez à leur ouvrage, Vous gêtez tout. Un deux près du Gange autrefois Cultivoit le jardin d'un assez bon bourgeois. Il travailloit sans bruit , a voit beaucoup d'adresse ,

Aimoit le maître et la maîtresse, Et le jardin surtout. Dieu sait si les zéphyrs, Peuple ami du démon , l'assistaient dans sa tâche ! Le follet, de sa part, travaillant sans relâche,

Combloit ses hôtes de plaisirs.

Pour plus de marques de son zèle , Chez ces gens pour toujours il se fût arrêté,

Nonobstant la légèreté

A ses pareils si naturelle :

Mais ses confrères les esprits Firent tant , que le chef de cette république ,

Par caprice ou par politique,

Le changea bientôt de logis.

Ordre lui vient d'aller au fond de la Norvège.

Prendre le soin d'une maison

En tout temps couverte de neige :

LIVRE VII, FABLE VI. JJ

Et d'Indou qu'il étoit on vous le fait Lapon. Avant que de partir , l'esprit dit à ses hôtes :

On m'oblige de vous quitter :

Je ne sais pas pour quelles fautes ; Mais enfin il le faut : je ne puis arrêter Qu'un temps fort court
, un mois, peut-être une semaine. Employez-la : formez trois souhaits; car je puis

Rendre trois souhaits accomplis :

Trois, sans plus. Souhaiter, ce n'est pas une peine

Etrange et nouvelle aux humains.

Ceux-ci , pour premier vœu , demandent l'abondance ,

Et l'Abondance à pleines mains

Verse en leurs coffres la finance , En leurs greniers le blé, dans leurs caves les vins : Tout en
crève. Comment ranger cette chevence ? Quels registres, quels soins, quel temps il leur fallut! Tous
deux sont empêchés si jamais on le fut.

Les voleurs contre eux complotèrent,

Les grands seigneurs leur empruntèrent, Le prince les taxa. Voilà les pauvres gens

Malheureux par trop de fortune.

Otez-nous de ces biens l'affluence importune, Dirent-Us l'un et l'autre : heureux les indigents !
La pauvreté vaut mieux qu'une telle richesse. Retirez- vous , trésors; fuyez : et toi, déesse, Mère du
bon esprit, compagne du repos, O Médiocrité, reviens vite ! A ces mots La Médiocrité revient. On
lui fait place :

Avec elle ils rentrent en grâce, Au bout de deux souhaits, étant aussi chanceux

Qu'ils étoient, et que sont tous ceux Qui souhaitant toujours, et perdent en chimères Le temps
qu'ils feroient mieux de mettre à leurs affaires.

Le follet en rit avec eux.

Pour profiter de sa largesse Quand il voulut partir et qu'il fut sur le point,

Us demandèrent la sagesse.

C'est un trésor qui n'embarrasse point.

Latins. Hor. , ode x , l. a , v. 5 :

Auream quisquis mediocritatem Ûtigat, tutus caret obsoleti Sordibu* tecti, caret iidenda So-
brius auld.

Français. Rabel. , noivr. prol. du iv* livre.

LIVRE VII , FABLE Vif. 7g

La Cour du Lion.

Sa majesté lionne un jour voulut connoître De quelles nations le ciel l'avoit fait maître.

Il manda donc par députés
Ses vassaux de toute nature,
Envoyant de tous les côtés
Une circulaire écriture
Avec son sceau. L'écrit portoit
Qu'un mois durant le roi tiendrait
Cour plénière, dont l'ouverture
Devoit être un fort grand festin,
Suivi des tours de Fagotin.
Par ce trait de magnificence Le prince à ses sujets étaloit sa puissance.
En son louvre il les invita.

Quel louvre! un vrai charnier, dont l'odeur se porta D'abord au nez des gens. L'ours boucha sa narine : Il se fut bien passé de faire cette mine; Sa grimace déplut, le monarque irrité L'envoya chez Pluton faire le dégoûté.

Le singe approuva fort cette sévérité; Et, flatteur excessif, il loua la colère Et la griffe du prince, et l'antre, et cette odeur :

Il n'étoit ambre, il n'étoit fleur Qui ne fût ail au prix. Sa sottise flatterie

8^u FABLES DE LA FONTAINE.

Eut un mauvais succès, et fut encor punie :

Ce monseigneur du lion-là

Fut parent de Caligula.

Le renard étant proche : Or ça, lui dit le sire, Que sens- tu? dis-le moi : parle sans déguiser.

L'autre aussitôt de s'excuser, Alléguant un grand rhume : il ne pouvoit que dire

Sans odorat. Bref, il s'en tire.

Ceci vous sert d'enseignement :

Ne soyez à la cour, si vous voulez y plaire, Ni fade adulateur, ni parleur trop sincère, Et tâchez quelquefois de répondre en Normand.

GfcEcs. JEs.-Camer., 346, 226, 3ç 5.

LxTim. Phœdr. App. Burm., 17; Fab. ant. Nil., 49; Rom., 60; Rom. If il., 37,41; J.Postk, x 19; Bornit., liv. a; embl. 16; P. Cand., 59; 85; Jac. Regn., part. 1, f. 33; part a, t 40; AU., 167.

FR4VC4IS. Mar. de France, 37; GuilL Guerr., z z; Mor. de Mont., z 2.

EspAOïroL*. Ysopo, 60.

Alzasmakim. H. Steinh. , 60.

Hozaaxdaxs. Esopus , 60.

LIVBE vn , FABLE VIII. *8 1

FABLE VIII.-(1»2)

Les Vautour* et les Pigeons.

Mars autrefois mit tout l'air en émute. Certain sujet fit naître la dispute Chez les oiseaux, non ceux que le printemps Mène à sa cour, et qui, sous la feuillée, Par leur exemple et leurs sons éclatans , Font que Vénus est en nous réveillée ; Ni ceux encor que la mère d'Amour Met à son char; mais le peuple vautour, Au bec retors , à la tranchante serre , Pour un chien mort se fit , dit-on , la guerre. Il plut du sang : je n'exagère point. Si je voulois conter de point en point Tout le détail, je manquerais d'haleine. • Maint chef périt , maint héros expira ; • Et sur son roc Prométhée espéra De voir bientôt une fin à sa peine.

C'étoit plaisir d'observer leurs efforts ; C'était pitié de voir tomber les morts. Valeur, adresse, et ruses, et surprises, - Tout s'employa. Les deux troupes , éprises ' D'ardent courroux , n'épargnoient nuls moyens De peuplet l'air que respirent les ombres ; - Tout élément rempli de citoyens Le vaste enclos qu'ont les royaumes sombres. ii. 6

8a FABLES DE LA FONTAINE.

Cette fureur mit la compassion Dans les esprits d'une autre nation Au cou changeant, au cœur tendre et fidèle. Elle employa sa médiation Pour accorder une telle querelle :

Ambassadeurs par le peuple pigeon Furent choisis; et si bien travaillèrent, Que les vautours plus ne se chamaillèrent. Ils firent trêve; et la paix s'ensuivit. Hélas ! ce fut aux dépens de la race v A qui la leur auroit dû rendre grâce.

La gent maudite aussitôt poursuivit Tous les pigeons, en fit ample carnage, En dépeupla les bourgades , les champs. < Peu de prudence eurent lés pauvres gens, D'accommoder un peuple si sauvage.

Tenez toujours divisés les méchants : ' La sûreté du reste de la terre Dépend de là. Semez entre eux la guerre; Ou vous n'aurez avec eux nulle paix.

Ceci soit dit en passant. Je me tais,

Latins. Pfuedr., 3i ; Rom- y "» Gai/, aa ; Abst., <j3 ; PhiL, 3r ; P.Cand., i36.

Français. Ysop. /, %tf GuUl.<Haud*t ZSg. Italiens. Acc.-Zucch. h aa; Tupp., aa.

Espagnols. Yfopo , aa..

AxtEüüüitDi. 'È. Sleinh., a a.

Anglais. QgUèy* ao.

Hollandais. Esopus, aa.

YSOPET I. FABLE XXI.

,i)-cs douions et île l' (Pscjttffle.

LIVRE VII, FABLE VIII

YSOPET I.

Ûes Colons et de ÏEscoufle.

Colons qui sont mois comme moufle Avoient contemps avec l'écoufle. x L'oitoir firent roy et seigneur; * Mais il leur fist honte greingneur, 3 Plus de doumage et de contraire, C'onques l'escoufle ne pout faire.

De leur roy se plaignent troupt fort, Et dient par grant desconfort, Que il leur venist miex, sans faille, ▲ l'escoufle avoir la bataille Qne sans bataille ainssi morir, Et eulz rendre sans coup ferir.

Qui veult son fait saignement fere A que fin il en pourra traire, Doit regarder et a quel chief.

Miex vaut souffrir un pou de grief 4 Que pourchascier a puis avoir , (a) Se vous fait Ysopet savoir.

Cils qui veult sagement ouvrir Pensoit de grant sens recouvrer.

Il est sens , de deux maux eslire Le moins nuisant et non le pire :

Et la chievre quant de sa pâte Mal gist quant trop forment en grate.

Se tu veulz vivre sagement Garde adés le definement. 5

TAIIVTIS.

(a) Manusc. de la bibUoth. du Roi, 7616-3. Que poarchatdar à» pU avoir.

1 Contemp* , de contenue , débat — Ecoufle, éperrier, oistan de proie. — * Oitoir on ottoir, autour. — 3 Greingneur, plu grand. — 4 Le rera a un pied de trop — 5 Garde adée le definement : regarde toujours à la fia, à Rame.

LIVRE V II, FABLE IX

FABLE ÏX.-(133.)

Le Coche et la Mouche.

Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé, Et de tous les côtés au soleil exposé,

Six forts chevaux tiroient un coche.

Femmes, moine, vieillards, tout étoit descendu : L'attelage suoit, souffloit, étoit rendu. Une mouche survient, et des chevaux s'approche, Prétend les animer par son bourdonnement, Pique l'un , pique l'autre, et pense à tout moment

Qu'elle fait aller la machine, S'assied sur le timon, sur le nez du cocher.

Aussitôt que le char chemine,

Et qu'elle voit les gens marcher, Elle s'en attribue uniquement la gloire , Va, vient, fait l'empres-
sée : il semble que ce soit Un sergent de bataille allant en chaque endroit Faire avancer ses gens et
hâter la victoire.

La mouche, en ce commun besoin, Se plaint qu'elle agit seule, et qu'elle a tQUt le soin; Qu'aucun
n'aide aux chevaux à se tirer d'affaire.

Le moine disoit son bréviaire :

Il prenoit bien son temps! Une femme chantoit : C'étoit bien de chansons qu'alors il s'agissoit !
Dame mouche s'en va chanter à leurs oreilles ,

Et fait cent sottises pareilles.

Après bien du travail , le coche arrive au haut. Respirons maintenant ! dit la mouche aussitôt :
J'ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine. Ça, messieurs les chevaux, payez-moi de ma
peine.

Ainsi certaines gens, faisant les empressés,

S'introduisent dans les affaires :

Ils font partout les nécessaires?; Et , partout importuns , devraient être chassés.

Grecs. JEs.-Cor., ar3j GaBr., g.

Latins. Pfuedr. , 45 ; Rom. , 36 , 76 ; Gai/, , 36 ; AbsU , 16 ; Faern. , q4; P. Cand. , '71.

Français. Ysop.I, 35; Ysop.IJ, 55; Jul.flfach., 36; GuUf.Jfamd», a83; if***,ai ; Desmay, 3i ; Le
Noble, 3a ; Sens. , 3x ; Coultinge*

Italiens. Acc.-Zucch., 3^;Tupp.t 37; Ces. Par. , 44.

Espagnols. Ysopo , 36 , 76.

Allemands. . Mirm.-Zing. , 40 ; if. Sieinh. , 36 , 76.

Hollandais, JLiopus, 36, 76.

YSOPET I.

FABLE XXXVé

Z)'*i/i Muletier et d'une Mule,

Un muletier sa mule avoit O quoy son char mener devoit.

La Mule hastive n'estoit point.

La mouche qui volentiers point , Li dit : Hay ! paresseuse beste , Vas plustot, cours et si te h este,
Ou je te poindray jà encores Plustost assés que ne fis ores,

Y S o P E T - 1 . F.4BL e xxxr.

' WfflPPjrapT^!

J3e\$S%Eli£m

'-rwv'^ur F*m1 LtyrunJ-

^3B'urt ïïlttUtier et ouite JUlttU.

LIVRE VII , FABLE IX

Au plus vif et au plus profond :

Diabls aller ainsi te font.

La mule dit : Mouche, es-tu foie ?

Cuides-tu que ta grant parole ' M'esbaïsse ne m'espouvante ?

Et sache-tu que je ne mente Que je ne te crains ne ne donbt.

Celui qui sur moi sied et s'aoroupt Crains plus que toy et ta menace Qui mon frein tient et fier et chasce. Toy, ne pris-je pas un estront.

Mains couars souvent ainsi font S'ils menacent les plus hardis, C'est par paroles et par dis* Le feble le fort remenace , - Quant il en voit ne lieu ne place.

La parole qui est venteuse, Pour ce , ne doit estre doabteuse.

Le fait plus muet que la parole , Par le parler tantost s'envole.

Mais du fait demeure la trace.

Le sages dit : Queres qui face.

YSOPET II.

Ung Talion qui s'assul sur ung MuUt.

Uns tahons si s'assist Sur un mulet qu'il vit Aller par une voie , Qui moût chargiés estoit

D'un grant fais qu'il portoit, Ou de cire ou de soye.

Quant vint a la vesprer, Si se prist a penser Le tahon et a dire :

Ahy 1 sires Mules, Vous portes trop grand fés :

Je ne vous veuil plus nuire.

Il est volé arrière :

Or estes plus ligiere, Fait-il , sire mulet :

Porté m'as longuement :

Je t'ai moût malement Grevé et trop meffet

Le mulet li respont :

Tu ne poise pas mont :

Gaires ne m'as grevé :

Mon fais poise entretant Comme il faisoit devant Que tu fusses levé.

Aucuns cuident grever Plus fors d'eus ou tuer; Mais riens ne leur meffont :

Car gens de grant pooir, Et plains de grant avoir De poi grevés ne sont.

LIVRE VII , FABLE X

^* < % i » ^ ^ % > » ^ » » ^ ^ % ^ < ^ mm » % i % ^ < » < *

La Laitière et le Pot au lait.

Perrette, sur sa tête ayant un pot au lait,

Bien posé sur un coussinet , Prétendoit arriver sans encombre à la ville. Légère et court vêtue, elle alloit à grands pas, Ayant mis ce jour-là , pour être plus agile ,

Cotillon simple et souliers plats.

Notre laitière ainsi troussée

Comptoit déjà dans sa pensée Tout le prix de son lait, en employoit l'argent; Achetait un cent d'œufs ; faisoit triple couvée : La chose alloit à bien par son soin diligent.

Il m'est, disoit-elle, facile D'élever des poulets autour de ma maison;

Le renard sera bien habile S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon. Le porc à s'engraisser coûtera peu de son ; Il étoit , quand je l'eus, de grosseur raisonnable : raurai, le revendant , de l'argent bel et bon. Et qui m'empêchera de mettre en notre é table, Vu le prix dont il est, une vache et son veau , Que je verrai sauter au milieu du troupeau ? Perrette là -dessus saute aussi, transportée : Le lait tombe; adieu veau, vache, cochon , couvée. La dame de ces biens , quittant d'un œil marri

Sa fortune ainsi répandue, Va s'excuser à son mari , En grand danger d'être battue.

Le récit en farce en fut fait; On l'appela le Pot au lait.

Quel esprit ne bat la campagne ?

Qui ne fait château* : en Espagne ? Picrochole, Pyrrhus, la laitière, en6n tous.

Autant les sages que les fous.

Chacun songe en veillant ; il n'est rien de plus doux : Une flatteuse erreur emporte alors nos âmes;

Tout le bien du monde est à nous ,

Tous les honneurs, toutes les femmes.

Quand je suis seul , je fais au plus brave un défi ; Je m'écarte, je vais détrôner le sophi;

On m'élit roi , mon peuple m'aime ; Les diadèmes vont sur ma tête pleuvant : Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même?

Je suis Gros-Jean comme devant.

Latxhs. Nie. Perg. , zoo ; HuUb.t p. %9 387 ; Serm. coût. ; Dmnocr. ri<L9 p. i50; J. Regn., part 1, f. a5.

Fraitcaxs. Rabel.f L 1 , ch. 33 ; Bon. Des p. , i5.

Italie». Giovanni, Pecar. 2, GionmoY. a.; Domemichi, 1. 5.

LIVRE VII, FABLE XI. <JI

Le Curé et le Mort.

Un mort s'en alloit tristement

S'emparer de son dernier gîte;

Un curé s'en alloit gaîment

Enterrer ce mort au plus vite.

Notre défunt étoit en carrosse porté ,

Bien et dûment empaqueté, Et vêtu d'une robe, hélas! qu'on nomme bière,

Robe d'hiver, robe d'été,

Que les morts ne dépouillent guère.

Le pasteur étoit à côté ,

Et récitait , à l'ordinaire ,

Maintes dévotes oraisons,

Et des psaumes et des leçons,

Et des versets et des répons :

Monsieur le mort, laissez-nous faire, On vous en donnera de toutes les façons;

Il ne s'agit que du salaire.

Messire Jean Chouart couvoit des yeux son mort, Comme si l'on eût dû lui ravir ce trésor;

Et des regards sembloit lui dire :

Monsieur le mort, j'aurai de vous

Tant en argent, et tant en cire,

Et tant en autres menus coûts.

Il fondoit là-dessus l'achat d'une feuillette

Du meilleur vin des environs :

Certaine nièce assez proprette

Et sa chambrière Pâquette

Dévoient avoir des cotillons.

Sur cette agréable pensée ,

Un heurt survient : adieu le char.

Voilà messire Jean Chouart Qui du choc de son mort a la tête cassée : Le paroissien en plomb entraîne son pasteur;

Notre curé suit son seigneur;

Tous deux s'en vont de compagnie.

Proprement toute notre vie Est le curé Chouart qui sur son mort comptoit Et la fable du Pot au lait.

Fbavçaib. Lettre de madame de Sérigni à madame de Grignan.

Du a6 février 1671.

M. de Boulier» a tné un homme après sa mort : il étoit dans sa bière et en carrosse : on le menoit à une lieue de Boufler» pour l'enterrer ; son curé étoit avec le corps ; on verse ; la bière coupe le cou au pauvre curé.

Du 9 mars 167a.

Voilà cette petite fable de La Fontaine sur l'aventure du curé de Boufler» , «roi fut tué tout roide en carrosse auprès de son mort : cet événement est bizarre ; la fable est jolie.

LIVRE VII, FABLE XII. g

L'Homme qui court après la Fortune, et V Homme qui ? attend

dans son lit.

Qui ne court après la Fortune ?

Je voudrais être en lieu d'où je pusse aisément

Contempler la foule importune

De ceux qui cherchent vainement Cette fille du Sort de royaume en royaume , Fidèles courtisans d'un volage fantôme.

Quand ils sont près du boa moment , L'inconstante aussitôt à leurs désirs échappe. Pauvres gens ! Je les plains; car on a pour les fous

Plus de pitié que de courroux.

Cet homme, disent-ils, étoit planteur de choux;

Et le voilà devenu pape !

Ne le valons-nous pas ? Vous valez cent fois mieux :

Mais que vous sert votre mérite ?

La Fortune a-t-elle des yeux ?

Et puis, la papauté vaut-elle ce qu'on quitte, Le repos? le repos, trésor si précieux Qu'on en faisoit jadis le partage des dieux ! Rarement la Fortune à ses hôtes le laisse.

Ne cherchez point cette déesse, Elle vous cherchera : son sexe en use ainsi.

Certain couple d'amis , en un bourg établi ,

Possédoit quelque bien. L'un soupiroit sans cesse Pour la Fortune; il dit à l'autre un jour :

Si nous quittions, notre séjour ?

Vous savez que nul n'est prophète En son pays : cherchons notre aventure ailleurs. Cherchez, dit l'autre ami : pour moi, je ne souhaite

Ni climats ni destins meilleurs.

Contentez-vous , suivez votre humeur inquiète : Vous reviendrez bientôt. Je fais vœu cependant

De dormir en vous attendant.

L'ambitieux, ou, si l'on veut, l'avare,

S'en va par voie et par chemin.

Il arriva le lendemain En un lieu que devoit la déesse bizarre Fréquenter sur tout autre; et ce lieu, c'est la cour. Là donc pour quelque temps il fixe son séjour. Se trouvant au coucher, au lever, à ces heures

Que l'on sait être les meilleures; Bref, se trouvant à tout , et n'arrivant à rien. Qu'est-ce ci? se dit-il : cherchons ailleurs du bien. La Fortune pourtant habite ces demeures ; Je la vois tous les jours entrer chez celui-ci,

Chez celui-là : d'où vient qu'aussi Je ne puis héberger cette capricieuse ? On me l'avoit bien dit, que des gens de ce lieu L'on n'aime pas toujours l'humeur ambitieuse. Adieu , messieurs de cour; messieurs de cour, adieu ; Suivez jusques au bout une bmbre qui vous flatte. La Fortune a, dit-on , des temples à Surate : Allons là. Ce fut un de dire et s'embarquer.

LIVRE VII , FABLE Xf I. g

Ames de bronze, humains, celui-là fut sans doute Armé de diamant , qui tenta cette route , Et le premier osa l'abîme défier !

Celui-ci , pendant son voyage ,

Tourna les yeux vers son village Plus d'une fois, essuyant les dangers Des pirates, des vents, du calme et des rochers, Ministres de la mort : avec beaucoup de peines On s'en va la chercher en des rives lointaines, La trouvant assez tôt sans quitter la maison. L'homme arrive au Mogol : on lui dit qu'au Japon La Fortune pour lors distribuoit ses grâces.

Il y court. Les mers étoient lasses

De le porter : et tout le fruit

Qu'il tira de ses longs voyages , Ce fut cette leçon que donnent les sauvages : Demeure en ton pays, par la nature instruit. Le Japon ne fut pas plus heureux à cet homme

Que le Mogol l'avoit été :

Ce qui lui fit conclure en somme Qu'il avoit à grand tort son village quitté.

Il renonce aux courses ingrates, Revient en son pays, voit de loin ses pénates, Pleure de joie, et dit : Heureux qui vit chez soi, De régler ses désirs faisant tout son emploi !

Il ne sait que par oui-dire Ce que c'est que la cour, la mer, et ton empire, Fortune , qui nous fais passer devant les yeux Des dignités , des biens , que jusqu'au bout du monde On suit, sans que l'effet aux promesses réponde.

Désormais je ne bouge, et ferai cent fois mieux,

En raisonnant de cette sorte, Et contre la Fortune ayant pris ce conseil,

U la trouve assise à la porte De son ami plongé dans un profond sommeil.

Gras. Smnt-Cjrr., L 3, c 4.

Lato». Hor. ,Li, ode 3 , ▼. 9 et s.

Illi robur et tes triplex Grca pecttu erat , qui/ragilem truei

Commuit pelago ratent Primus , née timuit, etc.

LIVRE VII, FABLE XIII

Les deux Coqs.

Deux coqs vi voient en paix : une poule survint ,

Et voilà la guerre allumée.

Amour, tu perdis Troie ! et c'est de toi que vint

Cette querelle envenimée Où du sang des dieux même on vit le Xanthe teint ! Long-temps entre nos coqs le combat se maintint. Le bruit s'en répandit par tout le voisinage : La gent qui porte crête au spectacle accourut ;

Plus d'une Hélène au beau plumage Fut le prix du vainqueur. Le vaincu disparut : Il alla se cacher au fond de sa retraite,

Pleura sa gloire et ses amours; Ses amours, qu'un rival, tout fier de sa défaite, Possédoit à ses yeux. Il voyoit tous les jours Cet objet rallumer sa haine et son courage : Il aiguisoit son bec , battoit l'air et ses flancs ,

Et, s'exerçant contre les vents,

S'armoit d'une jalouse rage.

H n'en eut pas besoin. Son vainqueur sur les toits S'alla percher, et chanter sa victoire.

Un vautour entendit sa voix :

Adieu les amours et la gloire; Tout cet orgueil périt sous l'ongle du vautour.

Enfin, par un fatal retour,

Son rival autour de la poule S'en revint faire le coquet.

Je laisse à penser quel caquet; Car il eut des femmes en foule.

La Fortune se plaît à faire de ces coups : Tout vainqueur insolent à sa perte travaille. Défions-nous du Sort, et prenons garde à nous Après le gain d'une bataille.

GiiiGk JEs.*Cor., i45 ; n i45.

Latxvs. Phœdr. App. Burm., a; Fab. ant. Nil., 6; Jbu.t x5g; J, Posth., ia5; P, Cand.t lai ; Als.t 104. Français. Bens.f i53 j Guill. Haud., a 36.

LIVRE VII, FABLE XIV. C

L'ingratitude et V injustice des Hommes envers la Fortune.

Un trafiquant sur mer, par bonheur, s'enrichit : Il triompha des vents pendant plus d'un voyage; Gouffre , banc , ni rocher , n'exigea de péage D'aucun de ses ballots : le Sort l'en affranchit. Sur tous ses compagnons Atropos et Neptune Recueillirent leur droit , tandis que la Fortune Prenoît soin d'amener son marchand à bon port. Facteurs , associés , chacun lui fut fidèle. Il vendit son tabac, son sucre , sa cannelle

Ce qu'il voulut , sa porcelaine encor : Le luxe et la folie enflèrent son trésor;

Bref, il plut dans son escarcelle.

On ne parloit chez lui que par doubles ducats : Et mon homme d'avoir chiens, chevaux et carrosses ;

Ses jours de jeûne étaient des noces.

Un sien ami , voyant ces somptueux repas , Lui dit : Et d'où vient donc un si bon ordinaire ? — Et d'où me viendrait-il que de mon savoir-faire? Je n'en dois rien qu'à moi , qu'à mes soins , qu'au

talent De risquer à propos , et bien placer l'argent. Le profit lui semblant une fort douce chose, Il risqua de nouveau le gain qu'il avoit fait. Mais rien pour cette fois ne lui vint à souhait.

Son imprudence en fut la cause :

Un vaisseau mal frété périt au premier vent : Un autre, mal pourvu des armes nécessaires.

Fut enlevé par les corsaires :

Un troisième au port arrivant, Rien n'eut cours ni débit ; le luxe et la folie

N'étoient plus tels qu'auparavant.

Enfin, ses facteurs le trompant, Et lui-même ayant fait grand fracas, chère lie, Mis beaucoup en plaisirs , en bâtiments beaucoup,

Il devint pauvre tout d'un coup.

Son ami, le voyant en mauvais équipage, Lui dît : D'où vient cela ? — De la Fortune, hélas ! Consolez- vous , dit l'autre : et, s'il ne lui plaît pas Que vous soyez heureux , tout au moins soyez sage.

Je ne sais s'il crut ce conseil ; Mais je sais que chacun impute, en cas pareil,

Son bonheur à son industrie :

Et si de quelque échec notre faute est suivie ,

Nous disons injures au Sort.

Chose n'est ici plus commune.

Le bien, nous le faisons : le mal, c'est la Fortune. On a toujours raison, le Destin toujours tort.

Gbecs. JEs.-Cor., 8a; II 8a.

Latiws. Plin., 1. a, c 7 ; Av., xa ; AbsL, 197 ; J. Posth., 68 ; AU. , 104.

Français., Renart le contrefait (Manuacr. de la Bibl. du Roi , 7630-4), fol. a 1 , y° ; Ysop^Av. , 6 ; Guill Haud. , 64*

Italiib. Boni , proem.

LIVRE VII, FABLE XIV. TOI

RENART LE CONTREFAIT

Fortune est plussors foiz blasmée

Et laidie et difamée *

Quant aucuns chiet en mal trépas. *

A el plusseurs fois ne le fet pas

Elle an est a tort mescrehue
Mes je ne l'an blasme ne hue
Se tu faus a l'antancium, 3
Regarde ta condicium, 4
Ta foie ouvre , ton dit, tun fait 5
Qui te puet bien avoir se fait
Blasme ta laingue ou ta folie
Ou quelque mal fait qui te lie
Car qui bien se regarderait
La fortune ne blasmeroit
Chascuns comme aucuns ruine
S'a fait la roe de fortune
Qui tost a à honneur a monté , 6
Et quant li plest tos ahonté
Mes se bien parler voisissient 7
La fortune ne blasmisient
Ne ne Importassent mal non. *

« LaXBié , enlaidie. — » Chiêt, tombe , de cheoir. — 3 Antancium , intention.— < Condicium , condition. — * Ouvre, œuvre. — fi Tos ahonté , bientôt déshonoré. — 7 Voisissient, voulussent. — 8 Mal non, mauvais nom, mauvaise renommée.

1 OI FABLES DE LA. FONTAINE.

YSOPET- AVION NET.

Du Vilain qui trouva le trésor en sa terre.

Un vilain qui sa terre aroit • Aventure pas ne queroit; Mais tant ala et tant revint Qu'une aventure li avint.

En terre trouva grant richesse :

Le vilain ses buefs i adresse :

Ne puet richesce remuer.

Riches fut ; il n'en pot nier, (a) Quant riches fust le paysans Et d'esterlings et de besans, * Que plus riche ne fust a querre, Moult en sot grant grés a la terre.

Par elle, dit, le trésor a.

Bien la servi, bien l'honora; Mais de celé dont ce li vint , De fortune ne li souvint Oncques rien ne l'en mercia. Fortune pas ne l'oublia.

Ains en ot et duel et despit 2 Se li retolit sans respit, 4 Quanqu elle li avoit preste : (b) Si devint povre, endebté.

Adonc la fortune li dit Qui de sa meschance se rit :

Vilain, t'ai-je mis a point (e)

De ce que je donné t'avoie Qui merciée estre en dévoie,

TS OPET- AVIONNET. fable ri.

S=7JST3^-Z53a

13 u lifilatn (pu troiura u ttirES»f en*a tiurra.

LIVRE VII, FABLE XIV. Io

Or m'en rirai, tu pleureras :

Car tousjours mes chetif seras.

Du vilain ai-je bien oy dire Qui mieux li fait et s'il la pire, (dj Son bienfaiteur doit-on louer Du bienfait y sans autre avouer.

TilliVTIS.

Mamuer, de la bibUoth. du Roi, ri* 7616. — 3.

(m) iTa plot cure de charmer. «.

(*) Ton* ee qae lai aroit preste , Et devint porte et endebto»

(<) Vilain , or t'ay je nds a point : Car ta ne me mercias point.

(é) Qainleas loi fait , la trente pire.

1 ArtHt, labouroit, de arare. — • * Besans , monnoie ancienne. — * Duel t deuil. — 4 Retolit , en- lera , emporta, de /erre, tuli.

■ * » * v ^ f * + m * m ^ % ^ ^ % ^ f + % « « « « « MA

Les Devineresses.

C'est souvent du hasard que naît l'opinion : Et c'est l'opinion qui fait toujours la vogue.

Je pourrais fonder ce prologue Sur gens de tous états : tout "est prévention , Cabale ^ entête- ment; point ou peu de justice. C'est un torrent : qu'y faire ? il faut qu'il ait son cours

Cela fut et sera toujours.

Une femme, à Paris, faisoit la pythonisse. On l'alloit consulter sur chaque événement : Perdoit-on un chiffon, avoit-on un amant, Un mari vivant trop au gré de son épouse, Une mère fâcheuse,

une femme jalouse;

Chez la devineuse on courait Pour se faire annoncer ce que l'on désirait.

Son fait consistoit en adresse :

Quelques termes de l'art, beaucoup de hardiesse, Du hasard quelquefois, tout cela concourait,
Tout cela bien souvent faisoit crier miracle. Enfin, quoique ignorante à vingt et trois carats,

Elle passoit pour un oracle.

L'oracle étoit logé dedans un galetas :

Là , cette femme emplit sa bourse;

Et, sans avoir d'autre ressource, Gagne de quoi donner un rang a son mari ;

LIVRE VII, FABLE XV. Io

Elle achète un office, une maison aussi.

Voilà le galetas rempli D'une nouvelle hôtesse, à qui toute la ville, Femmes, filles, valets, gros messieurs, tout enfin, Alloit, comme autrefois, demander son destin; Le galetas devint l'ancre de la Sibylle ; L'autre femelle avoit achalandé ce lieu. Cette dernière femme eut beau faire , eut beau dire , Moi devine! on se moque! eh! messieurs, sais-je lire? Je n'ai jamais appris que ma croix de par Dieu. Point de raisons : fallut deviner et prédire,

Mettre à part force bons ducats , Et gagner malgré soi plus que deux avocats. Le meuble et l'équipage aidoient fort à la chose; Quatre sièges boiteux, un manche de balai, Tout sentoit son sabbat et sa métamorphose.

Quand cette femme auroit dit vrai

Dans une chambre tapissée, On s'en seroit moqué : la vogue étoit passée , Au galetas, il avoit le crédit.

L'autre femme se morfondit.

L'enseigne fait la chalandise, J'ai vu dans le palais une robe mal mise Gagner gros : les gens l'avoient prise Pour maître tel, qui traînoit après soi Force écoutants. Demandez-moi pourquoi.

Les Devineresses ont trait à une anecdote du temps : c'est l'histoire d'une prétendue sorcière qui fit courir tout Paris à son galetas.

La Fontaine n'a pas dédaigné de consigner ce trait d'ans son ouvrage ,

à cause de la morale qui en résulte. C'est ainsi que l'écrivain philosophe étudie les procédés de la nature ; il n'examine les scènes variées de la vie que sous les faces qui présentent des objets d'instruction ; et s'il consacre dans ses livres quelque fait particulier , c'est qu'il présente des vérités utiles , et que l'observateur est comptable de ses découvertes à son siècle et à la postérité.

Vizée et Th. Corneille firent , en 1667, une comédie intitulée la Devineresse ou les faux Enchantements, qui eut un succès prodigieux : elle n'est cependant pas bonne ; mais on croyoit y trouver des allusions à différentes personnes connues qui avoient été consulter la sorcière : c'était assez pour piquer la curiosité , et c'est ce qui arrive toutes les fois que la malignité trouve à s'exercer contre les grands. (Note du cardinal de Loménie de Brienne.)

LIVRE VII, FABLE XVI. IO

Le Chat, la Belette et le petit Lapin.

Du palais d'un jeune lapin

Dame belette, un beau matin,

S'empara : c'est une rusée.

Le maître étant absent 9 ce lui fut chose aisée. Elle porta chez lui ses pénates , un jour Qu'il étoit allé faire à l'aurore sa cour

Parmi le thym et la rosée, Après qu'il eut brouté, trotté, fait tous ses tours, Jeannot lapin retourne aux souterrains séjours. La belette avoit mis le nez à la fenêtre : O dieux hospitaliers ! que vois-je ici paraître ! Dit l'animal chassé du paternel logis.

Holà ! madame la belette,

Que l'on déloge sans trompette, Ou je vais avertir tous les rats du pays. La dame au nez pointu répondit que la terre

Étoit au premier occupant

C'étoit un beau sujet de guerre Qu'un logis où lui-même il n'entroit qu'en rampant !

Et quand ce serait un royaume, Je voudrais bien savoir, dit-elle, quelle loi

En a pour toujours fait l'octroi A Jean , fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume,

Plutôt qu'à Paul, plutôt qu'à moi.

Jean lapin allégua la coutume et l'usage : Ce sont, dit-ii, leurs lois qui m'ont de ce logis Rendu maître et seigneur; et qui, de père en fils, L'ont de Pierre à Simon, puis à moi, Jean , transrais. Le premier occupant, est-ce une loi plus sage?

Or bien , sans crier davantage , Rapportons-nous, dit-elle, à Rorainagrobis. C'étoit un chat, vivant comme un dévot ermite,

Un chat faisant la chattemite , Un saint homme de chat, bien fourré, gros et gras,

Arbitre expert sur tous les cas.

Jean lapin pour juge l'agrée.

Les voilà tous deux arrivés

Devant sa majesté fourrée.

Grippeminaud leur dit : Mes enfants, approchez, Approchez; je suis sourd, les ans en sont la cause, L'un et l'autre approcha , ne craignant nulle chose. Aussitôt qu'à portée il vit les contestants ,

Grippeminaud le bon apôtre, Jetant des deux côtés la griffe en même temps : Mit les plaideurs d'accord en croquant l'un et l'autre.

Ceci ressemble fort aux débats qu'ont parfois Les petits souverains se rapportant aux rois.

Latiws. flic. Perg., 46.

Faaxçais. Guill. Haud. , 33 1 , vers 8 :

Tant bien sçaroit faire la chatemite.

OaiEHTAux. Bidpai, t a , p. 34 1.

LIVRE VII, FABLE XVII

FABLE XVII. - (l«.)

La Tête et la Queue du Serpent.

Le serpent a deux parties

Du genre humain ennemies,

Tête et queue ; et toutes deux

Ont acquis un nom fameux

Auprès des Parques cruelles :

Si bien qu'autrefois entre elles

Il survint de grands débats Pour le pas.

La tête avoit toujours marché devant la queue.

La queue au ciel se plaignit , Et lui dit :

Je fais mainte et mainte lieue

Comme il plaît à celle-ci :

Croit-elle que toujours j'en veuille user ainsi ?

Je suis son humble servante.

On m'a faite, Dieu merci,

Sa sœur, et non sa suivante.

Toutes deux de même sang,

Traitez-nous de même sorte :

Aussi-bien qu'elle je porte

Un poison prompt et puissant.

Enfin voilà ma requête :

C'est à vous de commander

Qu'on me laisse précéder

À mon tour ma sœur la tête.

Je la conduirai si bien, Qu'on ne se plaindra de rien.

Le ciel eut pour ces vœux une bonté cruelle. Souvent sa complaisance a de méchants effets : Il devoit être sourd aux aveugles souhaits. Il ne le fut pas lors : et la guide nouvelle, Qui ne voyoit, au grand jour, Pas plus clair que dans un four , Donnoit tantôt contre un marbre, Contre un passant , contre un arbre :

Droit aux ondes du Styx elle mena sa sœur.

Malheureux les états tombés dans son erreur !

Grbgb. Ms.-Cor.t 260.

Latins. Jongk. , 1 5 ; Brus. , 1. a , p. 2 x 4 .

Frutçaii. Amyot'Plut., Vie d* Agis et Cléom. ; Bens., 107.

LIVRE VII, FABLE XVIII. I I I

Un Animal dans la Lune.

Pendant qu'un philosophe assure Que toujours par leurs sens les hommes sont dupés,

Un autre philosophe jure

Qu'ils ne nous ont jamais trompés.

Tous les deux ont raison , et la philosophie Dit vrai quand elle dit que les sens tromperont Tant que sur leur rapport les hommes jugeront :

Mais aussi, si Ton rectifie L'image de l'objet sur son éloignement,

Sur le milieu qui l'environne,

Sur l'organe et sur l'instrument,

Les sens ne tromperont personne.

La nature ordonna ces choses sagement : J'en dirai quelque jour les raisons amplement. J'aperçois le soleil : quelle en est la figure ? Ici-bas ce grand corps n'a que trois pieds de tour : Mais, si je le voyois là-haut dans son séjour, Que seroit-ce à mes yeux que l'œil de la nature ? Sa distance me

fait juger de sa grandeur : Sur l'angle et les côtés ma main la détermine. L'ignorant le croit plat ; j'épaissis sa rondeur : Je le rends immobile; et la terre chemine. Bref, je démens mes yeux en toute sa machine : Ce sens ne me nuit point par son illusion.

lia FABLES DE LA FONTAINE.

Mon âme, en toute occasion, Développe le vrai caché sous l'apparence ;

Je né suis point d'intelligence Avecque mes regards peut-être un peu trop prompts , Ni mon oreille , lente à m'apporter les sons. Quand l'eau courbe un bâton, ma raison le redresse :

La raison décide en maîtresse.

Mes yeux , moyennant ce secours , Ne me trompent jamais en me mentant toujours. Si je crois leur rapport, erreur assez commune , Une tête de femme est au corps de la lune. Y peut-elle être ? non. D'où vient donc cet objet ? Quelques lieux inégaux font de loin cet effet. La lune nulle part n'a sa surface unie : Montueuse en des lieux , en d'autres aplanie , L'ombre avec la lumière y peut tracer souvent

Un homme , un bœuf, un éléphant.

Naguère l'Angleterre y vit chose pareille. La lunette placée , un animal nouveau

Parut dans cet astre si beau ;

Et chacun de crier merveille.

U étoit arrivé là-haut un changement Qui présageoit sans doute un grand événement. Savoit-on si la guerre entre tant de puissances N'en étoit point l'effet ? Le monarque accourut : U favorise en roi ces hautes connoissances. Le monstre dans la lune à son tour lui parut. C'étoit une souris cachée entre les verres : Dans la lunette étoit la source de ces guerres. On en rit. Peuple heureux! quand pourront les François

LIVRE VII, FABLE XVIII. I

Se donner, comme vous, entiers à ces emplois!

Mars nous fait recueillir d'amples moissons de gloire :

C'est à nos ennemis de craindre les combats,

A nous de les chercher, certains que la Victoire,

Amante de Louis , suivra partout ses pas.

Ses lauriers nous rendront célèbres dans l'histoire.

Même les Filles de Mémoire Ne nous ont point quittés; nous goûtons des plaisirs: La paix fait nos souhaits, et non point nos soupirs. Charles en sait jouir: il sauroit dans la guerre Signaler sa valeur, et mener l'Angleterre A ces jeux qu'en repos elle voit aujourd'hui. Cependant, s'il pouvoit apaiser la querelle, Que d'encens ! Est-il rien de plus digne de lui? La carrière d'Auguste a-t-elle été

moins belle Que les fameux exploits du premier des Césars ? o peuple trop heureux ! quand la paix viendra-t-elle Nous rendre, comme vous, tout entiers aux beaux-arts !

Asolaxs. Samuel Butler, l'Éléphant dans la Lune.

Note de M. le marquis de Paulmjr (TArgenson, à la tête d'une édition du poème dHudibras , traduit en vers français par le médecin Lefebvre.

Dut la vie de Butler, à la tête de ce volume, on ne parie point de ses œuvres posthumes qui ont été imprimées à Londres en 1759 ou 60 , en deux volumes in-8° , et qui mériteroient peut-être aussi-bien que cet ouvrage (Hndibras) d'être traduites de l'anglais , d'autant plus qu'on y trouve des choses très* plaisantes , entre autres l'Éléphant dans la Lune , pièce facétieuse qu'on prétend avoir été occasionnée par une aventure arrivée au chevalier Paul Ifeal, de la Société royale de Londres , qui crut voir dans la lune un animal qui n'étoit en effet qu'un insecte caché dans l'objectif de la lunette. La Fontaine en a fait une fable , et Butler une satire contre la Société royale de Londres , qui étoit naissante de son temps.

A'. B. L'anecdote racontée par M. de Panlmy qui a , sans doute , fourni à l'auteur anglais le sujet de son poème, et à La Fontaine celui de sa fable ,

I l4 FABLES DE LA FONTAINE. *

est-elle bien certaine? La chose me paroit douteuse. La Société royale de Londres fut fondée en 1660 , par Charles II. Les courtisans de ce prince pouToient ne pas voir avec plaisir un établissement si contraire à la frivolité bien connue de leurs goûts : l'auteur à'ffudi&ras n'aura pas sans doute laissé échapper l'occasion de sacrifier à leur malignité les savants anglais , en cherchant à les couvrir d'une partie du ridicule dont il avoit affublé son puritain ; mais le genre de l'animal qu'il suppose avoir été renfermé dans le télescope prouve assez qu'il avoit au moins exagéré l'erreur du chevalier Paul Neal; et si M. de Paulmy, en parlant seulement d'un insecte, n'avoit pas eu de données certaines à cet égard, il faudrait avouer qu'il avoit été, dans sa note, bien inspiré par le tact des convenances. {Note de l'Editeur.)

LIVRE HUITIÈME

La Mort et le Mourant.

La Mort ne surprend point le sage;

Il est toujours prêt à partir ,

S'étant su lui-même avertir Du temps où Ton se doit résoudre à ce passage.

Ce temps, hélas ! embrasse tous les temps :■ Qu'on le partage en jours, en heures , en moments,

Il n'en est point qu'il ne comprenne Dans le fatal tribut, tous sont de son domaine; Et le premier instant où les enfants des rois

Ouvrent les yeux à la lumière

Est celui qui vient quelquefois

Fermer pour toujours kur paupière.

Défendez- vous par la grandeur; Alléguez la beauté, la vertu, la jeunesse;

La Mort ravit tout sans pueur:

Un jour le monde entier accroîtra sa richesse. t

Il n'est rien de moins ignoré;

Et, puisqu'il faut que je le die , Rien où l'on soit moins préparé.

Un mourant, qui comptoit plus de cent ans de vie, Se plaignoit à la Mort que précipitamment Elle le contraignoit de partir tout à l'heure,

Sans qu'il eût fait son testament, Sans l'avertir au moins : Est-il juste qu'on meure Au pied levé ? dit-il : attendez quelque peu; Ma femme ne veut pas que je parte sans elle; Il me reste à pourvoir un arrière-neveu ; Souffrez qu'à mon logis j'ajoute encore une aile. Que vous êtes pressante, ô déesse cruelle ! Vieillard, lui dit la Mort, je ne t'ai point surpris. Tu te plains sans raison de mon impatience : Eh ! n'as-tu pas cent ans? Trouve-moi dans Paris Deux mortels aussi vieux, trouve-m'en dix en France. Je devois , ce dis- tu, te donner quelque avis

Qui te disposât à la chose :

J 'aurais trouvé ton testament tout fait, Ton petit-fils pourvu, ton bâtiment parfait. Ne te donna-t-on pas des avis, quand la cause

Du marcher et du mouvement,

Quand les esprits, le sentiment, Quand tout faillit en toi? Plus de goût, plus d'ouïe; Toute chose pour toi semble être évanouie; Pour toi l'astre du jour prend des soins superflus : Tu regrettes des biens qui ne te touchent plus.

Je t'ai fait voir tes camarades,

Ou morts, ou mourants, ou malades :

LIVRE VIII , FABLE I. f

Qu'est-ce que tout cela , qu'un avertissement ? Allons, vieillard, et sans réplique.

Il n'importe à la république Que tu fasses ton testament.

La Mort avoit raison : je voudrais qu'à cet âge On sortît de la vie ainsi que d'un banquet > Remerciant son hôte, et qu'on fit son paquet : Car de combien peut-on retarder le voyage ? Tu murmures, vieillard ! vois ces jeunes mourir;

Vois-les marcher, vois-les courir À des morts, il est vrai, glorieuses et belles, Mais sûres cependant, et quelquefois cruelles. J'ai beau te le crier ; mon zèle est indiscret : Le plus semblable aux morts meurt le plus h regret.

Lato». Corner. , 485; Abst. , 98 ; Lucret. , I. 3 , v. g5a. Cur non , ut plenut viUe eonviva , recedis. ' Cicer., deSenect.

Sapientia de hae <vitâ dhcedit tanquam ex hospitio. Français. Guill. Haud. , 36* ; liours. , Ésop. à la Cour , acl. 4 , se. 5. Espaohou. C. G. Tejad., fol. 3 16.

Le Savetier et le Financier.

Un savetier chan toit du matin jusqu'au soir :

C'était merveille de le voir, Merveille de l'ouïr; il faisoit des passages,

Plus content qu'aucun des sept sages.

Son voisin , au contraire, étant tout cousu d'or,

Chantoit peu, dormoit moins encor :

G etoit un homme de finance.

Si, sur le point du jour, parfois il sommeilloit, Le savetier alors en chantant Féveilloit :

Et le financier se plaignoit

Que les soins de la Providence N'eussent pas au marché fait vendre le dormir

Comme le manger et le boire.

En son hôtel il fait venir Le chanteur, et lui dit : Or ça, sire Grégoire, Que gagnez-vous par an ? Par an! ma foi , monsieur,

Dit, avec un ton de rieur, Le gaillard savetier, ce n'est point ma manière De compter de la sorte; et je n'entasse guère Un jour sur l'autre : il suffit qu'à la fin

J'attrape le bout de l'année :

Chaque jour amène son pain.

— Eh bien? que gagnez-vous , dites-moi , par journée? — Tantôt plus, tantôt moins : le mal est que toujours

LIVRE VIII, FABLE II. I

(Et sans cela nos gains seraient assez honnêtes), Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours

Qu'il faut chômer; on nous ruine en fêtes : ' L'une fait tort à l'autre ; et monsieur le curé De quelque nouveau saint charge toujours son prône. Le financier, riant de sa naïveté, Lui dit: Je vous veux mettre aujourd'hui sur le trône. Prenez ces cent écus : gardez-les avec soin,

Pour vous en servir au besoin.

Le savetier crut voir tout l'argent que la terre

A voit, depuis plus de cent ans,

Produit pour l'usage des gens.

Il retourne chez lui : dans sa cave il enserre

L'argent, et sa joie à la fois.

Plus de chant : il perdit la voix Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines.

Le sommeil quitta son logis ;

Il eut pour hôtes les soucis,

Les soupçons, les alarmes vaines.

Tout le jour il avoit l'œil au guet; et la nuit,

Si quelque chat faisoit du bruit , Le chat prenoit l'argent. A la fin le pauvre homme S'en courut chez celui qu'il ne réveillait plus : Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon somme,

Et reprenez vos cent écus.

Latins. Hor. 7 l. 1, ep. 7, v. 46 et s.; Prompt, exempl., de aciet; specul. exempl. , dist. 9 l ex. 60 ; G. Barl., Hebd. 6», fer. 6.

Français. Bon. des Perr., cont a z ; Divert cor. de ce temps ; Z. Gar., Courr. fac , cent 36 , conte 3 ; Lectur. divertiss. ; Ane. farc , n. 3.

Italiens. Guicc. , p. 93.

Le Lion y le Loup et le Renard.

Un lion décrépît, goutteux, n'en pouvant plus, Vouloit que l'on trouvât remède à la vieillesse. Alléguer l'impossible aux rois , c'est un abus.

Celui-ci , parmi chaque espèce Manda des médecins : il en est de tous arts. Médecins au lion viennent de toutes parts; De tous côtés lui vient des donneurs de recettes.

Dans les visites qui sont faites, Le renard se dispense, et se tient clos et coi. Le loup en fait sa cour, daube, au coucher du roi, Son camarade absent. Le prince tout à l'heure Veut qu'on aille enfumer renard dans sa demeure, Qu'on le fasse venir. Il vient, est présenté; Et sachant que le loup lui faisoit cette affaire : Je crains, sire, dit-il , qu'un rapport peu sincère

Ne m'ait à mépris imputé

D'avoir différé cet hommage :

Mais j'étois en pèlerinage, Et m'acquittois d'un vœu fait pour votre santé.

Même j'ai vu dans mon voyage Gens experts et savants; leur ai dit la langue Dont votre majesté craint à bon droit la suite.

Vous ne manquez que de chaleur,

Le long âge en vous l'a détruite :

LIVRE VIII , FABLE III

D'un loup écorché vif appliquez-vous la peau Toute chaude et toute fumante :

Le secret sans doute en est beau Pour la nature défaillante.

Messire loup vous servira , S'il vous plaît, de robe de chambre.

Le roi goûte cet avis-là :

On écorche, on taille, on démembre Messire loup. Le monarque en soupa, Et de sa peau s'enveloppa.

Messieurs les courtisans, cessez de vous détruire; Faites, si vous pouvez, votre cour sans vous nuire : Le mal se rend chez vous au quadruple du bien. Les daubeurs ont leur tour, d'une ou d'autre manière?

Vous êtes dans une carrière

Où l'on ne se pardonne rien.

G&ecs. Ma. 'Cor. 9 7a.

Latih*. Fab. extrav.9 ; Faern, 96 ; Harbn. Sch. , L 3 , c. i3 ; Caroltu Pererius {Charles du Perrier.)

Français. Rom. du Ken. (B. R. Cangé , 68) , fol. x 3a ; Mar. de Fr. , 59 ; Jul. AfocA.-Extrav. , 9 ; Guill. Haud., 55 ; Bouts. , Éso. à la Cour, act. 4 » si. 3.

ITALizira. Ces. Par., i05 ; Guicc. , p. 67 ; Verdixz., xoo.

Ecfaghoul. Kropo-Extrav. , 9 ; Stb. Mejr, 50.

Aura**!» . H. Steinh.-'Exttti. , 9.

Hollandais. J&so/MU-Eitray., 9.

Le Pouvoir des Fables.

A M. DE BARILLON

La qualité d'ambassadeur Peut-elle s'abaisser à des contes vulgaires? Vous puis-je offrir mes vers et leurs grâces légères ? S'ils osent quelquefois prendre un air de grandeur , Seront-ils point traités par vous de téméraires ?

Vous avez bien d'autres affaires * \ À démêler , que les débats

Du lapin et de la belette.

Lisez- les; ne les lisez pas :

Mais empêchez qu'on ne nous mette

Toute l'Europe sur les bras.

Que de mille endroits de la terre

Il nous vienne des ennemis,

J'y consens : mais que l'Angleterre Veuille que nos deux rois se lassent d'être amis ,

J'ai peine à digérer là chose.

N'est-il point encor temps que Louis se repose ? Quel autre Hercule enfin ne se trouveroit las De combattre cette hydre ? et faut-il qu'elle oppose Une nouvelle tête aux efforts de son bras?

Si votre esprit plein de souplesse,

Par éloquence et par adresse,

LIVRE VIII, FABLE IV

Peut adoucir les cœurs, et détourner ce coup. Je vous sacrifierai cent moutons : c'est beaucoup

Pour un habitant du Parnasse.

Cependant faites moi la grâce

De prendre en don ce peu d'encens* :

Prenez en gré mes vœux ardents , Et le récit en vers qu'ici je vous dédie. Son sujet vous convient; je n'en dirai pas plus :

Sur les éloges que l'envie

Doit avouer qui vous sont dus,

Vous ne voulez pas qu'on appuie.

Dans Athène autrefois, peuple vain et léger, Un orateur, voyant sa patrie en danger, Courut à la tribune; et, d'un art tyratinique , Voulant forcer les cœurs dans une république , Il parla fortement sur le commun salut. On ne l'écouta pas. L'orateur recourut

A ces figures violentes Qui savent exciter les âmes les plus lentes : Il fit parler les morts, tonna, dit ce qu'il put. Le vent emporta tout; personne ne s'émut.

L'animal aux têtes frivoles , Étant fait à ces traits, ne daignoit l'écouter; Tous regardoient ailleurs : il en vit s'arrêter A des combats d'enfants , et point à ses paroles. Que fit le harangueur ? Il prit un autre tour. Cérès, commença-t-il , faisoit voyage un jour

Avec l'anguille et l'hirondelle :

Un fleuve les arrête; et l'anguille, en nageant,

] II\ FABLES DE LA FONTAINE.

Comme l'hirondelle en volant, Le traversa bientôt. L'assemblée à l'instant Cria tout d'une voix : Et Cérès! que fit-elle ?

Ce qu'elle fit! un prompt courroux
L'anima d'abord contre vous.
Quoi! de contes d'enfants son peuple s'embarrasse;
Et du péril qui le menace Lui seul entre les Grecs il néglige l'effet! Que ne demandez-vous ce que Philippe fait?

À ce reproche l'assemblée,
Par l'apologue réveillée ,
Se donne entière à l'orateur.
Un trait de fable en eut l'honneur.

Nous sommes tous d'Âtliëneen ce point ; et moi-même. Au moment que je fais cette moralité ,
Si peau-d'âne m'étoit conté,
J'y prendrais un plaisir extrême.

Le monde est vieux, dit-on : je le crois; cependant Il le faut amuser encor comme un enfant.

Geecs. jEs.-Cor., 178; n 178.

Lltxhs. Jbst.t proem.; Gilb. Cogn. (Gilb, Cous.) , 23; Grai. a S** EUd, 3 .Hor., 1. 1 , ep. 1 , v. 76 :
Beilua multorum capitum.

FfîAirçAis. Guill. Bouch., ser. 33; Desm., i ; Bouts., prol. de la oom. des Fables.

Itat.iïhs. Vcrdizz. , 100.

LIVRE VIII, FABLE V. I

*^%^M^*Mimd*M^**m*M^+a^^*mmt*M*^^*M^,^^^%^%^^ « ^* ^%^%^<fci»
^%*m^%^<»

L'Homme et la Puce.

Par des vœux importuns nous fatiguons les dieux , Souvent pour des sujets même indignes des hommes : Il semble que le ciel sur tous tant que nous sommes Soit obligé d'avoir incessamment les yeux , Et que le plus petit de la race mortelle , À chaque pas qu'il fait, à chaque bagatelle, Doive intriguer l'Olympe et tous ses citoyens, Comme s'il s'agissoit des Grecs et des Troyens.

Un sot par une puce eut l'épaule mordue. Dans les plis de ses draps elle alla se loger. Hercule, ce dit-il, tu devois bien purger La terre de cette hydre au printemps revenue! Que fais- tu, Jupiter, que du haut de la nue Tu n'en perdes la race afin de me venger!

Pour tuer une puce, il vouloit obliger

Ces dieux à lui prêter leur foudre et leur massue.

Grecs. jEs.-Cor., 6a ; n 6a.

Latibs. Gilb. Cogn, (Gilb. Cous.), 56.

Frahca». Guili. Haud,y a 53; G.Corr., iox.

FABLE VI.-(i«o

Z*tf5 Femmes et le Secret.

Rien ne pèse tant qu'un secret :

Le porter loin est difficile aux dames ; Et je sais même sur ce fait Bon nombre d'hommes qui sont femmes.

Pour éprouver la sienne , un mari s'écria ,

La nuit, étant près d'elle : O dieux! qu'est-ce cela?

Je n'en puis plus! on me déchire!

Quoi! j'accouche d'un œuf! — D'un œuf? — Oui , le voilà Frais et nouveau pondu : gardez bien de le dire , On m'appellerait poule. Enfin n'en parlez pas.

La femme, neuve sur ce cas ,

Ainsi que sur mainte autre affaire , Crut la chose, et promit ses grands dieux de se taire.

Mais ce serment s'évanouit

Avec les ombres de la nuit.

L'épouse, indiscreète et peu fine, Sort du lit quand le jour fut à peine levé,

Et de courir chez sa voisine : Ma commère, dit-elle, un cas est arrivé; N'en dites rien surtout , car vous me feriez battre : Mon mari vient de pondre un œuf gros comme quatre.

Au nom de Dieu, gardez- vous bien

D'aller publier ce mystère.

LIVRE VIII, FABLE VI

Vous moquez-vous ? dit l'autre : ah ! vous ne savez guère

Quelle je suis. Allez, ne craignez rien. La femme du pondeur s'en retourne chez elle. L'autre grille déjà de conter la nouvelle : Elle va la répandre en plus de dix endroits;

Au lieu d'un œuf elle en dit trois.

Ce n'est pas encor tout, car une autre commère En dit quatre, et raconte à l'oreille le fait :

Précaution peu nécessaire,

Car ce n'étoit plus un secret.

Comme le nombre d'œufs, grâce à la renommée,

De bouche en bouche alloit croissant,

Avant la fin de la journée

Ils se montoient à plus d'un cent.

Lato». Helyn , c. i a 5 ; /. Hét. , tenu. 50 ; Prompt eiempl. , de obed. ; Abtt., 128 ; Hulsb. , p. 4,

Faahçau. Le chev. de la Tour Landry, fol. 39, 68 ; L. Dup. , fol. i33 , 164 ; Amyol.-Plut., do trop parler, § t6; Le Febvr. de Ther. ; Rab., I. 3 , c. 33 ; Eutrap. , c 33 j Fleurs .des comm. de Dieu , n. 54.

Le Chien qui porte à son cou le dîné de son Maître.

Nous n'avons pas les yeux à l'épreuve des belles, Ni les mains à celle de l'or :

Peu de gens gardent un trésor Avec des soins assez fidèles.

Certain chien 9 qui portoit la pitance au logis , S'étoit fait un collier du dîné de son maître. Il étoit tempérant, plus qu'il n'eût voulu l'être

Quand il voyoit un mets exquis; Mais enfin il l'étoit : et , tous tant que nous sommes , Nous nous laissons tenter à l'approche des biens. Chose étrange! on apprend la tempérance aux chiens,

Et l'on ne peut l'apprendre aux hommes ! Ce chien-ci donc étant de la sorte atourné, Un matin passe, et veut lui prendre le dîné.

Il n'en eut pas toute la joie Qu'il espéroit d'abord : le chien mit bas la proie Pour la défendre mieux, n'en étant plus chargé.

Grand combat. D'autres chiens arrivent :

Us étoient de ceux-là qui vivent Sur le public, et craignent peu les coups. Notre chien , se voyant trop foible contre eux tous , Et que la chairouroit un danger manifeste ,

LIVRE VIII, FABLE VII

Voulut avoir sa part : et, lui sage, il leur dit : Point de courroux , messieurs ; mon lopin me suffit :

Faites votre profit du reste.

A ces mots , le premier , il vous happe un morceau ; Et chacun de tirer , le mâtin , la canaille , A qui mieux mieux : ils firent tous ripaille;

Chacun d'eux eut part au gâteau.

Je crois voir en ceci l'image d'une ville Où Ton met les deniers à la merci des gens.

Echevins, prévôt des marchands,

Tout fait sa main : le plus habile Donne aux autres l'exemple; et c'est un passe-temps De leur nettoyer un monceau de pistoles. Si quelque scrupuleux , par des raisons frivoles , Veut dé fendre l'argent, et dit le moindre mot,

On lui fait voir qu'il est un sot.

U n'a pas de peine à se rendit

C'est bientôt le premier à prendre.

IiA-mrs. WàLch., 3 ; /. Regn.t part x , fab. 17. Fraxcais. Très, des recreât., p. a 3a.

l3o FABLES DE LA FONTAINE.

kfe^^'fe'WI

Le Rieur et les Poissons.

On cherche les rieurs, et moi je les évite.

Cet art veut, sur tout autre, un suprême mérite :

Dieu ne créa que pour les sots

Les méchants diseurs de bons mots.

J'en vais peut-être en une fable

Introduire un : peut-être aussi Que quelqu'un trouvera que j'aurai réussi.

Un rieur étoit à la table D'un financier, et n'a voit en son coin Que de petits poissons : tous les gros étoient loin. Il prend donc le ^ftbenus, puis leur parle à l'oreille;

Et puis il feint, à la pareille, D'écouter leur réponse. On demeura surpris :

Cela suspendit les esprits.

Le rieur alors, d'un ton sage,

Dit qu'il craignoit qu'un sien ami ,

Pour les grandes Indes parti,

N'eut depuis un an fait naufrage.

Il s'en informoit donc à ce menu fretin : Mais tous lui répondoient qu'ils n'étoient pas d'un âge

A savoir au vrai son destin;

Les gros en sauroient davantage.

N'en puis-je donc , messieurs , un gros interroger ?

LIVRE VIII, FAB1K VIII. l3l

De dire si la compagnie

Prit goût à sa plaisanterie 9 J'en doute : mais enfin il les sut engager A lui servir d'un monstre assez vieux pour lui dire Tous les noms des chercheurs de mondes inconnus

Qui n'en étoient pas revenus , Et que depuis cent ans sous l'abîme avoient vus

Les anciens du vaste empire.

Lato». Abs%, 117; Bebel. , Dem. rid.

Faavçais. GuillBouch., ier.6; Div. cur.; Lect. divert.; G. Ckppp,, Fac. journ., c. 49; Très, des récréât.

Italiens. A ri. Mayn.y p. 106.

Espagnol». Fiorejt. Spagn., I. fl, c. 8 ; Sêb. Mey, 56.

! 3a FABLES DE LA. FONTAINE.

Le Rat et VEuttre,

Un rat; hôte d'un champ, rat de peu de cervelle, Des lares paternels un jour se trouva soû Il laisse là le champ , le grain et la javelle , Va'courir le pays, abandonne son trou.

Sitôt qu'il fut hors de la case :

Que le monde, dit-il, est grand et spacieux ! Voilà les Apennins , et voici le Caucase ! La moindre taupinéc étoit mont à ses yeux. Au bout de quelques jours le voyageur arrive En un certain canton où Téthys sur la rive Avoit laissé mainte huître : et notre rat d'abord Crut voir, en les voyant, des vaisseaux de haut bord. Certes, dit-il, mon père étoit un pauvre sire! 11 n'osoit voyager, craintif au dernier point. Pour moi, j'ai déjà vu le maritime empire : J'ai passé les déserts, mais nous n'y bûmes point. D'un certain magister le rat tenoit ces choses ,

Et les disoit à travers champs ; N'étant pas de ces rats qui, les livres rongeurs;

Se font savants jusques aux dents.

Parmi tant d'huîtres toutes closes , Une s'étoit ouverte; et, bâillant au soleil,

Par un doux zéphyr réjouie,

LIVRE VIII , FABLE IX. I

Humoit l'air , respirait , étoit épanouie ,

Blanche, grasse, et d'un goût, à la voir, nompareil.

D'aussi loin que le rat voit cette huître qui bâille :

Qu'aperçois-je? dit-il; c'est quelque victuaille!

Et, si je ne me trompe à la couleur du mets ,

Je dois faire aujourd'hui bonne chère, ou jamais.

Là- dessus maître rat, plein de belle espérance,

Approche de l'écaillé, allonge un peu le cou,

Se sent pris comme aux lacs; car l'huître tout d'un coup

Se referme. Et voilà ce que fait l'ignorance.

Cette fable contient plus d'un enseignement.

Nous y voyons premièrement Que ceux qui n'ont du monde aucune expérience Sont, aux moindres objets, frappés d'étonnement : Et puis nous y pouvons apprendre Que tel est pris qui croyoit prendre.

Gakcs. Anûph., Antfa. gr., 1. i , c. 18.

Latiks. Tupp.t 34; Aie, embl. 94; G. Cogn. (Gilb. Cous.), 88; Corner., a88; AbsU, 1.

Français. Est. Perr., 7 ; Guill. Haud., a68 ; Rab.t I. 1 , c. 33.

Que boirons-nous par ces déserts ? Ne tous fournirent-Us de rin a suffisance ? Voire : mais , dist-U , noua ne baiiies point frais.

L'Ours et ? Amateur des Jardins.

Certain ours montagnard, ours à demi léché, Confiné par le sort dans un bois solitaire, Nouveau Bellérophon , vivoit seul et caché. Il fût devenu fou : la raison d'ordinaire N'habite pas long-temps chez les gens séquestrés. Il est bon de parler , et meilleur de se taire ; Mais tous deux sont mauvais alors qu'ils sont outrés.

Nul animal n'avott affaire

Dans les lieux que Tours habitoit;

Si bien que, tout ours qu'il étoit, Il vint à s'ennuyer de cette triste vie. Pendant qu'il se livroit à la mélancolie,

Non loin de là certain vieillard

S'ennuyoit aussi de sa part.

Il aimoit les jardins, étoit prêtre de Flore;

U l'étoit de Pomone encore.

Ces deux emplois sont beaux ; mais je voudrois parmi

Quelque doux et discret ami.

Les jardins parlent peu, si ce n'est dans mon livre:

De façon que , lassé de vivre Avec des gens muets, notre homme, un beau matin, Va chercher compagnie, et se met en campagne.

L'ours, porté d'un même dessein,

Venoit de quitter sa montagne.

LIVKB VIII, FÀLB X. l35

Tous deux , par un cas surprenant ,

Se rencontrent en un tournant.

L'homme eut peur : mais comment esquiver Pet que faire? Se tirer en Gascon d'une semblable affaire Est le mieux : il sut donc dissimuler sa peur.

L'ours , très-mauvais complimenteur, Lui dit : Viens-t en me voir. L'autre reprit : Seigneur, Vous voyez mon logis; si vous me vouliez faire Tant d'honneur que d'y prendre un champêtre repas, . J'ai des fruits, j'ai du lait : ce n'est peut-être pas De nosseigneurs les ours le manger ordinaire; Mais j'offre ce que j'ai. L'ours accepte; et d'aller. Les voilà bons amis avant que d'arriver ; Arrivés , les voilà se trouvant bien ensemble :

Et bien qu'où soit, à ce qu'il semble,

Beaucoup mieux seul qu'avec des sots , Comme Fours en un jour ne disoit pas deux mots, > L'homme pouvoit sans bruit vaquer à son ouvrage. L'ours alloit à la chasse, apportoit du gibier;

Faisoit son principal métier D'être bon émoucheur; écartoit du visage De son ami dormant ce parasite ailé

Que nous avons mouche appelé.

Un jour que le vieillard dormoit d'un profond somme , Sur le bout de son nez une allant se placer Mit l'ours au désespoir; il eut beau la chasser. Je t'attraperai bien , dit-il ; et voici comme. Aussitôt fait que dit : le fidèle émoucheur Vous empoigne un pavé , le lance avec roideur , Casse la tête à l'homme en écrasant la mouche ;

l36 FABLES DE LA FONTAINE.

Et, non moins bon archer que mauvais raisonneur, Roide mort étendu sur la place il le couche.

Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami; Mieux vaudroit un sage ennemi.

Latzvs. MorUn., ai ; Sera. conv.

Français. Guill. Bouch. , ser. 9 ; Très, des récréât.

Italiens. Strapar., N. xxn , nov. 4.

Orikbtaux. Bidp.t t. a , p. 180 ; t. 3 , p. 7 ; Lock., Sent, arab., n. 99.

LIVRE VIII , FABLE XI

FABLE XI.-(i)»o

Les Deux Amis.

Deux vrais amis vi voient au Monomotapa;

L'un ne possèdent rien qui n'appartînt à l'autre. Les amis de ce pays-là Talent bien, dit-on, ceux du nôtre.

Une nuit que chacun s'occupoit au sommeil , Et mettoit à profit l'absence du soleil , Un de nos deux amis sort du lit en alarme ; Il court chez son intime , éveille les valets : Morphée avoit touché

le seuil de ce palais. L'ami couché s'étonne;" il prend sa bourse, il s'arme, Vient trouver l'autre , et dit : Il vous arrive peu De courir quand on dort; vous me paroissiez homme À mieux user du temps destiné pour le somme : N'auriez- vous point perdu tout votre argent au jeu ? En voici. S'il vous est venu quelque querelle , J'ai mon épée , allons. Tous ennuyez- vous point De coucher toujours seul? une esclave assez belle Étoit à mes côtés; voulez- vous qu'on l'appelle? Non , dit l'ami , ce n'est ni l'un ni l'autre point :

Je vous rends grâce de ce zèle.

Vous m'êtes, en dormant, un peu triste apparu : J'ai craint qu'il ne fût vrai; je suis vite accouru.

Ce maudit songe en est la cause.

Qui d eux aimoit le mieux ? Que t'en semble , lecteur ? Cette difficulté vaut bien qu'on la propose. Qu'un ami véritable est une douce chose ! Il cherche vos besoins au fond de votre cœur ;

Il vous épargne la pudeur

De les lui découvrir vous-même :

Un songe, un rien, tout lui fait peur,

Quand il s'agit de ce qu'il aime.

Fraitcai*. Mor. de Maut. , 29.

Oeuhtaux. Bidp. , t. a , p. 305.

LIVRE VIII , FABLE XII. I 39

FABLE XII.- (I«4.)

Z« Cochon, la Chèvre et le Mouton.

Une chèvre , un mouton , avec un cochon gras , Montés sur même char , s'en alloient à la foire. Leur divertissement ne les y portoit pas ; On s'en alloit les vendre , à ce que dit l'histoire :

Le charton n'avoit pas dessein

De les mener voir Tabarin.

Dom pourceau crioit en chemin Comme s'il avoit eu cent bouchers à ses trousses : C'étoit une clameur à rendre les gens sourds. Les autres animaux , créatures plus douces , Bonnes gens , s'étonnoient qu'il criât au secours ;

Ils ne voyoient nul mal à craindre.

Le charton dit au porc : Qu'as- tu tant à te plaindre? Tu nous étourdis tous : que ne te tiens-tu coi ? Ces deux personnes-ci , plus honnêtes que toi , Devroient t'apprendre à vivre , ou du moins à te taire : Regarde ce mouton, a-t-il dit un seul mot?

H est sage. Il est un sot, Repartit le cochon : s'il savoit son affaire, Il crieroit, comme moi, du haut de son gosier;

Et cette autre personne honnête

Crierait tout du haut de sa tête; Ils pensent qu'on les veut seulement décharger , La chèvre de son lait, le mouton de sa laine :

l4<> FABLES DE LÀ FONTAINE. .

Je ne sais pas s'ils ont raison ; Mais , quant à moi, qui ne suis bon Qu'à manger, ma mort est certaine.

Adieu mon toit et ma maison.

Dom pourceau raisonneit en subtil personnage : Mais que lui servoit-il ? Quand le mal est certain , La plainte ni la peur ne changent le destin; Et le moins prévoyant est toujours le plus sage.

Grecs. JEs.-Cor. f 176 ; II 176 ; JE&an., L x , § 5. Lato». Rcmiciiu , Vita Ma. ; Jls., 92.

Feaxçais. Jul. Mach.y Vie d'Ésope.

Italiens. Tupp. , Vita d*Esop. Espagnols. Y topo i Vid. di Taop.

Allemands. H. Steinh., Leben von Esop.

Hollandais. Esopus , Leben von Esop.

POUR MADEMOISELLE DE SILLERY

«Pavois Ésope quitté , Pour être tout à Bocace :

Mais une divinité Veut revoir sur le Parnasse Des fables de ma façon.

Or, d'aller lui dire, non, Sans quelque valable excuse ; Ce n'est pas comme on en use Avec des divinités , Surtout quand ce sont de celles Que la qualité de belles Fait reines des volontés.

Car, afin que l'on le sache, C'est Sillery qui s'attache À vouloir que, de nouveau , Sire loup, sire corbeau, Chez moi se parlent en rime.

Qui dit Sillery dit tout :

Peu de gens en leur estime Lui refusent le haut bout; Comment le pourroit-on faire ?

. Pour venir à notre affaire,

Mes contes, à son avis, #

Sont obscurs : les beaux esprits

N'entendent pas toute chose.

Faisons donc quelques récits

Qu'elle déchiffre sans glose :

Amenons des bergers; et puis nous rimerons Ce que disent entre eux les loups et les moutons.

Tircis disoit un jour à la jeune Amarante :

Ah ! si vous connoissiez comme moi certain mal

Qui nous plaît et qui nous enchante , Il n'est bien sous le ciel qui vous parût égal ! Souffrez qu'on vous le communique; Croyez-moi, n'ayez point de peur :

Voudrois-je vous tromper, vous, pour qui je me pique Des plus doux sentiments que puisse avoir un cœur ?

Amarante aussitôt réplique :

Comment l'appellez- vous, ce mal? quel est son nom? —L'amour.— Ce mot est beau! dites-moi quelques marques A quoi je le pourrai connoître : que sent-on ? — Des peines près de qui le plaisir des monarques Est ennuyeux et fade : on s'oublie , on se plaît

Toute seule en une forêt.

Se mire-t-on près d'un rivage, Ce n'est pas soi qu'on voit ; on ne voit qu'une image Qui sans cesse revient, et qui suit en tous lieux:

Pour tout le reste on est sans yeux.

Il est un berger du village Dont l'abord , dont la voix , dont le nom fait rougir :

LIVRE Vm, FABLE XIII

On soupire à son souvenir ; On ne sait pas pourquoi, cependant on soupire: On a peur de le voir , encor qu'on le désire.

Amarante dit à l'instant:

Oh! oh! c'est là ce mal que vous me prêchez tant ! Il ne m'est pas nouveau; je pense le connoître.

Tircis à son but croyoit être , Quand la belle ajouta : Voilà tout justement

Ce que je sens pour Clidamant.

L'autre pensa mourir de dépit et de honte.

Il est force gens comme lui , Qui prétendent n'agir que pour leur propre compte, Et qui font le marché d'autrui.

Faajtçais. BoiUau.

Tout me fait peine , Et , depuis un jour ,

Je crois , Ctymene , Qoc j'ai de l'amour.

Cette nouvelle Vous met en coordux !

Tout beau, cruelle, Ce n'est pus 'pour

Note de BrosseUe sur cette épigramme de BoiUau.

L'auteur fit ces vers dans sa première jeunesse , sur l'air d'une sarabande que l'on chantoit alors.
La Fontaine a rimé la même pensée dans la fable intitulée Tircis «f Àwmrunte.

lf%«»%««l%«VY»««%»l

Les Obsèques de la Lionne.

La femme du lion mourut;

Aussitôt chacun accourut

Pour s'acquitter envers le prince De certains compliments de consolation ,

Qui sont surcroît d'affliction.

Il fit avertir sa province

Que les obsèques se feroient Un tel jour, en tel lieu; ses prévôts y seroient

Pour régler la cérémonie,

Et pour placer la compagnie.

Jugez si chacun s'y trouva.

Le prince aux cris s'abandonna,

Et tout son antre en résonna :

Les lions n'ont point d'autre temple.

On entendit , à son exemple, Rugir en leur patois messieurs les courtisans.

Je définis la cour un pays où les gens , Tristes, gais, prêts à tout, à tout indifférents, Sont ce qu'il plaît au prince , ou , s'ils ne peuvent l'être ,

Tâchent au moins de le paroître.

Peuple caméléon, peuple singe du maître, On diroit qu'un esprit anime mille corps : C'est bien là que les gens sont de simples ressorts.

LIVRE VIII, FABLE XIV. I

Pour revenir à notre affaire , Le cerf ne pleura point. Comment l'eût-il pu faire ? Cette mort le ven-geoit : la reine avoit jadis

Etranglé sa femme et son fils. Bref, il ne pleura point* Un flatteur Palla dire ,

Et soutint qu'il Ta voit vu rire.

La colère du roi, comme dit Salomon, Est terrible , et surtout celle du roi lion : Mais ce cerf n'avoit pas accoutume de lire. Le monarque lui dit : Chétif hôte des bois : Tu ris , tu ne suis pas ces gémissantes voix ! Nous n'appliquerons point sur tes membres profanes

Nos sacrés ongles : venez, loups,

Vengez la reine; immolez tous,

Ce traître à ses augustes mânes.

Le cerf reprit alors : Sire, le temps des pleurs Est passé : la douleur est ici superflue. Votre digne moitié, couchée entre des fleurs,

Tout près d'ici m'est apparue;

Et je l'ai d'abord reconnue.

Ami, m'a-t-elle dit, garde que ce convoi Quand je vais chez les dieux , ne t'oblige à des larmes : Aux champs élyséens j'ai goûté mille charmes , Conversant avec ceux qui sont saints comme moi. Laisse agir quelque temps le désespoir du roi : J'y prends plaisir. A peine on eut ou! la chose, Qu'on se mit à crier : Miracle ! Apothéose ! Le cerf eut un présent , bien loin d'être puni.

Amusez les rois par des songes,

LIVRE VIH, FABLE XV. J ty

FABLE XV.-(ltf-)

Le Rat et F Éléphant.

Se croire un personnage est fort commun en France : On y fait l'homme d'importance , Et l'on n'est souvent qu'un bourgeois.

C'est proprement le mal françois :

La sottise vanité nous est particulière.

Les Espagnols sont vains, mais d'une autre manière; Leur orgueil me semble , en un mot , Beaucoup plus fou, mais pas si sot.

Donnons quelque image du nôtre, Qui sans doute en vaut bien un autre.

Un rat des plus petits voyoit un éléphant

Des plus gros, et railloit le marcher un peu lent

De la bête de haut parage ,

Qui marchoit à gros équipage.

Sur l'animal à triple étage

Une sultane de renom,

Son chien, son chat et sa guenon, Son perroquet, sa vieille, et toute sa maison,

S'en alloit en pèlerinage.

Le rat s'étonnoit que les gens Fussent touchés de voir cette pesante masse : Comme si d'occuper ou plus ou moins de place Nous rendoit, disoit-il, plus ou moins importants.

148 FABLES DE LA FONTAINE.

Mais, qu'admirez- vous tant en lui , vous autres hommes ? Seroit-ce ce grand corps qui fait peur aux enfants? Nous ne nous prisonns pas, tout petits que nous sommes,

D'un grain moins que les éléphants.

H en auroit dit davantage;

Mais le chat, sortant de sa cage,

Lui fit voir en moins d'un instant

Qu'un rat n'est pas un éléphant.

Latins Phœdr., 29 ; Rom. , 1 1 ; Rom. IV il., 12 ^Galf. , 1 1 J (Mantuc. de la biblioth. du Roi , n. 85i 1), n° 42.

Français. Mar. de Fr. , 76 ; Ysop. ./u; Jul. MacJu ,1 1 ; £. Corr., 8; Guill.Uaud.t 119, 317; P. Despr., i5; M*** , 12.

Italien*. Jcc.-Zucch. , 1 z ; Tupp., 1 1 ; Verdizz. , 64.

Espagnols. Ysopo , 11.

Allemands. Afi/m.-Zing-y z3; H.Suinh., iz.

Anglais. Ogilby, 11.

Hollandais. Esopus ,11.

YSOPET I.

VAsne qui salue le Sanglier.

L'asne au sanglier un ris rua '

Par gabois et le salua, *

Et li dit : Frère , Diex te gart.

Le sanglier un félon regart

Li geta et bien pou s'en faut

Que le sanglier l'asne n'assaut ;

Mais sans l'en destourne et arreste : J

Car le sanglier est noble beste.

YSOPET^1. FABLE XI.

■L'fAg-ne yvâ sAue le Sanglier.

LIVRE Vin, FABLE XV. I

Si ne se daigne a l'asne prendre Qui li semble que il soit mandre 4 Et vils beste au regart de lui;
Pour ce ne li vult faire ennui.

Par celle flabe pourras savoir s Sage ne se doit esmouvoir Pour chose que le fol li die , Et le fol
refait grant folie Quant de parole joue au sage.

Toust lui en puet venir damage.

Nuns ne doit si haut encroer Soy a plus fort de lui jouer , S'efforçoit mes a son semblable, Se
nous ensaigne ceste fable.

Il n'est jeu que a bon joueur De lui n'aura nen ja peur.

Quant le jeu est bien devisé, Li joueur sont asegrisié. '

t n paroît que le mot sanglier n'étoit que de deux syllabes. — Un ris ruâ , lançswan rire, un ris. —
* Par gaboïs , par raillerie, moquerie. — * &tn*f sens. — 4 Mandre, moindre. — 5 Flabe, fable. — 6
Toust, bientôt. — 7 Asegrisié , assuré . de securus.

7 Asegrisié , assuré , de securus.

150 FABLES UE LA FONTAINE.

FABLE XVI.-(1M-)

L'Horoscope.

On rencontre sa destinée Souvent par des chemins qu'on prend pour 1 éviter.

Un père eut pour toute lignée Un fils qu'il aimait trop, jusques à consulter

Sur le sort de sa géniture

Les diseurs de bonne aventure.

Un de ces gens lui dit que des lions surtout 11 éloignât l'enfant jusques à certain âge,

Jusqu'à vingt ans , point davantage.

Le père, pour venir à bout D'une précaution sur qui rouloit la vie De celui qu'il aimoit, défendit
que jamais On lui laissât passer le seuil de son palais. Il pou voit, sans sortir, contenter son envie,
Avec ses compagnons tout le jour badiner,

Sauter, courir, se promener.

Quand il fut en l'âge où la chasse

Plaît le plus aux jeunes esprits,

Cet exercice avec mépris

Lui fut dépeint. Mais , quoi qu'on fasse ,

Propos, conseil, enseignement,

Rien ne change un tempérament.

Le jeune homme inquiet, ardent, plein de courage,

LIVRE VIII , FABLE XVI

A peine se sentit des bouillons d'un tel âge,

Qu'il soupira pour oe plaisir.

Plus l'obstacle étoit grand, plus fort fut le désir. Il savoit le sujet des fatales défenses; Et comme ce logis , plein de magnificences ,

Abondoit partout en tableaux ,

Et que la laine et les pinceaux Traçoient de tous côtés chasses et paysages,

En cet endroit des animaux,

En cet autre des personnages, Le jeune homme s'émeut, voyant peint un lion : Ah ! monstre! cria-t-il; c'est toi qui me fais vivre Dans l'ombre et dans les fers ! A ces mots il se livre Aux transports violents de l'indignation,

Porte le poing sur l'innocente bête.

Sous la tapisserie un clou se rencontra :

Ce clou le blesse, il pénétra Jusqu'aux ressorts de l'âme; et cette chère tête, Pour qui l'art d'Esculape en vain fit ce qu'il put, Dut sa perte à ces soins qu'on prit pour son salut.

Même précaution nuisit au poète Eschyle. Quelque devin le menaça, dit-on,

De la chute d'une maison.

Aussitôt il quitta la ville, Mit son lit en plein champ , loin des toits , sous les cieux. Un aigle, qui portoit en l'air une tortue, Passa par-là, vit l'homme, et sur sa tête nue, Qui parut un morceau de rocher à ses yeux ,

Étant de cheveux dépourvue,

151 FABLES DE LA FORTAUTE.

Laissa tomber sa proie , afin de la casser : Le pauvre Eschyle ainsi sut ses jours avancer.

De ces exemples il résulte Que cet art, s'il est vrai , fait tomber dans les maux

Que craint celui qui le consulte :

Mais je l'en justifie, et maintiens qu'il est faux.

Je ne crois point que la Nature Se soit lié les mains et nous les lie encor Jusqu'au point de marquer dans les cieux notre sort:

Il dépend d'une conjoncture

De lieux , de personnes , de temps ; Non des conjonctions de tous ces charlatans. Ce berger et ce roi sont sous même planète; L'un d'eux porte le sceptre, et l'autre la houlette :

Jupiter le vouloit ainsi.

Qu'est-ce que Jupiter ? un corps sans connoissance.

D'où vient donc que son influence Agit différemment sur ces deux hommes-ci ? Puis comment pénétrer jusques à notre monde ? Comment percer des airs la campagne profonde ? Percer Mars, le Soleil, et des vuides sans fin! Un atome la peut détourner en chemin : Où l'iront retrouver les faiseurs d'horoscope?

L'état où nous voyons l'Europe Mérite que du moins quelqu'un d'eux l'ait prévu : Que ne l'a-t-il donc dit? Mais nul d'eux ne l'a su. L'immense éloignement, le point et sa vitesse,

Celle aussi de nos passions,

Permettent-ils à leur foiblesse

LIVRE VIII, FABLE XVI. I

De suivre pas à pas toutes nos actions ?

Notre sort en dépend ; sa course entresuivie

Ne va, non plus que nous, jamais d'un même pas :

Et ces gens veulent au* compas

Tracer le cours de notre vie !

Il ne se faut point arrêter Aux deux faits ambigus que je viens de conter. Ce fils par trop chéri , ni le bonhomme Eschyle, N'y font rien : tout aveugle et menteur qu'est cet art, Il peut frapper au but une fois entre mille;

Ce sont des effets du hasard.

Grzcs. JEs.'Cor. , a 1 5 ; II a 1 5 ; Hérodote. Latxjts. G. Cogn. (Gilb. Cous.) , 8a ; Jongh. , 9. Faah-gais. GuiU. Tard., 3i; Guill. Haud., 3a.

FABLE XVII.-(i«»)

L'Ane et le Chien*

Il se faut entr'aider, c'est la loi de nature. L'âne un jour pourtant s'en moqua :

Et ne sais comme ii y manqua ;

Car il est bonne créature.

Il alloit par pays, accompagné du chien,

Gravement, sans songer à rien;

Tous deux suivis d'un commun maître.

Ce maître s'endormit. L'âne se mit à paître :

Il étoit alors dans un pré

Dont l'herbe étoit fort à son gré.

Point de chardons pourtant , il s'en passa pour l'heure Il ne faut pas toujours être si délicat;

Et, faute de servir ce plat,

Rarement un festin demeure.

Notre baudet s'en sut enfin Passer pour cette fois. Le chien , mourant de faim , Lui dit : Cher cmpagnon, baisse-toi, je te prie, Je prendrai mon dîné dans le panier au pain. Point de réponse ; mot : le roussin d' Arcadie

Craignit qu'en perdant un moment

Il ne perdit un coup de dent.

Il fit long-temps la sourde oreille :

Enfin il répondit : Ami , je te conseille D'attendre que ton maître ait fini son sommeil ;

JJVBE VIII, FABLE XVII. I

Car il te donnera sans faute à son réveil

Ta portion accoutumée :

U ne saurait tarder beaucoup.

Sur ces entrefaites un loup Sort du bois et s'en vient : autre bête affamée. L'âne appelle aussitôt le chien à son secours.' Le chien ne bouge, et dit : Ami, je te conseille De fuir en attendant que ton maître s'éveille; Il ne sauroit tarder : détale vite, et cours. Que si ce loup t'atteint, casse-lui la mâchoire; On t'a ferré de neuf: et, si tu me veux croire, Tu t'étendras tout plat. Pendant ce beau discours, Seigneur loup étrangla le baudet sans remède.

Je conclus qu'il faut qu'on s'entr'aide.

Latih. Abstem., 109.

Français. Est.Perr., a3.

156 FABLES DE LA FOUNTAINBv

FABLE XVIII.-(«eo.)

Le Bossa et le Marchand.

Un marchand grec en certaine contrée

Faisoit trafic. Un bassa l'appuyoit ;

De quoi le Grec en bassa le payoit,
Non en marchand : tant c'est chère denrée
Qu'un protecteur. Celui-ci coûtoit tant,
Que notre Grec s'alloit partout plaignant.
Trois autres Turcs , d'un rang moindre en puissance,
Lui vont offrir leur support en commun.
Eux trois vouloient moins de reconnaissance
Qu'à ce marchand il n'en coûtoit pour un.
Le Grec écoute; avec eux il s'engage.
Et le bassa du tout est averti :
Même on lui dit qu'il jouera, s'il est sage,
A ces gens-là quelque méchant parti,
Les prévenant, les chargeant d'un message
Pour Mahomet, droit en son paradis,
Et sans tarder : sinon ces gens unis
Le préviendront, bien certains qu'à la ronde
Il a des gens tout prêts pour le venger;
Quelque poison l'enverra protéger
Les trafiquants qui sont en l'autre monde.
Sur cet avis, le Turc se comporta
Comme Alexandre; et, plein de confiance,
Chez le marchand tout droit il s'en alla ;

LIVRE VIII, FABLE XVIII. 15y

Se mit à table. On vit tant d'assurance En ses discours et dans tout son maintien , Qu'on ne crut point qu'il se doutât de rien. Ami, dit-il, je sais que tu me quittes ; Même l'on veut que j'en craigne les suites : Mais je te crois un trop homme de bien; Tu n'as point l'air d'un donneur de breuvage. Je n'en dis pas là-dessus davantage.

Quant à ces gens qui pensent t'appuyer , Écoute-moi : sans tant de dialogue Et de raisons qui pourraient t'ennuyer, Je ne te veux conter qu'un apologue.

Il étoit un berger, son chien et son troupeau. Quelqu'un lui demanda ce qu'il prétendoit faire

D'un dogue de qui l'ordinaire Étoit un pain entier. Il falloit bien et beau Donner cet animal au seigneur du village.

Lui, berger, pour plus de ménage,

Aurait deux ou trois mâtimeaux , Qui, lui dépensant moins , veilleraient aux troupeaux

Bien mieux que cette bête seule.

Il mangeoit plus que trois. Mais on ne disoit pas

Qu'il avoit aussi triple gueule

Quand les loups livraient des combats.

Le berger s'en défait : il prend trois chiens de taille A lui dépenser moins, mais à fuir la bataille.
Le troupeau s'en sentit : et tu te sentiras

Du choix de semblable canaille.

158 FABLES DE LA FONTAINE.

Si tu fais bien , tu reviendras à moi. Le Grec le crut.

Ceci montre aux provinces Que, tout compté, mieux vaut en bonne foi S'abandonner à quelque puissant roi, Que s'appuyer de plusieurs petits princes.

Gaies. AEs.-Cor., ax5; U 2x5.

Latots. G. Cogn. (Gilib. Cous.), 126; P. Cand., 67 ; Tann. Fab.t 11 ; Fab.ex.trav., x5.

Français. Jul. Mach.-JSxtnv., x5; Est. Perr., 23. Espagnols. yjoy9.-Ex.tray., i5.

Aixemakds. H. •S'feûiA.-Extrav. , i5.

Hollandais. Esopus-'Extnii., x5.

LIVRE VIII, FABLE XIX. 158

FABLE XIX.-(IM-)

L'Avantage de la Science.

Entre deux bourgeois d'une ville

S'émut jadis un différend :

L'un étoit pauvre , mais habile ;

L'autre riche , mais ignorant.

Celui-ci sur son concurrent

Vouloit emporter l'avantage,

Prétendoit que tout homme sage
Étoit tenu de l'honorer.
C'étoit tout homme sot : car pourquoi révéler
Des biens dépourvus de mérite?
La raison m'en semble petite.
Mon ami , disoit-il souvent Au savant,
Vous vous croyez considérable :
Mais, dites-moi, tenez- vous table?

Que sert à vos pareils de lire incessamment ? Us sont toujours logés à la troisième chambre, Vêtus au mois de juin comme au mois de décembre , Ayant pour tout laquais leur ombre seulement.

La république a bien affaire
De gens qui ne dépensent rien !

Je ne sais d'homme nécessaire Que celui dont le luxe épand beaucoup de bien. Nous en usons, Dieu sait! notre plaisir occupe

160 FABLES DE LA FONTAINE.

L'artisan, le vendeur, celui qui fait la jupe, Et celle qui la porte , et vous , qui dédiez
A messieurs les gens de finance
De méchants livres bien payés.
Ces mots remplis d'impertinence
Eurent le sort qu'ils méritoient.

L'homme lettré se tut; il avoit trop à dire. La guerre le vengea bien mieux qu'une satire. Mars détruisit le lieu que nos gens habitoient :

L'un et l'autre quitta sa ville. ,
L'ignorant resta sans asile;
Il reçut partout des mépris : L'autre reçut partout quelque faveur nouvelle.
Cela décida leur querelle.
Laissez dire les sots : le savoir a son prix.

Lâtots. Plued., 81; Abst., 145.

F&ASç&is. Anon. de Cologne , a 4.

iTALIura. Guicc., p. 193.

Orixiitauz. Lockm., sent, arab., n. 41. #

LIVRE VIII, FABLE XX. 161

Jupiter et les Tonnerres.

Jupiter, voyant nos fautes, Dit un jour du haut des airs : ' Remplissons de nouveaux hôtes Les cantons de l'univers Habités par cette race Qui m'importune et me lasse.

Va-t'en, Mercure, aux enfers; Amène-moi la Furie La plus cruelle des trois.

Race que j'ai trop chérie, Tu périras cette fois !

Jupiter ne tarda guère A modérer son transport.

O vous, rois, qu'il voulut faire Arbitres de notre sort , Laissez entre la colère , Et l'orage qui la suit , L'intervalle d'une nuit.

Le dieu dont l'aile est légère Et la langue a des douceurs Alla voir les noires sœurs.

A Tisiphone et Mégère n. ii

16a FABLES DE LA FONTAINE.

Il préféra, ce dit-on, L'impitoyable Alec-ton.

Ce choix la rendit si fière , Qu'elle jura par Pluton Que toute l'engeance humaine Seroit bientôt du domaine Des déités de là-bas.

Jupiter n'approuva pas Le serment de l'Euménide.

Il la renvoie : et pourtant Il lance un foudre à l'instant Sur certain peuple perfide.

Le tonnerre, ayant pour guide Le père même de ceux Qu'il menaçoit de ses feux , Se contenta de leur crainte; Il n'embrasa que l'enceinte D'un désert inhabité :

Tout père frappe à côté.

Qu'arriva-t-il ? Notre engeance Prit pied sur cette indulgence.

Tout l'Olympe s'en plaignit; Et l'assembleur de nuages Jura le Styx , et promit De former d'autres orages :

Us seraient sûrs. On sourit :

On lui dit qu'il étoit père; Et qu'il laissât, pour le mieux, A quelqu'un des autres dieux D'autres tonnerres à faire.

LIVRE VIII, FABLE XX. 163

Yulcain entreprit l'affaire.

Ce dieu remplit ses fourneaux

De deux sortes de carreaux :

L'un jamais ne se fourvoie;

Et c'est celui que toujours

L'Olympe en corps nous envoie :
 L'autre s'écarte en son cours ;
 Ce n'est qu'aux monts qu'il en coûte ;
 Bien souvent même il se perd ;
 Et ce dernier en sa route
 Nous vient du seul Jupiter.

164 FABLES DE LA FOHTAiffIE.

fc^«/»-W«/»* V^<>% %^%<^/»%-%^%«^, %/^%

Le Faucon et le Chapon.
 Une traîtresse voix bien souvent vous appelle ;
 Ne vous pressez donc nullement :
 Ce n'étoit pas un sot, non , non, et croyez-m'en , Que le chien de Jean de Nivelle.
 Un citoyen du Mans, chapon de son métier,
 Étoit sommé de comparaître

Par-devant les lares du maître , Au pied d'un tribunal que nous nommons foyer. Tous les gens lui crioient, pour déguiser la chose, Petit, petit, petit; mais, loin de s'y fier, Le Normand et demi laissoit les gens crier : Serviteur, disoit-il, votre appât est grossier :

On ne m'y tient pas ; et pour cause.
 Cependant un faucon sur sa perche voyoit
 Notre Manceau qui s'enfuyait.
 Les chapons ont en nous fort peu de confiance,
 Soit instinct, soit expérience.

Celui-ci, qui ne fut qu'avec peine attrapé, Devoit, le lendemain, être d'un grand soupe, Fort à l'aise en un plat : honneur dont la volaille

Se seroit passée aisément.
 L'oiseau chasseur lui dit : Ton peu d'entendement Me rend tout étonné. Vous n'êtes que racaille,
 YSOPET~l.rAM.str/.

pBe l^itairti on (Etjavon.

Liyas VIII , FABLE XXI. l65

Gens grossiers, sans esprit, à qui l'on n'apprend rien. Pour moi, je sais chasser, et revenir au maître.

Le vois-tu pas à la fenêtre ?

Il t'attend : es-tu sourd ? Je n'entends que trop bien, Repartit le chapon : mais que me veut-il dire ? Et ce beau cuisinier armé d'un grand couteau ?

Reviendrais-tu pour cet appeau ?

Laisse-moi fuir; cesse de rire De l'indocilité qui me fait envoler Lorsque d'un ton si doux on s'en vient m'appeler.

Si tu voyois mettre à la broche

Tous les jours autant de faucons

Que j'y vois mettre de chapons, Tu ne me ferais pas un semblable reproche.

Latus. Galfr., 63 ; Nie. Pttg.t 55, 7a. FaAjrcais. Y top, 1 9 56.

Italihs. Acc.-Zucch., 6a ; Tupp., 6a.

OmurrAux. Bidpaî, t. a , p. 59.

YSOPET I.

FABI. K LVI.

De rOsoir et du Chapon.

L'ostoir dit : Or tost agrapon * Ce gras, ce blanc, ce biau chapon :

Ce chapon tantost s'enfouit, D'estre né oisiau ne conjoint.

L'ostour li dit : Ci bien te mire, Car je vois avenir ton sire; C'est grant joie quant tu vois le tien Comme je fais quant vois le mien.

Le chapon dit : J'ay grant angoine * Quant vois de mes frères la poine.

Mes adès nuls n'est aséur 3 Que nulle fois n'auras péeur.

Nuls plus grant duel ne va tirant Qu'estre en la maison d'un tirant, Où il n'a raison ne pitié, Ne loiauté ne amitié.

En seigneur niaise gent supplie.

Selon seigneur duite maistrerie. 4 Et cils qui disent vérité, Loiauté, sont décapité.

Cils qui tient bonne opinion Souvent vet a destruction. Mes frères n'ont point de durée :

Tous ont eu la teste copée.

Pour ce que mauvaisté a mis En toy, au seigneur es amis.

I t'a appris a pourchascier Les oisiaux et prendre et chascier.

La viande ont faite partir De mes frères qui sont martir.

Au ventre qui les abeli 5 Au mengier sont enseveli.

Quant voi mon seigneur , me tapis Que je ne soi mengié et pris, Que je ne soi mis en haste Avec mes frères con enpaste.

Tousjours vuet doie tirant la sale, c Non pas bonne gent, mais la maie, Le mauves, le crueux
sergent

LIVRE VIII, FABLE XXI

Plet a la felonesse gent.

Au mauves plaît la ribaudaille.

Le bon seigneur aus bons l'en baille.

Quant il dit volentiers mentir.

De impieté sieut retentir ?

Toute la gent et la maison

Où sens n'abite ni raison.

» Ostoir ou ostour, autour. — /igrapont saisissons. — » Jngoine , angoissee. — 3 Aséur, assuré. —
4 Duite , ronrenable , de décent, — 5 Abcliy plaît, flatte. — 6 Ce rera est inintelligible. — 7 Sieut, a
coutume.

168 FABLES DE LA FONTAINE.

FABLE XXII. -(1«4)

Le Chat et le Rat.

Quatre animaux divers , le chat grippe-fromage , Triste-oiseau le hibou , ronge-maille le rat ,

Dame belette au long corsage ,

Toutes gens d'esprit scélérat , Hantoient le tronc pourri d'un pin vieux et sauvage. Tant y furent ,
qu'un soir à l'entour de ce pin L'homme tendit ses rets. Le chat de grand matin

Sort pour aller chercher sa proie.

Les derniers traits de l'ombre empêchent qu'il ne voie Le filet; il y tombe, en danger de mourir :
Et mon chat de crier, et le rat d'accourir; L'un plein de désespoir, et l'autre plein de joie, Il voyoit
dans les lacs son mortel ennemi.

Le pauvre chat dit : Cher ami ,

Les marques de ta bienveillance

Sont communes en mon endroit :

Viens m'aider à sortir du piège où l'ignorance

M'a fait tomber. C'est à bon droit Que seul entre les tiens, par amour singulière, Je t'ai toujours
choyé, t'aimant comme mes yeux. Je n'en ai point regret, et j'en rends grâce aux dieux.

J'allois leur faire ma prière , Comme tout dévot chat en use les matins. Ce réseau me retient : ma vie est en tes mains; Viens dissoudre ces nœuds. Et quelle récompense

En aurai-je? reprit le rat.

L1VBB VIII, FABLE XXII

Je jure éternelle alliance

Avec toi, repartit le chat.

Dispose de ma griffe, et sois en assurance : Envers et contre tous je te protégerai ;

Et la belette mangeraï

Avec l'époux de la chouette :

Ils t'en veulent tous deux. Le rat dit : Idiot ! Moi ton libérateur! je ne suis pas si sot.

Puis il s'en va vers sa retraite :

La belette étoit près du trou.

Le rat grimpe plus haut : il y voit le hibou. Dangers de toutes parts : le plus pressant l'emporte. Ronge-maille retourne au chat, et fait en sorte Qu'il détache un chaînon, puis un autre, et puis tant

Qu'il dégage enfin l'hypocrite*

L'homme paroît en cet instant :

Les nouveaux alliés prennent tous deux la fuite. A quelque temps de là , notre chat vit de loin Son rat qui se tenoit alerte et sur ses gardes : Ah ! mon frère, dit-il, viens m'embrasser : ton soin

Me fait injure; tu regardes

Comme ennemi ton allié.

Penses-tu que j'aie oublié

Qu'après Dieu je te dois la vie ?

Et moi, reprit le rat> penses-tu que j'oublie

Ton naturel ? Aucun traité Peut-il forcer un chat à la reconnaissance ?

S'assure-t-on sur l'alliance

Qu'a faite la nécessité ?

OauxTALx. Bitfpai, t. a, p. 69.

Le Toirent et la Rivière.

Avec grand bruit et grand fracas

Un torrent tomboit des montagnes :

Tout fuyoit devant lui; l'horreur suivoit ses pas;

Il faisoit trembler les campagnes.

Nul voyageur n'osoit passer

Une barrière si puissante :

Un seul vit des voleurs; et, se sentant presser, Il mit entre eux et lui cette onde menaçante. Ce n'étoit que menace et bruit sans profondeur :

Notre homme enfin n'eut que la peur.

Ce succès lui donnant courage , Et les mêmes voleurs le poursuivant toujours ,

Il rencontra sur son passage

Une rivière dont le cours, Image d'un sommeil doux, paisible et tranquille, Lui fit croire d'abord ce trajet fort facile : Point de bords escarpés, un sable pur et net.

Il entre; et son cheval le met À couvert des voleurs, mais non de l'onde noire :

Tous deux au Styx allèrent boire;

Tous deux, à nager malheureux, Allèrent traverser, au séjour ténébreux,

Bien d'autres fleuves que les nôtres.

LIVRE VIII , FABLE XXIII

Les gñs sans bruit sont dangereux :

Il n'en est pas ainsi des autres.

Latih. Quint. Curi., 1. 7 , c. 14 ; D, Cm., dut. 30 , 1. 4 ; Abst. , 5 ; Corn., agi.

FfcAirçjus. Gui//. Haud., 27a; Desm., 4; J. Dieckjrmann. (Manusc. de la bibl. de Monsieur, n. i5) , fol. x5 ; ^</cm <2u «Jne/.

Italims. Baldi, 75.

L'Éducation,

Laridon et César, frères dont l'origine Venoit de chiens fameux, beaux, bien faits et hardis, A deux maîtres divers échus au temps jadis, Hantoient, l'un les forêts, et l'autre la cuisine. Us avoient eu d'abord chacun un autre nom :

Mais , la diverse nourriture Fortifiant en l'un cette heureuse nature, En l'autre l'altérant, un certain marmiton

Nomma celui-ci Laridon.

Son frère, ayant couru mainte haute aventure, Mis maint cerf aux abois, maint sanglier abattu,
Fut le premier César que la gent chienne ait eu. On eut soin d'empêcher qu'une indigne maîtresse
Ne fit en ses enfants dégénérer son sang. Laridon négligé témoignoit sa tendresse

A l'objet le premier passant.

Il peupla tout de son engeance :

Tourne-broches par lui rendus communs en France, Y font un corps à part, gens fuyant les
hasards,

Peuple antipode des Césars.

On ne suit pas toujours ses aïeux ni son père :

Le peu de soin , le temps , tout fait qu'on dégénère.

LIVRE VIII, FABLE XXIV

Faute de cultiver la nature et ses dons,

Oh ! combien de Césars deviendront Laridons ! »

Grecs. JEs.-Cor., 9s , 3g4; II 9a.

Latixs. Brus., 1. a , p. 117 ; /. Posth., 78; Al*.t x36. Fkakcais. Amyot-Plut., apophth. des Laccd. :
Comment il faut nourrir les enfents, \$ 6 ; Gutil. Haud.t 74 ; U Noble, 4.

Les deux Chiens et Y Ane mort.

Les vertus devraient être sœurs,

Ainsi que les vices sont frères :

Dès que l'un de ceux-ci s'empare de nos cœurs, Tous viennent à la file, il ne s'en manque guères;
J'entends de ceux qui, n'étant pas contraires,

Peuvent loger sous même toit. A l'égard des vertus, rarement on les voit, Toutes en up sujet émi-
nemment placées, Se tenir par la main sans être dispersées. L'un est vaillant , mais prompt : l'autre
est prudent, mais froid Parmi les animaux, le chien se pique d'être

Soigneux, et fidèle à son maître;

Mais il est sot, il est gourmand :

Témoin ces deux mâtins qui, dans l'éloignement, Virent un âne mort qui flotloit sur les ondes.
Le vent de plus en plus l'éloignoit de nos chiens. Ami, dit l'un, tes yeux sont meilleurs que les
miens, Porte un peu tes regards sur ces plaines profondes. J'y croiajfoir quelque chose. Est-ce un
bœuf, un cheval?

Hé! qu'importe quel animal?

Dit l'un de ces mâtins, voilà toujours curée. Le point est de l'avoir : car le trajet est grand ; Et de plus il nous faut nager contre le vent.

LIVRE VIII, FABLE XXV

Buvons toute cette eau; notre gorge altérée En viendra bien à bout : ce corps demeurera

Bientôt à sec; et ce sera

Provision pour la semaine.

Voilà mes chiens à boire : ils perdirent l'haleine ,

Et puis la vie; ils firent tant,

Qu'on les vit crever à l'instant.

L'homme est ainsi bâti : quand un sujet l'enflamme , L'impossibilité disparaît à son, âme.

Combien fait-il de vœux , combien perd-il de pas , S'outrant pour acquérir des biens ou de la gloire!

Si j arrondissois mes états !

Si je pouvois remplir mes coffres de ducats ! Si j'apprenois l'hébreu, les sciences, l'histoire !

Tout cela, c'est la mer à boire :

Mais rien à l'homme ne suffit.

Pour fournir aux projets que forme un seul esprit, 11 faudroit quatre corps; encor, loin d'y suffire, A mi-chemin je crois que tous demeureroient : Quatre Mathusalem bout à bout ne pourroient

Mettre à fin ce qu'un seul désire.

Grecs. JEs.-Cor., 207.

Latins. Pluèdroyao; Fab. an t. Nil., a.

Français. Mar.de Fr., 49; AmyotPlaU, contre les Stoïciens ; corn m, concept, des Lacéd.; Bens., a06.

FABLE XXVI.-(iW)

Démocrite et les Abdéritains.

Que j'ai toujours haï les pensers du vulgaire ! Qu'il me semble profane, injuste et téméraire, Mettant de faux milieux entre la chose et lui , Et mesurant par soi ce qu'il voit en autrui !

Le maître d'Épicure en fit l'apprentissage. Son pays le crut fou. Petits esprits ! Mais quoi !

Aucun n'est prophète chez soi.

Ces gens étoient les fous, Démocrite le sage. L'erreur alla si loin , qu'Àbdère députa

Vers Hippocrate, et l'invita ,

Par lettres et par ambassade , À venir rétablir la raison du malade.

Notre concitoyen, disoient-ils en pleurant, Perd l'esprit : la lecture a gâté Démocrite. Nous l'estimerions plus s'il étoit ignorant. Aucun nombre, dit-il, les mondes ne limite :

Peut-être même ils sont remplis

De Démocrites infinis.

Non content de ce songe , il y joint les atomes ,

LIVRE VIII, FABLE XXVI. I

Enfants d'un cerveau creux , invisibles fantômes ; Et mesurant les cieux sans bouger d'ici-bas, Il connoît l'univers, et ne se connoît pas. Un temps fut qu'il savoit accorder les débats :

Maintenant il parle à lui-même.

Venez, divin mortel, sa folie est extrême. Hippocrate n'eut pas trop de foi pour ces gens : Cependant il partit. Et voyez, je vous prie,

Quelles rencontres dans la vie Le sort cause ! Hippocrate arriva dans le temps Que celui qu'on disoit n'avoir raison ni sens

Cherchoit dans l'homme et dans la bête Quel siège a la raison, soit le cœur, soit la tête, Sous un ombrage épais, assis près d'un ruisseau,

Les labyrinthes d'un cerveau L'occupoient. U avoit à ses pieds maint volume , Et ne vit presque pas son ami s'avancer , i

Attaché selon sa coutume.

Leur compliment fut court, ainsi qu'on peut penser: Le sage est ménager du temps et des paroles. Ayant donc mis à part les entretiens frivoles, Et beaucoup raisonné sur l'homme et sur l'esprit ,

Ils tombèrent sur la morale.

U n'est pas besoin que j'étale

Tout ce que l'un et l'autre dit.

Le récit précédent suffit Pour montrer que le peuple est juge récusable. En quel sens est donc véritable

Ce. que j'ai lu dans certain lieu , Que sa voix, est la voix de Dieu ?

Latiks. JJor., ode 1 , 1. 3 , v. 1.

Grec». Hippocrat.

La Fontaine doit sans doute la première idée de sa fable à la seconde épître d'Hippocrate k Damagète ; M. le docteur Et. Pariset a bien voulu, pour notre éditou, en faire exprès, sur le texte grec, une nouvelle traduction que nous donnons ici.

HIPPOCRATK A Damagète, salut.

Mes conjectures étoient fondées , mon cher Damagète. Loin d'être aliéné, Démocrite a une raison supérieure; il m'a rendu plus sage ; il rendoit plus sages tous les hommes. Je vous ai renvoyé le navire V Asclâpias. Ornez-le de la figure du soleil et de celle d'Hygie. Une divinité enflot ses voiles dans la traversée , et l'a fait entrer dans le port d'Abdère le jour même où j'avois écrit que j'arriverois. Toute la ville étoit en avant des portes , probablement pour m'attendre ; hommes , femmes, vieillards, jeunes gens, tous, le visage abattu, jusqu'aux enfants. Leur douleur venoit de la folie de Démocrite. Lui , cependant philosophe avec son ardeur accoutumée. Dès qu'on m'aperçut , les fronts s'éclaircirent un peu. L'espérance commença à renaître. Philopœmen avoit hâte de me conduire à mon logis , et ses empressements étoient approuvés ; mais je pris la parole. « Abdéritains, m'écriai - je # mon premier « soin sera de visiter Démocrite ». On applaudit à ces mots ; on se met en marche avec joie ; on prend le chemin le plus court ; on traverse la place publique ; et devant , et derrière moi , et partout , j'entends ces cris : « Soignez-le , guérissez-le , « sauvez-le. » De mon côté , je les encourageois , je les rassurais ; parce que , rassuré moi-même par le retour des vents étésiens , j'augurois ou que le mal étoit nul , ou qu'il seroit du moins de courte durée , et facile à corriger. Cependant nous

UVBE VIII, FABLE XXVI. ffg

approchions de la maison de Démocrite, aussi-bien que de la ville. Déjà nous touchions aux murailles, et nous montions doucement. Derrière une tour étoit une colline très-élevée , qu'une forêt de longs peupliers noirs couvrait de son ombre. C'étoit là que demeurait Démocrite. Lui-même étoit assis sous un petit platane dont le feuillage vaste et touffu touchoit jusqu'à terre ; son épais et court manteau couvrait à peine ses épaules. Il étoit seul sur un siège de pierre , les jambes nues. Son visage pâle et maigre portoit une longue barbe. Près de lui , sur la droite , un ruisseau d'une eau limpide , qui descendoit de la colline , faisoit entendre un doux murmure. Sur la colline même étoit un petit temple consacré > je pense , aux nymphes, et environné de vignes que les seules mains de la nature avoient plantées. Démocrite tenoit sur ses genoux un livre magnifique; d'autres livres étoient à ses pieds , çà et là , ainsi que beaucoup de cadavres d'animaux entièrement disséqués. On le voyoit tantôt se courber pour écrire avec une grande attention : tantôt s'arrêter pour se recueillir en lui-même et méditer; puis, quelques instants après, se lever , marcher, considérer les viscères des animaux ; et cela fait , les reposer à terre et retourner s'asseoir. Les Abdéritains qui m'environnoient , le visage consterné et les yeux pleins de larmes, me disoient : « Vous voyez maintenant , « ô Hippocrate , à quel point de folie Démocrite est arrivé : < il ne sait plus ni ce qu'il veut , ni ce qu'il fait. » Un d'eux , en essayant de me rendre cette folie plus sensible , se mit à jeter les hauts cris , comme le feroit une mère qui voit mourir son enfant ; ou bien on l'eut pris , à ses gémissements , pour un voyageur qui déploierait la perte d'une partie de son bagage. Mais, en l'entendant, Démocrite sourioit, ou éclatoit de rire, et n'écrivoit plus; seulement, il secouoit fréquemment la tête. « Abdéritains, leur dis-je à mon tour, attends ici : « je vais aller à Démocrite ; je vais l'entretenir ; je le verrai ; « je l'entendrai ; de cette façon , je saurai la vérité sur sa ma- « ladie. » Ayant ainsi parlé , je me mis à descendre lent-

ment ; car le chemin étant Âpre , et la pente très-rapide ; je n'avançois qu'en m'appuyant. Enfin j'arrivai jusqu'à Démocrite. Je le trouvai écrivant avec tout le feu d'un homme inspiré, et comme hors de lui. J'attendois tout debout qu'un moment de relâche arrivât. Bientôt, en effet, cette fougue d'écrire fut suspendue. Démocrite m'aperçut ; et , laissant là son style , il vint à moi : « Étranger , dit-il , recevez mon « salut. — Recevez le mien , lui répondis -je, ô Démocrite ! le « plus éclairé de tous les hommes. » Honteux , je pense , de ne m'avoir point appelé par mon nom : « Comment vous ap- « pellerai-je ? me dit-il ; car , c'est parce que je ne sais pas « votre nom que je vous ai qualifié d'étranger. — Je suis , lui « répondis-je, Hippocrate, le médecin. — Et la gloire des « Asclépiades, reprit-il : celle que vous vous êtes acquise « par votre profond savoir dans la médecine est venue « jusqu'à nous. Mais quelle nécessité vous a conduit ici? « Avant tout, prenez un siège. Vous le voyez : celui-ci « n'est point sans agrément. Il est recouvert d'un feuillage « dont la verdure et la mollesse le rendent préférable aux « sièges si enviés de la fortune. » Je lui obéis; après quoi, reprenant la parole : « Est-ce, me demanda-t-il, une affaire « particulière ou publique qui vous amène ? Parlez-moi sans « détour, afin que je vous aide, si je le puis. — En vérité, « lui répondis-je , je ne viens que pour vous ; pour voir un « sage. La mission qui m'est confiée par ma patrie n'est « qu'un prétexte. — En ce cas, reprit Démocrite, c'est dans « ma maison que vous recevrez l'hospitalité. » Quoiqu'il fût déjà évident pour moi que Démocrite n'étoit point aliéné , je voulus cependant le tâter par tous les points. « Connoissez- « vous, lui dis-je, un de vos concitoyens appelé Philopœmen ? « — Beaucoup , me répondit-il ; il est fils de Damon , qui « demeure près de la fontaine de Mercure. — C'est lui-même, « repris-je; nous sommes liés par l'hospitalité de nos pères. « Que celle que vous m'offrez, ô Démocrite, soit plus pré- « cieuse pour moi : apprenez-moi sur quel sujet vous écrivez.

LIVRE VIII, FABLE XXVI. I&I

« — Sur quoi ? répliqua-t-il après un moment de silence : m j'écris sur la manie. — Par Jupiter! m'écriai-je, cet écrit « vient à propos contre la ville. — Quelle ville voulez-vous « dire, Hippocrate? — Je ne sais, repris-je, comment ce « mot m'est échappé. Mais que dites-vous sur la manie?— « <Ju'en puis-je dire, sinon ce qu'elle est, comment elle se « forme, et comment on la soulage? Quant à ces animaux « dont vous voyez les débris, si je les dissèque, ce n'est point « pour détruire les ouvrages de la Divinité, mais pour dé~ « couvrir, s'il se peut, la nature et le siège de la bile. Lorsque « la bile surabonde dans l'homme, elle excite, vous le savez, « des perturbations intellectuelles. Nous avons plus ou moins « de cette humeur. Est-elle en excès ? il en résulte des ma- « ladies, comme il arrive de toute matière dont les qualités « varient soit en bien , soit en mal. — Ce que vous dites lest i plein de sagesse et 'de vérité, ô Démocrite , et combien je « vous félicite du repos dont vous jouissez , et que nous ne « pouvons goûter comme vous ! — Et d'où vient que vous en « êtes privé, me dit-il, ô Hippocrate? — C'est, repris-je, « parce qu'on a des terres, une maison, des enfants, de « l'argent placé, des maladies, des morts, des serviteurs , des « alliances , et que tout cela nous coûte le bonheur. » Ce fut alors que notre homme se livra à son mouvement habituel. Il éclata en rires et en sarcasmes. Du reste, il étoit calme. « D'où « vient ce rire, ô Démocrite? Ai-je bien, ai-je mal parlé? Lui, de rire plus fort; et les. Abdéritains, qui nous observoient du haut de la colline, de se frapper la tête et le visage, et de s'arracher les cheveux j car, m'ont-ils dit depuis, jamais Démocrite n'avoit tant ri que dans ce moment Pour moi , je repris en ces termes : « O Démocrite , ô le plus sage des « sages ! je désire savoir de vous quel est l'objet de ce rire « extraordinaire. Est-ce ma personne ? Sont-ce mes paroles ? « Sachons qui de nous deux a tort, afin que je me corrige, « ou que

vous-même réprimiez ce rire déplacé. Par Her- « cule! s'écria Démocrite, si j'ai tort, ô Hippocrate, traitez-

1 8a FABLES DE LA FONTAINE.

moi, guérissez-moi; vous aurez fait une cure incomparable ! — Et comment n'auriez-vous pas tort? lui répliquai-je. Pensez-vous avoir droit de rire des maux de l'humanité ? tels que la mort, la maladie, la folie, la mélancolie, les meurtres; ainsi du reste, s'il est, en effet, quelque chose de pire : ou bien, en sens inverse, les alliances, la naissance des enfants, les fêtes, les mystères, les dignités, les honneurs et les autres biens de cette nature seroient-ils des objets risibles ? Rirez - vous indistinctement de ce qui excite la joie , et de ce qui excite la pitié ; de sorte que et le bien et le mal soient indifférents pour vous ? » A cela Démocrite répondit : « Vous parlez à merveille , ô Hippocrate : mais vous ignorez ce qui me fait rire. Quand vous le saurez, mon rire deviendra le vôtre : vous l'emporterez avec vous , comme un trésor propre à vous dédommager, et au delà, de votre mission ; comme un remède inestimable pour votre patrie et pour vous ; puisqu'il vous donnera le pouvoir de rendre sages tous les hommes. Peut-être en revanche m'apprendrez-vous la médecine, vous qui aurez appris de moi comment la folle ambition des hommes se passionne pour des riens , et comment ils consomment leur vie à poursuivre les biens les plus dignes de risée. — Au nom des dieux, répliquai-je, dites-moi : ce monde entier ignore peut-être qu'il est malade ; peut-être n'a-t-il point où envoyer chercher des remèdes par une ambassade : car, hors du monde, qu'y a-t-il? » Démocrite m'interrompit. « Prenez garde , Hippocrate; il y a des infinités de mondes; ne dépréciez pas la richesse de la nature. — Voilà ce que vous m'enseignerez en temps et lieu, ô Démocrite. J'ai peur qu'en vous engageant dans l'infinité , vous ne recommenciez à rire. Ne songez seulement qu'à rendre « compte de ce temps de votre vie que vous employez à rire. » Démocrite alors me regardant en face : « Vous croyez , me < dit-il, que je ris de deux choses, des biens et des maux. < Je ne risque d'une seule, l'homme : l'homme , plein de folie,

LYRE VIII, FABLE XXVI. 183

vide de raison, puéril en tout, entreprenant de» travaux sans fin, comme sans utilité ; lui que ses:désirs insatiables promènent dans tous les recoins et jusqu'aux extrémités de la terre; avide d'or et d'argent : ne s'orretant pas même à la possession ; toujours s'agitant pour posséder davantage j comme s'il étoit toujours au-dessous de liuVméirie ; comme s'il avoit à rougir d'être réputé heureux. li va de ses doigts déchirer la terre; il y creuse des abîmes où* les uns pé-> rissent écrasés par des écoulements ; où les autres traînent leur longue vie dans des supplices qui leur servent de châ-timents, et dont ils se font comme une patrie; attachés à< la recherche de l'or et de l'argent, à la poursuite de quelques traces de rouille ou.de poussière; et coupant tqà et là tes veines de la terre pour tirer de leur repos quelques grains de sable* Cette mère si féconde et si riante, une soif d'opulence pousse l'homme à la tourmenter comme son ennemie. Il fuit une terre que le soleiL éclaire ; il la dédaigne avec outrage, pour s'enfoncer dans une terre qu'habitent les ténèbres, la fatigue efi les soucis ! Quel ridicule égarement I En voici qui achètent des chiens et des chevaux ; d'autres, qui, mesurant les limites d'une vaste contrée, l'inscrivent au rang de leurs propriétés ; ils veulent s'en faire' les maîtres, ne l'étaot pas d'eux-mêmes* En voilà qui ont hâte d'épouser et hâte de répudier; et, passant ainsi de l'amour à la haine, leurs enfouis qu'ils ont chéris dans le jeune âge, ils les re-jettent lorsqu'ils sont adultes : toujours vains dans leurs sentiments , toujours également déraisonnables et voisins de la folie ! J'en vois qui préfèrent à la paix les -horreurs de la guerre civile, qui élèvent et déposent leurs rois,- et se baignent dans le sang. Tel fouille une terre pour en tirer de l'argent ; avec cet argent, il achète une terre; cette terre achetée, il en vend les fruits; et de la vente

de ces fruits, il en retire encore de l'argent. Quelle suite de changements I . et où les jette leur malice ! N'omVils point de richesses? ils en désirent. En ont-Us ? ils les cachent ou les dissipent*

184 FABLES DELà FONTAIPTE.

Voilà de quoi je ris : c'est de leur mauvais sens; c'est surtout de leurs malheurs. Ne violent-ils pas toutes les lois de la vérité? Dans les débats qu'allume leur jalousie, une animosité : réciproque .arme l'un contre l'autre, les frères, les enfants, les- citoyens ; ils s'égorgent pour s'arracher des biens que leur mort même les empêche de posséder. La' dépravation de leurs cœurs les rend insensibles à l'indigence de leurs amis et de leur patrie. Ils consacrent leur or à l'acquisition d'objets frivoles et inanimés. Ils échangent tout ce qu'ils ont contre des statues, vains simulacres dont ils sont charmés , lorsqu'il semble que des paroles en vont sortir ; tandis qu'ils orft en aversion quiconque leur en feroit entendre réellement. Les difficultés irritent leurs caprices. Sont-ils sur un continent ? ils soupirent après, la mer. Sont-ils dans une île ? ils soupirent après un continent. Il faut que tout fléchisse sous le joug de leurs passions.' Ils louent le courage à la guerre , et se laissent vaincre p"ar l'intempérance et l'avarice. Leurs fantasques désirs sont autant de maladies <pii les énervent et les abaissent au rôle de Thersites. Pourquoi donc vous offenser de mon rire , ô Hippocrate ? Personne ne rit de sa propre folie; chacun rit de celle des autres. Tel qui se croit sobre insulte à tel que le vin a troublé ; et tel que travaille une plus • fâcheuse maladie, à tel qui n'a que celle de l'amourL'homme de mer n'est pas plus épargné que l'agriculteur; et les métiers, comme les actions-, sont des principes de discorde. — Je reconnois ces vérités , dis-je à mon tour, ô Démocrîte : aucun autre discours ne mettroit mieux à découvert toute l'infortune des mortels; cependant il est des choses dont les affaires humaines consacrent la nécessité; l'économie, par exemple; même la construction des vaisseaux, et les antres parties de cet état social et politique qui est la véritable destinée de l'homme. La nature ne l'a point fait pour vivre sans travailler; mais de ces travaux mêmes sort , comme de sa source , un fol amour de gloïfe qui , se

LIVRE VIII , FABLE XXVI. I

• répandant au loin , abuse et corrompt les meilleurs esprits, t Malgré l'application la plus attentive pour ne tomber dans « aucune faute , ils ne sauraient percer dans les obscurités « de l'avenir. En se donnant une compagne, quel homme « prévoit le divorce ou la mort ? Quel homme , dans les « soins qu'il prend de ses enfants, s'avertit qu'il peut les « perdre? Il en est ainsi pour l'agriculture, pour une expé- « dition navale, pour le commandement d'une armée , pour « le pouvoir souverain , pour toutes les choses de la vie. « Personne ne .se prémunit contre un échec. On se repaît « des plus flatteuses espérances ; on ne se souvient pas même « des revers. Votre rire» ô Démocrîte, peut-il s'accorder « avec tout cela ? — Hippocrate , me répondît-il , permettes « que j'accuse la lenteur de votre entendement qui se tient

• encore si loin de ma pensée , et qui , faute d'y songer , « saisit mal les limites où pour mon esprit la tranquillité « cesse , et l'ébranlement commence. Les hommes portent- « ils dans leurs entreprises cette prudence éclairée qui leur « en facilite l'issue? mon rire s'arrête. Mais comme ils « prennent grossièrement le change sur les vraies con- « venances de la vie , les malheureux , dans leur indocile « aveuglement, se livrent aux emportements les plus déréglés. « Ils n'écoutent point ce que leur apprend ce tourbillon « de choses humaines , cette rapide instabilité qui leur fait « subir tant de vicissitudes imprévues. Ils attachent des idées « de convenance et de fixité à ce qui n'en a

point, et dans « l'oubli de ces prompts changements qui déplacent tout , ils « courent à ce qui leur nuit , ils embrassent ce qui va les « perdre , et se précipitent ainsi dans un abîme d'infortunes. « Le moyen d'y échapper serait de se bien étudier , de se « bien connaître , de comparer soigneusement ses besoins « avec ses facultés , et de les tenir réciproquement dans de « justes proportions , afin de ne pas ouvrir à ses passions un « champ sans limites , et de ne puiser dans les richesses de « la nature qui nourrit tout que ce qui suffirait au voyage

186 FABLES DE LA FONTAINE.

« de la vie. Une santé trop florissante est le prélude des « maladies les plus funestes; un excès de bonheur -touche n aux plus rudes catastrophes. Ce sont surtout les hommes « élevés dont les malheurs sont éclatants. Dépourvus de « l'expérience du passé, d'autres trouvent leur ruine dans « leur méchanceté propre : les choses qui sautent aux yeux , <• ils ne les voient pas ; bien qu'une longue vie les ait fami- « liarisés avec les chances des événements, c'est-à-dire, avec « tout ce qui donne l'intelligence de l'avenir. Voilà les objets « de mon rire, ô hommes insensés! Vous que punissent si « justement les vices qui vous possèdent, l'avarice , l'in- « satiable cupidité, la haine, la fraude, la perfidie , l'envie,

« la "médisance et comment énumérer cette suite infinie

« d'iniquités dans lesquelles votre vie se consume au milieu « des trames criminelles et des noires trahisons ! Leur vertu « n'est que le masque de leur perversité» Ils aiment le « mensonge , les lâches voluptés , l'indiscipline violatrice des « lois. Que condamne mon rire , si ce n'est leur étourderie , « comme s'ils étoient sans yeux et sans oreilles ? C'est par « les seules lumières de l'esprit que les sens de l'homme « s'éclairent sur ce qui est et ce qui sera. Il se dégoûte de « tout , et il revient à tout ; il avait renoncé à la mer , et « il y retourne ; quitté l'agriculture , et il la reprend ; répudié « sa femme, il en épouse une seconde; enterré ses premiers « enfants , il en procréé , il en élève d'autres ; il soupieroit « après la vieillesse, et gémit d'y arriver. Point de situation « où s'arrête enfin son inconstance. Les princes , les rois , « envient le bonheur d'un particulier , et le particulier celui « des rois. Le magistrat envie la sécurité de l'artisan , et « l'artisan le pouvoir illimité du magistrat. Pas un n'aperçoit « le sentier de la vertu : sentier si uni, si égal et si doux; « où les chutes sont impossibles, et où cependant pas un « n'ose s'engager. Celui où ils se laissent emporter est difficile , tortueux , âpre ; à chaque pas , ils bronchent , ils « chancellent , ils tombent ; ils sont tout hors d'haleine ,

LIVRE VHt, F.1BLS XXVI

« comme s'ils étoient poursuivis ; tantôt devancés , tantôt « devançants , et toujours disputant entre eux. Brûlés de « l'impure flamme de l'amour et enhardis par une criminelle « impudence , ceux-ci vont souiller la couche d'autrui ; « ceux-là sont desséchés par l'incurable soif de l'or ; d'autres « se tendent mutuellement des pièges ; ou bien , emportés « dans les hautes régions de l'amour-propre , le poids de « leur méchanceté les entraîne, et les précipite dans un « gouffre de ruines. Ils abattent leur maison, ils la relèvent ; « ils se félicitent, ils se repentent; ils foulent aux pieds les « droits de l'amitié ; ceux du sang , ils les attaquent , tant la « haine les rend dénaturés ! et la cause de tout cela , c'est ' « l'avarice. Que sont-ils donc ? des enfants que des hochets « amusent , qui n'ont encore aucune étincelle de jugement , « et que charme le premier objet qui se présente.

En quoi , « dans leurs désirs , l'emportent-ils sur les brutes ? si ce « n'est peut-être en ce que la brute s'arrête à ce qui lui « suffit. Le lion a-t-il jamais enfoui de l'or? Le taureau « a-t-il jamais combattu par avidité ? La panthère est-elle « insatiable? Le sanglier que presse la soif ne désire que « l'eau dont il a besoin. Le loup dévore l'aliment qui lui es\$ » « nécessaire , et retombe dans le repos. L'homme seul , assis « à un banquet , y passe des nuits et des jours , sans être « rassasié. L'animal ne donne qu'un moment de l'année au « soin de sa postérité ; l'homme seul , furieux de volupté , « perpétue ses dissolutions. O Hippocrate ! je ne rirai point « de cet amant qui verse des larmes, parce qu'il a trouvé « par bonheur une porte fermée ! Je ne rirai point de qui « méprise follement les dangers , et court s'exposer tffir des « précipices, ou sur les profonds abîmes de la mer 1 ou de « qui noie son navire sous des fardeaux énormes , et se « plaint , après l'avoir ainsi surchargé , que les vagues « l'aient englouti ! En rire même ne me satisfait pas. Je « voudrais inventer contré eux quelque tourment nouveau. « Ce n'est point la médecine qui leur est nécessaire, ni des

188 FABLES DE LA FONTAINE.

« remèdes préparés par une main divine. Jugez-en par « l'exemple de votre ancêtre Esculape ; il conservoit les « hommes, et, pour récompense, il fut frappé de la foudre. « Ne voyez- vous pas que je participe moi-même à ce fonds « de méchanceté , puisque , pour découvrir la cause de la « manie , j'immole et dissèque d'innocents animaux ? Cest « dans l'homme même que j'aurois dû la chercher. Ne voyez- « vous pas aussi que la haine pour l'homme respire en quel- « que façon dans tout l'univers , et que les maladies sont « en foule accumulées contre lui? Tout l'homme, dès « l'origine , n'est que maladie. Inhabile à se nourrir, il lui « faut un secours étranger ; puis son mauvais sens croissant « avec ses forces, il lui faut des pédagogues. Il est audacieux « dans la vigueur de l'âge , et digne seulement de pitié dans a son déclin : époque de foiblesse où ses travaux passés « sont le seul trésor que sa vanité puisse exploiter désormais. « Le voilà tel que, tout couvert d'ordures, il s'est élancé du « sein de sa mère. 11 semble qu'indignés de cette tache « originelle, et poussés par une fureur implacable, les hommes « se jettent , les uns dans les batailles et les calamités sans « fin ; les autres , dans les séductions et les adultères ; ceux-

* ci , dans les opprobres de l'ivresse ; ceux-là , dans les larcins « ou les prodigalités. Que n'ai-je le pouvoir d'ouvrir à vos « yeux leurs demeures , de n'y rien laisser sous le voile , et « de surprendre à souhait tout ce qui s'y passe ! (*) Quel « spectacle ! les uns mangent , les autres vomissent ; ici des « coups et des tortures ; là des préparations empoisonnées ; « plus loin des embûches tendues , ou des condamnations à

* mort ; ailleurs des cris de joie , ou des cris de douleur. « Ceux-ci se portent accusateurs de leurs amis : ceux-là ont « perdu l'esprit par excès d'ambition : d'autres , plus profonds « dans leurs desseins , en cachent le secret dans les replis « de leur âme. Que de contraires! des jeunes, des vieux « qui sollicitent , qui refusent : des nécessiteux ; des hommes

(*) Voilà Tidée du Diable boiteux de Le Sage.

LIVRE VIII , FAJBLB XXVI

« qui regorgent , on qui expirent de faim. L'accablement « de la débauche , et l'excès de la misère ; la malpropreté « et les chaînes à côté des délices et de l'orgueilleuse « opulence ; des mains qui nourrissent , qui égorgent , qui « ensevelissent ; le mépris de ce que Ton possède, et de « l'ardeur

pour de simples espérances ; de l'effronterie , une « lésine sordide , une cupidité toujours allumée ; des meur- « triers, des victimes; un orgueil superbe , une vanité enfatuée « d'elle-même ; de l'en- gouement pour des chevaux , des « hommes , des chiens ; pour des pierres , du bois , de « l'airain , des tableaux. Où se rendent ceux-ci ? Ils courent « à la guerre , à des ambassades , à des cérémo- nies religieuses; « ils portent des couronnes et des armes ; et les voilà qui « succombent. D'autres courent à un combat naval, à leurs « maisons des champs , à la place publique , à l'assemblée , « au théâtre , à leurs navires en chargement Celui-ci « s'échappe et fuit ; celui-là se plonge dans les vo- luptés , « ou s'endort dans les bras de la nonchalance et du repos. « Ames indignes et malheu- reuses! J'épargnerois dans mes « railleries tant de folies et de lâchetés ! J'ai bien peur que « votre art même, 6 Hippocrate, ne blessât leur fausse « délicatesse. Elle s'offense de tout ; et comme ils ont érigé « en sagesse leur propre manie, je soupçonne que, soit « envie, soit ingratitude , ils rejete- roient avec outrage les « leçons qu'ils pourroient tirer de votre savoir. Aussitôt « qu'ils recouvrent la santé , les malades en font honneur « aux dieux et à la fortune : ou bien , rapportant leur salut « à leur propre nature , ils prennent en aversion leur bienci faiteur , et s'indignent , ou peu s'en faut , si l'on se figure « qu'il les ait obligés le moins du monde. A qui en appeler ? « à des arbitres igno- rants qui condamneront le bon droit. « C'est l'ignorance , en effet , qui prononce : les malades , par « mauvaise foi , et les médecins , par envie , se refusent à « redresser le jugement qu'elle a porté. Voilà de ces traits « que vous ne connoissez que trop ; vous en avez été témoin ,

« je le sais , dans plus d'une maladie très-grave ; tous avez « toujours eu la pudeur de ne vous en point moquer , et « c'est ainsi que la vérité reste cachée , faute de voix qui la « manifeste. » En achevant ces paroles , Démocrite sourioit , mon cher Damagète ; pour moi , je croyois sentir en lui quelque chose de divin ; il me sembloit qu'il avoit dépouillé la forme humaine. « Mortel sublime , lui dis-je alors , je vais « remporter à Cos l'inestimable don de votre hospitalité. « Mon âme est tout entière au sentiment de votre admirable « sagesse. Je serai le héraut de votre génie ; je proclamerai « partout que vous seul avez pénétré dans la véritable « nature de l'homme. Mon intelligence s'est épurée près de « vous. Permettez que je vous laisse à vous-même. L'heure « est avancée. Il est temps de nous reposer. Demain et les « jours suivants , nous nous retrouverons ici. » A ces mots , je me levai ; Démocrite vouloit me suivre. Un homme s'approcha. Je ne sais d'où il venoit. Démocrite lui remit ses livres. Je me hâtai de rejoindre les Abdéritains que j'avois laissés sur le haut de la col- line. « Que j'ai de grâces « à vous rendre de m'avoir appelé près de vous , leur dis-je ; « j'ai vu Dé- mocrite. Non seulement 9 il est d'une sagesse « éminente , mais lui seul encore auroit le pouvoir de rendre « sages tous les hommes.» Voilà, mon cher Damagète, ce que , dans la joie qui me trans- porte , je voulois vous dire touchant Démocrite. Adieu.

LIVRE VIII, FABIJÎ XXVII. IQI

FABLE XXVII.- (i«9.)

Le Loup et le Chasseur.

Fureur d'accumuler, monstre de qui les yeux Regardent comme un point tous les bienfaits des dieux , Te combattrai-je en vain sans cesse en cet ouvrage ! Quel temps demandes-tu pour suivre mes leçons ? L'homme, sourd à ma voix, comme à celle du sage, Ne dira-t-il jamais : C'est assez, jouissons? Hâte-toi, mon ami : tu n'as pas tant à vivre. Je te rebats ce mot; car il vaut tout un livre : Jouis. — Je le ferai. — Mais quand donc? — Dès demain. — Eh ! mon ami, la mort te peut prendre

en chemin ; Jouis dès aujourd'hui : redoute un sort semblable À celui du chasseur et du loup de ma fable.

Le premier de son arc avoit mis bas un daim. Un faon de biche passe, et le voilà soudain Compagnon du défunt; tous deux gisent sur l'herbe. La proie étoit honnête , un daim avec un faon ; Tout modeste chasseur en eût été content : Cependant un sanglier, monstre énorme et superbe, Tente encor notre archer, friand de tels morceaux. Autre habitant du Styx : la Parque et ses ciseaux Avec peine y mordoient; la déesse infernale Reprit à plusieurs fois l'heure au monstre fatale. De la force du coup pourtant il s'abattit. C'étoit assez de biens. Mais quoi ! rien ne remplit Les vastes appétits d'un faiseur de conquêtes. Dans le temps que le porc revient à soi, l'archer

Voit le long d'un sillon une perdrix marcher;

Surcroît chétif aux autres têtes :

De son arc toutefois il bande les ressorts. Le sanglier, rappelant les restes de sa vie, - Vient à lui , le découd , meurt vengé sur son corps :

Et la perdrix le remercie.

Cette part du récit s'adresse au convoiteux. L'avare aura pour lui le reste de l'exemple.

Un loup vit en passant ce spectacle piteux : O fortune! dit-il, je te promets un temple. Quatre corps étendus ! que de biens ! mais pourtant Il faut les ménager; ces rencontres sont rares.

(Ainsi s'excusent les avares.) J'en aurai , dit le loup , pour un mois , pour autant: Un , deux , trois , quatre corps ; ce sont quatre semaines ,

Si je sais compter, toutes pleines.

Commençons dans deux jours; et mangeons cependant La corde de cet arc : il faut que l'on l'ait faite De vrai boyau, l'odeur me le témoigne assez.

En disant ces mots, il se jette Sur l'arc , qui se détend , et fait de la sagette Un nouveau mort : mon loup a les boyaux perces. .

Je reviens à mon texte. Il faut que l'on jouisse : Témoin ces deux gloutons punis d'un sort commun :

La convoitise perdit l'un ;

L'autre périt par l'avarice.

Latins. Hor.t l.x, od. n, v. 7 et s.; Pers., sat 5, ▼. 149 ; Mort., l. 1 , ep. 16 ; l. 5, ep. 59 ; Corner. , 368. Orientaux. Butpaï , t. a, p. 29a.

FIN DU HUITIEME LIVRE.

LIVRE NEUVIÈME

Le Dépositaire infidèle-

Grâce aux Filles de mémoire , J'ai chanté des animaux; Peut-être d'autres héros M'auroient acquis moins de gloire.

Lie loup, en langue des dieux, Parle au chien dans mes ouvrages :

Les bêtes, à qui mieux mieux, Y font divers personnages, Les uns fous , les autres sages ; De telle sorte pourtant Que les fous vont l'emportant :

La mesure en est plus pleine.

Je mets aussi sur la scène Des trompeurs, des scélérats, Des tyrans et des ingrats, Mainte imprudente pécore, Force sots, force flatteurs :

Je pourrais y joindre encore Des légions de menteurs.

ig4 FABLES DE LA FONTAINE.

Tout homme ment, dit le Sage.

S'il n'y mettoit seulement

Que les gens du bas étage,

On pourroit aucunement

Souffrir ce défaut aux hommes :

Mais que tous , tant que nous sommes ,

Nous mention, grand et petit,

Si quelque autre l'a voit dit,

Je soutiendrais le contraire.

Et même qui mentirait

Comme Esope et comme Homère , Un vrai menteur ne serait :

Le doux charme de maint songe Par leur bel art inventé Sous les habits du mensonge Nous offre la vérité.

L'un et l'autre a fait un livre Que je tiens digne de vivre Sans fin, et plus, s'il se peut.

Comme eux ne ment pas qui veut.

Mais mentir comme sut faire Un certain dépositaire Payé par son propre mot, Est d'un méchant et d'un sot.

Voici le fait.

Un trafiquant de Perse, Chez son voisin , s'en allant en commerce , Mit en dépôt un cent de fer un jour.

Mon fer ? dit-il quand il fut de retour. Votre fer! il n'est plus : j'ai regret de vous dire

LIVRE IX, FABLE I. I

Qu'un rat Ta mangé tout entier* J'en ai grondé mes gens : mais qu'y faire? un grenier À toujours quelque trou. Le trafiquant admire Un tel prodige, et feint de le croire pourtant. Au bout de quelques jours il détourne l'enfant Du perfide voisin ; puis à souper convie Le père , qui s'excuse , et lui dit en pleurant :

Dispensez-moi t je vous supplie;

Tous plaisirs pour moi sont perdus.

J'aimois un fils plus que ma vie :

Je n'ai que lui , que dis-je ! hélas ! je ne l'ai plus ! On me l'a dérobé. Plaignez mon infortune. Le marchand repartit : Hier au soir, sur la brune , Un chat-huant s'en vint votre fils enlever : Vers un vieux bâtiment je le lui vis porter. Le père dit : Comment voulez- vous que je croie Qu'un hibou pût jamais emporter cette proie ? Mon fils en un besoin eût pris le chat-huant. Je ne vous dirai point, reprit l'autre, comment; Mais enfin je l'ai vu, vu de mes yeux , vous dis-je ;

Et ne vois rien qui vous oblige D'en douter un moment après ce que je dis.

Faut-il que vous trouviez étrange

Que les chats-huants d'un pays Où le quintal de fer par un seul rat se mange Enlèvent un garçon pesant un demi-cent?

L'autre vit où tendoit cette feinte aventure :

Il rendit le fer au marchand ,

Qui lui rendit sa géniture.

Même dispute avint entre deux voyageurs.

L'un d'eux étoit de ces conteurs Qui n'ont jamais rien vu qu'avec un microscope ; Tout est géant chez eux : écoutez-les , l'Europe , Comme l'Afrique, aura des monstres à foison. Celui-ci se croyoit l'hyperbole permise : J'ai vu, dit-il, un chou plus grand qu'une maison. Et moi, dit l'autre, un pot aussi grand qu'une église. Le premier se moquant, l'autre reprit : Tout doux ;

On le fit pour cuire vos choux.

L'homme au pot fut plaisant : l'homme au fer fut habile. Quand l'absurde est outré, l'on lui fait trop d'honneur De vouloir par raison combattre son erreur : Enchérir est plus court, sans s'échauffer la bile.

Latots. Cam.t 386; Nic.Perg., 106.

Français. Divertiss. cur. ; Bruscomb.

Italiens. Christ, Zabata, p. ao.

Espagnols. Ysopo-CoViecX. , 3a; \$eb. Mey, 8. Orientaux. Bidpaï, t. a , p. z86.

LIVRE IX, FABLE II

Les deux Pigeons,

Deux pigeons s'aimoient d'amour tendre :

L'un d'eux, s'ennuyant au logis,

Fut assez fou pour entreprendre

Un voyage en lointain pays.

L'autre lui dit : Qu'allez-vous faire ?

Voulez- vous quitter votre frère?

L'absence est le plus grand des maux : Non pas pour vous, cruel ! Au moins , que les travaux ,

Les dangers, les soins du voyage

Changent un peu votre courage.

En cor, si la saison s'avançoit davantage ! Attendez les zéphyr : qui vous presse ? un corbeau
Tout à l'heure annonçoit malheur à quelque oiseau. Je ne songerai plus que rencontre funeste, Que
faucons , que réseaux. Hélas! dirai -je, il pleut:

Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,

Bon soupe, bon gîte, et le reste ?

Ce discours ébranla le cœur

De notre imprudent voyageur :

Mais le désir de voir et l'humeur inquiète L'emportèrent enfin. Il dit : Ne pleurez point : Trois
jours au plus rendront mon âme satisfaite :

198 FABLES DE LA FOPÏTAITfE. #

Je reviendrai dans peu conter de point en point

Mes aventures à mon frère , Je le désennuierai. Quiconque ne voit guère N'a guère à dire aussi.
Mon voyage dépeint

Vous sera d'un plaisir extrême.

Je dirai : J'étois là ; telle chose m'avint :

Vous y croirez être vous-même.

A ces mots, en pleurant ils se dirent adieu. Le voyageur s'éloigne : et voilà qu'un nuage L'oblige
de chercher retraite en quelque lieu. Un seul arbre s'offrit, tel encor que l'orage Maltraita le pigeon
en dépit du feuillage. L'air devenu serein, il part tout morfondu , Sèche du mieux qu'il peut son
corps chargé de pluie; Dans un champ à l'écart voit du blé répandu , Voit un pigeon auprès; cela lui
donne envie; Il y vole , il est pris : ce blé couvroit d'un lacs

Les menteurs et traîtres appâts.

Le lacs étoit usé; si bien que de son aile, De ses pieds , de son bec , l'oiseau le rompt enfin :
Quelque plume y périt; et le pis du destin Fut qu'un certain vautour à la serre cruelle Vit notre mal-
heureux, qui, traînant la ficelle Et les morceaux cju lacs qui l'a voit attrapé,

Semblait un forçat échappé, lie vautour s'en alloit le lier, quand des nues Fond à son tour un
aigle aux ailes étendues. Le pigeon profita du conflit des voleurs, S'envola , s'abattit auprès d'une
masure ,

LIVRE IX, FABLE II. igg

Crut pour ce coup que ses malheurs

Finiraient par cette aventure :

Mais un fripon d'enfant (cet âge est sans pitié) Prit sa fronde, et du coup tua plus d a moitié

La volatile malheureuse, Qui, maudissant sa curiosité,

Traînant l'aile, et tirant le pié,

Demi-morte, et demi-boiteuse,

Droit au logis s'en retourna :

Que bien, que mal, elle arriva

Sans autre aventure fâcheuse.

Voilà nos gens rejoints : et je laisse à juger De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines.

Amants, heureux amants , voulez-vous voyager?

Que ce soit aux rives prochaines.

Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,

Toujours divers, toujours nouveau; Tenez-vous lieu de tout , comptez pour rien le reste. J'ai
quelquefois aimé : je n'aurois pas alors,

Contre le Louvre et ses trésors , Contre le firmament et sa voûte céleste ,

Changé les bois , changé les lieux Honorés par les pas , éclairés par les yeux

De l'aimable et jeune bergère

Pour qui, sous le fils de Cythère, Je servis, engagé par mes premiers serments. Hélas ! quand re-
viendront de semblables moments? Faut-il que tant d'objets si doux et si charmants

Me laissent vivre au gré de mon âme inquiète! Ah ! si mon cœur osoit encor se renflammer ! Ne
sentirai-je plus de charme qui m'arrête ? Ai -je passé le temps d'aimer?

La Fontaine avoit déjà dit, dans une lettre à la duchesse de Bouillon , (juin 1671):

Petit-on l'ennuyer en de» lieux Honorés par les pas , éclairés par les yeux D'une aimable et rive
princesse ?

OniEifTAUX. Bidpaï, t. 19 p. 77.

LIVRE IX, FABLE III

fcv<»%%/»^*»^%'^%>^%^^%>%*»^

Le Singe et le Léopard.

Le singe avec le léopard

Gagnoient de l'argent à la foire.

Ils affichoient chacun à part :

L'un d'eux disoit : Messieurs, mon mérite et ma gloire Sont connus en bon lieu : le roi m'a voulu
voir;

Et si je meurs, il veut avoir Un manchon de ma peau, tant elle est bigarrée,

Pleine de taches, marquetée,

Et vergetée, et mouchetée.

La bigarrure plaît , partant chacun le vit. Mais ce fut bientôt fait; bientôt chacun sortit. Le singe
de sa part disoit : Venez, de grâce, Venez, messieurs; je fais cent tours de passe-passe. Cette diversi-
té dont on vous parle tant, Mon voisin léopard l'a sur soi seulement : Moi, je l'ai dans l'esprit. Votre
serviteur Gille,

Cousin et gendre de Bertrand ,

Singe du pape en soh vivant,

Tout fraîchement en cette ville Arrive en trois bateaux , exprès pour vous parler : Car il parle, on
l'entend; il sait danser, baller,

Faire des tours de toute sorte , Passer en des cerceaux : et le tout pour six blancs;

aoa FABLES DE LA FONTAINE.

Non , messieurs , pour un sou : si vous n'êtes contents , Nous rendrons à chacun son argent à la
porte. Le singe avoit raison. Ce n'est pas sur l'habit Que la diversité me plaît ; c'est dans l'esprit :
L'une fournit toujours des choses agréables; L'autre, en moins d'un moment, lasse les regardants.
Oh! que de grands seigneurs, au léopard semblables, N'ont que l'habit pour tous talents !

Gbics. JEj.'Cor., i5g; II i5g.

Latins. Jv.t 40; P. Cand., 87; Jls,t 137.

Français. Ysop.-Avionn., 18; Guill. Tard., a; Guill. Haud., a; Ph.Hegem., 16; Amyot.-Plut., Malad.
de l'âme , § 3; Banq. des vu sages, § 34 i ^<w., iai; Aaon.de Col., 17.

Itali&vs. Capaccio, Zo\Ccs.Pav.9 i4i;Gawrc.,p. i5a; Ferdizz.t^6.

YSOPET-AVIONNET.

De Renart et de la Ourse.

L'ourse pour sa piau desguisée En vouloit estre mieux prisee :

Autre dient que c'est une beste Qui, de la pel et de la teste, Resemble la belle pentere A qui autre ne s'accompere, Tant par y a couleur diverse.

L'en dit qu'elle repaire en Perse. ■ Et si dit par l'ame son père,

YS'.jPKT-AYIGN^ET.

FABLE xrm.

"iBf Uenart et ir« k /3ut-ae.

LIVKE IX, FABLE III

Qnebestes a lui ne se père ■ De noblesce ne de biauté :

Car au monde n'a pas auté. 3 Et pour ce le grève et desdaigne Qu'autre beste a lui s'accompaigne; D'ours , de cheval ne de lion Ne doit-on faire mencion.

Envers lui , celui est avis , Tous li semblent sales et vis. 4 Le renart qui tant scet de guille 5 Vit que cil desprise et avilie Les autres, et se prise et loue:

Si li dit, en faisant la moue :

Ains cuides tu que mieux vailles Pour ta piau où tant a de mailles Dont les deux , non mie les trois Ne vallent un-petit pouois. 6 Tu te fais de ta piau mont cointes Pour les mailles qui y sont pointes ; 7 Mais je ne pris riens tel pointure , Ne ne me fi ne n'assegure.

Se Dieu a en toy biauté mise Pour ce les autres ne desprise :

Car un lait saige est plus prisé, Que n'est un biau fol desguisé.

Biauté nulle a seu ne se prent :

Biauté ne vaut riens sans savoir :

L'un et l'autre fait bon avoir.

Telle est la très vraye noblesce Qui bonnes meurs en cuer adresce.

Le noble cuer tretout surmonte :

Le noble cuer les membres domte.

Nobles sont fais d'ancienneté

Par biau fais et par netteté.

Toutes voies tout bon chrétien • Puet dire : Hors suis de tout tien, Et deslivrés de servitude.

Ce, Jésus Christ es sien abutte :

Car de haut lieu vint sa noblesse :

De paradis par droit adresse Où onques vilains n'abita , Où villeinie nul giste n'a.

Oncques villain n'i demoura, Ne cultiva ne laboura.

Et toutes fois li nobles homs, Afin que fut faite raisons De l'offense du premier père, ' Vint a souffrir la mort amere.

Li fils Dieu naturellement Vost faire le rachetement , Pourcc que fussent anobli Qui dusse estre mis en obli, Qui estoient a mort condampné, Tui cil qui estoient d'Adam né.

Par l'oeuvre de la Trinité Fu le monde tout visité.

Mais le fils Dieu tant seulement Prist vrai corps précieusement, Et descendi de sa hauteesse.

De son père , de sa forteresse Descendi par porte dorée Ci aval en nostre contrée.

ne »e

1 Qu'elle repaire , qu'elle se trouve, de reperitur. — a Ne te père , compare. — 3 Auté, teL — 4 Sales et vis, sales et vil*. — & Guille, ruse tromperie , finesse. — 6 Pouois , poids , de pondus, — 7 Pointes , et a suivant, pointure : peintes et peinture. — * Toutes 'voies , toutefois.

LVRE IX, FABLE IV! ao5

■ »^»»i^%
<^r^%«^^»^<^*»**»»^»%*»<»%^^»^^»%^^*^^*»^X^.'^«M^»»'^'fc^%^^W»<^^^»^.

Le Gland et la Citrouille.

Dieu fait bien ce qu'il fait. Sans en chercher la preuve En tout cet univers, et l'aller parcourant, Dans les citrouilles je la treuve.

Un villageois, considérant Combien ce fruit est gros et sa tige menue, ^

À quoi songeoit, dit-il, l'auteur de tout cela? Il a bien mal placé cette citrouille-là !

Hé parbleu l je l'aurois pendue

A l'un des chênes que voilà;

C'eût été justement l'affaire :

Tel fruit, tel arbre, pour bien faire.

C'est dommage, Garo, que tu n'es point entré Au conseil de celui que prêche ton curé; Tout en eût été mieux : car pourquoi, par exemple, Le gland , qui n'est pas gros comme mon petit doigt ,

Ne pend-il pas en cet endroit?

Dieu s'est mépris : plus je contemple Ces fruits ainsi placés, plus il semble à Garo

Que l'on a fait un quiproquo.

Cette réflexion embarrassant notre homme : On ne dort point, dit-il, quand on a tant d'esprit. Sous un chêne aussitôt il va prendre son somme. Un gland tombe : le nez du dormeur en pâtit.

206 FABLES DE LA FONTAINE.

Il s'éveille; et, portant la main sur son visage, Il trouve encor le gland pris au poil du menton. Son nez meurtri le force à changer de langage : Oh ! oh ! dit-il , je saigne ! Et que seroit-ce donc S'il fût tombé de l'arbre une masse plus lourde 9

Et que ce gland eût été gourde ?

Dieu ne l'a pas voulu : sans doute il eut raison ;

J'en vois bien à présent la cause.

En louant Dieu de toute chose

Garot retourne à la maison.

Grecs. St. Cyr.f I. a, c. 14; 1. 3, c. c3.

Latxits. P. Crinitas (P. Riccio) , de honest discipi. , 1. a ; Phil. , xo ; J. Roui., de matrim., serai. 3.

Quercut enim pulchra et alla nonfert nisi glandent projhtctu : quifruclus ettporcorum ; vitis i>erb vilis arbor et tortuosa fert^opthnum <vinnm , Deum et homines lætificans.

Frabcais. Guili. Haud.t a 6a ; Tabarin, foL 8 , r°.

Si la nature a fait quelque chose en vain.

Gratexard* Mon maître, nom sommes entrez aujourd'hui en grande dispute , moi et un philosophe. Nous promenions dans un jardin de la pateripatetienne. Je voultais soutenir que la nature iaisoit de grands manquements en ce qu'elle produisent ; et lui , me disoit le contraire.

La maître. Et outre ce que la nature produit , elle se montre mère commune et libérale

Gratel J'ai enfin été contraint d'avouer au philosophe,

ce qu'il disoit , être vrai.

Le maître. On ne le peut nier qu'on ne désassemble quand et quant le lien et l'union qui conjoignent et soutiennent les choses de la nature.

Gratel. Oui; mais je vais vous enseigner comment il a fallu lui accorder son opinion.

Le maître. Gomme cela s'est-il pratiqué , Gratlard ?

Gratel. En me promenant , comme j'ai déjà dit , dans ce jardin , j'ai aperçu une grosse citrouille : par ma foi , c'était un grand tambour de Suisse qui étoit pendu en l'air : j'admirois comme la nature avoit eu

LIVRE IX, FABLE IV

si peu d'esprit de dire qu'un si gros fruit fût soutenu par une si petite queue qui, au moindre vent , se pou voit rompre.

Le maître. Tu accusois la nature sur ce sujet ?

Gratel. Je l'accusois d'indiscrétion, comme de vrai , il y devrait avoir une proportion inier susùncniem et sustincndum ; mais , quand j'ai été plus avant dans le bois qui est à l'autre extrémité du jardin , j'ai bien changé d'opinion.

Le maître. Tu as connu enfin que la nature ne produit rien qu'avec grande considération.

Gratel. Par la mordienne, j'étais perdu si elle eût fait autrement: car en passant par-dessous un granjl chesne, j'entendois chanter un oiseau qui, par son doux ramage, m'arresta tout court, et, comme je voulois regarder en haut, un gland me tomba sur le nez : je fus alors contraint d'avouer que la nature avoit bien fait ; car si elle eût mis une citrouille au sommet d'un chesne, cela m'eût fort bien cassé le nez.

La maître. Il t'eût fait beau voir avec ton net en escharpe, boire dans une bouteille, Gratelard.

Gratkl. Je jure la Géorgique de Virgile , mon maître , que c'était la le moyen par où la nature me pouvoit empêcher de porter des lunettes dans ma vieillesse, etc. etc.

On pardonnera, nous l'espérons, la réimpression de ce fragment d'une farce fort rare aujourd'hui. Il a fallu l'autorité des autres commentateurs de la Fontaine pour nous décider à citer les fables des auteurs indiqués : elles ne conviennent nullement au sujet traité par notre fabuliste.

*o8 • FABLES DE LA. FOWTÀĭ2TE.

" ^ ^ ^ % » » * % < % > % * _ ^ - < a - » ^ ' * " ^ » ^ " 1 " * >] ^ ^ ii % ^ wniyy » * < fr. » » - l

L'Écolier, le Pédant, et le Maître d'un jardin.

Certain enfant qui sentoit son collègue.

Doublement sot et doublement fripon Par le jeune âge et par le privilège Qu'ont les pédants de gâter la raison , Chez un voisin déroboit, ce dit-on, Et fleurs et fruits. Ce voisin en automne Des plus beaux dons que nous offre Pomone Avoit la fleur, les autres le rebut.

Chaque saison apportoit son tribut :

Car au printemps il jouissoit encore Des plus beaux dons que nous présente Flore. Un jour dans son jardin il vit notre écolier, Qui, grim pant sans égard sur un arbre fruitier, Gâtoit jusqu'aux boutons, douce et frêle espérance Avant-coureurs des biens que promet l'abondance : Même il ébranchoit l'arbre; et fit tant à la fin

Que le possesseur du jardin Envoya faire plainte au maître de la classe. Celui-ci vint suivi d'un cortège d'enfants :

Voilà le verger plein de gens Pires que le premier. Le pédant, de sa grâce , Accrut le mal en amenant Cette jeunesse mal instruite :

, Le tout, à ce qu'il dit , pour faire un châtiment

LIVRE IX , FABLE V. 2CK

Qui pût servir d'exemple , et dont toute sa suite Se souvînt à jamais comme d'une leçon.

Là-dessus il cita Virgile et Cicéron ,

Avec force traits de science.

Son discours dura tant, que la maudite engeance Eut le temps de gâter en cent lieux le jardin.

Je hais les pièces d'éloquence Hors de leur place, et qui n'ont point de fin;

Et ne sais bête au monde pire Que 1 écolier , si ce n'est le pédant. Le meilleur de ces deux pour voisin , à vrai dire,

Ne me plairoit aucunement.

Lvrivs. Virg., Georg., c ri, v. i34:

Prunus vere rosam, mtqué autumnno carpert poma.

i ri 1.1

t2.IO FABLES DE LA FONTAINE.

Le Statuaire et la Statue de Jupiter.

Un bloc de marbre étoit si beau , Qu'un statuaire en fit l'emplette.

Qu'en fera , dit-il , mon ciseau ?

Sera-t-il dieu, table ou cuvette?

Il sera dieu : même je veux Qu'il ait en sa main un tonnerre.

Tremblez, humains; faites des vœux :

Voilà le maître de la terre.

L'artisan exprima si bien

Le caractère de l'idole ,

Qu'on trouva qu'il ne manquoit rien

A Jupiter que la parole :

Même l'on dit que l'ouvrier Eut à peine achevé l'image , Qu'on le vit frémir le premier, Et redouter son propre ouvrage.

A la foiblesse du sculpteur Le poète autrefois n'en dut guère, Des dieux dont il fut l'inventeur Craignant la haine et la colère :

LIVRE IX, FABLE Vf. 21 I

U étoit enfant en ceci ;

Les enfants n'ont l'âme occupée

Que du continuel souci

Qu'on ne fâche point leur poupée.

Le cœur suit aisément l'esprit :

De cette .source est descendue

L'erreur païenne , qui se vit

Chez tant de peuples répandue. -•

Ils embrassoient violemment Les intérêts de leur chimère :

Pygmalion devint amant De la Vénus dont il fut père. .

Chacun tourne en réalités.

Autant qu'il peut, ses propres songes : . y L'homme est de glace aux vérités, .<

Il est de feu pour les mensonges. { , •

Latiw. Hor. fl.i, sat vin , v. i et s.; Av., *3; R. Holk. , lect i'53. OiurrAux. IsaU, c. iv, versets i3, 14, i5, 16, 17:

ai 2 FABLES DE J.LÀ FONTAINE.

La Souris métamorphosée en Fille.

Une souris tomba du bec d'un chat-huant :

Je ne l'eusse pas ramassée ; Mais un bramin le fit : je le crois aisément;

Chaque pays a sa pensée.

La souris étoit fort froissée.

De cette sorte de prochain Nous nous soucions peu : mais le peuple bramin

Le traite en frère. Ils ont en tête

Que notre âme , au sortir d'un roi , Entre dans un ciron, ou dans telle autre bête Qu'il plaît au Sort : c'est là l'un des points de leur loi , Pythagore chez eux a puisé ce mystère.

Sur un tel fondement le bramin crut bien faire De prier un sorcier qu'il logeât la souris Dans un corps quelle eût eu pour hôte au temps jadis.

Le sorcier en fit une fille De l'âge de quinze ans, et telle et si gentille , Que le fils de Priam pour elle auroit tenté Plus encor qu'il ne fit pour la grecque beauté. Le bramin fut surpris de chose si nouvelle.

Il dit à cet objet si doux :

Vous n'avez qu'à choisir ; car chacun est jaloux

De l'honneur d'être votre époux.

En ce cas je donne , dit-elle

LIVRE IX, FABLE VII. ai

Ma voix au plus puissant de tous.

Soleil , s'écria lors le bramin à genoux ,

C'est toi qui seras notre gendre.

Non, dit-il ; ce nuage épais Est plus puissant que moi, puisqu'il cache mes traits :

Je vous conseille de le prendre.

Eh bien, dit le bramin au nuage volant, Es- tu né pour ma fille? — Hélas ! non; car le vent Me chasse à son plaisir de contrée en contrée : Je n'entreprendrai point sur les droits de Borée

Le bramin fâché s'écria :

O vent, donc, puisque vent y a ,

Viens dans les bras de notre belle !

Il accouroit : un mont en chemin l'arrêta.

L'éteuf passant à celui-là , il le renvoie, et dit : J'aurois une querelle

Avec le rat ; et l'offenser Ce seroit être fou , lui qui peut me percer.

Au mot de rat, la demoiselle

Ouvrit l'oreille : il fut l'époux.

Un rat ! un rat : c'est de ces coups

Qu'Amour fait ; témoin telle et telle ;

Mais ceci soit dit entre nous.

On tient toujours du lieu dont on vient. Cette fable Prouve assez bien ce point. Mais, à la voir de près, Quelque peu de sophisme entre parmi ses traits : Car quel époux n'est point au soleil préférable, En s'y prenant ainsi? Dirai-je qu'un géant Est moins fort qu'une puce ? Elle le mord pourtant. Le rat devoit aussi renvoyer , pour bien faire ,

314 FABLES DE LA FONTAINE.

La belle au chat, le chat au chien,

Le chien au loup. Par le moyen

De cet argument circulaire, Pilpay jusqu'au Soleil eût enfin remonté; Le Soleil eût joui de la jeune beauté. Revenons , s'il se peut , à la métempsychose : Le sorcier du bramin fit sans doute une chose Qui , loin de la prouver , fait voir sa fausseté. Je prends droit là-dessus contre le bramin même ;

Car il faut, selon son système, Que l'homme, la souris, le ver, enfin chacun Aille puiser son âme en un trésor commun :

Toutes sont donc de même trempe ;

Mais , agissant diversement

Selon l'organe seulement ,

L'une s'élève , et l'autre rampe.

D'où vient donc que ce corps si bien organisé

Ne put obliger son hôtesse De s'unir au Soleil? Un rat eut sa tendresse.

Tout débattu , tout bien pesé , Les âmes des souris et les âmes des belles

Sont très-différentes entre elles ; Il en fait revenir toujours à son destin , C'est-à-dire , à la loi par le ciel établie;

Parlez au diable, employez la magie, Vous ne détournerez nul être de sa fin.

Latins. Sanct. Hier., quasi sup. Gènes. , pag. 13x<); Jac. de Lenda, fol. 41 , r^o.

Français. Mar. de Fr. , 64 ; bornage , Histoire du peuple juif Orientaux. Bidpai , t. a , p. 385.

LIVRE IX , FABLE VIII. 21

FABLE VIII. -(«ïO

Le Fou qui tiend la Sagesse.

Jamais auprès des fous ne te mets à portée i Je ne te puis donner tin plus sage cbhseil:

Il n'est enseignement pareil A celui-là de fuir une tête éventée.

On en voit souvent dans les cours :

Le prince y prend plaisir; car ils donnent toujours Quelque trait aux fripons, aux sots , aux ridicules.

Un fol alloit criant par tous les carrefours Qu'il vendoit la sagesse : et les mortels crédules De courir à l'achat; chacun fut diligent.

On essuyoit force grimaces;

Puis on avoit pour son argent , ">

Avec un bon soufflet, un fil long de deux brasses. La plupart s'en fâchoient; mais que leur ser-voit-il? C'étoient les plus moqués : le mieux étoit de rire,

Ou de s'en aller sans rien dire

Avec son soufflet et son fil.

De chercher du sens à la chose, On se fut fait siffler ainsi qu'un ignorant.

La raison est-elle garant De ce que fait un fou ? le hasard est la cause De tout ce qui se passe en un cerveau blessé. Du fil et du soufflet pourtant embarrassé ,

216 FABLES DE LA FONTAINE.

Un des dupes un jour alla trouver un sage ,

Qui, sans hésiter davantage, Lui dit : Ce sont ici hiéroglyphes tout purs : Les gens bien conseillés, et qui voudront bien faire, Entre eux et les gens fous mettront, pour l'ordinaire, La longueur de ce fil; sinon je les tiens sûrs

De quelque semblable caresse.

Vous n'êtes point trompé , ce fou vend la sagesse.

Lait». Alit. t 184 ; Democrit rident, p. 143.

LIVRE IX, FABLE IX. H

L'Huttre et les Plaideurs.

Un jour deux pèlerins sur le sable rencontrent Une huître, que le flot y venoit d'apporter : Us l'avalent des yeux, du doigt ils se la montrent; A l'égard de la dent, il fallut contester. L'un se baissait déjà pour amasser la proie; L'autre le pousse et dit : Il est bon de savoir

Qui de nous en aura la joie.

Celui qui le premier a pu l'apercevoir En sera le gobeur; l'autre le verra faire.

Si par-là l'on juge l'affaire , Reprit son compagnon, j'ai l'œil bon, Dieu merci.

. Je ne l'ai pas mauvais aussi, Dit l'autre, et je l'ai vue avant vous, sur ma vie. Eh bien ! vous l'avez vue, et moi je l'ai sentie.

Pendant tout ce bel incident , Perrin Dandin arrive : ils le prennent pour juge. Perrin, fort gravement, ouvre l'huître, et la gruge ,

Nos deux messieurs le regardant.

Ce repas fait , il dit d'un ton de président : Tenez, la cour vous donne à chacun une écaille Sans dépens; et qu'en paix chacun chez soi s'en aille.

Mettez ce qu'il en coûte à plaider aujourd'hui ;

218 FABLES DE LA FONTAINE.

Comptez ce qu'il en reste à beaucoup de familles :

Vous verrez que Perrin tire l'argent à lui,

Et ne laisse aux plaideurs que le sac et les quilles.

Latuts. Jac, Regn. , part, i , f. ai ; Grat. a S*o EUd, 7,8; Democr. rid., p. «17.

Français. Euirap., c. 7 ; Boileau, ép. a, à l'abbé des Roches, vers 41 et s. ; Mor. de Maut. , 1 S.

Italiens. A ri. Maynard, p. 97.

LIVRE IX, JABLE X

FABLE X.~(i79)

Le Loup et le Chien maigre.

. Autrefois carpillon fretin

Eut beau prêcher , il eut beau dire ,

On le mit dans la poêle à frire.

Je fis voir que lâcher ce qu'on a dans la main ,

Sous espoir de grosse aventure,

Est imprudence toute pure.

Le pêcheur eut raison : carpillon n'eut pas tort ; Chacun dit ce qu'il peut pour défendre sa vie.

Maintenant il faut que j'appuie Ce que j'avançai lors, de quelque trait encoç»

Certain loup , aussi sot que le pêcheur fut sage ,

Trouvant un chien hors du village, S'en alloit l'emporter. Le chien représenta Sa maigreur : Jà ne plaise à votre seigneurie

De me prendre en cet état-là :

Attendez ; mon maître marie

Sa fille unique, et vous jugez Qu'étant de noce , il faut , malgré moi , que j'engraisse.

Le loup le croit, le loup le laisse.

Le loup , quelques jours écoulés , Revient voir si son chien n'est pas meilleur à prendre.

Mais le drôle étoit au logis.

Il dit au loup par un treillis :

Ami, je vais sortir; et, si tu veux attendre,

Le portier du logis et moi

Nous serons tout à l'heure à toi.

Ce portier du logis étoit un chien énorme,

Expédiant les loups en forme.

Celui-ci s'en douta. Serviteur au portier, Dit-il; et de courir. Il étoit fort agile,

Mais il n'étoit pas fort habile :

Ce loup ne savoit pas encor bien son métier.

Geecs. JEs.-Cor.t 35; II 35.

Lâtots. Faern., 86.

Fraiiçais. Mar, de Fr. , 94 ; Guill. Hayd. , a 3 a ; faru. , 1 26.

Italistics. Ces, Par., 33.

LIVRE IX, FABLE XI

Rien de trop.

Je ne vois point de créature

Se comporter modérément.

Il est certain tempérament

Que le maître de la nature Veut que l'on garde en tout. Le fait-on? nullement : Soit en bien, soit en mal, cela n'arrive guère. Le blé, riche présent de la blonde Cérès, Trop touffu, bien souvent épuise les guérets : En superfluités s'épandant d'ordinaire.

Et, poussant trop abondamment,

Il ôte à son fruit l'aliment.

L'arbre n'en fait pas moins : tant le luxe sait plaire. Pour corriger le blé , Dieu permit aux moutons De retrancher l'excès des prodiges moissons.

Tout au travers ils se jetèrent,

Gâtèrent tout , et tout broutèrent ;

Tant que le ciel permit aux loups D'en croquer quelques-uns : ils les croquèrent tous ; S'ils ne le firent pas , du moins ils y tâchèrent.

Puis le ciel permit aux humains De punir ces derniers : les humains abusèrent

À leur tour des ordres divins.

De tous les animaux, l'homme a le plus de pente

A se porter dedans l'excès.

Il faudrait faire le procès Aux petits comme aux grands. Il n'est âme vivante Qui ne pêche en ceci. Rien de trop est un point Dont on parle sans cesse, et qu'on n'observe point.

Lato». AbsL, 190; Terent., Andr., act. x, se. 1, ▼. 61 et 62.

So»IA.

Nam id arbitrer Apprimè in vitâ esse utile, ut ne quid nimis.

Orientaux. Bidpcû, t. 1, p. 346 ; t. 3, p. 179.

LIVRE IX , FABLE XII

FABLE XII.-(i8i.)

Le Cierge.

C'est du séjour des dieux que les abeilles viennent. Les premières, dit-on, s'en allèrent loger

Au mont Hymette, et se gorger Des trésors qu'en ce lieu les zéphyrus entretiennent. Quant on eut des palais de ces filles du ciel Enlevé l'ambrosie en leurs chambres enclose.

Ou, pour dire en françois la chose,

Après que les ruches sans miel N'eurent plus que la cire, on fit mainte bougie;

Maint cierge aussi fut façonné.

Un d'eux voyant la terre en brique au feu durcie Vaincre l'effort des ails , il eut la même envie; Et, nouvel Empédocle aux flammes condamné

Par sa propre et pure folie , U se lança dedans. Ce fut mal raisonné : Ce cierge ne savoit grain de philosophie.

Tout en tout est divers : ôtez-vous de l'esprit Qu'aucun être ait été composé sur le vôtre. L'Empédocle de cire au brasier se fondit : Il n'étoit pas plus fou que l'autre.

Latih. Albert., 58; Abst.t 5a; Corner., 3 a i. F&auçau. GidlL Haud., 319.

Itat.ibhs. Capaceio, ag; Bnldi , 16.

a?4 FABLES DE LA. FONTAINE.

Jupiter et le Passager,

Oh ! combien le péril enrichirait les dieux,

Si nous nous souvenions des vœux qu'il nous fait faire!

Mais, le péril passé, Ton ne se souvient guère

De ce qu'on a promis aux cieux; On compte seulement ce qu'on doit à la terre. Jupiter, dit l'impie, est un bon créancier;

Il ne se sert jamais d'huissier.

Eh ! qu'est-ce donc que le tonnerre ?

Comment appelez-vous ces avertissements ?

Un passager, pendant l'orage, Avait voué cent bœufs au vainqueur des Titans. Il n'en avoit pas un : vouer cent éléphants

N'aurait pas coûté davantage.

Il brûla quelques os quand il fut au rivage : Au nez de Jupiter la fumée en monta.

Sire Jupin , dit-il , prends mon vœu ; le voilà : C'est un parfum de bœuf que ta grandeur respire. La fumée est ta part : je ne te dois plus rien.

Jupiter fit semblant de rire :

Mais, après quelques jours, le dieu l'attrapa bien,

Envoyant un songe lui dire Qu'un tel trésor étoit en tel lieu. L'homme au vœu

Courut au trésor comme au feu.

LITRE IX, FABLE XIII

Il trouva des voleurs; et n'ayant dans sa bourse

Qu'un écu pour toute ressource,

11 leur promit cent talents d'or ,

Bien comptés, et d'un tel trésor:

On l'avoit enterré dedans telle bourgade. L'endroit parut suspect aux voleurs ; de façon Qu'à notre prometteur l'un dit : Mon camarade , Tu te moques de nous; meurs, et va chez Pluton

Porter tes cent talents en don.

Gtacs. JEs.-Cor., x5, 18,47; II l5> l8 » 47* Lato». /. Poslh., i5; P. Cand., 45, 50; Beb.; Jls., 148. F&AxçAis. Guîl. Tard., 30; Guill. Tard., trad. du Pogg., aoa; Rab., 1 .4, c. 18 a 35; Guill. Haud., 30, 34, aao; Be/u., i38.

aa6 FABLES DE LA FONTAINE.

Le Chat et le Renard.

Le chat et le renard, comme beaux petits saints,

S'en alloient en pèlerinage.

C'étaient deux vrais tartufs , deux archipatelins , Deux francs patte-pelus, qui, des frais du voyage, Croquant mainte volaille, escroquant maint fromage,

S'indemnisoient à qui mieux mieux.

Le chemin étant long, et partant ennuyeux,

Pour l'accourir ils disputèrent.
 La dispute est d'un grand secours :
 Sans elle on dormiroit toujours.
 Nos pèlerins s'égosillèrent.
 Ayant bien disputé, l'on parla du prochain.
 Le renard au chat dit enfin :
 Tu prétends être fort habile; En sais-tu tant que moi ? J'ai cent ruses au sac. Non, dit l'autre, je n'ai qu'un tour dans mon bissac;
 Mais je soutiens qu'il en vaut mille.
 Eux de recommencer la dispute à Fenvi.
 Sur le que si , que non , tous deux étant ainsi ,
 Une meute apaisa la noise.
 Le chat dit au renard : Fouille en ton sac , ami;
 Cherche en ta cervelle matoise Un stratagème sûr : pour moi, voici le mien. À ces mots sur un arbre il grimpa bel et bien.

LIVRE IX, FABLE XIV

L'autre fit cent tours inutiles, Entra dans cent terriers, mit cent fois en défaut

Tous les confrères de Brifaut.
 Partout il tenta des asiles ;
 Et ce fut partout sans succès :
 La fumée y pourvut , ainsi que les bassets. Au sortir d'un terrier deux chiens aux pieds agiles
 L'étranglèrent du premier bond.
 Le trop d'expédients peut gâter une affaire : On perd du temps au choix, on tente, on veut tout faire. N'en ayons qu'un; mais qu'il soit bon»

Grecs. Prov. :

Multa novii tmlpes, sederinuveu* unum magnum.

Lato». Fab. Extrav. , 5; /. Gers., paraphr. supr. magnif. , tract, iv, par. 4; Corner., aio, 396; ffurtm. Schoppf., J. 3, c 10; FHit, «3 ; /. Regn., part. 1, f. aS.

Fiança». Mot. de Fr., 98; Rom. du Rea. (B. R. Gaagé , 68), fol. 99; JuL Afac/i.-E&traY. , 5 ; Guill. Haud. t a 55 ; P, Despr., 55; liens. , 70; Le Noble, 24.

Italiens. Ces, Pav., i44>

Espagnols. yjop.-Extrav. , 5 ; Seb. Mey , 5%.

Allemands. H, SteinU.~Ex\ x*s ; , 5.

Anglais. Ogilby, 5j.

Hollandais. Esopus-YLx\mathbf{r}^*v . , 5.

ROMAN DU RENART

Thiebert, par La confession, • Fait Dams Renard, la vérité; Si te venoient arrousté Tuit H chien
Guille-Buisson : '

Si te doint dex confession, Car me dit , or que tu feroies ?

Fuierois-tu, si me laieroies ?

* Et dist Thiebert, n*y auroit plus :

Ainsois monteroie lassas, Si regarderoie leur force ; Si je trouvoie ou crue ou fosse * Où je me peusse muchier , 4 Les lairoie outre chevauchier :

Et vous , Dams Renart, que fériés ?

Bien sai, vous vous en iriés; Si m'en lairrés convenir.

Attant a on véu venir Guille-Buisson et ses chiens.

Ici ne voi-je nul des miens, Sire Thiebert , ce dit Renart, Or traie chascun de son art.

* Thiebert % surnom du chat — * GuilU-Buisso*, nom fût à plaisir pour un chasseur qui bat les buissons. — 3 Crue , creux , carême, enfoncement du terrain. — * Muchier, cacher, se cacher.

LIVRE IX, FABLE XV

■»* %'»%^^m<^l»*>^^^»^^—*^^^»»%*l^»^%—^«^%r^^»^%i^%i%«fc%<%

Le Mari, la Femme et le Voleur.

Un mari fort amoureux,

Fort amoureux de sa femme, Bien qu'il fût jouissant, se croyoit malheureux.

Jamais œillade de la dame ,

Propos flatteur et gracieux ,

Mot d'amitié, ni doux sourire,

Défiant le pauvre sire, N'avoient fait soupçonner qu'il fût vraiment chéri.

Je le crois, c'étoit un mari.

Il ne tint point à l'hyménée

Que, content de sa destinée,

Il n'en remerciât les dieux.

Mais quoi ! si l'amour n'assaisonne

Les plaisirs que l'hymen nous donne,

Je ne vois pas qu'on en soit mieux.

Notre épouse étant donc de la sorte bâtie , Et n'ayant caressé son mari de sa vie , Il en faisoit sa plainte une nuit. Un voleur

Interrompt la doléance.

La pauvre femme eut si grand' peur,

Quelle chercha quelque assurance

Entre les bras de son époux.

Ami voleur, dit-il, sans toi ce bien si doux Me seroit inconnu 1 Prends donc en récompense

s3o FABLES DE LA FONTAINE.

Tout ce qui peut chez nous être à ta bienséance : Prends le logis aussi. Les voleurs ne sont pas

Gens honteux , ni fort délicats :

Celui-ci fit sa main.

J'infère de ce conte

Que la plus forte passion, C'est la peur : elle fait vaincre l'aversion; Et l'amour quelquefois : quelquefois il la dompte :

J'en ai pour preuve cet amaitf Qui brûla sa maison pour embrasser sa dame,

L'emportant à travers la flamme.

J'aime assez cet emportement; Le conte m'en a phi toujours infiniment :

Il est bien d'une âiqe espagnole ,

Et plus grande encore que folle.

Latins Jac. de Lenda, fol. 74, v°; Camer. , 38g. O mentaux. Bidpaï , t. a , p. 355.

LIVRE IX , FABLE XVI. a3l

Le Trésor et les deux Hommes.

Un homme n'ayant plus ni crédit ni ressource,

Et logeant le diable en sa bourse,

C'est-à-dire, n'y logeant rien,

S'imagina qu'il feroit bien De se pendre, et finir lui-même sa misère, Puisque aussi bien sans lui la faim le viendrait faire :

Genre de mort qui ne duit pas A gens peu curieux de goûter le trépas. Dans cette intention une vieille mesure Fut la scène où devoit se passer l'aventure : Il y porte une corde; et veut avec un clou Au haut d'un certain mur attacher le licou.

La muraille , vieille et peu forte , S'ébranle aux premiers coups, tombe avec un trésor. Notre désespéré le ramasse et l'emporte; Laisse là le licou , s'en retourne avec l'or, Sans compter : ronde ou non , la somme plut au sire. Tandis que le galant à grands pas se retire , L'homme au trésor arrive, et trouve son argent

Absent.

Quoi ! dit-il, sans mourir je perdrai cette somme ! Je ne me pendrai pas! Eh ! vraiment si ferai, Ou de corde je manquerai.

Le lacs étoit tout prêt, il n'y manquoit qu'un homme.

1 3a FAJBLES DE LA FONTAINE.

Celui-ci se l'attache, et se pend bien et beau.

Ce qui le consola, peut-être, Fut qu'un autre eût pour lui fait les frais du cordeau. Aussi-bien que l'argent le licou trouva maître.

L'avare rarement finit ses jours sans pleurs : Il a le moins de part au trésor qu'il enserre, Thésaurisant pour les voleurs, Pour ses parents, ou pour la terre.

Mais que dire du troc que la Fortune fit ? Ce sont là de ses traits ; elle s'en divertit : Plus le tour est bizarre, et plus elle est contente.

Cette déesse inconstante

Se mit alors en l'esprit

De voir un homme se pendre :

Et celui qui se pendit

S'y devoit le moins attendre.

Grues. AZs.-Cor., 384; Anlhol. grec., 1. i , c. 84. Latiics. Auson. , epigr. ai, a a ; Statil. Flacc; AbsU , 109. Français. Guill. Guerr. , 4 ; DiverL car. ; de La Frein. Vauq. , epigr.

Italiens. M. G. B. Cinih. GyraltL , Dec nona , nov. 8.

EtrAGicou. C. G. Tej. , fol. ai

L1VAË IX, FABLE XVII

Le Singe et le Chat.

Bertrand avec Raton , l'un singe et l'autre chat, Commensaux d'un logis 9 avoient un commun maître. D'animaux malfaisants c'étoit un très-bon plat : Ils n'y craignoient tous deux aucun, quel qu'il pût être. Trouvoit-on quelque chose au logis d'€ gâté ; L'on ne s'en prenoit point aux gens du voisinage : Bertrand déroboit tout; Raton, de son côté, Étoit moins attentif aux souris qu'au fromage.

Un jour, au coin du feu, nos deux maîtres fripons

Regardoient rôtir des marrons.

Les escroquer étoit une très-bonne affaire : Nos galants y voyoient double profit à faire , Leur bien premièrement, et puis le mal d'autrui. Bertrand dit à Raton : Frère , il faut aujourd'hui

Que tu fasses un coup de maître; Tire-moi ces marrons. Si Dieu m'avoit fait naître

Propre à tirer marrons du feu ,

Certes , marrons verraient beau jeu.

Aussitôt fait que dit : Raton, avec sa patte,

D'une manière délicate , Ecarte un peu la cendre, et retire les doigts;

Puis les reporte à plusieurs fois; Tire un marron, puis deux, et puis trois en escroque;

Et cependant Bertrand les croque.

Une servante vient : adieu mes gens. Raton N'étoit pas content , ce dit-on.

Aussi ne le sont pas la plupart de ces princes Qui , flattés d'un pareil emploi , Vont s'échauder en des provinces Pour le profit de quelque roi.

Latixs. iS'i'r. Majol., DiescanicuL, p. 100; Jac. Regn,t par. a , f. 39. Français. Eutrap., c. 7; Guill. Bouch., p. 186; P. Despr., 30; Sens., 109; Le Noble, 44.

LIVRE IX , FABLE XVIII

FABLE XVIU.-(»»o

Le Milan et le Rossignol.

Après que le milan, manifeste voleur,

Eut répandu l'alarme en tout le voisinage ,

Et fait crier sur lui les enfants du village,

Un rossignol tomba dans ses mains par malheur.

Le héraut du printemps lui demande la vie.

Aussi-bien, que manger en qui n'a que le son ?

Écoutez plutôt ma chanson :

Je vous raconterai Térée et son envie.

— Qui Térée? est-ce un mets propre pour les milans? — Non pas; c'étoit un roi dont les feux violents Me firent ressentir leur ardeur criminelle. Je m'en vais vous en dire une chanson si belle Qu'elle vous ravira * mon chant plaît à chacun.

Le milan alors lui réplique :

Vraiment, nous voici bien ! lorsque je suis à jeun,

Tu me viens parler de musique !

— J'en parle bien aux rois. — Quand un roi te prendra,

Tu peux lui conter ces merveilles :

Pour un milan , il s'en rira.

Ventre affamé n'a point d'oreilles.

Grecs. JEs.-Cor., 3 ; Ii 3 ; Mes., Ep-ja xat r.pupai , v. aoa et .s.

Nuv & awov ftafiXeuç fpfo , çpovíouat xat «oogÎç. o O J* îpnlj irpooitiirtv dni£ova irotxiXo'Eitp6v

T<|>ipu(X'év vgçígaat çtputv, ùvùxeam {Aspiapitù;.

a 36 fables de la fojvtainf.

fi &* iXtov , pauirrown irnrap|t4vi) âjiç' ovùxtom t MupfTO* rfo &* If 2irucpaT8C»c irpiç {xúôov fttiriv.

Aai(xovtn , ti X&oxzc ; l^iiv ù ce iroXXov àptíwv. Tç J* iic , ^ *' àv *y<» irip' dl^w , xai aoi£ôv, fobaav. A' itirvcv £* auc* i6tXir irotvsaopat, ^ffittottru. A<pptdv J* oax' ffftXu 7rpo; xpturaovac àm^tipiÇtiv. NtXDç t* çlptraí, irpo'ç t' atxirotv âX-yta ira^u.

lli fttar' tucoirâro; ipnÇ, Tavuaurrtoç flpviç.

Latins. Abst., 89, 9a; P. Cand., x33, i34, x35; J.Posth., 3; ^& , a 8.

Français. If or. de Fr., 49; G<i& Haud., 309, 355 ; P. Despr., 48 ; £«?u., x36; Jfor. de Maut., aa.

LIVRE IX, FABLE XIX

Le Berger et son Troupeau.

Quoi ! toujours il me manquera

Quelqu'un de ce peuple imbécile !

Toujours le loup m'en gobera !

J'aurai beau les compter ! ils étoient plus de mille, Et m'ont laissé ravir notre pauvre Robin!

Robin mouton, qui par la ville

Me suivoit pour un peu de pain, Et qui m'auroit suivi jusques au bout du monde! Hélas ! de ma musette il entendoit le son : il me sentoît venir de cent pas à la ronde.

Ah ! le pauvre Robin mouton !

Quand Guillot eut fini cette oraison funèbre, Et rendu de Robin la mémoire célèbre,

Il harangua tout le troupeau , Les chefs, la multitude, et jusqu'au moindre agneau ,

Les conjurant de tenir ferme :

Cela seul suffiroit pour écarter les loups. Foi de peuple d'honneur ils lui promirent tous

De ne bouger non plus qu'un terme.

Nous voulons, dirent-ils, étouffer le glouton

Qui nous a pris Robin mouton.

Chacun en répond sur sa tête.

Guillot les. crut, et leur fit fête.

a38 FABLES DE LA FONTAINE

Cependant, devant qu'il fût nuit, Il arriva nouvel encombre :

Un loup parut , tout le troupeau s'enfuit. Ce n'étoit pas un loup , ce n'en étoit que l'ombre.

Haranguez de méchants soldats ,

Us promettrent de faire rage :

Mais, au moindre danger, adieu tout leur courage; Votre exemple et vos cris ne les retiendront pas.

Latuts. Abst., 127.

Français. Très, des récréât.

Italiens. Guicc., Hor.tJerecr., p. 1*4.

Filf DU NEUVIEME LIVRK.

DISCOURS A MADAME DE LA SABLIERE

Iris, je vous louerais; il n'est que trop aisé :

Mais vous avez cent fois notre encens refuse;

En cela peu semblable au reste des mortelles,
Qui veulent tous les jours des louanges nouvelles.
Pas une ne s'endort à ce bruit si flatteur.
Je ne les blâme point; je souffre cette humeur :
Elle est commune aux dieux, aux monarques, aux belles.
Ce breuvage vanté par le peuple rimeur,
Le nectar, que l'on sert au maître du tonnerre,
Et dont nous enivrons tous les dieux de la terre,
C'est la louange, Iris. Vous ne la goûtez point: ;
D'autres propos chez vous récompensent ce point:
Propos, agréables commerces, Où le hasard fournit cent matières diverses;
Jusques-là qu'en votre entretien La bagatelle a part : le monde n'en croit rien.
T>aissons le monde et sa croyance.
La bagatelle, la science, Les chimères, le rien, tout est bon; je soutiens
Qu'il faut de tout aux entretiens :
C'est un parterre où Flore épand ses biens; Sur différentes fleurs l'abeille s'y repose,
Et fait du miel de toute chose.
Ce fondement posé, ne trouvez pas mauvais Qu'en ces fables aussi j'entremêle des traits
De certaine philosophie,
Subtile , engageante et hardie.
On l'appelle nouvelle. En avez -vous ou non
Oui parler? Ils disent donc
Que la bête est une machine; Qu'en elle tout se fait sans choix et par ressorts; Nul sentiment,
point d'âme, en elle tout est corps.
Telle est la montre qui chemine À pas toujours égaux , aveugle et sans dessein!
Ouvrez-la, lisez dans son sein : Mainte roue y tient lieu de tout l'esprit du monde;
La première y meut la seconde, Une troisième suit; elle sonne à la fin. Au dire de ces gens, la
bête est toute telle.
L'objet la frappe en un endroit :
Ce lieu frappé s'en va tout droit , Selon nous , au voisin en porter la nouvelle : Le sens de proche
en proche aussitôt la reçoit. L'impression se fait. Mais comment se fait-elle ?

Selon eux, par nécessité,
Sans passion , sans volonté :
L'animal se sent agité

LIVRE X, FABLE I. I

De mouvements que le vulgaire appelle Tristesse, joie, amour, plaisir, douleur cruelle,

Ou quelque autre de ces états.

Mais ce n'est point cela : ne vous y trompez pas. Qu'est-ce donc? Une montre. Et nous? C'est autre chose. Voici de la façon que Descartes l'expose : Descartes, ce mortel dont on eût fait un dieu

Chez les païens, et qui tient le milieu Entrel'homme et l'esprit; commeentre l'huître et l'homme ,
Le tient tel de nos gens, franche bête de somme. Voici, dis-je, comment raisonne cet auteur. Sur
tous les animaux , enfants du Créateur , J'ai le don de penser; et je sais que je pense. Or, vous savez,
Iris, de certaine science,

Que , quand la bête penseroit ,

La bête ne réfiéchiroit

Sur l'objet ni sur sa pensée.

Descartes va plus loin, et soutient nettement

Qu'elle ne pense nullement.

Vous n'êtes point embarrassée De le croire; ni moi. Cependant, quand au bois

Le bruit des cors , celui des voix , N'a donné nul relâche à la fuyante proie ,

Qu'en vain elle a mis ses efforts

À confondre et brouiller la voie, L'animal chargé d'ans, vieux cerf, et de dix cors, En suppose un
plus jeune, et l'oblige, par force, À présenter aux chiens une nouvelle amorce. Que de raisonne-
ments pour conserver ses jours! Le retour sur ses pas, les malices, les tours, il. 16

II\1 FABLES DE LA FONTAINE.

Et le change , et cent stratagèmes Dignes des plus grands chefs, dignes d'un meilleur soi On le
déchire après sa mort :

Ce sont tous ses honneurs suprêmes.

Quand la perdrix

Voit ses petits En danger, et n'ayant qu'une plume nouvelle Qui ne peut fuir encor par les airs le
trépas, Elle fait la blessée, et va traînant de l'aile, Attirant le chasseur et le chien sur ses pas , Dé-
tourne le danger, sauve ainsi sa famille; Et puis, quand le chasseur croit que son chien la pille, Elle
lui dit adieu, prend sa volée et rit De l'homme qui, confus, des yeux en vain la suit.

Non loin du nord il est un monde

Où l'on sait que les habitants

Vivent, ainsi qu'aux premiers temps,

Dans une ignorance profonde :

Je parle des humains; car, quant aux animaux,

> Ils y construisent des travaux Qui des torrents grossis arrêtent le ravage, Et font communiquer l'un et l'autre rivage. L'édifice résiste et dure en son entier : Après un lit de bois est un lit de mortier. Chaque castor agit : commune en est la tâche , Le vieux y fait marcher le jeune sans relâche; Maint maître d'oeuvre y court, et tient haut le bâton.

La république de Platon

LIVRE X, FABLE

Ne serait rien que l'apprentie De cette famille amphibie.

Ils savent en hiver élever leurs maisons, Passent les étangs sur des ponts , .

Fruit de leur art, savant ouvrage :

Et nos pareils ont beau le voir, Jusqu'à présent tout leur savoir Est de passer l'onde à la nage.

Que ces castors ne soient qu'un corps vide d'esprit , Jamais on ne pourra m'obliger à le croire. Mais voici beaucoup plus : écoutez ce récit

Que je tiens d'un roi plein de gloire. Le défenseur du nord vous sera mon garant : Je vais citer un prince aimé de la Victoire; Son nom seul est .un mur à l'empire ottoman : C'est le roi polonois. Jamais un roi ne ment.

Il dit donc que, sur sa frontière, Des animaux entre' eux ont guerre de tout temps : Le sang, qui se transmet des pères aux enfants,

En renouvelle la matière.

Ces animaux, dit-il, sont germains du renard.

Jamais la guerre avec tant d'art

Ne s'est faite parmi les hommeà ,

Non pas même au siècle où jious sommes. Corps-de-garde avancé , vedettes , espions , Embuscades, partis, et mille inventions D'une pernicieuse et maudite science, Fille du Styx , et mène des héros,

Exercent de ces animaux

Le bctn sens et l'expérience.

Pour chanter leurs combats , l'Âchéron nous devroi t

Rendre Homère. Ah ! s'il le rendoit, Et qu'il rendît aussi le rival d'Épicure , Que diroit ce dernier sur ces exemples-ci ? Ce que j'ai déjà dit ; qu'aux bêtes la nature Peut par les seuls ressorts opérer tout ceci ;

Que la mémoire est corporelle ; Et que , pour en venir aux exemples divers

. Que j'ai mis au jour dans ces vers,

L'animal n'a Besoin que d'elle.

L'objet, lorsqu'il revient, va dans son magasin

Chercher, par le même chemin,

L'image auparavant tracée, Qui sur les mêmes pas revient pareillement ,

' Sans le secours de la pensée ,

Causer un même événement.

Nous agissons tout autrement :

La volonté nous détermine, Non l'objet, ni l'instinct. Je parle, je chemine :

Je sens en moi certain agent;

Tout obéit dans ma machine

À ce principe intelligent.

Il est distinct du corps, se conçoit nettement,

Se conçoit mieux que le corps même :

De tous nos mouvements, c'est l'arbitre suprême.

Mais comment le corps l'entend-il ?

C'est là le point. Je vois l'outil Obéir à la main : mais la main , qui la guide ? Eh ! qui guide les cieux et leur course rapide?

LIVRE X, FABLE I. I

Quelque ange est attaché peut-être à ces grands corps. Un esprit vit en nous, et meut tous nos ressorts; L'impression se fait : le moyen , je l'ignore ; On ne l'apprend qu'au sein de la Divinité; Et, s'il faut en parler avec sincérité,

Descartes l'ignoroit encore.

Nous et lui là-dessus nous sommes tous égaux. Ce que je sais, Iris , c'est qu'en ces animaux

Dont je viens de citer l'exemple Cet esprit n'agit pas : l'homme seul est son temple. Aussi faut-il donner à l'animal un point

Que la plante après tout n'a point :

Cependant la plante respire.

Mais que répondra-t-on à ce que je vais dire ?

Deux rats cherchoient leur vie: ils trouvèrent un œuf.

Le dîné suffisoit à gens de cette espèce :

U n'étoit pas besoin qu'ils trouvassent un bœuf.

Pleins d'appétit et d'allégresse , Ils alloient de leur œuf manger chacun sa part, Quand un quidam parut : c'étoit maître renard.

Rencontre incommode et fâcheuse :

Car comment sauver l'œuf? Le bien emballer, Puis des pieds de devant ensemble le porter,

Ou le rouler , ou le traîner :

C'étoit chose impossible autant que hasardeuse.

Nécessité l'ingénieuse

Leur fournit une invention.

Comme ils pouvoient gagner leur habitation, L'écornifleur étant à demi-quart de lieue,

L'un se mit sur le dos, prit l'œuf entre ses bras ; Puis, malgré quelques heurts et quelques mauvais pas, L'autre le traîna par la queue.

Qu'on m'aille soutenir, après un tel récit, Que les bêtes n'ont point d'esprit !

Pour moi , si j'en étois le maître , Je leur en donnerais aussi-bien qu'aux enfants. Ceux-ci pensent-ils pas dès leurs plus jeunes ans ? Quelqu'un peut donc penser ne se pouvant connoître.

Par un exemple tout égal,

J'attribuerois à l'animal, Non point une raison selon notre manière, Mais beaucoup plus aussi qu'un aveugle ressort : Je subtiliserons un morceau de matière, Que l'on ne pourroit plus concevoir sans effort , Quintessence d'atome, extrait de la lumière, Je ne sais quoi plus vif et plus mobile encor Que le feu; car enfin , si le bois fait la flamme, La flamme, en s'épurant, peut-elle pas de l'âme Nous donner quelque idée ? et sort-il pas de l'or Des entrailles du plomb ? Je rendrais mon ouvrage Capable de sentir, juger, rien davantage,

Et juger imparfaitement; Sans qu'un singe jamais fit le moindre argument.

A l'égard de nous autres hommes, Je ferois notre lot infiniment plus fort ;

Nous aurions un double trésor :

L'un, cette âme pareille en tous tant que nous sommes,

LIVRE X, FABLE I

Sages, fous, enfants, idiots, Hôtes de l'univers sous le nom d'animaux : L'autre ^ encore une autre âme, entre nous et les anges

Commune en un certain degré;

Et ce trésor à part créé Suivroit parmi les airs les célestes phalanges , Entrerait dans un point sans en être pressé , Ne finirait jamais quoique ayant commencé;

Choses réelles , quoique étranges.

Tant que l'enfance durerait , Cette fille du ciel en nous ne paraîtrait

Qu'une tendre et foible lumière :

L'organe étant plus fort, la raison percerait

Les ténèbres de la matière,

Qui toujours envelopperait

L'autre âme imparfaite et grossière.

Latxhs. C / . So&n., e. i3;Plin., 1. S, e. 37; Hety*, 79; JV#V. Pcrq.9 36; Brus., 1. a , p. 80.

Faançais. Jmyot-Plut., Amour matera., \$ 7; Anlm. les plusadvis,, S 46.

a4& FABLES DE LA FONTAINE.

L'Homme et la Couleuvre.

Un homme vit une couleuvre :

Ah! méchante, dit-il, je m'en vais faire une œuvre

Agréable à tout l'univers !

A ces mots l'animal pervers

(C'est le serpent que je veux dire, Et non l'homme, on pourrait aisément s'y tromper), A ces mots le serpent se laissant attraper, Est pris, mis en un sac; et, ce qui fut le pire, On résolut sa mort, fût-il coupable ou non. Afin de le payer toutefois de raison,

L'autre lui fit cette harangue :

Symbole des ingrats ! être bon aux méchants, C'est être sot ; meurs donc : ta colère et tes dents Ne me nuiront jamais. Le serpent, en sa langue, Reprit du mieux qu'il put : S'il falloit condamner

Tous le» ingrats qui sont au monde ,

A qui pourroit-on pardonner?

Toi-tmême tu te fais ton procès : je me fonde Sur tes propres leçons , jette les yeux sur toi. Mes jours sont en tes mains, tranche-les; ta justice C'est ton utilité, ton plaisir, ton caprice :

Selon ces lois, condamne-moi;

Mais trouve bon qu'avec franchise

En mourant au moins je te dise

LIVRE X, FABLE II

Que le symbole des ingrats Ce n'est point le serpent ; c'est l'homme. Ces paroles Firent arrêter l'autre; il recula d'un pas. Enfin il repartit : Tes raisons sont frivoles : Jepourrais décider, car ce droit m'appartient; Mais rapportons-nous-en. Soit fait , dit le reptile. Une vache étoit là : l'on l'appelle; elle vient : Le cas est proposé. C'étoit chose facile ; Falloit-il pour cela, dit-elle, m'appeler? La couleuvre a raison : pourquoi dissimuler? Je nourris celui-ci depuis longues années; Il n'a sans mes bienfaits passe nulles journées; Tout n'est que pour lui seul; mon lait et mes enfants Le font à la maison revenir les mains pleines : Même j'ai rétabli sa santé, que les ans

Avaient altérée; et mes peines Ont pour but son plaisir ainsi que son besoin. Enfin me voilà vieille; il me laisse en un coin Sans herbe : s'il vouloit encor me laisser paître ! Mais je suis attachée; et si j'eusse eu pour maître Un serpent, eût-il su jamais pousser si loin L'ingratitude ? Adieu : j'ai dit ce que je pense. L'homme, tout étonné d'une telle sentence, Dit au serpent : Faut-il croire ce qu'elle dit ! C'est une radoteuse ; elle a perdu l'esprit. Croyons ce bœuf. Croyons, dit la rampante 'bête. Ainsi dit , ainsi fait. Le bœuf vient à pas lents. Quand il eut ruminé tout le cas en sa tête,

Il dit que du labeur des ans Pour nous seuls il portoit les soins les plus pesants,

a50 FABLES DE LA FONTAINE.

Parcourant sans cesser ce long cercle de peines Qui, revenant sur soi, ramenoit dans nos plaines Ce que Gérés nous donne et vend aux animaux ;

Que cette suite de travaux Pour récompense avoit, de tous tant que nous sommes, Force coups, peu de gré : puis, quand il étoit vieux On croyoit l'honorer chaque fois que les hommes Achetoient de son sang l'indulgence des dieux. Ainsi parla le bœuf. L'homme dit : Faisons taire

Cet ennuyeux déclamateur :

Il cherche de grands mots, et vient ici se faire,

Au lieu d'arbitre, accusateur.

Je le récuse aussi. L'arbre étant pris pour juge, Ce fut bien pis encore. Il servoit de refuge Contre le chaud, la pluie, et la fureur des vents : Pour nous seuls il ornoit les jardins et les champs : L'ombrage n'étoit pas le seul bien qu'il sût faire ; Il courboit sous les fruits. Cependant pour salaire Un rustre l'abattoit, c'étoit là son loyer; Quoique pendant tout l'an , libéral , il nous donne Ou des fleurs au printemps, ou du fruit en automne, L'ombre l'été, l'hiver les plaisirs du foyer. Que ne l'émondoit-on, sans prendre la cognée? De son tempérament, il eût en cor vécu* L'homme , trouvant mauvais que l'on l'eût convaincu , Voulut à toute force avoir cause gagnée. Je suis bien bon, dit-il , d'écouter ces gens-là ! Du sac et du serpent aussitôt il donna Contre les murs, tant qu'il tua la bête.

LIVRE X, FABLE II. **51

On en use ainsi chez les grands :

La raison les offense ; ils se mettent en tête Que tout est né pour eux, quadrupèdes et gens Et serpents.

Si quelqu'un desserre les dents, C'est un sot. J'en conviens : mais que faut-il donc faire ?

Parler de loin; ou bien se taire.

Latins. Phil. t a 8 ; P. Cand., a3; H. Scliopp. , 1. 3. c. 4; Corner., 383 ; Fab. ExtraT. , 4 ; Heijrn. ,174.

Français. Le Castoicm., conte 3; JtU» AfocA.-ErtraT. , 4.

Espagnols. Fro/w-Kxtrav., 4.

AixsMAirDé. Minn.-Zing. , 71; H. Suinh.~Extr&r. , 4.

Hollandais. Esopus-Yxtevt., 4.

Orientaux. Bidp., t. a , p. 276.

La Tortue et Us deux Canards.

Une tortue étoit, à la tête légère, Qui, lasse de son trou, voulut voir le pays. Volontiers on fait cas d'une terre étrangère : Volontiers gens boiteux haïssent le logis.

Deux canards, à qui la commère

Communiqua ce beau dessein, Lui dirent qu'ils avoient de quoi la satisfaire.

Voyez-vous ce large chemin ?^ Nous vous voiturerons, par l'air, en Amérique :

Vous verrez mainte république, Maint royaume , maint peuple , et vous profiterez Des différentes mœurs que vous remarquerez. Ulysse en fit autant. On ne s'attendoit guère

De voir Ulysse en cette affaire.

La tortue écouta la proposition.

Marché fait, les oiseaux forgent une machine

Pour transporter la pèlerine.

Dans la gueule, en travers, on lui passe un bâton. Serrez bien, dirent-ils; gardez de lâcher prise.

^ Puis chaque canard prend ce bâton par un bout. La tortue enlevée, on s'étonne partout

De voir aller en cette guise

L'animal lent , et sa maison ,

LIVRE X , FABLE III

Justement au milieu de l'un et l'autre oison. Miracle ! criaient-ils : venez voir dans les nues

Passer la reine des tortues.

La reine ! vraiment oui ; je la suis en effet : Ne vous en moquez point. Elle eût beaucoup mieux fait, De passer son chemin sans dire aucune chose; Car, lâchant le bâton en desserrant les dents, Elle tombe, elle crève aux pieds des regardants. Son indiscrétion de sa perte fut cause.

Imprudence , babil , et sottise vanité , Et vaine curiosité Ont ensemble étroit parentage :

Ce sont enfants tous d'un lignage.

Grecs. JEI.-Cor., 6z ; n 6x ; JEs.-Camer. , 60 , 38a ; Babr. Nevtl., S. Lato». Av., a; AbsL, 108 ; P. Cand.9 x 17 ; WaUch. , a ; Als., x4g. Français. G util. Haud. , i83 ; Batft fol. a 4 ; Beat» ,95; Jul. Mach.- Ar.t a.

Italie*!. Ces. Pav.9 xaa; Verdu* . , 36.

Espagnols. Y*opo-Av., a.

Allemands. H. Steinh.-Av, a.

Hollandais. Es o pus- Av., a.

Orientaux. Bidp., t. a, p. lia.

a54 FA3I/ES |>E LA. FONTALJNF.

Les Poissons et le Cormoran.

11 n'étoit point d'étang dans tout le voisinage Qu'un cormoran n'eût mis à contribution : Viviers et réservoirs lui payoient pension. Sa cuisine alloit bien : mais lorsque le long âge

Eut glacé le pauvre animal,

La même cuisine alla mal.

Tout cormoran se sert de pourvoyeur lui-même. Le nôtre, un peu trop vieux pour voir au fond des eaux ,

N'ayant ni filets ni réseaux ,

Souffrait une disette extrême.

Que fit-il? Le besoin, docteur en stratagème,

Lui fournit celui-ci. Sur le bord d'un étang

Cormoran vit une écrevisse.

Ma commère, dit-il, allez tout à l'instant

Porter un avis important A ce peuple : il faut qu'il périsse; Le maître de ce lieu dans huit jours péchera.

L'écrevisse en hâte s'en va
Conter le cas. Grande est l'ému te;
On court, on s'assemble, on députe
A l'oiseau : Seigneur cormoran, D'où vous vient cet avis? Quel est votre garant?
Êtes-vous sûr de cette affaire ?
N'y savez- vous remède? Et qu'est-il bon de faire?

LIVRE X , FABLE IV

Changer de lieu, dit-il. — Comment le ferons-nous? — N'en soyez point en soin : je vous porterai tous,

L'un après l'autre , en ma retraite.
Nul que Dieu seul et moi n'en connoît les chemins :
Il n'est demeure plus secrète.
Un vivier que Nature y creusa de ses mains,
Inconnu des traîtres humains,
Sauvera votre république.
On le crut Le peuple aquatique
L'un après l'autre fut porté
Sous ce rocher peu fréquente.
Là , cormoran le bon apôtre ,
Les ayant mis en un endroit
Transparent, peu creux, fort étroit, Vous les prenoit sans peine , un jour l'un , un jour l'autre.
Il leur apprit à leurs dépens Que l'on ne doit jamais avoir de confiance
En ceux qui sont mangeurs de gens.
Ils y perdirent peu, puisque l'humaine engeance En auroit aussi bien croqué sa bonne part.
Qu'importe qui vous mange , homme ou loup ? toute panse Me paroît une à cet égard :
Un jour plus tôt, un jour plus tard, Ce n'est pas grande différence.
OatiHTAuz. Bidpai, t. i, p. 357.
a 56 FABLES DE LA FONTAINE.
L' Enfouisseur tt son Compère.

k Un pincemaille avoit tant amassé ,
 Qu'il ne savoit où loger sa finance.
 L'avarice, compagne et sœur de l'ignorance,
 Le rendoit fort embarrassé
 Dans le choix d'un dépositaire :
 Car il en vouloit un, et voici sa raison. L'objet tente : il faudra que ce monceau s'altère
 Si je le laisse à la maison; Moi-même de mon bien je serai le larron. — Le larron? Quoi! jouir r
 c'est se voler soi-même ? Mon ami , j'ai pitié de ton erreur extrême.
 Apprends de moi cette leçon :
 Le bien n'est bien qu'en tant que l'on s'en peut défaire ; Sans cela c'est un mal. Veux-tu le réserver Pour un âge et des temps qui n'en ont plus que faire? La peine d'acquérir, le soin de conserver, Otent le prix à l'or qu'on croit si nécessaire.
 Pour se décharger d'un tel soin , Notre homme eût pu trouver des gens sûrs au besoin ; Il aime mieux la terre : et prenant son compère , Celui-ci l'aide. Ils vont enfouir le trésor. Au bout de quelque temps l'homme va voir son or.
 Il ne retrouva que le gîte.
 Soupçonnant à bon droit le compère , il va vite

LIVRE X, FABLE V. 15j

Lui dire : Apprêtez- vous; car il me reste enoör Quelques deniers : je veux les joindre à l'autre masse. Le compère aussitôt va remettre en sa place

L'argent' volé ; prétendant bien Tout reprendre à la fois, sans qu'il y manquât rien.
 Mais pour ce coup l'autre fut sage :
 U retint tout chez lui , résolu de jouir ,
 Plus n'entasser , plus n'enfouir.
 Et le pauvre voleur, ne trouvant plus son gage,
 Pensa tomber de sa hauteur.
 Il n'est pas malaise de tromper un trompeur.
 Laththb. Abs. , 169 ; Dem. rid. , p. 68 , Morùn., 43. Feajitçais. Guill. Bouch., p. 133; Très, des ré-
 créât., p. 182; Dît. cur. , L. Garon., cent. 5,ci; Lect. divert itÀXtun. Guicc. , Hor. de Recr. , fol. 33.
 a58 FABLES DE LA FONTAINE.
 Le Loup et les Bergers,

Un loup rempli d'humanité
(S'il en est de tels dans le monde)
Fit un jour sur sa cruauté, Quoiqu'il ne l'exerçât que par nécessité ,
Une réflexion profonde.
Je suis haï, dit-il; et de qui? de chacun.
Le loup est l'ennemi commun :
Chiens, chasseurs, villageois, s'assemblent pour sa perte;
Jupiter est là-haut étourdi de leurs cris : C'est par- là que de loups l'Angleterre est déserte;
On y mit notre tête à prix.
Il n'est hobereau qui ne fasse
Contre nous tels bans publier :
Il n'est marmot osant crier, Que du loup aussitôt sa mère ne menace.
Le tout pour un âne rogneux, Pour un mouton pouri , pour quelque chien hargneux ,
Dont j'aurai passé, mon envie.
Eh bien ! ne mangeons plus de chose ayant eu vie : Paisons l'herbe, broutons; mourons de faim
plutôt,
Est-ce une chose si cruelle ?
Vaut-il mieux s'attirer la haine universelle ? Disant ces mots, il vit des bergers, pour leur rôl,
Mangeant un agneau cuit en broche.
, LIVRE X, FABLE VI. a5ç)
Oh ! oh ! dit-il , je me reproche Le sang de cette gent : voilà ses gardiens
S'en repaissant eux et leurs chiens;
Et moi, loup, j'en ferai scrupule!
Non, par tous les dieux, non; je serois ridicule :
Thibaut l'agnelet passera,
Sans qu'à la broche je le mette; Et non-seulement lui , mais la mère qu'il tette,
Et le père qui l'engendra.
Ce loup avoit raison. Est-il dît qu'on nous voie
Faire festin de toute proie , Manger les animaux ; et nous les réduirons Aux mets de l'âge d'or
autant que nous pourrons !
Us n'auront ni croc ni marmite !

Bergers, bergers, le loup n'a tort

Que quand il n'est pas le plus fort :

Voulez- vous qu'il vive en ermite ?

Gates. Ms.-Cor., 3x8; ALs.-Camer. , i50.

Latins. Abst. , g ; Als. ,99.

Français. Mot, de France, 83 ; Guill. Haud., 27Ô ; Phil.Hegem., 20 . jémjrot-Plut. f Banq. des tu
sages, g 34 ; Vie d'Aratas.

a6o FABLES DE LA FONTAINE.

L'Araignée et V Hirondelle.

O Jupiter, qui sus de ton cerveau , Par un secret d'accouchement nouveau, Tirer Pallas, jadis
mon ennemie, Entends ma plainte une fois en ta vie ! Progné me vient enlever les morceaux; Cara-
colant , frisant l'air et les eaux , Elle me prend mes mouches à ma porte : Miennes je puis les dire ;
et mon réseau En seroit plein sans ce maudit oiseau, Je l'ai tissu de matière assez forte.

Ainsi, d'un discours insolent, Se plaignoit l'araignée autrefois tapissière,

Et qui, lors étant filandière, Prétendent enlacer tout insecte volant.

La sœur de Philomèle, attentive à sa proie, Malgré le bestion happoit mouches dans l'air, Pour
ses petits, pour elle impitoyable joie, Que ses enfans gloutons, d'un bec toujours ouvert, D'un ton
demi-formé, bégayante couvée, Demandoient par des cris encor mal entendus.

La pauvre araghe n'ayant plus Que la tête et les pieds , artisans superflus , Se vit elle-même enle-
vée :

LVHE X , FABLE VII.

L'hirondelle, en passant, emporta toile et tout, Et l'animal pendant au bout.

Jupin pour chaque état mit deux tables au monde : L'adroit, le vigilant, et le fort, sont assis

À la première ; et les petits

Mangent leur reste à la seconde.

Latijcs. Abst. , 4 ; Camew. ,291; Firg. , Géorg. ,1.4, v. x 3 et s. : Et manièus Proene pectus signala
criuntis. Omnia nam latè vastant, ipsasque 'volantes Ore feront dulcem nidis ùnmitibus escam.

Français. Guill Haud., 271.

AaG&Ais. Ogilb., 60.

a6a FABLES DE LA FONTAINE.

FABLE VIII- (»»••)

La Perdrix et les Coqs,

Parmi de certains coqs, incivils, peu galants,

Toujours en noise et turbulents,

Une perdrix étoit nourrie.

Son sexe et l'hospitalité, De la part de ces coqs , peuple à l'amour porté , Lui faisoient espérer beaucoup d'honnêteté : Ils feraient les honneurs de la ménagerie. Ce peuple, cependant, fort souvent en furie, Pour la dame étrangère ayant peu de respect, Lui donnoit fort souvent d'horribles coups de bec.

D'abord elle en fut affligée :

Mais sitôt qu'elle eut vu cette troupe enragée S'entre-battre elle-même, et se percer les flancs, Elle se consola : Ce sont leurs mœurs, dit-elle, Ne les accusons point ; plaignons plutôt ces gens :

Jupiter sur un seul modèle

N'a pas formé tous les esprits ; Il est des naturels de coqs et de perdrix. S'il dépendoit de moi vje passerais ma vie

En plus honnête compagnie.

Le maître de ces lieux en ordonne autrement;

Il nous prend avec des tonnelles,

LIVRE X, FABLE VIII

Nous loge avec des coqs, et nous coupe les ailes : C'est de l'homme qu'il faut se plaindre seulement.

Grecs. AZj.-Cor., zo; II 10.

Latins. P. Cand.9 i<4 ; 7. Posth., 10 ; Als.% 54; Fab. ant. Nil., o.

Français. GuUL Tard., x5; GuilL Moud., iS ; G. Corr., 74; P.

Dcspr., 90 ; Bens. , 61.

Le Chien à qui on a coupé les oreilles.

Qu'ai -je fait, pour me voir ainsi

Mutilé par mon propre maître ?

Le bel état où me voici !

Devant les autres chiens oserai-je paraître? O rois des animaux, ou plutôt leurs tyrans,

Qui vous feroit choses pareilles !

Ainsi croit Mouflar, jeune dogue; et les gens, Peu touchés de ses cris douloureux et perçants, Venoient de lui couper sans pitié les oreilles. Mouflar y croyoit perdre. Il vit avec le temps Qu'il y gagnoit beaucoup : car étant de nature À piller ses pareils , mainte mésaventure

L'auroit fait retourner chez lui Avec cette partie en cent lieux altérée : Chien hargneux a toujours l'oreille déchirée.

Le moins qu'on peut laisser de prise aux dents d'autrui, C'est le mieux. Quand on n'a qu'un endroit à défendre ,

On le munit , de peur d'esclandre.

Témoin maître Mouflar armé d'un gorgerin ; Du reste , ayant d'oreille autant que sur ma main ,

Un loup n'eût su par où le prendre.

LIVRE X , FABLE X. a

Le Berger et le Roi.

Deux démons à leur gré partagent notre vie , Et de son patrimoine ont chassé la raison ; Je ne vois point de cœur qui ne leur sacrifie : Si vous me demandez leur état et leur nom, J'appelle l'un Amour ; et l'autre , Ambition. Cette dernière étend le plus loin son empire :

Car même elle entre dans l'amour.

Je le ferois bien voir : mais mon but est de dire Comme un roi fit venir un berger à sa cour. Le conte est du bon temps , non du siècle où nous sommes.

Ce roi vit un troupeau qui couvrait tous les champs , Bien broutant , en bon corps , rapportant tous les ans , Grâce aux soins du berger, de très-notables sommes. Le berger plut au roi par ces soins diligents. Tu mérites , dit-il , d'être pasteur de gens : Laisse là tes moutons , viens conduire des hommes :

Je te fais juge souverain.

Voilà notre berger la balance à la main. *

Quoiqu'il n'eût guère vu d'autres gens qu'un ermite , Son troupeau , ses mâtons , le loup , et puis c'est tout , Il avoit du bon sens; le reste vient ensuite :

Bref, il en vint fort bien à bout.

L'ermite son voisin accourut pour lui dire :

a66 FABLES DE LA FONTAINE.

Veillé-je ? et n'est-ce point un songe que je vois ? Vous, favori ! vous, grand ! Défiez- vous des rois; Leur faveur est glissante ; on s'y trompe : et le pire , C'est qu'il en coûte cher ; de pareilles erreurs Ne produisent jamais que d'illustres malheurs. Vous ne connaissez pas l'attrait qui vous engage : Je vous parle en ami ; craignez tout. L'autre rit :

Et notre ermite poursuivit :

Voyez combien déjà la cour vous rend peu sage. Je crois voir cet aveugle à qui, dans un voyage,

Un serpent engourdi de froid Vint s'offrir sous la main : il le prit pour un fouet ; Le sien s'étoit perdu , tombant de sa ceinture. Il rendoit grâce au ciel de l'heureuse aventure , Quand un passant cria : Que tenez- vous 1 ô dieux ! Jetez cet animal traître et pernicieux , Ce serpent!— C'est un fouet. — C'est un serpent! vous dis-je A me tant tourmenter quel intérêt m'oblige? Prétendez- vous garder ce trésor? - — Pourquoi non? Mon fouet étoit usé , j'en retrouve un fort bon :

Vous n'en parlez que par envie.

L'aveugle enfin ne le crut pas;

Il en perdit bientôt la vie :

L'animal dégourdi piqua son homme au bras.

Quant à vous , j'ose vous prédire Qu'il vous arrivera quelque chose de pire. —Eh ! que me sauroit-il arriver que la mort? Mille dégoûts viendront, dit le prophète ermite. Il en vint en effet : l'ermite n'eut pas tort. Mainte peste de cour fit tant, par maint ressort,

LIVRE X, FABLE X. 267 t

Que la candeur du juge, ainsi que son mérite, Furent suspects au prince. On cabale , on suscite Accusateurs, et gens grevés par ses arrêts : De nos biens, dirent-ils, il s'est fait un palais. Le prince voulut voir ces richesses immenses. Il ne trouva partout que médiocrité, Louanges du désert et de la pauvreté;

C'étaient là ses magnificences.

Son fait, dit-on, consiste en des pierres de prix : Un grand coffre en est pleip , fermé de dix serrures , Lui-même ouvrit ce coffre , et rendit bien surpris

Tous les machineurs d'impostures. '

Le coffre étant ouvert, on y vit des lambeau! ,

L'habit d'un gardeur de troupeaux , v

Petit chapeau , jupon , panetière , houlette ,

Et, je pense, aussi sa musette.

Doux trésors, ce dit- il, chers gages , qui jamais *

N'attirâtes sur vous l'envie et le mensonge, Je vous reprends : sortons de ces riches palais

Comme l'on sortirait d'un songe !

Sire, pardonnez-moi cette exclamation :

J'avois prévu ma chute en montant sur le faite. ^

Je m'y suis trop complu : mais qui n'a dans la tête f

Un petit grain d'ambition ?

Feavçaxs. Fénelon, hûLd'Alib. ; Bours., Ésop. à la Cour, act. 5,

se. J •

Italiens. Giovann., ilpecoron. , giorn. a 5 uov. a. OaiiSTAux. Bidpait t. a, p. a 14, aao.

W%»^»*^*»^% %«%-%>« «.^^fc^^«.^«<^»V/«^*

fable! xi. -(199.)

Les Poissons et le Berger qui joue de la flûte.

Tircis , qui pour la seule Annette

Faisoit résonner les accords

D'une voix et d'une musette

Capables de toucher les morts,

Chantoit un jour le long des bords

D'une onde arrosant des prairies Dont Zéphyre habitoit les campagnes fleuries. Ânette cependant à la ligne pêchoit :

Mais nul poisson ne s'approchoit ;

La bergère perdoit ses peines.

Le berger, qui, par ses chansons,

Eût attiré des inhumaines, Crut , et crut mal , attirer des poissons. U leur chanta ceci : Citoyens de cette onde, Laissez votre naïade en sa grotte profonde; Venez voir un objet mille fois plus charmant. Ne craignez point d'entrer aux prisons de la belle :

Ce n'est qu'à nous qu'elle est cruelle.

Vous^erez traités doucement;

On n'en veut point à votre vie :

Un vivier vous attend , plus clair que fin cristal. Et quand à quelques-uns l'appât seroit fatal, Mourir des mains d' Annette est un sort que j'envie.

LIVRE X , FABLE XI

Ce discours cloquent ne fit pas grand effet ; L'auditoire étoit sourd aussi-bien que muet : Tircis eut beau prêcher. Ses paroles miellées

S'en étant au vent envolées, Il tendit un long rets. Voilà les poissons pris : Voilà les poissons mis aux pieds de la bergère.

O vous, pasteurs d'humains , et non pas de brebis, Rois , qui croyez gagner par raison les esprits

D'une multitude étrangère , Ce n'est jamais par-là que l'on en vient à bout;

Il y faut une autre manière :

Servez-vous de vos rets , la puissance fait tout.

Gieci. AZs.-Cor., i30; H, i30; Hérodote.

Latins. P. Cand.f 40; J.Posth., 11 3.

Français; JuL Mach.-Rem. y 7; GuiH. ffatuL, 218; Bens., 84; LeNobL,M.

Espagnols. Ysopo-Rem. , 7.

Allemands. H, Steinh.-Rem. , 7.

Hollandais. Esopus-Rem. , 7.

a^O FABLES DE LA. FONTAINE.

Les deux Perroquets , le Roi et son Fils.

Deux perroquets, l'un père et l'autre fils, Du rot d'un roi faisoient leur ordinaire : Deux demi-dieux , l'un fils et l'autre père, De ces oiseaux faisoient leurs favoris.

L'âge lioit une amitié sincère Entre ces gens : les deux pères s'aimoient ; Les deux enfants, malgré leur cœur frivole, L'un avec l'autre aussi s'accoutumoient, Nourris ensemble , et compagnons d'école. C'étoit beaucoup d'honneur au jeune perroquet; Car l'enfant étoit prince, et son père monarque. Par le tempérament que lui donna la Parque, Il aimoit les oiseaux. Un moineau fort coquet. Et le plus amoureux de toute la province, Faisoit aussi sa part des délices du prince. Ces deux rivaux un jour ensemble se jouants, Comme il arrive aux jeunes gens , Le jeu devint une querelle.

Le passereau peu circonspect S'attira de tels coups de bec, Que, demi-mort et traînant l'aile, On crut qu'il n'en pourrait guérir.

Le prince indigné fit mourir .

LIVRE X , FABLE XII. 27 I

Son perroquet. Le bruit en vint au père. L'infortuné vieillard crie et se désespéra, Le tout en vain ; ses cris sont superflus , L'oiseau parleur est déjà dans la barque : Pour dire mieux, l'oiseau ne parlant plus Fait qu'en fureur sur le fils du monarque Son père s'en va fondre, et lui crève les yeux. Il se sauve aussitôt; et choisit pour asile

Le haut d'un pin : là, dans Je sein des dieux , Il goûte sa vengeance en lieu sûr et tranquille. Le roi lui même y court, et dit pour l'attirer : Ami, reviens chez moi : que nous sert de pleurer ? Haine , vengeance et deuil, laissons tout à la porte. Je suis contraint de déclarer, Encor que ma douleur soit forte, Que le tort vient de nous : mon fils fut l'agresseur : Mon fils ! non ; c'est le Sort qui du coup est l'auteur. La Parque avoit écrit de tout temps en son livre Que l'un de nos enfants devoit cesser de vivre ,

L'autre de voir, par ce malheur.

Consolons-nous tous deux , et reviens dans ta cage. Le perroquet dit : Sire roi, Crois-tu qu'après un tel outrage Je me doive fier à toi ?

Tu m'allègues le Sort : prétends-tu, par ta foi, Me leurrer de l'appât d'un profane langage ? Mais que la Providence , ou bien que le Destin

Règle les affaires du monde , Il est écrit là -haut qu'au faite de ce pin , Ou dans quelque forêt profonde,

27? FABLES DE LA FOKTAÏFFE.

J'achèverai mes jours loin du fatal objet

Qui doit t'être un juste sujet De haine et de fureur. Je sais que la vengeance Est un morceau de roi; car vous vivez en dieux.

Tu veux oublier cette offense ; Je le crois : cependant il me faut , pour le mieux ,
Éviter ta main et tes yeux.

Sire roi, mon ami, va-t'en, tu perds ta peine;

Ne me parle point de retour :

L'absence est aussi-bien un remède à la haine

Qu'un appareil contre l'amour.

Ghbgs. JE*. -Cor., 141; n x4< ; Gabr., xx.

Latins. Phœdr. App. Burm. , 27 ; Rom. , 30 ; Golf. , 30 ; Nie. Perg. , 108 ; /. Posth. , xa3 ; Fab. ant. Nil ,65; P. Cand. t a x ; Corner. , 140 ; 267; Als.f xa6.

Français. Mot. de Fr.t o3; Tsop. / , 30; Jul. Mach., 30; Guili. Haud., x37 , a4x ; G. Corr. , a6; Baïf, fol. xax ; Sens., 29, 186.

Italiens. Acc.-Zucch,f 30; Tupp., 30.

Espagnols. Ysopo, 30.

Allemands. Minn.-Zing. , 34 ; H» Sieinh. , 30.

Anglais. Ogilb., a5.

Hollandais. Etopus, 30.

OnnvTAUx. Bidprû, t. 3 , p. 93.

TSOPET r.

FABI. V. XXX.

Du Vilain qui nourrit le Serpent.

Jadis ot nourris un vilain Une serpente et de ses mains,

Y S o P K T -I . wsifi A-xx.

Su (ilil&m oui txorrtf le Jèerpmt

LIVRE X, FABLE XII

Tenir et pestre la souloit, ' En telle guise comme il vouloit.

Un jour a li se courrousa Et la ferit et la blessa, • D'une coignée que il tint.

Après ne say comment ce avint , Qu'il fust povres et méridiens.

Si cuide bien li paysans 3 Que c'est meschief ait encouru Pour son serpent qu'il a féru.

A li vient et moult s'humilie Et du meffait merci li crie, En priant qu'elle li pardoint Dit li serpent : ne me fie point En toy ne en ta compaignie, Tant comme tu ayes ta cognie , De quoy m'as navré et battu :

Car encores m'en battras-tu , Se tu pues. Se say je de voir, 4 En desloyal ne puet avoir, Se merveilles n'est, loiauté.

Tost me pourroies faire bonté ; Mes se de bon cueur te repens, Je te pardoins , dist le serpens.

Quiconques unes fois mesfait, A peines a tant s'en retraits.

Se uns desloyaux donnoit miel Doit-on cuidier que ce soit fiel Cils qui une fois a véu , Com cils ne doit estre peu 5 Qui amis doit estre clamés Qui nen ne soit amés.

Pource, déboute l'en eau telle, 6

Le barat qui tapit sous l'ele.

Par cautelle convient mourir :

Cautelle ne doit signourir. 7

1 Pestre* pour paître, nourrir, àt pasoert. — * Fera, frappa, faferire. — 3 Cuide , croit. — i De voir, de vt*L — 5 Piut nourri. — <> Cautelle , ruse, finesse, dissimulation , de cautus on de caveo. — 7 Signourir, dominer, ôtre maître , seigneur.

LIVRE X , FA.BLE XIII. If

>**s%msm*+***+ ++*+<+^+

FABLE XIII.-(20i)

La Lionne et l'Ourse,

Mère lionne avoit perdu son faon :

Un chasseur l'avoit pris. La pauvre infortunée

Poussoit un tel rugissement , Que toute la forêt étoit importunée.

La nuit ni son obscurité ,

Son silence et ses autres charmes, De la reine des bois n'arrêtoient les vacarmes : Nul animal n'étoit du sommeil visité.

L'ourse en6n lui dit : Ma commère,

Un mot sans plus : Tous les enfants

Qui sont passés entre vos dents

N'avoient-ils ni père ni mère?

Us en avoient. S'il est ainsi, Et qu'aucun de leur mort n'ait nos têtes rompues,

Si tant de mères se sont tues,

Que ne vous taisez-vous aussi ?

— Moi, me taire! moi malheureuse!

Àh ! j'ai perdu mon 61s ! il me faudra traîner

Une vieillesse douloureuse !

Dites-moi, qui vous force à vous y condamner? — Hélas ! c'est le Destin , qui me hait. — Ces pa-roles Ont été de tout temps en la bouche de tous.

Misérables humains , ceci s'adresse à vous :

Zj6 FABLES DE LA FOMTAINE.

Je n'entends résonner que des plaintes frivoles. Quiconque , en pareil cas, se croit haï des cieux , Qu'il considère Hécube, il Tendra grâce aux dieux,

Gkxgs. jEs.~Cor.t 373.

Ortotaux. Bidpai, L 3 , p. 187,

LIVRE X, FABLE XIV

Les deux Aventuriers et le Talisman.

Aucun chemin de fleurs ne conduit à la gloire.

Je n'en veux pour téirtoin qu'Hercule et ses travaux :

Ce dieu n'a guère de rivaux ; J'en vois peu dans la fable, encor moins dans l'histoire. En voici pourtant un , que de vieux talismans Firent chercher fortune au pays des romans.

Il voyageoit de compagnie.

Son camarade et lui trouvèrent un poteau

Ayant au haut cet éoriteau :

« Seigneur aventurier, s'il te prend quelque envie « De voir ce que n'a vu nul chevalier errant,

« Tu n'as qu'à passer ce torrent ; « Puis , prenant dans tes bras un éléphant de pierre

a Que tu verras couché pap terre , « Le porter, d'une haleine, au sommet de ce mont «c Qui menace les cieux de son superbe front. » L'un des deux chevaliers saigna du nez : Si l'onde

Est rapide autant que profonde, Dit-il... et supposé qu'on la puisse passer, Pourquoi de 1 éléphant s'aller embarrasser ?

Quelle ridicule entreprise!

Le sage l'aura fait par tel art et de guise Qu'on le pourra porter peut-être quatre pas :

Mais jusqu'au haut du mont! d'une haleine ! il n'est pas Au pouvoir d'un mortel; à moins que la figure Ne soit d'un éléphant nain, pygmée, avorton.

Propre à mettre au bout d'un bâton :

Auquel cas, où l'honneur d'une telle aventure? On nous veut attraper dedans cette écriture; Ce sera quelque énigme à tromper un enfant: C'est pourquoi je vous laisse avec votre éléphant. Le raisonneur parti, l'aventureux se lance,

Les yeux clos, à travers cette eau.

Ni profondeur ni violence Ne purent l'arrêter; et, selon le critère, Il vit son éléphant couché sur l'autre rive. Il le prend, il l'emporte, au haut du mont arrive, Rencontre une esplanade, et puis une cité. Un cri par l'éléphant est aussitôt jeté :

Le peuple aussitôt sort en armes.

Tout autre aventurier, au bruit de ces alarmes, Auroit fui : celui-ci, loin de tourner le dos, Veut vendre au moins sa vie et mourir en héros. Il fut tout étonné d'ouïr cette cohorte Le proclamer monarque au lieu de son roi mort. Il ne se fit prier que de la bonne sorte ; Encor que le fardeau fût, dit-il, un peu fort. Sixte en disoit autant quand on le fit saint père :

(Seroit-ce bien une misère

Que d'être pape ou d'être roi ?) On reconnut bientôt son peu de bonne foi.

Fortune aveugle suit aveugle hardiesse.

A M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULD

Je me suis souvent dit , voyant de quelle sorte

L'homme agit, et qu'il se comporte En mille occasions comme les animaux :

Le roi de ces gens-là n'a pas moins de défauts

Que ses sujets; et la nature

A mis dans chaque créature Quelque grain d'une masse où puisent les esprits : J'entends les esprits corps,, et pétris de matière.

Je vais prouver ce que je dis.

À l'heure de l'affût, soit lorsque la lumière Précipite ses traits dans l'humide séjour, Soit lorsque le soleil rentre dans sa carrière , Et que, n'étant plus nuit, il n'est pas encor jour, Au bord de quelque bois sur un arbre je grimpe, Et, nouveau Jupiter, du haut de cet Olympe,

Je foudroie à discrétion

Un lapin qui n'y pensoit guère.

Je vois fuir aussitôt toute la nation

Des lapins qui sur la bruyère,

LIVRE X, FABLE XV

L'œil éveillé, l'oreille au guet, S'égay oient, et de thym parfumoient leur banquet.

Le bruit du coup fait que la bande

S'en va chercher sa sûreté

Dans la souterraine cité. Mais le danger s'oublie , et cette peur si grande S'évanouit bientôt : je revois les lapins , Plus gais qu'auparavant, revenir sous mes mains.

Ne reconnoît-on pas en cela les humains ?

Dispersés par quelque orage ,

À peine ils touchent le port,

Qu'ils vont hasarder encor

Même vent, même naufrage :

Vrais lapins, on les revoit

Sous les mains de la Fortune.

Joignons à cet exemple une chose commune.

Quand des chiens étrangers passent par quelque endroit Qui n'est pas de leur détroit ,

Je laisse à penser quelle fête !

Les chiens du lieu , n'ayant en tête Qu'un intérêt de gueule , à cris , à coups de dents

Vous accompagnent ces passants

Jusqu'aux conâns du territoire.

Un intérêt de bien , de grandeur et de gloire Aux gouverneurs d'états, à certains courtisans, A
gens de tous métiers , en fait tout autant faire. On nous voit tous, pour l'ordinaire,

Piller le survenant, nous jeter sur sa peau. La coquette et l'auteur sont de ce caractère :

Malheur à l'écrivain nouveau !

Le moins de gens qu'on peut à l'entour du gâteau;

C'est le droit du jeu, c'est l'affaire. Cent exemples pourraient appuyer mon discours :

Mais les ouvrages les plus courts Sont toujours les meilleurs. En cela j'ai pour guide Tous les
maîtres de l'art, et tiens qu'il faut laisser Dans les plus beaux sujets quelque chose à penser :

Ainsi ce discours doit cesser.

Vous, qui m'avez donné ce qu'il a de solide, Et dont la modestie égale k grandeur , Qui ne pûtes
jamais écouter sans pudeur

La louange la plus permise,

La plus juste et la mieux acquise; Vous en6n, dont à peine ai- je encore obtenu Que votre nom
reçût ici quelques hommages, Du temps et des censeurs défendant mes ouvrages, Comme un nom
qui, des ans et des peuples connu , Fait honneur à la France, en grands noms plus féconde

Qu'aucun climat de l'univers, Permettez-moi du moins d'apprendre à tout le monde Que vous
m'avez donné le sujet de ces vers.

LVRB X , FABLE XVI. ?83

Le Marchand, le Gentilhomme, le Pâtre et le Fils de roL

Quatre chercheurs de nouveaux mondes, Presque nus, échappés à la fureur des ondes, Un trafi-
quant, un noble, un pâtre, un fils de roi,

Réduits 'au sort de Bélisaire,

Demandoient aux passants de quoi

Pouvoir soulager leur misère.

De raconter quel sort les a voit assemblés, Quoique sous divers points tous quatre ils fussent nés

,

C'est un récit de longue haleine* Ils s'assirent enfin au bord d'une fontaine : Là, le conseil se tint
entre les pauvres gens. Le prince s'étendit sur le malheur des grands. Le pâtre fut d'avis qu'éloi-
gnant la pensée

De leur aventure passée Chacun fit de son mieux , et s'appliquât au soin

De pourvoir au commun besoin.

La plainte, ajouta-t-U, guérit-elle son homme? Travaillons : c'est de quoi nous mener jusqu'à
Rome. Un pâtre ainsi parler ! Ainsi parler ? croit-on Que le ciel n'ait donné qu'aux têtes couronnées

De l'esprit et de la raison; Et que de tout berger, comme de tout mouton,

Les connaissances soient bornées ?

L'avis de celui-ci fut d'abord trouvé bon Par les trois échoués aux bords de l'Amérique. p

L'un, c'était le marchand, savoit l'arithmétique : À tant par mois, dit-il, j'en donnerai leçon. ~

J'enseignerai la politique, Reprit le fils de roi. Le noble poursuivit : Moi, je sais le blason; j'en veux tenir école. Gomme si, devers l'Inde, on eût eu dans l'esprit La sottise vanité de ce jargon frivole ! Le pâtre dit : Amis, vous parlez bien; mais quoi ! Le mois a trente jours : jusqu'à cette échéance

Jeûnerons-nous, par votre foi?

Vous me donnez une espérance Belle, mais éloignée; et cependant j'ai faim. Qui pourvoira de nous au dîner de demain ?

Ou plutôt sur quelle assurance Fondez-vous , dites-moi , le souper d'aujourd'hui ?

Avant tout autre, c'est celui

Dont il s'agit. Votre science Est courte là -dessus : ma main y suppléera.

A ces mots le pâtre s'en va Dans un bois : il y fit des fagots , dont la vente , Pendant cette journée et pendant la suivante, Empêcha qu'un long jeûne à la fin ne fit tant Qu'ils allassent là-bas exercer leur talent.

Je conclus de cette aventure Qu'il ne faut pas tant d'art pour conserver ses jours :

Et , grâce aux dons de la nature , La main est le plus sûr et le plus prompt secours.

Orientaux. Bidpaï, t. 3 , p. 3ao.

LIVRE ONZIÈME

L* Lion.

Sultan léopard autrefois

Eut , ce dit-on , par mainte aubaine , . Force bœufs dans ses prés, force cerfs dans ses bois,

Force moutons parmi la plaine.

Il naquit un lion dans la forêt prochaine. Après les compliments et d'une et d'autre part ,

Comme entre grands il se pratique , , Le sultan 6t venir son visir le renard ,

Vieux routier et bon politique.

Tu crains, ce lui dit-il, lionceau mon voisin :

Son père est mort , que peut-il faire ?

Plains plutôt le pauvre orphelin,

Il a chez lui plus d'une affaire;

Et devra beaucoup au Destin S'il garde ce qu'il a sans tenter de conquête.

Le renard dit, branlant la tête :

Tels orphelins, seigneur., ne me font point pitié; 11 faut de celui-ci conserver l'amitié,

Ou s'efforcer de le détruire

IS6 FABLES DE LA FONTAINE.

Avant que la griffe et la dent Lui soit crue, et qu'il soit en état de nous nuire.

N'y perdez pas un seul moment.

J'ai fait son horoscope : il croîtra par la guerre ;

Ce sera le meilleur lion

Pour ses amis, qui soit sur terre :

Tâchez donc d'en être; sinon Tâchez de l'affaiblir. La harangue fut vaine. Le sultan dormoit lors , et dedans son domaine Chacun dormoit aussi, bêtes, gens : tant qu'enBn Le lionceau devint vrai lion. Le tocsin Sonne aussitôt sur lui ; l'alarme se promène

De toutes parts : et le visir , Consulté là-dessus , dit avec un soupir : Pourquoi l'irritez* vous? la chose est sans remède. En vain nous appelons mille gens à notre aide; Plus ils sont, plus il coûte, et je ne les tiens bons

Qu'à manger leur part des moutons.

Apaisez le lion : seul il passe en puissance Ce monde d'alliés vivant sur notre bien. Le lion en a trois qui ne lui coûtent rien, Son courage, sa force, avec sa vigilance. Jetez-lui promptement sous la griffe un mouton; S'il n'en est pas content, jetez -en davantage : Joignez-y quelque bœuf; choisissez , pour ce don ,

Tout le plus gras du pâturage.

Sauvez le reste ainsi. Ce conseil ne plut pas.

Il en prit mal ; et force états

Voisins du sultan en pâtirent :

Nul n'y gagna , tous y perdirent.

LIVRE XI, FABLE I

Quoi que fit ce monde ennemi, Celui qu'ils craignoient fut le maître.

Proposez- vous d'avoir le lion pour ami, Si vous voulez le laisser croître.

OirarrAux. Bidpaï, t. 1, p. 157.

y. B. On peut , je crois , reconnoître «nez de ressemblances entre ce morceau de fauteur oriental et la fable de La Fontaine pour ne pat craindre d'avancer que celle-ci fut inspirée par la lecture d'un ouvrage que notre fabuliste a si souvent mis à contribution dans ses derniers livres.

-j88 fables de la fontaine.

Les Dieux voulant instruire un Fils de Jupiter. POUR MONSEIGNEUR LE DUC DU MAINE.

Jupider eut un (ils, qui, se sentant du lieu

Dont il tiroit son origine,

Avoit l'âme toute divine.

L'enfance n'aime rien t celle du jeune dieu

Faisoit sa principale affaire

Des doux soins d'aimer et de plaire.

En lui l'amour et la raison Devancèrent le temps, dont les ailes légères N'amènent que trop tôt, hélas ! chaque saison. Flore aux regards rians, aux charmantes manières, Toucha d'abord le cœur du jeune Olympien. Ce que la passion peut inspirer d'adresse, Sentiments délicats et remplis de tendresse, Pleurs, soupirs, tout en fut : bref, il n'oublia rien. Le fils de Jupiter devoit, par sa naissance, Avoir un autre esprit, et d'autres dons des cieux ,

Que les enfants des autres dieux :

11 sembloit qu'il n'agit que par réminiscence, Et qu'il eût autrefois fait le métier d'amant ,

Tant il le fit parfaitement.

Jupiter cependant voulut le faire instruire. Il assembla les dieux , et dit : J'ai su conduire

LIVRE XI, FABLE II

Seul et sans compagnon jusqu'ici l'univers :

Mais il est des emplois divers

Qu'aux nouveaux dieux je distribue.

Sur cet enfant chéri j'ai donc jeté la vue : C'est mon sang; tout est plein déjà de ses autels. Afin de mériter le rang des immortels , Il faut qu'il sache tout. Le maître du tonnerre Eut à peine achevé, que chacun applaudit. Pour savoir tout, l'enfant n'avoit que trop d'esprit.

Je veux , dit le dieu de la guerre,

Lui montrer moi-même cet art

Par qui maints héros ont eu part Aux honneurs de l'Olympe et grossi cet empire.

Je serai son maître de lyre ,

Dit le blond et docte Apollon.

Et moi , reprit Hercule à la peau de lion ,

Son maître à surmonter les vices, A dompter les transports, monstres empoisonneurs, Comme hydres renaissant sans cesse dans les cœurs :

Ennemi des molles délices, Il apprendra de moi les sentiers peu battus Qui mènent aux honneurs sur les pas des vertus.

Quand ce vint au dieu de Cythère ,

Il dit qu'il lui montrerait tout.

L'Amour avoit raison. De quoi ne vient à bout L'esprit joint au désir de plaire?

ago FABLES DE LA FONTAINE.

Le Fermier y le Chien et le Renard.

Le loup et le renard sont detranges voisins ! Je ne bâtirai point autour de leur demeure.

Ce dernier guettoit à toute heure Les poules d'un fermier; et, quoique des plus fins, Il n'avoit pu donner d'atteinte à la volaille. D'une part l'appétit, de l'autre le danger, N'étoient pas au compère un embarras léger.

Hé quoi ! dit-il , cette canaille

Se moque impunément de moi !

Je vais, je viens, je me travaille, J'imagine cent tours : le rustre, en paix chez soi, Vous fait argent de tout, convertit en monnoie Ses chapons, sa poulaille; il en a même au croc : Et moi, maître passé, quand j'attrape un vieux coq,

Je suis au comble de la joie !

Pourquoi sire Jupin m'a-t-il donc appelé Au métier de renard ? Je jure les puissances De l'Olympe et du Styx , il en sera parlé.

Roulant en son cœur ces vengeances, Il choisit une nuit libérale en pavots : Chacun étoit plongé dans un profond repos; Le maître du logis, les valets, le chien même , Poules, poulets, chapons, tout dormoit. Le fermier,

LIVRE XI, FABLE II^e. 201

Laissant ouvert son poulailler',

Commit une sottise extrême.

Le voleur tourne tant , qu'il entre au lieu guetté , Le dépeuple, remplit de meurtres la cité.

Les marques de sa cruauté Parurent avec l'aube : on vit un étalage

De corps sanglants et de carnage.

Peu s'en fallut que le soleil Ne rebroussât d'horreur vers le manoir liquide.

Tel , et d'un spectacle pareil , Apollon irrité contre le fier Àtride Joncha son camp de morts : on vit presque détruit L'ost des Grecs, et ce fut l'ouvrage d'une nuit.

Tel encore autour de sa tente

Ajax, à l'âme impatiente, De moutons et de boucs fit un vaste débris , Croyant tuer en eux son concurrent Ulysse

Et les auteurs de l'injustice

Par qui l'autre emporta le prix.

Le renard, autre Ajax aux volailles funeste, Emporte ce qu'il peut, laisse étendu le reste. Le maître ne trouva de recours qu'à crier Contre ses gens, son chien : c'est l'ordinaire usage. Ah ! maudit animal, qui n'es bon qu'à noyer, Que n'avertissois-tu dès l'abord du carnage! — Que ne l'évitiez-vous ! c'eût été plus tôt fait : Si vous, maître et fermier, à qui touche le fait, Dormez sans avoir soin que la porte soit close, Voulez-vous que moi, chien , qui n'ai rien à la chose; ? Sans aucun intérêt je perde le repos ?

a<)2 FABLES DE LA FONTAINE.

Ce chien parloit très à propos :

Son raisonnement pouvoit être Fort bon dans la bouche d'un maître ; Mais n'étant que d'un simple chien , On trouva qu'il ne valoit rien :

On vous sangla le pauvre drille.

Toi donc, qui que tu sois, ô père de famille (Et je ne t'ai jamais envié cet honneur), T'attendre aux yeux d'autrui , quand tu dors , c'est erreur Couche-toi le dernier, et vois fermer ta porte.

Que, si quelque affaire t'importe,

Ne la fais point par procureur.

Latiks. Abst.j 14a-

LIVRE XI , FABLE IV. 2g

Le Songe d'un Habitant du Mogoi,

Jadis certain Mogol vit en songe un visir Aux champs élyséens possesseur d'un plaisir Aussi pur qu'infini, tant en prix qu'en durée : Le même songeur vit en une autre contrée

Un ermite entouré de feux, Qui touchoit de pitié même les malheureux. Le cas parut étrange et contre l'ordinaire : Minos en ces deux morts sembloit s'être mépris. Le dormeur s'éveilla, tant il en fut surpris. Dans ce songe pourtant soupçonnant du mystère,

Il se fit expliquer l'affaire.

L'interprète lui dit : 'Ne vous étonnez point : Votre songe a du sens; et si j'ai sur ce point

Acquis tant soit peu d'habitude, C'est un avis des dieux. Pendant l'humain séjour, Ce visir quelquefois cherchoit la solitude; Cet ermite aux visirs alloit faire sa cour.

Si j'osois ajouter au mot de l'interprète, J'inspirerais ici l'amour de la retraite : Elle offre à ses amants des biens sans embarras, Biens purs, présents du ciel , qui naissent sous les pas. Solitude, où je trouve une douceur secrète,

Lieux que j'aimai toujours, ne pourrai-je jamais,

Loin du monde et du bruit, goûter l'ombre et le frais!

Oh ! qui m'arrêtera sous vos spmbres asiles !

Quand pourront les neuf sœurs , loin des cours et des villes,

M9 occuper tout entier , et m apprendre des cieux

Les divers mouvements inconnus à nos yeux ,

Les noms et les vertus de ces clartés errantes

Par qui sont nos destins et nos mœurs différentes !

Que si je ne suis né pour de si grands. projets,

Du moins que les. ruisseaux m'offrent de doux objets!

Que je peigne en mes vers quelque rive fleurie !

La Parque à filets d'or n'ourdira point ma vie,

Je ne dormirai point sous de riches lambris :

Mais voit-on que le somme en perde de son prix ?

En est-il moins profond et moins plein de délices?

Je lui voue au désert de nouveaux sacrifices.

Quand le moment viendra d'aller trouver les morts,

J'aurai vécu sans soins, et mourrai sans remords.

Virgil. Georg., 1. n, v. 475 et s.; v. 483 et s.; v. 488 et s. Orikhtaux. Bibl. orient. d'Herb. , t, 6 , p. 559.

LIVRE XI , FABLE V. ag

Le Lion , le Singe et les deux Anes.

Le lion , pour bien gouverner,

Voulant apprendre la morale,

Se fit, un beau jour, amener Le singe, maître es arts chez la gent animale. La première leçon que donna le régent Fut celle-ci : Grand roi, pour régner sagement

Il faut que tout prince préfère Le zèle de l'état à certain mouvement

Qu'on appelle communément

Amour-propre; car c'est le père,

C'est l'auteur de tous les défauts

Que l'on remarque aux animaux.

Vouloir que de tout point ce sentiment vous quitte,

Ce n'est pas chose si petite

Qu'on en vienne à bout en un jour :

C'est beaucoup de pouvoir modérer cet amour.

Par-là votre personne auguste

N'admettra jamais rien en soi

De ridicule ni d'injuste.

Donne-moi, repartit le roi, v

Des exemples de l'un et l'autre.

Toute espèce , dit le docteur,

Et je commence par la nôtre,

Toute profession s'estime dans son cœur,

Traite les autres d'ignorantes,

Les qualifie impertinentes; Et semblables discours qui ne nous coûtent rien. L'amour-propre , au rebours, fait qu'au degré suprême On porte ses pareils; car c'est un bon moyen

De s'élever aussi soi-même.

De tout ce que dessus j'argumente très-bien Qu'ici-bas maint talent n'est que pure grimace , Ca-bale , et certain art de se faire valoir Mieux su des ignorants que des gens de savoir.

L'autre jour, suivant à la trace Deux ânes qui , prenant tour à tour l'encensoir, Se louoient tour à tour, comme c'est la manière , J'ouïs que l'un des deux disoit à son confrère : Seigneur, trouvez-vous pas bien injuste et bien sot L'homme, cet animal si parfait? Il profane

Notre auguste nom, traitant d'âne Quiconque est ignorant, d'esprit lourd, idiot :

I II abuse encore d'un mot, Et traite notre rire et nos discours de braire. Les humains sont plai-sants de prétendre exceller Par-dessus nous! Non, non; c'est à vous de parler,

À leurs orateurs de se taire :

Voilà les vrais brailards. Mais laissons là ces gens :

Vous m'entendez , je vous entendu ;

Il suffit. Et quant aux merveilles Dont votre divin chant vient frapper les oreilles , Philomèle est, au prix, novice dans cet art :

LIVRE XI, FABLE V

Vous surpassez Lambert. L'autre baudet repart : Seigneur, j'admire en vous des qualités pareilles. Ces ânes, non contents de s'être ainsi grattés,

S'en allèrent dans les cités L'un l'autre se prôner : chacun d'eux croyoit faire, En prisant ses pareils, une fort bonne affaire, Prétendant que l'honneur en reviendrait sur lui.

J'en connois beaucoup aujourd'hui, Non parmi les baudets , mais parmi les puissances , Que le ciel voulut mettre en de plus hauts degrés , Qui changeraient entre eux les simples excellences,

S'ils osoient, en des majestés.

J'en dis peut-être plus qu'il ne faut, et suppose Que votre majesté gardera le secret.

Elle avoit souhaité d'apprendre quelque trait

Qui lui fît voir, entre autre chose , L'amour-propre donnant du ridicule aux gens. L'injuste aura son tour : il y faut. plus de temps. Ainsi parla ce singe. On ne m'a pas su dire S'il traita l'autre point, car il est délicat; Et notre maître es arts, qui n'étoit pas un fat, Regardoit ce lion comme un terrible sire.

FaurçAis. Clém. Marot, Frillepipes à Sagon.

Ce Hnct et Sagon se jouent ; Par escrit l'on l'autre se louent , Et semblent, tant ils s'entre-flatteut.

Deux vieux ânes qui s'eutrc-gratteut.

Le Loup et Lé Renard.

Mais d'où vient qu'au renard Ésope accorde un point, C'est d'exceller en tours pleins de matoiserie? J'en cherche la raison et ne la trouve point. Quand le loup a besoin de défendre sa vie,

Ou d'attaquer celle d'autrui ,

N'en sait-il pas alitant que lui?

Je crois qu'il en sait plus; et j'oserois peut-être Avec quelque raison contredire mon maître. Voici pourtant un cas où tout l'honneur échet A l'hôte des terriers. Un soir il aperçut La lune au fond d'un puits : l'orbiculaire image

Lui parut un ample fromage.

Deux seaux alternativement

Puisoient le liquide élément :

Notre renard, pressé par une faim canine, S'accommode en celui qu'au haut de la machine

L'autre seau tenoit suspendu.

Voilà l'animal descendu,

Tiré d'erreur, mais fort en peine,

Et voyant sa perte prochaine :

Car comment remonter, si quelque autre affamé,

De la même image charmé ,

Et succédant à sa misère, Par le même chemin ne le droit d'affaire ? Deux jours s'étoient passés sans qu'aucun vînt au puits.

LIVRE XI, FABLE VI

Le temps , qui toujours marche , avoit pendant deux nuits

Échancré, selon l'ordinaire, De l'astre au front d'argent la face circulaire.

Sire renard étoit désespéré.

Compère loup, le gosier altéré,

Passe par-là : l'autre dit : Camarade , Je vous veux régaler; voyez- vous cet objet? C'est un fromage exquis. Le dieu Faune l'a fait :

La vache lo donna le lait.

Jupiter, s'il étoit malade, Reprendrait l'appétit en tâtant d'un tel mets.

J'en ai mangé cette échancrure; Le reste vous sera suffisante pâture.

Descendez dans un seau que j'ai là mis exprès. . Bien qu'au moins mal qu'il put il ajustât l'histoire,

Le loup fut un sot de le croire :

Il descend; et son poids, emportant l'autre part,

Reguinde en haut maître renard.

Ne nous en moquons point : nous nous laissons séduire Sur aussi peu de fondement ; Et chacun croit fort aisément Ce qu'il craint et ce qu'il désire.

Latins. Fab. collect., 9; Hartm. Scft., 1. 4, c. 2; /. Regn., part. 1, fab. 9; IValch.y xo.

Français. Rom. du Reu. (B. R. Cangé , 68) , fol. 9, 3g et s.; Reuart le contrefait (Bibl. du Roi , n. 7630-4) » fol. 48 et ».; Mar. de Fr. , 49 > le Caatoiem., conte 18 ; Jul. Mach. , collect. 9.

Espagnols. Ysopo , collect. 9.

Allemands. H. Steinh. , collect. 9.

Hollandais. Esopus, collect. 9.

300 FABLES DE LA FONTAINE.

RENART LE CONTREFAIT

An un destour d'une abaie Qui sembloit bien estre erbaie l A renars un grand puis trouvé.

L'a c'est renars bien esprové, Que il y trouva mereveilles :

Car il avoit on puis deus seilles ; * Quant l'une vient, et l'autre vait.

Et Renars qui tant mal a fait Desuis le puis c'est apouiez 3 Con cils qui fu moût esmaiez, Et dist :
Puisque ge rien ne voi , 6e buvrai, que des ier ai soi : 4 Une soille vois sur cel puis , Ge buvrai se an-
trer i puis.

Renars qui fait maintes merveille Est antrez tout dedans la seille :

Il n'an sot mot quant il avale. s Jà y aura ancontre maie. 6 Quant se sant en l'aive chéus, ' Lors
sot-il qu'il est decéhus , Lors dist : A maie fin , puist traire Qui cest angin fist ou fist faire.

Or peut boire s'il a talent; Mais il se va moût de malant :

La soif trespasée li est Pour le mal que venus li est.

Nulle fois, si grant fain ne tient Qui ne s'anvoist quant periz vient. 8

LIVRE XI, FABLE VI. 30

Or avint donques a cel tans Que issangrins et maz et lans S'an issi de une grant lande.

Car quérir H convint viande :

Car la fain le destraint forment.

Tournez s'an est iréement.

Vers la maison, a ses randus Les granz galoz est là tandus.

Le païs a trouvé gasté.

Ci a, dist-il, assez lasté.

Ansin que tant pallant ala Que il trouva ammi sa voie Le puis ou renars s'esbenoie.

De lez le puis c'est arestez De paure escheoire aprestez :

Mes Tescheoire li est trop loing.

Lors mist dans le puis son groin g Que il ne set mes que il face. Vit en l'iau son ombre et sa face.

Cuida fust sa famé Hersanz.

Lors po de deul issi dou sanz, *> Cuida renars fust avec L Pource que jalons fust de L , Et dist :
Moût par suis escharniz Par ma famé, maz et honniz Que renars ansinc m'a fortraite Et céans avec
lui a traite. '

Lors dist : Pute orde vis provée, Avec renars vous ai trouvée.

Lors a huilé une grant foiz :

Au contremont revint la voie.

Ansinc comme il dit, elle dit.

Lors ot issangrin grant despit Et dit : Torde vix me degiegne Ce Dieux veut que james la tiegne
Ge li batrai si bien la teste Que james jor n'ira a feste.

Et la voix feste respondi Tout ansinc comme cik lou di.

A feste, di-ge, dist li loups, James par toi ne serai cous.

Serai cous , se respont la voiz.

Lors fu li loups prins a la poiz.

Cuide qu*el die : Coubs sera Et il jure que non sera.

Si grant ire an prant et si mal Que par po qu'il ne saute aval.

Queque issangrin se maintenoit Et renars tos coi* se tenoit :

Quant il Tôt bien laissié sechier Si le commança a buichier : to Sire issangrin, sire issangrin Ne
puis mes aler nul chemin Que je ne soi gaitiez par toi A nuz mangeroie sanz toi Bon morciau que tu
n an eusses Puisque au pais me seusses, Ne me puis mes esbenoier , N'an nul chemin si desvoier,
Compères, que ne me stuez Dont plussors foiz vous m'annuiez ; Maintes fois sui a bon propos, ' An
aise, an solaz, en repos, Si comme or ci suis acostez Dont vous, compères, m'an ostez;

LIVRE XI, FABLE VI. 30

De se estes moût antaichié.

Compères., vous faites pechié :

Ansinc ne vous feroie mie Que vous tossise bonne vie : " Ge me vouloie sonmeiller, Mes vous
m'avez fait esveiller.

Reposer an nuit ne pèumes , Pour ce que trop de poine èusmes A ses aigniax a pasturer Qui ne
nous lessent vif durer :

Que sa aval tant an avons Que nous que faire n'an savons :

Nous an sommes tuit annuié.

Lors c'est issangrin escrié :

Compères , foi que doi ma vie,
Cilec ne vous savoie mie;
Mes cileques me guermantoie
De Hersan que vehue avoie.
Amis, el ne set qu'elle dit,
Qu'elle est malade durement,
An cui sauras bien se ge ment
Tant a fie ses aigniaux tuez
Que tout li cuers l'an est muez-
Nous n'avons saval autre avoir.
Or li huiche se ge di voir
Lors huiche a renaît : voir dit.
La voix respont amont voir dit : ,a
Et lors croit Issangrin et sant
Que tout se li respont Hersant
Lors dist renaît comme a pancez :
Compères , a ce n'apancez
Que jà sa aval soiens entaichié
Ne de folie ne de pechié :
Car c'est paradis proprement
Où nulz ne jure ne ne mant ;
30/| FABLES DE LA FONT A INT.
Ne nulz plus pechier n'i pourra, Ne n'a mal ne jà ne morra :
Tuit sommes de pechié osté , Et tuit nostre pechié quité :
James nulz ne s'an quiert partir, Tant peut de délices santir.
Pour Dieu, renaît, or me di dont
An cel païs quelz gens i sont ?
Dit renaît : Je le te dirai ,
Ne jà mot ne t an mantirai :
Sa aval sont les gueaigneries , ,3

Bochaige , bois et praaries.
Nulz n'ia ne froit ne durté ,
Tant est li airs de grant purté.
James nus malades n'i iert
Et sa quanque il li affiert,
Et tousjors sont fort et legier
Et bon apetit de mangier :
Toute la praerie est plaine
De chastrons gras , vestus de laine , ' 4
De genices, de pourcelez,
D'oies grâces et de poulez,
Autant conme d'herbes y a ,
Défiance, ne garde n'i a;
Car eils qui plus tuer an peut
Plus aprochier de Dieu se peut.
Si pesant sont, si angroisiez zS
Que tousjours les treuve hon couchiez,
Et de tel eur est cilz leus
Qui un an tue, il an vient ij.
Quant issangrin renaît oy An son cuer moût s'an esjoy, Des dans commence a quoquer ,

LIVBE XI, FABLE VI. 305

Ne pance mie à se moquer.
Et bien pance que il dist voir : t6
Donc ni sont , dist-il , moine noir ?
N'i a nulle noire abaie.
Telle plante n'i éust mie.
Il desprendroient bien paradis , Certes et ne fussent que dix.

Dit Issangrin ; las ! que n'i sui Trestout méisse a essui, N'i convenist jà venir moine; Pour Dieu, chiers amis, car m'i moine; Mais , pour Dieu , ancores me contes Ce dont j'oï voulantiers le conte :

Des chastrons gras que tu me diz Ge ne sai se tu voir m'an diz.

Dit renais : Ge te le di bien, Li plus ne meurent d'autre rien :

Délivrer ne nous an povons , Ne nul autre ebant nous a'oons, Tant nous font d'anui et de haire . .
. Ne sai que nous en pensons faire.

A ! chiers compère , ge te proi Que me metes aveques toi :

Certes bien t'an délivrerai Et tant et plus an mangerai.

Compères, doriques puisque viaux, '?

Que avec moi venir an viaux, Trestouz maus talans si pardone, '* Et trestout , quanque tu as ,
done Et des cileques tant de suis

II

306 FABLES DE LA FONTAIEUE.

Et dès maintenant ge t'avis Antre an celle wuide soille ; Adonques verras marevoille, Jusques
lors ne la peus véoir Que tu puisses dedans seoir; Car iqui est toute l'antrée Par où bon antre an la
contrée.

Li lous qui grant dessir a voit Que an celle contrée soit , N'i gîta pas bien son avis :

Tantost an la soille c'est mis A sa douleur et a sa poine Et la polie aval le moine. *»

Renars aval point ne demeure Tantost est venus au desseure :

Anmi le puis s'antrancontrèrent ao Que l'uns à l'autre se montrèrent.

Ce dist le lous : Où alez vous ?

Ge m'an aloie aveques vous :

Ge vois aval et vous montez :

Pourcoi est? or le me contez.

Compères, ne vous esmaiez, " Mes vous tenez par bien paiez, Ne ne vous an esmaiez mie Que an-
sinc va de ceste vie.

L'un monte et l'autres avale, L'uns fait borde et l'autre sale; Li uns monte; li autres cbiet ; Li uns
gueaigne, a l'autre meschiet; L'un est toz nus, l'autre a trop robe; L'un gueaigne et l'autre robe.

Dit renars : tu yras aval,

LIVRE XI, FABLE VI

Si sauras dou bien et dou mal , Et dou déduit que j'ai ehu , Et le biau temps que j'ai vehu :

Andure qu'est a andurer Et te va l'aval andurer.

Sitost com renars amont vint .

Et issangrins ou fons se tint , Tost de la soilie se saicha " Et dedans la soilie craicha.

x Erbaiey courette d'herbages. — * Seilles, et plus bas soilie, seau. — 3 Apouiez, appuyé. — 4 5m' soif. — 5 Avale t avaler > descend , descendre. — 6 Ancontre maie, mauraise rencontre. — 7 Aive, eau. — * Qui ne ianvoist , qui ne s'en aille.— 9 Lors po de deul issi don sanz , lors il s'en fallut peu qu'il ne sortit du sens. ~ IO Huit hier, appeler très«fort, comme arec on huehet ou cor de chasse. — " Tossise, ou mieux , tolsisse, ôtasse, de J'erre , tuli , — xa Amont, en baul — ** Sa aval, ici bas. — Gueaigneries , bergeries : c'est de ce mot que rient sans doute celui de guaignon ou gainon » donné au chien. — «4 Cftastrons, moutons. — 15 Angloisiez, engraisé. — 16 Voir, rrai, rérité. — «7 Fiaux, tu ▼eux. — »' Maux talans, méfaits. — 19 Polie , poulie. — Moine, mène. — *o Anmi , au milieu. — « Esmaiez, étonnes » cmerreiflez. — « Se saicha , se tira , se retira.

308 FABLES DE LA FONTAINE.

Le Paysan du Danube.

Il ne faut point juger des gens sur l'apparence. Le conseil en est bon; mais il n'est pas nouveau.

Jadis l'erreur du souriceau Me servit à prouver le discours que j'avance :

J'ai, pour le fonder à présent, Le bon Socrate, Ésope, et certain paysan Des rives du Danube, homme dont Marc-Aurèle

Nous fait un portrait fort fidèle.

On connoît les premiers : quant à l'autre , voici

Le personnage en raccourci. Son menton nourrissoit une barbe touffue;

Toute sa personne velue Représentait un ours , mais un ours mal léché ; Sous un sourcil épais il avoit l'œil caché, Le regard de travers, nez tortu, grosse lèvre,

Portoit sayon de poil de chèvre ,

Et ceinture de jones marins.

Cet homme ainsi bâti fut député des villes Que lave le Danube. Il n'étoit point d'asiles

Où l'avarice des Romains Ne pénétrât alors et ne portât les mains. Le député vint donc , et fit cette harangue : Romains, et vous sénat assis pour m'écouter, Je supplie avant tout les dieux de m'assister :

LIVRE XI , FABLE VII. 30Ç

Veuillent les immortels, conducteurs de ma langue,

Que je ne dise rien qui doive être repris!

Sans leur aide, il ne peut entrer dans les esprits

Que tout mal et toute injustice :

Faute d'y recourir on viole leurs lois. Témoin nous que punit la romaine avarice : Rome est, par nos forfaits, plus que par ses exploits,

L'instrument de notre supplice.

Craignez , Romains , craignez que le ciel quelque jour Ne transporte chez vous les pleurs et la misère; Et, mettant en nos mains, par un juste retour, Les armes dont se sert sa vengeance sévère,

Il ne vous fasse, en sa colère,

Nos esclaves à votre tour.

Et pourquoi sommes-nous les vôtres? Qu'on me die En quoi vous valez mieux que cent peuples divers. Quel droit vous a rendus maîtres de l'univers? Pourquoi venir troubler une innocente vie ? Nous cultivions en paix d'heureux champs ; et nos mains Étoient propres aux arts ainsi qu'au labourage.

Qu'avez-vous appris aux Germains ?

Us ont l'adresse et le courage :

S'ils a voient eu l'avidité,

Comme vous , et la violence , Peut-être en votre place ils auroient la puissance , Et sauroient en user sans inhumanité.

Celle que vos prêteurs ont sur nous exercée

N'entre qu'à peine en la pensée.

La majesté de vos autels

Ellemême en est offensée ;

310 FABLES DE LA FONTAINE.

Car sachez que les immortels Ont les regards sur nous. Grâce à vos exemples, Ils n'ont devant les yeux que des objets d'horreur,

De mépris d'eux et de leurs temples, D'avarice qui va jusques à la fureur.

Bien ne suffit aux gens qui nous viennent de Rome :

La terre et le travail de l'homme Font pour les assouvir des efforts superflus.

Retirez-les : on ne veut plus

Cultiver pour eux les campagnes.

Nous quittons les cités, nous fuyons aux montagnes;

Nous laissons nos chères compagnes 9 Nous ne conversons plus qu'avec des ours affreux , Dé-couragés de mettre au jour des malheureux , Et de peupler pour Rome un pays qu'elle opprime.

Quant à nos enfants déjà nés, Nous souhaitons de voir leurs jours bientôt bornés : Vos prêteurs au malheur nous font joindre le crime. Retirez-les : ils ne nous apprendront

Que la mollesse et que le vice ;

Les Germains comme eux deviendront

Gens de rapine et d'avarice.

C'est tout ce que j'ai vu dans Rome à mon abord.

N'a-t-on point de présent à faire, Point de pourpre à donner; c'est en vain qu'on espère Quelque
refuge aux lois : encor leur ministère À-t-il mille longueurs. Ce discours un peu fort

Doit commencer à vous déplaire.

Je finis. Punissez de mort

Une plainte un peu trop sincère.

LIVRE XI 9 FABLE VII. 3 1 I

À ces mots , il se couche : et chacun étonné Admire le grand cœur, le bon sens, l'éloquence

Du sauvage ainsi prosterné.

On le créa patrice; et ce fut la vengeance Qu'on crut qu'un tel discours méritoit. On choisit

D'autres préteurs ; et par écrit Le sénat demanda ce qu'avoit dit cet homme, Pour servir de mo-
dèle aux parleurs à venir.

On ne sut pas long-temps à Rome

Cette éloquence" entretenir.

Espagnols. Guevarra, El reloz de piñQCipi; tradnct. de Herbeny, sieur des Eaaarts , L 3 , c. 3 , 4
et 5.

312 FABLES DE LA FONTAINE.

Le Vieillard et les trois jeunes Hommes.

Un octogénaire plantoit.

Passe encor de bâtir; mais planter à cet âge ! Disoient trois jouvenceaux , enfants du voisinage :

Assurément il radotoit.

Car, au nom des dieux, je vous prie, Quel fruit de ce labeur pouvez- vous recueillir? Autant qu'un
patriarche il vous faudroit vieillir.

A quoi bon charger votre vie Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous? Ne songez désor-
mais qu'à vos erreurs passées : Quittez le long espoir et les vastes pensées :

Tout cela ne convient qu'à nous.

Il ne convient pas à vous-mêmes, Repartit le vieillard. Tout établissement Vient tard et dure
peu. La main des Parques blêmes De vos jours et des miens se joue également. Nos termes sont pa-

reils par leur courte durée. Qui de nous des clartés de la voûte azurée Doit jouir le dernier ? Est-il aucun moment Qui vous puisse assurer d'un second seulement? Mes arrière-neveux me devront cet ombrage :

Hé bien ! défendez- vous au sage De se donner des soins pour le plaisir d'autrui ?

LIVRE XI, FABLE VIII. 31

Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui : J'en puis jouir demain, et quelques jours encore,

Je puis enfin compter l'aurore

Plus d'une fois sur vos tombeaux.

Le vieillard eut raison : l'un des trois jouvenceaux Se noya dès le -port, allant à l'Amérique; L'autre, afin de monter aux grandes dignités, Dans les emplois de Mars servant la république , Par un coup imprévu vit ses jours emportés;

Le troisième tomba d'un arbre

Que lui-même il voulut enter :

Et pleures du vieillard , il grava sur leur marbre

Ce que je viens de raconter.

Latins. Àbst.y 166; Cic.t de senect.,c. 7, § 24; traduct. de l'abbé d'Olivet :

Mais ils travaillent aussi quelquefois avec la certitude de ne pas jouir : Il plante dans son champ pour la postérité, a dit Stace dans les Synéphèbes. Aussi le cultivateur le plus décrépît, si on lui demande pourquoi sa main plante , répondra sans hésiter : Pour obéir aux dieux immortels qui ont voulu qu'on me transmette, et qui veulent que je transmette.

Horace, l. x, od. 4, t. x5;

Fiut summa brevis spent nos vetat inchoare longam.

Français. Régnier des Marais,

Chaque jour est un bien que du ciel je recoi ; Je jouis aujourd'hui de celui qu'il me donne : Il n'appartient pas pins aux jeunes gens qu'à moi, Et celui de demain n'appartient à personne.

314 FABLES DE LA FONTAINE.

Les Souris et le Chat-Huant*

Il ne faut jamais dire aux gens, Écoutez un bon mot , oyez une merveille.

Savez-vous siles écoutants

En feront une estime à la vôtre pareille? Voici pourtant un cas qui peut être excepté : Je le main-tiens prodige , et tel que d'une fable Il a l'air et les traits , encor que véritable.

On abattit un pin pour son antiquité, Vieux palais d'un hibou 9 triste et sombre retraite De l'oiseau qu'Atropos prend pour son interprète. Dans son tronc caverneux, et miné par le temps,

Logeoient, entre autres habitants, Force souris sans pieds , toutes rondes de graisse. L'oiseau les nourrissoit parmi des tas de blé , Et de son bec avoit leur troupeau mutilé. Cet oiseau raisonnoit , il faut qu'on le confesse. En son temps, aux souris le compagnon chassa : Les premières qu'il prit du logis échappées , Pour y remédier, le drôle estropia Tout ce qu'il prit ensuite; et leurs jambes coupées Firent qu'il les mangeoit à sa commodité ,

Aujourd'hui l'une et demain l'autre

LIVRE XI, FABLE IX. 'il

Tout manger à la fois , l'impossibilité

S'y trou voit, joint aussi le soin de sa santé.

Sa prévoyance alloit aussi loin que la nôtre :

Elle alloit jusqu'à leur porter

Vivres et grains pour subsister.

Puis, qu'un cartésien s'obstine, À traiter ce hibou de montre et de machine !

Quel ressort lui pouvoit donner Le conseil de tronquer un peuple mis en mue ?

Si ce n'est pas là raisonner ,

La raison m'est chose inconnue.

Voyez que d'arguments il fit :

Quand ce peuple est pris, il s'enfuit; Donc il faut le croquer aussitôt qu'on le happe. Tout ! il est impossible. Et puis pour le besoin N'en dois-je point garder? Donc il faut avoir soin

De le nourrir sans qu'il échappe.

Mais comment ? Otons-lui les pieds. Or, trouvez-moi Chose par les humains à sa fin mieux conduite ! Quel autre art de penser Âristote et sa suite

Enseignent-ils, par votre foi?

Latiis. Thèmes de M«* le duc de Boueoogwk (Manusc. delaBibl. du Roi, 85 n), fol. ioa.

Noctua posuerat sedem in trunco cavo pini antiquai et cariosœ : forte cepit soriees quant plures : hos subitb deglulire, inquù, summa stultitia , *grotarem usque ad nauseam , deindè périrent famé : si servent jugmlatos , putrefrent; si vvos, e/jfmgient, Tum provida et sagax avis rostrv adunéo absceidit pedes eoram s sic ademit eisfacultatemfugœ , et voravit singalos singulis tUebus.

3l6 FABLES DE LA FOIVTAINE.

EPILOGUE

C'est ainsi que ma muse , aux bords d'une onde pure ,

Traduisoit en langue des dieux

Tout ce que disent sous les cieus Tant d'êtres empruntant la voix de la nature.

Truchement de peuples divers , Je les faisais servir d'acteurs en mon ouvrage :

Car tout parle dans l'univers;

Il n'est rien qui n'ait son langage.

Plus éloquents chez eux qu'ils ne sont dans mes vers,. Si ceux que j'introduis me trouvent peu fidèle, Si mon œuvre n'est pas un assez bon modèle,

J'ai du moins ouvert le chemin :

D'autres pourront y mettre une dernière main. Favoris des neuf sœurs, achevez l'entreprise : Donnez mainte leçon que j'ai sans doute omise; Sous ces inventions il faut l'envelopper. Mais vous n'avez que trop de quoi vous occuper : Pendant le doux emploi de ma muse innocente, Louis dompte l'Europe; et, d'une main puissante. Il conduit à leur (in les plus nobles projets

Qu'ait jamais formés un monarque.

Favoris des neuf sœurs , ce sont là des sujets

Vainqueurs du temps et de la Parque.

Lvtins. Virgile, Géorg. , 1. iv , >. i5\$. cl s.

LE DUC DE BOURGOGNE

Monseigneur,

Je ne puis employer, pour mes Fables, de protection qui me soit plus glorieuse que la vôtre. Ce goût exquis et ce jugement si solide que vous faites paroître dans toutes choses au delà d'un âge où à peine les autres princes sont-ils touchés de ce qui les environne avec le plus d'éclat j tout cela , joint au devoir de vous obéir et à la passion de vous plaire , m'a obligé de vous présenter un ouvrage dont l'original a été l'admiration de tous les siècles, aussi-bien que celle de tous les sages. Vous m'avez même ordonné de continuer; et, si vous me permettez de le dire, il y a des sujets dont je vous suis redevable, et où vous avez jeté des grâces qui ont été admirées de tout le monde. Nous n'avons plus besoin de consulter ni Apollon, ni les Muses, ni aucune des divinités du Parnasse ; elles se rencontrent toutes dans les présents que vous a faits la nature, et dans cette science de bien juger les ouvrages de l'esprit, à quoi vous joignez déjà celle de connoître toutes les règles qui y conviennent. Les fables d'Ésope sont une ample matière pour ces talents; elles embrassent toutes sortes d'événements et de caractères. Ces mensonges sont proprement une manière d'histoire où on ne flatte personne. Ce ne sont pas choses de peu d'importance que ces sujets : les animaux sont les précepteurs des hommes dans mon ouvrage. Je ne m'étendrai pas davantage là-dessus : vous

voyez mieux que moi le profit qu'on en peut tirer. Si vous vous connoissez maintenant en orateurs et en poètes, vous vous connoîtrez encore mieux quelque jour en bons

318 A M" LE DUC DE BOURGOGNE.

politiques et en bons généraux d'armée, et vous vous tromperez aussi peu au choix des personnes qu'au mérite des actions. Je ne suis pas d'un âge à espérer d'en être témoin. Il faut que je me contente de travailler sous vos ordres. L'envie de vous plaire me tiendra lieu d'une imagination que les ans ont affaiblie : quand vous souhaiterez quelque fable , je la trouverai dans ce fonds-là. Je voudrais bien que vous y pussiez trouver des louanges dignes du monarque qui fait maintenant le destin de tant de peuples et de nations, et qui rend toutes les parties du monde attentives à ses conquêtes, à ses victoires , et à la paix qui semble se rapprocher , et dont il impose les conditions avec toute la modération que peuvent souhaiter nos ennemis. Je me le figure comme un conquérant qui veut mettre des bornes à sa gloire et à sa puissance , et de qui oïf pourrait dire, à meilleur titre qu'on ne l'a dit d'Alexandre, qu'il va tenir les états de l'univers, en obligeant les ministres de tant de princes de s'assembler pour terminer une guerre qui ne peut être que ruineuse à leurs maîtres. Ce sont des sujets au-dessus de nos paroles : je les laisse à de meilleures plumes que la mienne ; et suis avec un profond respect,

Monseigneur ,

Votre très-humble, très-obeïssant et très-fidèle serviteur,

Dx La Fontaine.

A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE

Prince, Tunique objet du soin des immortels, Souffrez que mon encens parfume vos autels. Je vous offre un peu tard ces présents de ma muse : Les ans et les travaux, me serviront d'excuse. Mon esprit diminue : au lieu qu'à chaque instant On aperçoit le vôtre aller en augmentant; Il ne va pas, il court; il semble avoir des ailes. Le héros dont il tient des qualités si belles Dans le métier de Mars brûle d'en faire autant : 11 ne tient pas à lui que, forçant la victoire,

Il ne marche à pas de géant

Dans la carrière de la gloire.

Quelque dieu le retient : c'est notre souverain, Lui qu'un mois a rendu maître et vainqueur du Rhin, Cette rapidité fut alors nécessaire; Peut-être elle seroit aujourd'hui téméraire. Je m'en tais : aussi-bien les Ris et les Amours (, Ne sont pas soupçonnés d'aimer les longs discours.

De ces sortes de dieux votre cour se compose; Us ne vous quittent point. Ce n'est pas qu'après tout D'autres divinités n'y tiennent le haut bout : Le sens et la raison y règlent toute chose. Consultez ces derniers sur un fait où les Grecs,

Imprudents et peu circonspects,

S'abandonnèrent à des charmes Qui métamorphosoient en bêtes les humains.

Les compagnons d'Ulysse, après dix ans d'alarmes, Erroient au gré du vent , de leur sort incertains.

Us abordèrent un rivage

Où la fille du dieu du jour,

Circé, tenoit alors sa cour.

Elle leur fit prendre un breuvage Délicieux , mais plein d'un funeste poison.

D'abord ils perdent la raison ; Quelques moments après, lepir corps et leur visage Prennent l'air et les traits d'animaux différents : Les voilà devenus ours, lions, éléphants;

Les uns sous une masse énorme,

Les autres sous une autre forme; Il s'en vit de petits , exemplum ut talpa.

Le seul Ulysse en échappa ; 11 sut se défier de la liqueur traîtresse.

Comme il joignoit à la sagesse La mine d'un héros et le doux entretien ,

Il fit tant que l'enchanteresse Prit un autre poison peu différent du sien. Une déesse dit tout ce qu'elle a dans l'âme :

LIVRE XII , FABLE I. x 3a I

Celle-ci déclara sa flamme. Ulysse étoit trop fin pour ne pas profiter

D'une pareille conjoncture :

U obtint qu'on rendroit à ses Grecs leur figure. Mais la voudront-ils bien, dit la nymphe, accepter? Allez le proposer de ce pas à la troupe. Ulysse y court , et dit : L'empoisonneuse coupe A son remède encore;, et je vieqs vous l'offrir : Chers amis, voulez-vous hommes redevenir?

On vous rend déjà la parole.

Le lion dit, pensant rugir;

Je n'ai pas la tête si folle; Moi renoncer aux dons que je viens d'acquérir I J'ai griffe et dents, et mets en pièces qui m'attaque : Je suis roi; deviendrai-je un citadin d'Ithaque! Tu me rendras peut-être encor simple soldat :

Je ne veux point changer d'état. , .

Ulysse du lion court à l'ours : Eh! mon frère, ; . Comme te voilà fait! je t'ai vu si joli! Ah! vraiment nous y voici, Reprit l'ours à sa manière :

Comme me voilà fait! comme doit être un ours, . Qui t'a dit qu'une forme est plus belle qu'une1 autre

Est-ce à la tienne à juger de la notre? Je m'en rapporte aux yeux d'une ourse aies amours. Te déplaïs-je? va-t'en; suis ta route, et me laisse. Je vis libre, content, sans nul soin qui nie presse;

Et te dis tout net et tout plat :

Je ne veux point changer d'état.

Le prince grec au loup va proposer l'affaire;

Il lui dit, au hasard d'un semblable refus :

Camarade, je suis confus

Qu'une jeune et belle bergère Conte aux échos les appétits gloutons

Qui t'ont fait manger ses moutons.

Autrefois on t'eût vu sauver sa bergerie :

Tu menois une honnête vie.

Quitte ces bois, et redevien,

Au lieu de loup, homme de bien.

En est-il ? dit le loup : pour moi , je n'en vois guère. Tu t'en viens me traiter de bête carnassière;
Toi qui parles, qu'es-tu? N'auriez- vous pas, sans moi , Mangé ces animaux que plaint tout le village
?

Si j'étois homme, par ta foi,

Aimerois-je moins le carnage?

Pour un mot quelquefois vous vous étranglez tous : Ne vous êtes-vous pas l'un à l'autre des loups
? Tout bien considéré, je te soutiens en somme

Que , scélérat pour scélérat ,

Il vaut mieux être un loup qu'un homme :

Je ne veux point changer d'état.

Ulysse fit à tous une même semonce :

* Chacun d'eux fit même réponse ,

Autant le grand que le petit.

La liberté, les bois, suivre leur appétit,

C'étoit leurs délices suprêmes :

Tous renonçoient au lû des belles actions. Ils croyoient s'affranchir suivant leurs passions :

Ils étoient esclaves d'eux-mêmes.

LIVRE XII, FABLE I

Prince, j'aurois voulu vous choisir un sujet Où je pusse mêler le plaisant à l'utile :

G'étoit sans doute un beau projet,

Si ce choix eût été facile.

Les compagnons d'Ulysse enfin se sont offerts : Us ont force pareils en ce bas univers,

Gens à qui j'impose pour peine

Votre censure et votre haine.

Frutgais. JmyohPluL : Que la bette bruttts uMot de la raison ; Fénélon , Dialogue des Mort» , dial. 6.

Italiens. Gello , la Circe.

EtPAOvoLB. topez ê« Vega Carpio , la mas Hidalga Hermosura , Jornada primera*

Le Choit et les deux Moineaux. A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE.

Un chat , contemporain d'un fort jeune moineau : Fut logé près de lui dès l'âge du berceau : La cage et le panier avoient mêmes pénates. Le chat étoit souvent agacé par l'oiseau : L'un s'escrimoit du bec ; l'autre jouoit des pattes. Ce dernier toutefois épargnoit son ami ,

Ne le corrigeant qu'à demi :

Il se fut fait un grand sciypule

D'armer de pointes sa fêrûle.

Le passereau, moins circonspect,

Lui donnoit force coups de bec.

En sage et discrète personne ,

Maître chat excusoit ces jeux :

Entre amis il ne faut jamais qu'on s'abandonne

Aux traits d'un courroux sérieux.

Comme ils se connoissoient tous deux dès leur bas âge, Une longue habitude en paix les maintenoit; Jamais en vrai combat le jeu ne se tournoit :

Quand un moineau du voisinage S'en vint les visiter, et se fit compagnon Du pétulant Pierrot et du sage Raton.

Entre les deux oiseaux il arriva querelle ;

LIVRE XII, FABLE II. 3a

Et Raton de prendre parti :

Cet inconnu, dit-il, nous la vient donner belle,

D'insulter ainsi notre ami!

Le moineau du voisin viendra manger le nôtre! Non, de par tous les chats! Entrant lors au combat, Il croque l'étranger. Vraiment, dit maître chat, Les moineaux ont un goût fexquis et délicat ! Cette réflexion fit aussi croquer l'autre.

Quelle morale puis-je inférer de ce fait ?

Sans cela , toute fable est un œuvre imparfait.

J'en crois voir quelques traits; mais leur ombre m'abuse.

Prince, vous les aurez incontinent trouvés :

Ce sont des jeux pour vous, et non point pour ma muse ;

Elle et ses sœurs n'ont pas l'esprit que vous avez.

Français. Furelière , 34.

3a6 FABLES DE LA FONT Ali» E.

Le Thésauriseur et le Singe.

Un homme accumuloit. On sait que cette erreur

Va souvent jusqu'à la fureur.

Celui-ci ne songeoit que ducats et pistoles. Quand ces biens sont oisifs , je tiens qu'ils sont frivoles.

Pour sûreté de son trésor, Notre avare habitoit un lieu dont Amphitrite Défendoit aux voleurs de toutes parts l'abord. Là , d'une volupté selon moi fort petite, Et selon lui fort grande, il entassoit toujours :

Il passoit les nuits et les jours À compter, calculer, supputer sans relâche, Calculant, supputant , comptant comme à la tâche, Car il trouvoit toujours du mécompte à son fait. Un gros singe, plus sage, à mon sens, que son maître , Jetoit quelques doublons toujours par la fenêtre ,

Et rendoit le compte imparfait :

La chambre bien cadenassée Permettoit de laisser l'argent sur le comptoir. Un beau jour don Bertrand se mit dans la pensée D'en faire un sacrifice au liquide manoir.

Quant à moi , lorsque je compare Les plaisirs de ce singe à ceux de cet avare, Je ne sais bonnement auquel donner le prix : Don Bertrand gagnerait près de certains esprits ;

LIVRE XII, FABLE III

Les raisons en seroient trop longues à déduire. Un jour donc l'animal , qui ne songeoit qu'à nuire ,
Détachoit du monceau tantôt quelque doublon ,

Un jacobus, un ducaton,

Et puis quelque noble à la rose; Éprouvoit son adresse et sa force à jeter Ces morceaux de métal ,
qui se font souhaiter

Par les humains sur toute chose.

S'il n'a voit entendu son compteur à la fin

Mettre la clef dans la serrure , Les ducats auroient tous pris le même chemin ,

Et couru la même aventure ; Il les auroit fait tous voler jusqu'au dernier Dans le gouffre enrichi
par maint et maint naufrage.

Dieu veuille préserver maint et maint financier Qui n'en fait pas meilleur usage!

Lâtiks. Nie. Perg. , 99 ; Mforûn. , 47 ; Hor., 1. 1 , aat 1 , v. 70 et s. Français. Tristan thermite , le
Page disgracié , t. a , p. a 4 a ; Très, des récréât

Italiens. Gento novelle antiche , 91 ; Straparola, noch. 8 , nov. 4.

3a8 FA3LKS D£ LA FONTAINE.

Les deux Cltèyres.

Dès que les chèvres ont brouté,

Certain esprit de liberté Leur fait chercher fortune : elles vont en voyage

Vers les endroits du pâturage

Les moins fréquentés des humains.

Là, s'il est quelque lieu sans route et sans chemins, Un rocher, quelque mont pendant en préci-
pices, C'est où ces daipes vont promener leurs caprices : Rien ne peut arrêter cet animal grim pant.

Deux chèvres donc s'émancipant,

Toutes deux ayant patte blanche, Quittèrent les bas prés , chacune de sa part : L'une vers l'autre
alloit pour quelque bon hasard. Un ruisseau se rencontre, et pour pont une planche. Deux belettes
à peine auroient passé de front

Sur ce pont :

D'ailleurs l'onde rapide et le ruisseau profond Dévoient faire trembler de peur ces amazones.
Malgré tant de dangers , l'une de ces personnes Pose un pied sur la planche, et l'autre en fait au-
tant. Je m'imagine voir, avec Louis-le-Grand,

Philippe Quatre qui s'avance

Dans l'île de la Conférence.

Ainsi s'avançoient pas à pas,

Si

LIVRE XII, FABLE IV

Nez à nez, nos aventurières,

Qui, toutes deux étant fort fières, Vers le milieu du pont ne se voulurent pas L'une à l'autre céder. Elles avoient la gloire De compter dans leur race , à ce que dit l'histoire , L'une, certaine chèvre, au mérite sans pair, Dont Polyphème fit présent à Galatée;

Et l'autre la chèvre Amalthée

Par qui fut nourri Jupiter.

Faute de reculer, leur chute fut commune :

Toutes deux tombèrent dans l'eau.

Cet accident n'est pas nouveau Dans le ôhemin de la fortune.

Latuts. Thèmes de MF u duc dk Bouboooxk. (Man. de la Bib. du Roi, n. 85ix), fol. 62.

Dtue capellat aberrantes a grege adrepserunt in rupes prœruptas , ut carperent morsu dumeta. Pose longos eircuitus , tandem sibi invicem obvias factee sunt ad trajectum alU rwi, in quo tabula angusta pons erat. Eis ex adverso positis, unaquœque eontendebat se numquam cessuram loco socie : Avia , inquit una , erat olim Poljrphemo gratissima. Mea verb , respondit altéra , erat Amaltk-ma quœ lactavit Jovem. Sic dum sese exagitant, præcipites ruunt ingurgitent .

330 FABLES DE LA FONTAINE.

LK CHAT ET LA «OUAIS

Pour plaire au jeune prince à qui la Renommée

Destine un temple en mes écrits , Comment composerai-je une fable nommée Le chat et la souris?

Dois-je représenter dans ces vers une belle Qui, douce en apparence, et toutefois cruelle, Va se jouant des cœurs que ses charmes ont pris Comme le chat de la souris?

Prendrai -je pour sujet les jeux de la Fortune? Rien ne lui convient mieux : et c'est chose commune Que de lui voir traiter ceux qu'on croit ses amis Comme le chat fait la souris.

Introduirai-je un roi qu'entre ses favoris Elle respecte seul, roi qui fixe sa roue, Qui n'est point empêché d'un monde d'ennemis , Et qui des plus puissants, quand il lui plaît , se joue Comme le chat de la souris?

Mais insensiblement, dans le tour que j'ai pris, Mon dessein se rencontre; et, si je ne m'abuse, Je pourrais tout gâter par de plus longs récits : Le jeune prince alors se jouerait de ma muse Comme le chat de la souris.

LIVRE XII, FABLE V

Le vieux Chat et la Jeune Souris.

Une jeune souris , de peu d'expérience ,
Crut fléchir un vieux chat , implorant sa clémence ,
Et payant de raisons le Raminagrobis :
Laissez-moi vivre; une souris
De ma taille et de ma dépense
Est-elle à charge en ce logis?
Affamerois-je, à votre avis ,
L'hôte, l'hôtesse, et tout leur monde?
D'un grain de blé je me nourris :
Une noix me rend toute ronde.

À présent je suis maigre; attendez quelque temps : Réservez ce repas à messieurs vos enfants.
Ainsi parloit au chat la souris attrapée. *.

L'autre lui dit : Tu t'es trompée :

Est-ce à moi que l'on tient de semblables discours? Tu gagnerais autant de parler à des sourds.
Chat, et vieux, pardonner! cela n'arrive guères.

Selon ces lois, descends là-bas,
Meurs, et va-t'en tout de ce pas
Haranguer les sœurs filandières :
Mes enfants trouveront assez d'autres repas.

Il tint parole. Et pour ma fable, Voici le sens moral qui peut y convenir :

33a F.IBLES DE LA. FONTAINE.

La jeunesse se flatte 9 et croit tout obtenir : La vieillesse est impitoyable.

Fkajtca». Satire Ménippée , harangue de M. ctAubrai.

Dedans ce rets insensible , tous attirait*» le bonhomme monsieur le Cardinal de Bourbon ,
prince sans malice : et le scenstea si dextrement tourner et manier que lny mûtes une folle et indi-

serette ambition dans la teste , pour faire de lny comme le chat de la souris, c'est-à-dire, après tous en estre joué , de le manger.

LIVRE XII , FABLE VI

Le Cerf malade.

En pays plein de cerfs un cerf tomba malade.

Incontinent maint camarade Accourt à son grabat le voir, le secourir, Le consoler dji moins : multitude importune.

Eh! messieurs, laissez-moi mourir :

Permettez qu'en forme commune La Parque m'expédie, et finissez vos pleurs.

Point du tout : les consolateurs De ce triste devoir tout au long s'acquittèrent,

Quand il plut à Dieu s'en allèrent :

Ce ne fut pas sans boire un coup , C'est-à-dire, sans prendre un droit de pâturage. Tout se mit à broutée les bois du voisinage. La pitance du cerf en déchet de beaucoup.

Il ne trouva plus rien à frire :

D'un mal il tomba dans un pire ,

Et se vit réduit à la fin

A jeûner et mourir de faim.

Il en coûte à qui vous réclame, Médecins du corps et de l'âme!

O temps! ô mœurs! j'ai beau crier, Tout le monde se fait payer.

Grecs. Ms.-Cor., 377.

Latiks. Tan. Fab., 3.

FiiATfr.Ms. Desm., 5.

La Chauve-Souris , le Buisson et le Canard.

Le buisson , le canard , et la chauve-souris ,

Voyant tous trois qu'en leur pays

Ils faisoient petite fortune , Vont trafiquer au loin, et font bourse commune. Us avoient des comptoirs, des facteurs, des agents

Non moins soigneux qu'intelligents , Des registres exacts de mise et de recette.

Tout alloit bien : quand leur emplette ,

En passant par certains endroits

Remplis d'écueils et fort étroits,

Et de trajet très-difficile , Alla tout emballée au fond des magasins

Qui du Tartare sont voisins.

Notre trio poussa maint regret inutile ;

Ou plutôt il n'en poussa point :

Le plus petit marchand est savant sur ce point ; Pour sauver son crédit, il faut cacher sa perte.
Celle que, par malheur, nos gens avoient soufferte Ne put se réparer : le cas fut découvert. Les voilà
sans crédit, sans argent, sans ressource,

Prêts à porter le bonnet vert.

Aucun ne leur ouvrit sa bourse.

Et le sort principal, et les gros intérêts ,

LITRE XII, FABLE VII

Et les sergents , et les procès, Et le créancier à la porte Dès devant la pointe du jour,

N'occupoient le trio qu'à chercher maint détour

Pour contenter cette cohorte.

Le buisson accrochoit les passants à tous coups. Messieurs, leur disoit-il, de grâce, apprenez-nous

En quel lieu sont les marchandises

Que certains gouffres nous ont prises.

Le plongeon sous les eaux s'en alloit les chercher. L'oiseau chauve-souris n'osoit plus approcher

Pendant le jour nulle demeure :

Suivi des sergents à toute heure ,

En des trous il s'alloit cacher.

Je connois maint detteur, qui n'est ni souris-chauve, Ni buisson, ni canard, ni dans tel cas tombé,
Mais simple grand seigneur, qui tous les jours se sauve Par un escalier dérobé.

Grzcs. JEs.-Cor., 4a; U 49.

Latxits. Faern. , 8a ; 7. Posth. ,4a; Ulpiauu, lib. Pandect xxi , t. de evictionibus ; Nonius , ex Agathon Varronis :

Quid multa ? Fartas sum vespértilio , neque in muribus plané , neque in volueribtu smm,

Fravçais. Guill. Haud., 38 ; Bens., 124.

Italtots. Ces. Pav. , 101.

La querelle des Chiens et des Chats, et celle des Chats
et des Souris. „

La Discorde a toujours régné dans l'univers; Notre monde en fournit mille exemples divers :
Chez nous cette déesse a plus d'un tributaire.

Commençons par les éléments :

Vous serez étonnés de voir qu'à tous moments

Ils seront appointés contraire.

Outre ces quatre potentats,

Combien d'êtres de tous états

Se font une guerre éternelle!

Autrefois un logis plein de chiens et de chats , Par cent arrêts rendus en forme solennelle,

Vit terminer tous leurs débats.

Le maître ayant réglé leurs emplois, leurs repas , Et menacé du fouet quiconque auroit querelle,
Ces animaux vivoient entre eux comme cousins. Cette union si douce , et presque fraternelle ,

Édifioit tous les voisins.

Enfin elle cessa. Quelque plat de potage , Quelque os , par préférence à quelqu'un d'eux donné,
Fit que l'autre parti s'en vint tout forcené

Représenter un tel outrage.

J'ai vu des chroniqueurs attribuer le cas

LIVRE XII , FABLE VIII

Aux passe-droits qu'avoit une chienne en gésine.

Quoi qu'il en soit , cet altercas Mit en combustion la salle et la cuisine : Chacun se déclara pour
son chat, pour son chien. On fit un règlement dont les chats se plainquirent,

Et tout le quartier étourdirent.

Leur avocat disoit qu'il falloit bel et bien Recourir aux arrêts. En vain ils les cherchèrent Dans un
coin où d'abord leurs agents les cachèrent;

Les souris enfin les mangèrent.

Autre procès nouveau. Le peuple souriquois En pâtit ; maint vieux chat, fin, subtil et narquois,
Et d'ailleurs en voulant à toute cette race,

Les guetta, les prit, fit main-basse.

Le maître du logis ne s'en trouva que mieux.

J'en reviens à mon dire. On ne voit sous les cieux Nul animal, nul être, aucune créature, Qui n'ait son oppose : c'est la loi de nature. D'en chercher la raison, ce sont soins superflus. Dieu fit bien ce qu'il fit, et je n'en sais pas plus.

Ce que je sais, c'est qu'aux grosses paroles On en vient, surun rien , plus des trois quarts du temps. Humains, il vous faudrait encore à soixante ans Renvoyer chez les barbacoles.

Fiançais. Guïl. Haud.t 367.

FABLE IX.-(222.)

Z* Lo«/> *f le Renard.

D'où vient que personne en la vie West satisfait de son état?

Tel voudroit bien être soldat, A qui le soldat porte envie.

Certain renard voulut, dit-on , Se faire loup. He ! qui peut dire Que pour le métier de mouton Jamais aucun loup ne soupire?

Ce qui m'étonne est qu'à huit ans Un prince en fable ait mis la chose, Pendant que sous mes cheveux blancs Je fabrique à force de temps Des vers moins sensés que sa prose.

Les traits dans sa fable semés Ne sont en l'ouvrage du poète Ni tous ni si bien exprimés :

Sa louange en est plus complète.

De la chanter sur la musette, C'est mon talent; mais je m'attends Que mon héros, dans peu de temps, Me fera prendre la trompette.

LIVRE XII , FABLE IX

Je ne suis pas un grand prophète, Cependant je lis dans les cieux Que bientôt ses faits glorieux Demanderont plusieurs Homères :

Et ce temps-ci n'en produit guères.

Laissant à part tous ces mystères, Essayons de conter la fable avec succès.

Le renard dit au loup : Notre cher, pour tout met si: J'ai souvent un vieux coq, ou de maigres poulets,;

C'est une viande qui me lasse.

Tu fais meilleure chère avec moins de hasard : J'approche des maisons : tu té tiens à l'écart. Apprends-moi ton métier, camarade, de grâce; '

Rends-moi le premier de ma race Qui fournisse son croc de quelque mouton gras : Tu ne me mettras point au nombre des ingrats. Je le veux, dit le loup : il m'est mort un mien frère, Allons prendre sa peau, tu t'en revêtiras. Il vint; et le loup dit : Voici comme il faut faire, Si tu veux écarter les mâtons du troupeau.

Le renard , ayant mis la peau , Répétoit les leçons que lui donnoit son maître. D'abord il s'y prit mal , puis un peu mieux , puis bien ,

Puis enfin il n'y manqua rien.

A peine il fut instruit autant qu'il pou voit l'être, Qu'un troupeau s'approcha. Le nouveau loup y court, Et répand la terreur dans les lieux d'alentour.

Tel , vêtu des armes d'Achille, Patrocle mit l'alarme au camp et dans la ville :

340 FABLES DK LA FOWTAITFE.

Mères, brus et vieillards, au temple couraient tous. L'ost du peuple bëlant crut voir cinquante loups : Chien, berger et troupeau, tout fuit vers le village, Et laisse seulement une brebis pour gage. Le larron s'en saisit. À quelques pas de là Il entendit chanter un coq du voisinage. Le disciple aussi-tôt droit au coq s'en alla,

Jetant bas sa robe de classe, Oubliant les brebis, les leçons, le régent,

Et courant d'un pas diligent.

Que sert-il qu'on se contrefasse?

Prétendre ainsi changer est une illusion : L'on reprend sa première trace A la première occasion.

De votre esprit, que nul autre n'égale, Prince, ma muse tient tout entier ce projet : Vous m'avez donné le sujet , Le dialogue et la morale.

Latins. Hor. , 1. r , sat. r , v. i et 8. ; Thèmes de MT lk duc di Boukgoghe (Mantucr. de la BibL du Roi , n. 85x i) » fol. 30 :

VULPS* POIYTIVI.

Vulpes quant Uedebat artis suât , quia wllieus vicinus eautè imminuebat tu dies prædam , decrevit se JUri tjrronem in arte luporum. Lupus , eujus in officine dédit operam , in eo animadnr tit egregiam nocenUfaculUttem et inectpit eum instituer*. Profer , inquit , rictum immanent g exen linguam arentem eljtammeam : dentibus minare

LIVRE XII, FABLE X. 34 i

JJ'Êcremse et ta Fille.

Les sages quelquefois, ainsi que Fécre visse,

Marchent à reculons, tournent le dos au port.

C'est l'art des matelots : o'est aussi l'artifice

De ceux qui, pour couvrir quelque puissant effort,

Envisagent un point directement contraire,

Et font vers ce lieu-là courir leur adversaire.

Mon sujet est petit, cet accessoire est grand :
 Je pourrais l'appliquer à certain conquérant
 Qui tout seul déconcerte une ligue à cent têtes.
 Ce qu'il n'entreprend pas, et ce qu'il entreprend,
 N'est d'abord qu'un secret, puis devient des conquêtes.
 En vain l'on a les yeux sur ce qu'il veut cacher,
 Ce sont arrêts du Sort qu'on ne peut empêcher :
 Le torrent à la fin devient insurmontable.
 Cent dieux sont impuissants contre un seul Jupiter.
 Louis et le Destin me semblent de concert
 Entraîner l'univers. Venons à notre fable.

Mère écrivain un jour à sa fille disoit : Comme tu vas, bon dieu! ne pefux-tu marcher droit! Et
 comme vous allez vous-même ! dit la fille : Puis-je autrement marcher que ne fait ma. famille?
 Veut-on que j'aïlle droit quand- on y va tortu? .

Elle avoit raison : la vertu

De tout exemple domestique

Est universelle, et s'applique En bien, en mal, en tout ; fait des sages, des sots; Beaucoup plus de
 ceux-ci. Quant à tourner le dos A son but, j'y reviens ; la méthode en est bonne,

Surtout au métier de Bellone :

Mais il faut le faire à propos.

Grecs. JEs.-Cor., 29 5 , «97 } Bah t. Nevel. , '6.

Latins. Av., 3 ; Alb., 96; PkilelpL, 8 ; Faern., 45; P. Cand., n5; /. Begn. , part, 1 y fab. 39.

Français. Ysop.-Av.y 2, Jul.Mach.-Av., 3; GulH.Haud., 184; Microcosme , embl. a4 ; Bmf9 fol. 43
 ; Bent. , 96; Bouts. , les Fables, act. 3 , se. 5 ; Le Noble, 79; M or. de Maui.t z.

Italiens. Capaccio , 75; Cej. Pav., xo3; Verdizx., 24, 34; Guicc., p.'i3.

Espagnols. Ysopo-Alv., 3.

Allemands. Minn.-Zing. , 65; B. Sieinh.-Ap. , 3.

Hollandais. Esopus-Av. t 3.

YSOPET-AVIONNET.

VABLB II.

De CÉcrev'uce qui aprenoit son Pilz a aler.

Unes ecrevice de mer, Ainsi J'ai-je ouï nomer, Aloît au miex qu'ele savoit De tant -de pies
comme elle avoil.

Sa mère dit : Fille, comment Aies vous si honteusement ?

Vous ne faites que reculer :

Autrement duciés vous aler :

YSOPET -AVIONNKT. fable ii.

"TBc i *J?screbisce ùvn Aovcaoït scn !?\\i-y A aitv.

LIVRE XII, FABLE X

Car c'est trop laidement aie.

Bien avés or, niere, parlé, Dit la fille, or aies avant, Si que je vous aille suivant; Mes que devant
aler vous voie.

Adonc se met la mère en voie; Mais en lui a plus a reprendre Qu'em celle qu'elle veult apprendre.

La fille si va hudement, * La mère va plus sotement.

L'on doit avoir poids et mesure Des biens que Ton a de nature :

Aucuns autres souvent reprent De ce de quoy plus il mespren :

Qui aucun juge d'aucun creismes 2 Regart avant sur soy méismes Tel bien une poutre cognoit
Qui d'un tref pas ne s'aparçoit : 3 Quant li bien enseigne le mestre, Honte est s'il fait chose senestre
; 4 Chose nuls importable fais Se aussi bien tu ne le fais.

1 Hudement, hideusement. Un antre maneserit port* : Se la ifle ▼• Uidrraent — * Creumes ,
crimes. — 3 Tref, poutre , solive. — 4 Senestre , pen droite , de sinister.

L'Aigle et la Pie.

L'aigle, reine des airs, avec Margot la pie, Différentes d'humeur, de langage et d'esprit r

Et d'habit, Traversoient un bout de prairie.

Le hasard les assemble en un coin détourné. L'agace eut peur : mais l'aigle, ayant fort bien dîné,
La rassure, et lui dit : Allons de compagnie : Si le maître des dieux assez souvent s'ennuie,

Lui qui gouverne l'upivers, J'en puis bien faire autant, moi qu'on sait qui le sers. Entretenez «-
moi donc, et sans cérémonie. Caquet-bon-bec alors de jaser au plus dru, Sur ceci, sur cela, sur tout.
L'homme d'Horace, Disant le bien , le mal, à travers champs, n'eût su Ce qu'en fait de babil y savoit
notre agace. Elle offre d'avertir de tout ce qui se passe,

Sautant, allant de place en place, Bon espion, Dieu sait. Son offre ayant déplu,

L'aigle lui dit tout en colère :

Ne quittez point votre séjour % Caquet-bon-bec , m'amie : adieu , je n'ai que faire

D'une babillarde à ma cour :

C'est un fort méchant caractère.

Margot ne demandoit pas mieux.

LIVRE XII, FOLÉ XI

Ce n'est pas ce qu'on croit, que d'entrer chez les dieux ; Cet honneur a souvent de mortelles angoisses. Rediseurs, espions, gens à l'air gracieux, Au cœur tout différent, s'y rendent odieux; Quoique ainsi que la pie il faille dans ces lieux Porter habit de deux paroisses.

Latiits. Abst.t a6 ; Corner., 304 ; Hor.t 1. i , ep. 7 , v. 7 a cl s. Ut ventum est ad catnam , dieenda , tacenda locutu.%, Tandem dormUum dimitdtur, etc.

Fbabcais, Guill.Haud., 993 ; \$eiuft 194.

Le Roi, le Milan et le Chasseur.

A S. A. S. MONSEIGNEUR LE PRINCE DE CONTI

Comme les dieux sont bons, ils veulent que les rois

Le soient aussi : c'est l'indulgence

Qui fait le plus beau de leurs droits,

Non les douceurs de la vengeance.

Prince, c'est votre avis. On sait que le courroux S'éteint en votre cœur sitôt qu'on l'y voit naître. Achille, qui du sien ne put se rendre maître,

Fut par-là moins héros que vous.

Ce titre n'appartient qu'à ceux d'entre les hommes Qui, comme en l'âge d'or, font cent biens ici-bas. Peu de grands sont nés tels en cet âge où nous sommes : L'univers leur sait gré du mal qu'ils ne font pas.

Loin que vous suiviez ces exemples, Mille actes généreux vous promettent des temples. Apollon, citoyen de ces augustes lieux, Prétend y célébrer votre nom sur sa lyre. Je sais qu'on vous attend dans le palais des dieux : Un siècle de séjour doit ici vous suffire. Hymen veut séjourner tout un siècle chez vous. . Puissent ses plaisirs les plus doux

Vous composer des destinées

Par ce temps à peine bornées!

LIVRE XII, FABLE XII

Et la princesse et vous n'en méritez pas moins :

J'en prends ses charmes pour témoins;

Pour témoins j'en prends les merveilles Par qui le ciel , pour vous prodigue en ses présents , De qualités qui n'ont qu'en vous seul leurs pareilles ,

Voulut orner vos jeunes ans.

Bourbon de son esprit ses grâces assaisonne :

Le ciel joignit en sa personne

Ce qui sait se faire estimer

A ce qui sait se faire aimer :

Il ne m'appartient pas d'étaler votre joie :

Je me tais donc, et vais rimer

Ce que fit un oiseau de proie.

Un milan, de son nid antique possesseur,

Etant pris vif par un chasseur, D'en faire au prince un don cet homme se propose. La rareté du fait donnoit prix à la chose. L'oiseau, par le chasseur humblement présenté,

Si ce conte n'est apocryphe,

Va tout droit imprimer sa griffe

Sur le nez de sa majesté.

— Quoi ! sur le nez du roi ? — Du roi même en personne. — Il n'avoit donc alors ni sceptre ni couronne? — Quand il en auroit eu, c'aurait été tout un : Le nez royal fut pris comme un nez du commun. Dire des courtisans les clameurs et la peine Seroit se consumer en efforts impuissants. Le roi n'éclata point : les cris sont indécents

A la majesté souveraine.

L'oiseau garda son poste : on ne put seulement

Hâter son départ d'un moment.

Son maître le rappelle, et crie, et se tourmente, Lui présente le leurre, et le poing, mais en vain.

On crut que jusqu'au lendemain Le maudit animal à la serre insolente

Nicherait là malgré le bruit, Et sur le nez sacré voudrait passer la nuit. Tâcher de l'en tirer irritoit son caprice. Il quitte enfin le roi, qui dit : Laissez aller Ce milan, et celui qui m'a cru régaler. Ils se sont acquittés tous deux de leur office, L'un çn milan et l'autre en citoyen des bois : Pour moi, qui sais comment doivent agir les rois,

Je les affranchis du supplice. Et la cour d'admirer. Les courtisans ravis Élèvent de tels faits par eux si mal suivis ; Bien peu, même des rois, prendraient un tel modèle.

Et le veneur l'échappa belle; Coupables seulement, tant lai que l'animal, D'ignorer le danger d'approcher trop du maître :

Ils n'avoient appris à connoître Que les hôtes des bois; étoit-ce un si grand mal?

Pilpay fait près du Gange arriver l'aventure.

Là, nulle humaine créature Ne touche aux animaux pour leur sang épancher : Le roi même feroit scrupule d'y toucher. Savons-nous, disent- ils, si cet oiseau de proie

N'étoit point au siège de Troie?

LIVRE XII , FABLE XII

Peut-être y tint-il lieu d'un prince ou d'un héros

Des plus huppés et des plus hauts :

Ce qu'il fut autrefois , il pourra l'être encore.

Nous croyons, après Pythagore, Qu'avec les animaux de forme nous changeons;

Tantôt milans, tantôt pigeons,

Tantôt humains, puis volatiles

Ayant dans les airs leurs familles.

Comme l'on conte en deux façons L'accident du chasseur, voici l'autre manière.

Un certain fauconnier ayant pris, ce dit -on, À la chasse un milan (ce qui n'arrive guère),

En voulut au roi faire un don,

Comme de chose singulière:

Ce cas n'arrive pas quelquefois en cent ans ; C'est le non plus ultra de la fauconnerie. Ce chasseur perce donc un gros de courtisans, Plein de zèle, échauffé, s'il le fut de sa vie.

Par ce parangon des présents

Il croyoit sa fortune faite :

Quand l'animal porte-sonnette ,

Sauvage encore et tout grossier,

Avec ses ongles tout d'acier, Prend le nez du chasseur, happe le pauvre sire:

' Lui de crier; chacun de rire, Monarque et courtisans. Qui n'eût ri? Quant à moi, Je n'en eusse quitté ma part pour un empire.

Qu'un pape rie, en bonne foi

350 FABLES DE LA FONTAINE.

Je ne l'ose assurer; mais je tiendrais un roi

Bien malheureux, s'il n'osoit rire; C'est le plaisir des dieux. Malgré son noir souci , Jupiter et le peuple immortel rit aussi : Il en fit des éclats, à ce que dit l'histoire, Quand Vulcain, clopinant, lui vint donner à boire. Que le peuple immortel se montrât sage ou non, J'ai changé mon sujet avec juste raison ;

Car, puisqu'il s'agit de morale, Que nous eût du chasseur l'aventure fatale Enseigné de nouveau? l'on a vu de tout temps Plus de sots fauconniers que de rois indulgents.

Pilpay fait près du Gange arriver l'aventure

2V. B. Cest donc à cet auteur que La Fontaine a eu devoir le sujet de cette fable ; cependant je n'ai rien trouvé de semblable dans les diverses traductions ou imitations du philosophe indien. Rien d'analogue ne se présente non plus dans l'Heetopades de Veeshno Sarma. M. Cuillon a pourtant cité la page deux du second volume de Bidpai ; il vent sans doute parler de la traduction de Galland et de Ordonne, en trois volumes; mais la fable qu'on lit en cet endroit n'a aucun rapport avec celle-ci.

Voyez, dans le premier volume , la Notice sur Bidpai.

LIVRE XII, FABLE XIII. 351

Le Renard, les Mouches et le Hérisson.

Aux traces de son sang un vieux hôte des bois ,

Renard fin , subtil et matois , Blessé par des chasseurs , et tombé dans la fange , Autrefois attira ce parasite ailé

Que nous avons mouche appelé.

Il accusoit les dieux , et trouvoit fort étrange Que le sort à tel point le voulût affliger ,

Et le fit aux mouches manger.

Quoi ! se jeter sur moi , sur moi le plus habile

De tous les hôtes des forêts !

Depuis quand les renards sont-ils un si bon mets ? Et que me sert ma queue ? est-ce un poids inutile ? Va, le ciel te confonde, animal importun!

Que ne vis-tu sur le commun?

Un hérisson du voisinage,

Dans mes vers nouveau personnage , Voulut le délivrer de Timportunité

Du peuple plein d'avidité :

Je les vais de mes dards enfile par centaines , Voisin renard, dit-il, et terminer tes peines.
Garde-t'en bien , dit l'autre; ami, ne le fais pas : Laisse-les, je te prie, achever leur repas. Ces ani-
maux sont souûls; une troupe nouvelle Viendrait fondre sur moi , plus âpre et plus cruelle.

Nous ne trouvons que trop de mangeurs ici-bas : Ceux-ci sont courtisans, ceux-là sont magis-
trats. Aristote appliquoit cet apologue aux hommes.

Les exemples en sont communs,

Surtout au pays où nous sommes.

Plus telles gens sont pleins , moins ils sont importuns.

Gaies. jEt.-Cor., Zi\y Joseph. , Anljud., 1. 18; Nicépcore{CalUt.)y 1. 1 , c 17; Mich. Glycat,
Annal., p. a3ô; Contt. Manattét, Annal., p. 5a.

Lato». Hclyn, c. 5i ; Nie. Perg.y 87 ; Prompt, exempl. , de judice iniquo; Abst.t proem.; Faern.,
78; Brut., 1.3, p. ao4; Thèmes de MgrLx duc dz Bottogogice (Man. de la Bibl. duRoi,n*85ix), foL.
119.

Fuipes novitia et imperita cecidit in laqueum propter aWeot apitmn s km apetpupugerunt eam
adeo acriter, ut esset cruentata à i>ertice utque adpedet : dolebatfamam gentit valpinœ Uesam, et
pudtbat eam tant ttoUdè te captent fuisse. Tum forte vidit i/ulpem aliam prattereuntem : Arnica ,
inavit, expelle apet. Feterator respondit : Alite apet avidicret ttatim te tugeremt.

FaàirçAis. P. G ring., les folles Entreprises; Amjrot.-Plut. : Si l'administration convient aux
vieillards 1 PhiL Hegem. , 19 ; Microcosme , emhl. a4; Quinet.

Italiuts. Capaccio, 97; Cet. Paie., 97; FerMzz., 19.

LIVRE XII, FABLE XIV

L'Amour et la Folie.

Tout est mystère dans l'Amour, Ses flèches , son carquois , son flambeau , • son enfance :

Ce n'est pas l'ouvrage d'un jour

Que d'épuiser cette science.

Je ne prétends donc point tout expliquer ici : Mon but est seulement de dire , à ma manière ,

Comment l'aveugle que voici (C'est un dieu), comment, dis-je, il perdit la lumière; Quelle suite
eut ce mal , qui peut-être est un bien. J'en fais juge un amant, et ne décide rien.

La Folie et l'Amour jouoient un jour ensemble : Celui-ci n'étoit pas encor privé des yeux. Une
dispute vint ; l'Amour veut qu'on assemble

Là-dessus le conseil des dieux :

L'autre n'eut pas la patience ; Elle lui donne un coup si furieux ,

Qu'il en perd la clarté des cieux :

Vénus en demande vengeance.

Femme et mère, il suffit pour juger de ses cris :

Les dieux en furent étourdis ,

Et Jupiter, et Némésis, Et les juges d'enfer, enfin toute la bande. Elle représenta Pénormité du cas;

il. a3

Son fils, sans un bâton , ne pouvoit faire un pas Nulle peine n'étoit pour ce crime assez grande : Le dommage devoit être aussi réparé.

Quand on eut bien considéré L'intérêt du public, celui de la partie, Le résultat enfin de la suprême cour

Fut de condamner la Folie

A servir de guide à l'Amour.

LàTiirs. Commir.y 6.

Français. Louise Charly, dite Labbé, Débat de folie et d'amour.

LIVRE XII , FABLE XV

Le Corbeau , la Gazette , la Tortue et le Rat. A MADAME DE LA SABLIÈRE.

Je vous gardois un temple dans mes vers, Il n'eût fini qu'avecque l'univers.

Déjà ma main en fendoit la durée Sur ce bel art qu'ont les dieux inventé. Et sur le nom de la divinité Que dans ce temple on auroit adorée.

Sur le portail j 'au rois ces mots écrits : Palais sacré de la déesse Iris :

Non celle-là qu'a Junon à ses gages :

Car Junon même et le maître des dieux Serviroient l'autre, et scroient glorieux Du seul honneur de porter ses messages. L'apothéose à la voûte eût paru :

Là, tout l'Olympe en pompe eût été vu Plaçant Iris sous un dais de lumière.

Les murs auroient amplement contenu Toute sa vie; agréable matière , Mais peu féconde en ces événements ' Qui des états font les renversements. Au fond du temple eût été son image , Avec ses traits, son souris, ses appas,

Son art de plaire et de n'y penser pas , Ses agréments à qui tout rend hommage.

J'aurois fait voir à ses pieds des mortels Et des héros, des demi-dieux encore, Même des dieux : ce que le monde adore Vient quelquefois parfumer ses autels.

J'eusse en ses yeux fait briller de son âme Tous les trésors , quoique imparfaitement : Car ce cœur vif et tendre infiniment Pour ses amis, et non point autrement; Car cet esprit, qui, né du firmament, A beauté d'homme avec grâce de femme , Ne se peut pas, comme on veut, exprimer, O vous, Iris, qui savez tout charmer, Qui savez plaire en un degré suprême, Vous que l'on aime à l'égal de soi-même (Ceci soit dit sans nul soupçon d'amour, Car c'est un mot banni de votre cour, Laissons-le donc) , agréez que ma muse Achève un jour cette ébauche confuse.

J'en ai placé l'idée et le projet, Pour plus de grâce, au-devant d'un sujet Où l'amitié donne de telles marques , Et d'un tel prix , que leur simple récit Peut quelque temps amuser votre esprit.

Non que ceci se passe entre monarques : Ce que chez vous nous voyons estimer N'est pas un roi qui ne sait point aimer; C'est un mortel qui sait mettre sa vie Pour son ami. J'en vois peu de si bons.

LVRE XII, FABLE XV. 35y

Quatre animaux, vivant de compagnie, Vont aux humains en donner des leçons.

La gazelle, le rat, le corbeau, la tortue,

Vivoient ensemble unis : douce société.

Le choix d'une demeure aux humains inconnue

' Assuroit leur félicité.

Mais quoi! l'homme découvre enfin toutes retraites :

Soyez au milieu des déserts,

Au fond des eaux, au haut des airs, Vous n'éviterez point ses embûches secrètes. La gazelle s'alloit ébattre innocemment;

Quand un chien, maudit instrument

Du plaisir barbare des hommes, Vint sur l'herbe éventer les traces de ses pas. Elle fuit. Et le rat , à l'heure du repas , Dit aux amis restants : D'où vient que nous ne sommes

Aujourd'hui que trois conviés?

La gazelle déjà nous a-t-elle oubliés?

A ces paroles , la tortue

S'écrie, et dit : Ah! si j'étois

Comme un corbeau d'ailes pourvue,

Tout de ce pas je m'en irois

Apprendre au moins quelle contrée ,

Quel accident tient arrêtée

Notre compagne au pied léger :

Car, à l'égard du cœur, il en faut mieux juger.

Le corbeau part à tire d'aile :
Il aperçoit de loin l'imprudente gazelle
Prise au piège et se tourmentant.
Il retourne avertir les autres à l'instant ;
Car, de lui demander quand, pourquoi, ni comment
Ce malheur est tombé sur elle, Et perdre en vains discours cet utile moment ,
Comme eût fait un maître d'école,
Il avoit trop de jugement.
Le corbeau donc vole et revole.
Sur son rapport les trois amis
Tiennent conseil. Deux sont d'avis
De se transporter sans remise
Aux lieux où la gazelle est prise.
L'autre, dit le corbeau, gardera le logis : Avec son marcher lent, quand arriveroit-elle?
Après la mort de la gazelle.
Ces mots à peine dits, ils s'en vont secourir
Leur chère et fidèle compagne ,
Pauvre chevrette de montagne.
La tortue y voulut courir :
La voilà comme eux en campagne , Maudissant ses pieds courts avec juste raison, Et la nécessité
de porter sa maison.
Rongemaille (le rat eut à bon droit ce nom) Coupe les nœuds du lacs : on peut penser la joie. Le
chasseur vient, et dit : Qui m'a ravi ma proie? Rongemaille, à ces mots, se retire en un trou, Le cor-
beau sur un arbre, en un bois la gazelle :
Et le chasseur, à demi fou
De n'en avoir nulle nouvelle, Aperçoit la tortue,, et retient son courroux.
D'où vient, dit-il, que je m'effraie?

LIVRE XII, FABLE XV

Je veux qu'à mon souper celle-ci me défraie. Il la mit dans son sac. Elle eût payé pour tous , Si le
corbeau n'en eût averti la chevrette.

Celle-ci, quittant sa retraite, Contrefait la boiteuse, et vient se présenter.

L'homme de suivre, et de jeter Tout ce qui lui pesoit : si bien que Rongemaille Autour des nœuds du sac tant opère et travaille ,

Qu'il délivre encor l'autre sœur Sur qui s'étoit fondé le souper du chasseur.

Pilpay conte qu'ainsi la chose s'est passée.

Pour peu que je voulusse invoquer Apollon,

J'en ferois, pour vous plaire, un ouvrage aussi long

Que l'Iliade ou l'Odyssée.

Rongemaille feroit le principal héros, Quoiqu'à vrai dire ici chacun soit nécessaire. Porte-maison l'infante y tient de tels propos ,

Que monsieur du corbeau va faire Office d'espion , et puis de messenger.

La gazelle a d'ailleurs l'adresse d'engager Le chasseur à donner du temps à Rongemaille.

Ainsi chacun en son endroit

S'entremet, agit et travaille.

A qui donner le prix ? Au cœur, si l'on m'en croit (*). Que n'ose et que ne peut l'amitié violente ! Cet autre sentiment que l'on appelle amour Mérite moins d'honneur; cependant chaque jour

(*) Ce qui soit ne se tronre pas dans l'édition de 1694.

360 FABLES DE LA FONTAINE.

Je le célèbre et je le ohante.

Hélas ! il n'en rend pas mon âme plus contente ! i

Vous protégez sa sœur , il suffit; et mes vers Vont s'engager pour elle à des tons tout divers. Mon maître étoit l'Amour; j'en vais servir un autre,

Et porter par tout l'univers

Sa gloire aussi-bien que la vôtre.

Oriuitaux. B'ulpaï, t. a , p. 363.

| LIVRE XII, FABLE XVI. 361

La Forêt et le Bûcheron.

Un bûcheron venoit de rompre ou d'égarer Le bois dont il avoit emmanché sa cognée. Cette perte ne put sitôt se réparer Que la forêt n'en fût quelque temps épargnée.

L'homme enfin la prie humblement

De lui laisser tout doucement

Emporter une unique branche

Afin de faire un autre manche :

Il iroit employer ailleurs son gagne-pain ; Il laisseroit debout maint chêne et maint sapin Dont chacun respectoit la vieillesse et les charmes. L'innocente forêt lui fournit d'autres armes. Elle en eut du regret. Il emmanche son fer :

Le misérable ne s'en sert

Qu'à dépouiller sa bienfaitrice

De ses principaux ornements.

Elle gémit à tous moments :

Son propre don fait son supplice.

Voilà le train du monde et de ses sectateurs :

On s'y sert du bienfait contre les bienfaiteurs.

Je suis las d'en parler. Mais que de doux ombrages

Soient exposés à ces outrages;

Qui ne se plaindrait là-dessus ?

36 a FABLES DE LA FONTAINE. 4

Hélas ! j'ai beau crier et me rendre incommode, L'ingratitude et les abus N'en seront pas moins à la mode.

Gekcs. JEs.-Cor.p 179, 356; H 179, 356; Babr. ex Suid., ta, p. 370. J

Latins. Phœdr. App. Gudii, 5 ; Rom. , 54 ; Rom. NU. , 33 ; Fab. ant Nil. , 44 ; Galfr. , 54 ; J. de Cap. , c. x6 ; ex Vitis Patrum , L. 7, c. 35, S 4 ; P* Cand. , 147 ; Als. , ia 1.

Français. Mar.de Fr., a3; Ysop. ./, So; /«/. Mach., 54; Vln.c.de Beauv., ao ; Mer des Hist., ao ; Guill. Baud., i50, 347 ; 6. 6b/r., 39; Beru., 39; Le Noble, 55.

Italiens. Acc.-Zucch. , 54; Tupp., 54; Baldi, 77; &*. Pat»,., x3i , x43 ; Verdixz., 68.

Espagnols. Tjo^o , 54 ; &6. Afep, 4a ; Coiw. G. 2>yW, fol. 3i 3 , r°.

Allemands. H. Steinh. ,54-

Anglais. OgU6jrt 36.

Hollandais. Esopus , 54.

YSOPET I.

Z>ti 2fo<j e/ <fc la CoignU.

Une coignéé où fault un manche * Dont nuls ne coupe ni ne tranche, Ot en sa maison uns vilains :

Au bois pria qu'un de ses rains a Li donnast pour un manche avoir.

Li bois , par son non-savoir, Li ottroya legierement , Don s'en repentira briefment.

Enmanché a cils sa coignéé , Puis l'a a 11 poings empoignée :

LIVRE XII , FABLE XVI

Du bois en commence a abattre , Non un ou deus, ne trois ne quatre; Mais du meilleur et du plus bel Abat et met en un monsel.

Le bois qui s'est donné la mort , Dist lors que sa folie Ta mort, De ce qu'au vilain a baillée Dont sera et raupt et taillée. 3

Nuls homs son ennemi ne doit Servir de chose quelque soit, Dont pérís li puisse avenir, S'il ne se veut pour fol tenir* Qui armes baille a ennemi , S'il meurt, ne doit estre gémi. 4 Qui le sien trop largement donne Pourra oïr encor rampone. 5 De ce maillet ou de plus grant Puisse avoir cils rompu les dent Qui tant donna a son enfant • Que puis ala son pain querant , Puis après a dongier menjue 6 Férus soist de ceste maque. 7

1 Fault , manque , défaillir. — » Rains , branches ,• de ranuu. — 3 Raupt, rompu , brisé , de rup-tiu.— 4 Gémi , plaint.— 5 Oïr encor rampone , entendre encore des reproches. — * Dongier, pouvoir , domination. Ce vers signifie : Et ne pat ensuite manger que sons le pouvoir ou à la volonté de son enfant. — 7 Férus , frappé , deferire. On voit que ce* derniers vers sont une allusion au testament de Couaxa , rapporté par Cesarius

Le Renard , le Loup et le Cheval.

Un renard, jeune encor, quoique des plus madrés, Vit le premier cheval qu'il eût vu de sa vie. Il dit à certain loup, franc novice : Accourez,

Un animal paît dans nos prés, Beau, grand; j'en ai la vue encor toute ravie. Est-il plus fort que nous? dit le loup en riant :

Fais-moi son portrait, je te prie.

Si j'étois quelque peintre ou quelque étudiant, Repartit le renard, j'avancerais la joie

Que vous aurez en le voyant.

Mais venez. Que sait-on ? peut-être est-ce une proie

Que la fortune nous envoie.

Us vont; et le cheval, qu'à l'herbe on avoit mis , Assez peu curieux de semblables amis, Fut presque sur le point d'enfiler la venelle. Seigneur, dit le renard, vos humbles serviteurs Apprendraient volontiers comment on vous appelle. Le cheval, qui n'étoit dépourvu de cervelle, Leur dit : Lisez mon nom, vous le pouvez /messieurs, Mon cordonnier l'a mis autour de ma semelle. Le renard s'excusa sur son peu de savoir: Mes parents, reprit-il, ne m'ont point fait instruire; Us sont pauvres , et n'ont qu'un trou pour tout avoir : Ceux du loup, gros messieurs, l'ont fait apprendre à lire.

RENART LE CONTREFAIT

tfnw* par Am/ L**wrtanJ

par

PIS} lù.

• 7/4l/t€4Jf*fi~ lA''' Ut i'fi4/>/«>/A*&*44'. t/*t i/Û>t .

JVf7b'Jo.

Fol joJ.

LIVRE XII, FABLE XVII. 3G

Le loup, par ce discours flatté,

S'approcha. Mais sa vanité Lui coûta quatre dents : le cheval lui desserre Un coup ; et haut le pied. Voilà mon loup par terre,

Mal en point, sanglant, et gâté.

Frère, dit le renard, ceci nous justifie

Ce que m'ont dit des gens d'esprit :

Cet animal vous a sur la mâchoire écrit Que de tout inconnu le sage se méfie.

Latxhs. Fab. Eitrav. , t; Camer., a37; YhU.y a5; Hartm. Sch.t 1. a , c. 6. '

Français. Keaart le contref. (M'en. île la BiM: du Roi, n. 7630-4), fol. a03, r^o^ JuL Mach.-VjL.Xi-wi., x; Math. Aegn., sat. 3, v.ai5 et s.; Anon. de Cologne, a 5.

Italiens. Cento nov. antich. , 9a.

Espagnols. Ysopo-Ejitrwr., x; Seb. Mey, a;.

Allemaots. H. Steinh,-Vx.tn.y.t x.

Hollandais. Esopus-Vxtn\., 1.

RENART LE CONTREFAIT

Si corn renart a lui palloit Et d'estre sens il se doloit , ' Si vit Yssangrin son compère :

N'onques jor , foi qu'il doit son père, Ne pot-il tant beste hair.

Yssangrin venoit par air; Si a renart mis a raison.

Renart amis , an nul saison, Un bon morciau ne me donnastes, Ne don doncr ne vous penastes,

Et ge adès vous an ai donné , * An maint bon leu vous ay mène Que vous avez par moi sahus 3
Dont plusor bien vous sont venus :

Ancor an un leu vous manrai 4 Et telz proie, presant vous, panrai s Dont vous aroiz très bonne part :

Antandez , compères renaît, Onques si bon morciau n'éustes, Ne nul leu vous ne le séustes ; Ge vous an ferai h ni le don. 6 Compères, or me le dites donc; D'aler ne veil pas estre quites ; Mes où est ce que vous me dites ?

Dou bien quant ge par vous l'aurai , Moult grant merciz vous an dirai; Mes de ce dont ge rien n'aroie Mercier ne vous ah saroie. 7

Renart, tu yes de fier couraige, Ou trop ies fox , ou trop es saige.

Tu ne croiz rien c'on t'oït promis * Jusqu'il te soit en la main mis. Car ge veil , dit renart, compère, Quant le gré savoir dois je père : y Car promesse sans a porter, C'est pour amfans reconforter.

En trop de leus iert mes cuers mis S'an tous prometeurs estoit mis :

Por ce por promesse que j'oïe, Se dons ne vient , j'à n'an esjoie.

in

Sire, et vous aroiz cest couvant :

Or me sivez, g'irai devant.

Dame fauve a un poulain

LIVRE XII, FABLE XVII

Tanres , jeunes est ; porce Vain : " N'a pas longtemps qu'el poulena ; Nul respit de ce elle n'a Que jusques crestiennez soit, Puis a mun vouloir qu'il an soit, Et mes vouloirs si est mangier; Autrement non quier estrangier. >s De ce ne soies j'à doutant :

Elle est ci près , elle m'atant En ceste prarie où el paist.

Renars l'escoute et si se tait , Pance qu'ancor ne l'a il mie Quelque chose que il li die.

Tant ont andui chemin tenu ,4 Qu'il sont en la prairie venu Là où dame fauve estoit Et son poulain qui la sivoit , Que xv jors ancor n'ot mie.

Li lous ne pot tere : Je die , Renaît, est cestui gras et tandre? Qui t'an vouroit i quartier tandre , Di moi combien tu an donroies ?

Tant mes amis estre pourroies Qu'un quartier t'an departiroie.

Et , dit renaît , bien le vouroie ; Mes quant ses ni quartiers aroiz, Si vous plect , le quart me lairoiz.

Di moy, renaît , combien il vaut ?

Compères , j'à dire non faut.

Quant assez mangié en aurez, Tout a temps la valeur saurez.

Dit Ysangrin : Tost le sauroiz

Et tost vostre quartier auroiz.

Lors s'an est a Fauve venus :

Devant li en estant tenus ,5

Et dist : Fauve , délivre moi

Ce poulain que ge cilec voi;

Car por m un droit le doi avoir :

Or tost si an fai ton devoir.

Dit Fauve : Non contredi mie :

Ge sui dou faire apareillie;

Mes que bautisiez soit avant ,

Non ait et plus je te convant; ,6

Car telle ordonnance an menons.

Or di, Fauve, quelz iert ses nons? '~

Ge lui otroy, par Jhesucrit

Et dist Fauve , il est escrit

Dedans la sole de mon pié,

Dont tu doiz avoir le cuer lié :

Or garde moût quel nom y a.

Fauve le pié tandu l'i a :

Le nom cilec trouver devez,

Isangrin , se lire savez :

Véez quel nom il doit avoir,

Puis si an faites vo devoir.

Lors dist Issangrin a renart :

Compères, véez , se dieux vous gart , ' Vous savez trop miaux de moi lire :

Baisiez vous, saichiez la m'a dire.

Dist renart : J'ai la rume ehue , Pour coi j'ai troublée la venue , Qui par les yaux touz me dessant
, Pour coi toz aveugles me sant ; Et si n'ai-ge lehu qu'au lois, Si ne sai point lire françois :

Anviz vouroiz bon clerc bien lire ^{1*}

LITRE XII, FABLE XVII. 3fe)

An nul romant ne bien escrire

Si que par se, ge ne saroie ,

Àveques se, ge ne pourroie.

Lors a renaît les yaux couvers ,

Le borne fait et le travers , *s

Et dist : ni voi goûte, compère,

Ge ne pourroie letre ière : *o

Il convient que vous me meigniez

Et que par la main me taigniez.

Délivrez vous , lisiez la letre :

Ge voudroie jà en messon estre :

Ce ne fust por vous compaignier,

Ge me feusse hui faiz seigner,

Et por le rume et por la touz.

Lors met Issangrin a genouz,

Sa teste dessouz le pie boute

Et dist : Fauve , ge n'i voi goûte :

Tu ne cez le pie a point mètre. "

Lors dist Fauve : Vois ci la letre.

Dou pié le fiert sur le sommet • /

Si que arois a terre le met "

Touz estourdiz, touz estormiz :

Pour néant fust-il andormiz.

Fauve s'anfuit et ses poulains Et dant renaît ne fut pas vains , En bonne haie tost se boute :

Des iqui Issangrin escoute , Quel contenance il fera"; Me ne por cel cob mors cera.

Miaux li vausist estre an maison :

Ades n'a pas clergie saison : *3 Or voi ge bien tout an apert Que clergie bien sa saison pert; Aunces foiz vilain guéaignent

il. il\

Es leus où H clerc se mehaignent :

S'Issangrin lire ne saust, Ancor ceste prune iln'éust.

Issangrin de paumison vient Qui por fox decehus se tient : "4 Moult se guermante et dit, pour voir : Ge ne fis mie grant savoir , Quant ge vouloie clers devenir.

Ge m'an sai bien a coi tenir ; Tel mestier n'ai ge mie chier, Ge am trop miax estre bouchier; *6 Mes ores m'an irai ailleurs Quérir aventures meilleures, Qu'elle m'a si grand cob donné Que tout le chief m'a estonné.

Ne quiert pas ma mor deservir Qui de tels dons me fet servir.

De telz, nul ne donroie feuille N'iert jamès le chief ne me deuille ** Tousjours mes souvenir m'en doit.

Et renart qui le regardoit S'an est moût forment esjoiz, Dist : or est maléur finiz :

S'ansinc comme autan i feusse Ceste aumosne aquisse eusse; Mes dieux m'an a moût bien gardé Qui m'a cest presant retardé :

Est cui cura dei,

Nemo nocebit ei.

Lors s'an départ les saus menus, Touz liez et joians c'est tenus, Et dist : Fox est, bien l'ose dire , Qui au pie de cheval se mire :

James jor ne m'i mireray

LIVRE XII, FABLE XVII. '\$*] I

Quant de ceste leçon liray.

Juvenaus nous an dit tout voir , Que grant san a celui por voir.

Qui set son annui retarder Par autrui annui regarder.

De cetui soit Dieux graciez.

« Sens, tenl. — Se doloit , se cbagrinoit, de dôkre, doleo. — * Adès, tonjours. — ' Sahue, su , de savoir. — 4 Voxu mmmî, je vous mènerai. — 5 Pmnrvî, je prendrai. — 6 ffui, aujourd'hui. — 7 Sanoie, saurois. — 8 Con Voit, qu'on t'ait — o Père, parottre, faire parottre. — » * Leus, ficux. — Urt, seroit, de erit. — " Contant, convention, traité. — ** Tantes, tendre.

— L'ain , je J'aime. — » * Non quier ettrangier , je ne voudrais pat me déranger. — « 4 Anèei , tons deus, de amèo. — ** En estant tenae , te tenant debout, de étant*, — z6 Non ait, n'est pas. — Jeté convant, j'en conviens avec toi. — *7 Fauée , nom donné à la jument dans les vieux poètes.— l8 Anviz vomroU ben clerc Hem Une , je voudront bien savoir lire comme un. clerc. — '9 Le borne, le borgne. — ao Lsre, lire. — ** Cex , sais. — ■ » Arou , roide.

— *3 Clergie, science. — *4 Fox » fou. — Ûeeehut , déçu, de décevoir. — *5 G* «m trop «mur , j'aime mieux. — * iW me demitte, ne nw fasse mel.

Le Renard et les Poulets dinde.

Contre les assauts d'un renard Un arbre à des dindons servoit de citadelle. Le perfide ayant fait tout le tour du rempart,

Et vu chacun en sentinelle, S'écria : Quoi! ces gens se moqueront de moi ! Eux seuls seront exempts de la commune loi! Non, par tous les dieux! non. Il accomplit son dire. La lune, alors luisant, sembloit, contre le sire, Vouloir favoriser la dindonnière gent.

Lui, qui n'étoit novice au métier d'assiégeant, Eut recours à son sac de ruses scélérates, Feignit vouloir gravir, se guinda sur ses pattes, Puis contrefit le mort , puis le ressuscité.

Arlequin n'eût exécuté

Tant de différents personnages.

Il élevoit sa queue, il la faisoit briller,

Et cent mille autres badinages , Pendant quoi nul dindon n'eût osé sommeiller. L'ennemi les lassoit en leur tenant la vue

Sur même objet toujours tendue.

Les pauvres gens étant à la longue éblouis, Toujours il en tomboit quelqu'un; autant de pris, Autant de mis a part : près de moitié succombe. Le compagnon les porte en son garde-manger.

LIVRE XII, FABLE XVIII

Le trop d'attention qu'on a pour le danger Fait le plus souvent qu'on' y tombe.

Latim. J. Gerson (/• CharUer) , paraphr. du Magnificat, tr. 4, part. 4 ; Eratm.- Corner. , i5 ; Thèmes de M51" le duc de Bourgogne (Manusc. de la biblioth. du Roi , u. 85 1 r), fol. a.

PULL! IHDICI ET VULFIS.

Pulli indici villa* in satice cavd degerant tedem quam viUicus claustrât tabulit : Valpes netciebat quidjaceret : tandem simulavit te mortumm esse in prato in quo gramen eopiotum erai. Puili indici eam existimantes esse exanimem exierunt è cavo arborés .* at vulpet , mi iridit eos egressos , irruif in tnrbam ignavam, et voront eos, sic aUoquabatur hottes : Fettra salix cava nihil proderii vobÂs aa\ersus dotas meos.

Feaiicais. Guil. Haud., a6o. Italie». Ferdizt., 78.

Le Singe.

Il est un singe dans Paris

A qui l'on avoit donné femme :

Singe en effet d'aucuns maris,

Il la battoit. La pauvre dame En a tant soupiré, qu'enfin elle n'est plus. *

Leur fils se plaint d'étrange sorte,

Il éclate en cris superflus :

Le père en rit, sa femme est morte;

Il a déjà d'autres amours,

Que l'on croit qu'il battra toujours ; Il hante la taverne , et souvent il s'enivre.

N'attendez rien de bon du peuple imitateur, Qu'il soit singe, ou qu'il fasse un livre : La pire espèce c'est l'auteur.

Fraçais. Sens., 61; Perrault, 17.

Au labyrinthe de Versailles , une fontaine étoit décorée d'an perroquet et d'an singe : celui-ci s'habillait en homme; est-ce là l'origine de la fable? N'est-ce pas plutôt quelque conte du temps qui en fournit l'idée?

LIVRE XII, FABLE XX

« / * / % « * « » » % » « » ^ - % . % ' » ' < 1 % ^ ^ i » ^ » ^ » ^ ^ < % » % ^ » % ' » % ^ » W » ^ ^ * » 4 < f c ^ > ^ » » r > ' % ^ * « » » « t * ^ » « % ^ « » " »

Le Philosophe scytk* . . ,

Un philosophe austère, et né dans la Scythie, Se proposant de suivre une plus douce vie, Voya-gea chez les Grecs, et vit en certain* lieux Un sage , assez semblable au vieillard de Virgile, Homme égalant les rois , homme approchant des dieux , « Et, comme ces derniers, satisfait et tranquille. Son bonheur consistoit aux beautés d'un jard ». Le Scythe l'y trouva qui , la serpe à la main , De ses arbres à fruit retranchoit l'inutile, Ébranchoit, émondoit, otoit ceci, cela,

Corrigeant partout la nature, Excessive à payer ses soins avec usure.

Le Scythe alors lui demanda Pourquoi cette ruine : étoit-il d'homme sage De mutiler ainsi ces pauvres habitants?

Quittez-moi votre serpe, instrument de dommage;

Laissez agir la faux du temps :

ils iront assez tôt border le noir rivage. J'ôte le superflu , dit l'autre ; et l'abattant ,

Le reste en profite d'autant.

Le Scythe, retourné dans sa triste demeure, Prend la serpe à son tour, coupe et taille à toute heure; Conseille à ses voisins, prescrit à ses amis

Un universel abattis.

3j6 FABLES DE LA. FONTAINE.

H ôte de chez lui les branches les plus belles: Il tronque son verger contre toute raison ,
 Sans observer temps ni saison,
 Lunes ni vieilles ni nouvelles. Tout languit et tout meurt.
 Ce Scythe exprime bien
 Un indiscret stoïcien :
 Celui-ci retranche de l'âme Désirs et passions, le bon et le mauvais,
 Jusqu'aux plus innocents souhaits.
 Contre de telles gens, quant à moi, je réclame. Ils ôtent à nos coeurs le principal ressort : Ils font
 cesser de vivre avant que Ton soit mort.
 Latiss. Aul. GeU. , Noct. att. , 1. 19 , c. 1 a ; G. Cogn. (Gilb. Cous.) , 85; firg.t Géorg., 1. 4, v. r3a.
 Regum œquabat opes animés. . . .
 FftAircAts. jimjrot'Plut. , de la vertu morale , \$ 26. Comment il faut lire les poètes , \$ 3.

LIVRE XII, FABLE XXI

L'Éléphant et le Singe de Jupiter.

Autrefois l'éléphant et le rhinocéros,
 En dispute du pas et des droits de l'empire,
 Voulurent terminer la querelle en champ clos.
 Le jour en étoit pris, quand quelqu'un vint leur dire
 Que le singe de Jupiter , Portant un caducée, avoit paru dans l'air. Ce singe avoit nom Gille, à ce
 que dit l'histoire.
 Aussitôt l'éléphant de croire
 Qu'en qualité d'ambassadeur
 Il venoit trouver sa grandeur.
 Tout fier de ce sujet de gloire , Il attend maître Gille , et le trouve un peu lent
 A lui présenter sa créance.
 Maître Gille enfin , en passant ,
 Va saluer son excellence.
 L'autre étoit préparé sur la légation :.,

Mais pas un mot. L'attention Qu'il croyoit que les dieux eussent à sa querelle N'agitoit pas encor chez eux cette nouvelle.

Qu'importe à ceux du firmament

Qu'on soit mouche ou bien éléphant ?

Il se vit donc réduit à commencer lui-même : Mon cousin Jupiter , dit-il , verra dans peu Un assez beau combat, de son trône suprême;

Toute sa cour verra beau jeu.

Quel combat? dit le singe avec un front sévère. L'éléphant repartit : Quoi ! vous ne savez pas Que le rhinocéros me dispute le pas ; Qu'Eléphantide a guerre avecque Rhinocère? Vous connoissez ces lieux , ils ont quelque renom. Vraiment je suis ravi d'en apprendre le nom, Repartit maître Gille : on ne s'entretient guère De semblables sujets dans nos vastes lambris.

L'éléphant, honteux et surpris, Lui dit: Eh! parmi nous que venez- vous donc faire? — Partager un brin d'herbe entre quelques fourmis : Nous avons soin de tout Et quant à votre affaire, On n'en dit rien encor dans le traseil des dieux : Les petits et les grands sont égaux à leurs yeux.

G&xcs. JEs.-Cor., 364; U 364*

FRAirçàia. Rabel., Prol. bout, du rv'liv., p. 4.

Vrayement, dut Jupiter, nous en sommes bien : nous a cette heure

u' ayons anltre faciende , que rendre eoimjneet perdues ? Si £uilt»il hiy rendre : cela est eacript es destins , entendez tous ? aussi bien comme si elle rainât la duché de Milan. A la vérité sa coingnêetay est en tel pris et estimation qnc serait a nng roy son royaume. . . .

ft LIVAE XII 9 FAJJLE XXII. SjøÇ)

Un Fou et un Sage.

Certain fou poursuivent à coups de pierre un sage. Le sage se retourne, et lui dit : Mon ami, C'est fort bien fait à toi, reçois cet écu-ci. Tu fatigues assez pour gagner davantage; Toute peine, dit-on, est digne de loyer» : Vois cet homme qui passe, il a de quoi payer; Adresse-lui tes dons, ils auront leur salaire. Amorcé par le gain, notre fou s'en va faire

Même insulte à l'autre bourgeois.

On ne le paya pas en argent cette fois. Maint estafier accourt : on vous happe notre homme ,

On vous l'échiné , on vous l'assomme.

Auprès des rois il est de pareils fous : A vos dépens ils font rire le maître.

. Pour réprimer leur babill, irez-vous Les maltraiter? vous n'êtes pas peut-être Assez puissant. Il faut les engager A s'adresser à qui peut se venger.

Latijts. Phœdr. , 44; 4bst.t 172.

Oriuvtaux. Bidpaï, t. 1 , p. 344-

38o FABLES DE LA FONTAINE.

Le Renard anglais.

A MADAME HARVEY

Le bon cœur est chez vous compagnon du bon sens, Avec cent qualités trop longues à déduire, Une noblesse d'âme, un talent pour conduire

Et les affaires et les gens 9 Une humeur franche et libre , et le don d'être amie Malgré Jupiter même et les temps orageux. Tout cela méritoit un éloge pompeux :

Il en eût été moins selon votre génie; La pompe vous déplaît, l'éloge vous ennue. J'ai donc fait celui-ci court et simple. Je veux

Y coudre encore un mot ou deux

En faveur de votre patrie :

Vous l'aimez. Les Anglois pensent profondément ; Leur esprit , en cela , suit leur tempérament : Creusant dans les sujets, et forts d'expériences, Ils étendent partout l'empire des sciences. Je ne dis point ceci pour vous faire ma cour : Vos gens, à pénétrer, l'emportent sur les autres;

Même les chiens de leur séjour

Ont meilleur nez que n'ont les nôtres.

Vos renards sont plus fins; je m'en vais le prouver

Par un d'eux, qui, pour se sauver,

LIVRE XII, FABLE XXIII

Mit en usage un stratagème Non encor pratiqué, des mieux imaginés.

Le scélérat, réduit en un péril extrême,

Et presque mis à bout par ces chiens au bon nez,

Passa près d'un patibulaire :

Là, des animaux ravissants, Blaireaux, renards, hibou s, race encline à mal faire, Pour l'exemple pendus, instruisoient les passants. Leur confrère aux abois entre ces morts s'arrange. Je crois voir Annibal, qui, pressé des Romains, Met leur chef en défaut, ou leur donne le change, Et sait, en vieux renard, s'échapper de leurs mains.

Les clefs de meute, parvenues A l'endroit où pour mort le traître se pendit , Remplirent l'air de cris : leur maître les rompit, Bien que de leurs abois ils perçassent les nue\$. Il ne put soupçonner ce tour assez plaisant. Quelque terrier, dit-il, a sauvé mon galant.: Mes chiens n'appellent point au delà des colonnes

Où sont tant d'honnêtes personnes.

Il y viendra, le drôle! Il y vint, à son dam.

Voilà maint basset clabaudant; Voilà notre renard au charnier sç guindant. Maître pendu croyoit qu'il en iroit 4e même Que le jour qu'il tendit de semblables panneaux; Mais le pauvre, ce coup, y laissa ses huseaux : Tant il est vrai qu'il faut changer de stratagème ! Le chasseur, pour trouver sa propre sûreté, N'auroit pas cependant un tel tour inventé;

Non point par peu d'esprit : est-il quelqu'un qui nie Que tout Anglois n'en ait bonne provision ?

Mais le peu d'amour pour la vie

Leur nuit en mainte occasion.

Je reviens à vous , non pour dire

D'autres traits sur votre sujet;

Tout long éloge est un projet

Peu favorable pour iha lyre.

Peu de nos chants, pei de nos vers, Par un encens flatteur amusent l'univers, Et se font écouter des nations étranges.

Votre prince vous dit un jour

Qu'il aimoit mieux un trait d'amour

Que quatre pages de louanges.

Agréez seulement le don que je vous fais

Des derniers efforts de ma muse :

C'est peu de chose; elle est confuse

De ces ouvrages imparfaits.

Cependant ne pourriez- vous faire

Que le même hommage pût plaire À celle qui remplit vos climats d'habitants

Tirés de l'isle de Cythère ?

Vous voyez par-là que j'entends Mazarin, des Amours déesse tutélaire.

Latiss. jibst., 146.

Français. Rom. du Ren. (M an user, de la bibl. du Roi. Cangé, 68 \ fol. 79.

ROMAN DU RENART

Or vous dirons , se Deux me gart , Quellz meschance advint a renart : ' En la sale une hart avoit Oû ix pels de volpil pendoit : a Là s'estoit renars acrapés Qui tantesfois les a gabés; Et li sires qui s'en prist garde, A son venéour dit : ftesgarde, 9 Qualités pels avons de volpil ?

Sire, ix en avons, fait-il.

Noef , deable, j'en y voi dis.

Cils sant avant tous esbays :

S'est venus tout droit celle part Et a choisi sire renart 4 Qui a la hart pendus estoit :

A grant effort se soutenoit Durement ans dens et ans pies.

Li venerres s'est mervilliés Com dams renart est desloyaux Qui s'est pendus avec les piaux.

Chent déable li ont fait pendre : 5 Certes je l'en ferai descendre.

La main giette, penre le vout, etc.

i Meschance, mésaventure, mauvaise chance. — a PêUt peaux , de pelles. — Volpil, renard, de vutpes. - — 3 Venéour, et pins bas venerre*. Teneur, chasseur, de vtnator. — 4 Choisi f regarde.— ^Ckênt, cent.

Le Soleil et les Grenouilles,

Les filles du limon tiraient du roi des astres

Assistance et protection :

Guerre ni pauvreté, ni semblables désastres Ne pouvoient approcher de cette nation ; Elle faisoit valoir en cent lieux son empire. Les reines des étangs, grenouilles veux-je dire, (Car que coûte-t-il d'appeler Les choses par noms honorables?) Contre leur bienfaiteur osèrent cabaler,

Et devinrent insupportables L'imprudence, l'orgueil, et l'oubli des bienfaits,

Enfants de la bonne fortune , Firent bientôt crier cette troupe importune : On ne pouvoit dormir en paix.

Si l'on eût cru leur murmure , Elles auraient, par leurs cris, Soulevé grands et petits Contre l'œil de la Nature.

Le soleil, à leur dire, alloit tout consumer; Il falloit promptement s'armer Et lever des troupes puissantes.

Aussitôt qu'il faisoit un pas , Ambassades coassantes Alloient dans tous les états :

LIVRE XII, FABLE XXIV

A les ouïr, tout le monde, Toute la machine ronde Rouloit sur les intérêts De quatre méchants marais.

^ Cette plainte téméraire

Dure toujours : et pourtant Grenouilles doivent se taire , Et ne murmurer pas tant ; Car si le soleil se pique, U le lçur fera sentir :

La république aquatique Pourrait bien s'en repentir.

La Tins. Commir., i.

AT. B, Cette fable fut d'abord imprimée rar une feuille rotante, avec ce titre : Appendix ad fabula* Phmdri, ex Bibl. Leidenai, été. Jnxta exemplar editutn Amatelodami , typis Buninganis, ad insigne Josoe. Pansus, 167a,

Fravcais. Fureàère, dan* ta œuvres du Père Commue.

A LL. ÂA. SS. M"» DE BOURBON ET MF LE PRINCE DE CONTI

Hyménée et l'Amour vont conclure un traité Qui les doit rendre amis pendant longues années :

Bourbon, jeune divinité, Conti, jeune héros, joignent leurs destinées. Condé l'avoit, dit-on, en mourant souhaité : Ce guerrier, qui transmet à son fils en partage Son esprit , son grand cœur , avec un héritage Dont la grandeur non plus n'est pas à mépriser, Contemple avec plaisir de la voûte cthérée Que ce nœud s'accomplit , que le prince l'agrée , Que Louis aux Condé ne peut rien refuser. Hyménée est vêtu de ses plus beaux atours : Tout rit autour de lui , tout éclate de joie. Il descend de l'Olympe, environné d'Amours

Dont Conti doit être la proie:

Vénus à Bourbon les envoie.

Ils avoient l'air moins attrayant

Le jour qu'elle sortit de l'onde,

Et rendit surpris notre monde

De voir un peuple si brillant.

Le chœur des Muses se prépare :

On attend de leurs nourrissons

LIVRE XIIt , FABLE XXV

Ce qu'un talent exquis et rare Fait estimer dans nos chansons»

Apollon y joindra ses sons , Lui-même il apporte sa lyre.

Déjà l'amante de Zéphyre Et la déesse du matin , Des dons que le printemps étale Commencent à parer la salle Où se doit faire le festin.

O vous pour qui les dieux ont dès soins si pressants, Bourbon , aux charmes tout-puissants , Ainsi qu'à l'âme toute belle; Conti, par qui sont effacés Les héros des siècles passés; Conservez l'un pour l'autre une ardeur mutuelle. Vous possédez tous deux ce qui plaît plus d'un jour , Les grâces et l'esprit , seuls soutiens de l'amour. Dans la carrière aux époux assignée , Prince et princesse, on trouve deux chemins : L'un de tiédeur, commun chez les humains; La passion à l'autre fut dotraéel

N'en sortez point, c'est un état bien doux, Mais peu durable en notre âme inquiète ... » L'amour s'éteint par le bien qu'il souhaite; L'amant alors se comporte en époux.

Ne sauroit-on établir le contraire , Et renverser cette maudite loi ?

Prince et princesse, entreprenez l'affaire : Nul n'osera prendre exemple sur moi.

De ce conseil faites expérience , Soyez amants fidèles et constants :

S'il faut changer, donnez-vous patience, Et ne soyez époux qu'à soixante ans.

Vous ne changerez point. Écoutez Calliope;

Elle a pour votre hymen dressé cette horoscope

Pratiquer tous les agréments Qui des époux font des amants , Employer sa grâce ordinaire, C'est ce que Conti saura faire.

Rendre Conti le plus heureux Qui soit dans l'empire amoureux, Trouver cent moyens de lui plaire, C'est ce que Bourbon saura faire.

Apollon m'apprit l'autre jour Qu'il naîtroit d'eux un jeune Amour Plus beau que l'enfant de Cythère, En un mot, semblable à son père.

Former cet enfant sur les traits Des modèles les plus parfaits , C'est ce que Bourbon saura faire; Mais de nous priver d'un tel bien, C'est à quoi Bourbon n'entend rien.

LIVRE XII , FABLE XXVI

La Ligue des Rats.

Une souris craignoit un chat Qui dès long-temps la guettait au passage. Que faire en cet état ? Elle , prudente et sage, Consulte son voisin : c'étoit un naïtre rat, Dont la rateuse seigneurie S'étoit logée en bonne hôtellerie, Et qui cent fois s'étoit vanté , dit-on , De ne craindre ni chat ni chatte, .

Ni coup de dent, ni coup de patte.

Dame souris, lui dit ce fanfaron , Ma foi ! quoi que je fasse , Seul je ne puis chasser le chat qui vous menace : Mais assemblons tous les rats d'alentour : Je lui pourrai jouer d'un mauvais tour. La souris fait une humble révérence; Et le rat court en diligence A l'office , qu'on nomme autrement la dépense ,

Où maints rats assemblés Faisoient, aux frais de l'hôte, une entière bombance. v Il arrive, les sens troublés, Et tous les poumons essoufflés.

Qu'avez-vous donc, lui dit un de ces rats; parlez. En deux mots, répond-il, ce qui fait mon voyage, C'est qu'il faut promptement secourir la souris;

3pO FABLBS o£ hX FOKTAITE.

Car Raminagrobis Fait en tous lieux un étrange carnage.

Ce chat, le plus diable des chats, S'il manque de souris, voudra manger des rats. •Chacun dit : Il est vrai. Sus ! sus! courons aux armes! Quelques rates, dit-on, répandirent des larmes. N'importe , rien n'arrête un si noble projet :

Chacun se met en équipage ; Chacun met dans son sac un morceau de fromage : Chacun promet enfin de risquer le paquet.

Ils alloient tous comme à la fête , .

L'esprit content , le cœur joyeux.

Cependant le chat, plus fin qu'eux, Tenoit déjà la souris par la tête.

Ils s'avancèrent à grands pas

Pour secourir leur bonne amie :

Mais le chat , qui n'en démord pas , Gronde, et marche au-devant de la troupe ennemie.

A ce bruit , nos très-prudents rats ,

Craignant mauvaise destinée , Font, sans pousser plus loin leur prétendu fracas ,

Une retraite fortunée.

Chaque rat rentre dans son trou :

Et si quelqu'un en sort, gare encor le matou.

A MADAME DE LA MÉSANGÈRK

Aimable fille d'une mère A qui seule aujourd'hui mille cœurs font la cour, Sans ceux que l'amitié rend soigneux de vous plaire, Et quelques-uns encor que vous garde l'Amour,

Je ne puis qu'en cette préface

Je ne partage entre elle et vous Un peu de cet encens qu'on recueille au Parnasse, Et que j'ai le secret de rendre exquis et doux.

Je vous dirai donc. . . Mais tout dire ,

Ce seroit trop; il faut choisir,

Ménageant ma voix et ma lyre, Qui bientôt vont manquer de force et de loisir. Je louerai seulement un cœur plein de tendresse , Ces nobles sentiments, ces grâces, cet esprit : Vous n'auriez en cela ni maître ni maîtresse , Sans celle dont sur vous l'éloge rejaillit.

Gardez d'environner ces roses

De trop d'épines, si jamais

L'Amour vous dit les mêmes choses :

Il le dit mieux que je ne fais; Aussi sait-il punir ceux qui ferment l'oreille

A ses conseils. Vous l'allez voir.

3ga FABLES DE LA FOICTAIHE.

Jadis une jeune merveille Méprisoit de ce dieu le sowferain pouvoir;

On Pappeloit Alcimadure :

Fier et farouche objet, toujours courant aux bois, Toujours sautant aux prés , dansant sur la verdure ,

Et ne connoissant autres lois Que son caprice ; au reste , égalant les plus belles ,

Et surpassant les plus cruelles; >

N'ayant trait qui ne plût, pas même en ses rigueurs: Quelle l'eût-on trouvée au fort de ses fa-veurs ! Le jeune et beau Daphnis , berger de noble race , L'aima pour son malheur : jamais la moindre grâce, Ni le moindre regard, le moindre mot enfin, Ne lui fut accordé par ce cœur inhu-main. Las de continuer une poursuite vaine ,

Il ne songea plus qu'à mourir.

Le désespoir le fit courir

A la porte de l'inhumaine.

Hélas ! ce fut aux vents qu'il raconta sa peine;

On ne daigna lui faire ouvrir Cette maison fatale, où, parmi ses compagnes, L'ingrate, pour le jour de sa nativité,

Joignoit aux fleurs de sa beauté Les trésors des jardins et des vertes campagnes. J'espérois, cria-t-il, expirer à vos yeux;

Mais je vous suis trop odieux , Et ne m'étonne pas qu'ainsi que tout le reste Vous me refusiez même un plaisir si funeste. Mon père, après ma mort, et je l'en ai chargé ,

Doit mettre à vos pieds l'héritage

Que votre cœur a négligé.

LIVRE XII, FABLE XXVII. 3g

Je veux que Ton y joigne aussi le pâturage, Tous fries troupeaux, avec mon chien; Et que du reste de mon bien Mes compagnons fondent un temple Où votre image se contemple,

Renouvelant de fleurs Pautel à tout moment.

J'aurai près de ce temple un simple monument. On gravera sur la bordure :

« Daphnis mourut d'amour : Passant, arrête-toi,

a Pleure, et dis : Celui-ci succomba sous la loi a De la cruelle Âlcimadure. »

À ces mots , par la Parque il se sentit atteint :

Il auroit poursuivi ; la douleur le prévint.

Son ingrate sortit triomphante et parée.

On voulut, mais en vain , l'arrêter un moment

Pour donner quelques pleurs au sort de son amant :

Elle insulta toujours au fils de Cythérée,

Menant dès ce soir même , au mépris de ses lois , -

Ses compagnes danser autour de sa statue.

Le dieu tomba sur elle , et l'accabla du poids :

Une voix sortit de la nue, Echo reedit ces mots , dans les airs épanus : « Que tout aime à présent : l'insensible n'est plus. » Cependant de Daphnis l'ombre au Styx descendue Frémit et s'étonna , la voyant accourir. Tout l'Érèbe entendit cette belle homicide S'excuser au berger, qui ne daigna l'ouïr, Non plus qu'Àjax Ulysse, et Didon son perfide.

Gilecs. Théocrite, idylle a 3.

Latijts. G. Cogn. (Gilb, Cous.), 93.

3g4 FABLS DELA. FOJTTA.INK.

FABLE XXVIII.-(24i)

Le Juge arbitre , t Hospitalier et le Solitaire.

Trois saints, également jaloux de leur salut,

Portés d'un même esprit, tendoient à même but.

Ils s'y prirent tous trois par des routes diverses :

Tous chemins vont à Rome; ainsi nos concurrents

Crurent pouvoir choisir des sentiers différents.

L'un, touché des soucis, des longueurs, des traverses

Qu'en apanage on voit aux procès attachés ,

S'offrit de les juger sans récompense aucune,

Peu soigneux d'établir ici-bas sa fortune.

Depuis qu'il est des lois, l'homme, pour ses péchés ,

Se condamne à plaider la moitié de sa vie;

La moitié ! les trois quarts , et bien souvent le tout.

Le conciliateur crut qu'il viendrait à bout

De guérir cette folle et détestable envie.

Le second de, nos saints choisit les hôpitaux.

Je le loue; et le soin de soulager les maux

Est une charité que je préfère aux autres.

Les malades d'alors, étant tels que les nôtres,

Donnoient de l'exercice au pauvre hospitalier;

Chagrins, impatients, et se plaignant sans cesse :

« Il a pour tels et tels un soin particulier,

« Ce sont ses amis; il nous laisse. » Ces plaintes n'étoient rien au prix de l'embarras Où se trouva réduit l'appointeur de débats.

LIVRE XII, FABLE XXVIII. 39

Aucun n'étoit content; la sentence arbitrale

A nul des deux ne convenoit :

Jamais le juge ne tenoit

A leur gré la balance égale. , De semblables discours rebutaient l'appointeur : Il court aux hôpitaux , va voir leur directeur. Tous deux ne recueillant que plainte et que murmure, Affligés , et contraints de quitter ces emplois , Vont confier leur peine au silence déé bois. Là, sous d'âpres rochers, près d'une source pure, Lieu respecté des vents, ignoré du soleil , Ils trouvent l'autre saint, lui demandent conseil. Il faut , dit leur ami , le prendre de soi-même.

Qui mieux que vous s'it vos besoins ? Apprendre à se connaître est le premier des soins Qu'impose à tous mortels la majesté suprême. Vous êtes- vous connus dans le monde habité ? L'on ne le peut qu'aux lieux pleins de tranquillité : Chercher ailleurs ce bien est une erreur extrême.

Troublez l'eau : vous y voyez-vous ?

Agitez celle-ci. — Comment nous verrions-nous?

La vase est un épais nuage Qu'aux effets du cristal nous venons d'opposer. — Mes frères , dit le saint , laissez-la reposer ,

Vous verrez alors votre image.

Pour vous mieux contempler , demeurez au désert.

Ainsi parla le solitaire.

Il fut cru; l'on suivit ce conseil salutaire.

Ce n'est pas qu'un emploi ne doive être souffert.

3g6 FABLES DE LA. FOUT ACNE.

Puisqu'on plaide et qu'on meurt , et qu'on devient malade ,

Il faut des médecins , il faut des avocats.

Ces secours , grâce à Dieu , ne nous manqueront pas :

Les honneurs et le gain , tout me le persuade.

Cependant on s'oublie en ces communs besoins.

O vous , dont le public emporte tous les soins,

Magistrats, princes et ministres, Vous que doivent troubler mille accidens sinistres, Que le malheur abat, que le bonheur corrompt, Vous ne vous voyez point , vous ne voyez personne. Si quelque bon moment à ces pensers vous donne,

Quelque flatteur vous interrompt.

Cette leçon sera la fin de ces ouvrages : Puisse-t-elle être utile aux siècles à venir ! Je la présente aux rois, je la propose aux sages: Par où saurois-je mieux finir ?

Lathcs. De Vitis Patrum, 1. S; Verba seniorum; Prompt, exempt. , de Perseverantiâ in peccatis.

Français. Vies des saints Pères du désert, traduct. de M. Arnaud d'Andilly , t a , p. 496. '

A MONSEIGNEUR LE DUC DE VENDOME

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux.

Ces deux divinités n'accordent à nos vœux

Que des biens peu certains , qu'un plaisir peu tranquille :

Des soucis dévorants c'est l'éternel asile ;

Véritables vautours , que le fils de Japet

Représente, enchaîné sur son triste sommet.

L'humble toit est exempt d'un tribut si funeste.

Le sage y vit en paix, et méprise le reste :

Content de ses douceurs, errant parmi les bois,

Il regarde à ses pieds les favoris des rois ;

U lit au front de ceux qu'un vain luxe environne

Que la Fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.

Approche-t-il du but, quitte-t-il ce séjour,

Rien ne trouble sa fin : c'est le soir d'un beau jour.

Philémon et Baucis nous en offrent l'exemple : Tous deux virent changer leur cabane en un temple. Hyménée et l'Amour, par des désirs constants, Avoient uni leurs cœurs dès leur plus doux printemps : Ni le temps, ni l'hymen n'éteignirent leur flamme; Clotho prenoit plaisir à filer cette trame.

3t)8 PHILÉMON ET BAUCIS.

Us surent cultiver, sans se voir assistés, Leur enclos et leur champ par deux fois vingt étés. Eux seuls ils composoient toute leur république : Heureux de ne devoir à pas un domestique Le plaisir ou le gré des soins qu'ils se rendoient ! Tout vieillit : sur leur front les rides s'étendoient; L'amitié modéra leurs feux sans les détruire, Et par des traits d'amour sut encor se produire. Us habitoient un bourg plein de gens dont le cœur Joignoit aux duretés un sentiment moqueur. Jupiter résolut d'abolir cette engeance.

11 part avec son fils, le dieu de l'éloquence; Tous deux en pèlerins vont visiter ces lieux. Mille logis y sont, un seul ne s'ouvre aux dieux. Prêts enfin à quitter un séjour si profane , Us virent à l'écart une étroite cabane , Demeure hospitalière, humble et chaste maison. Mercure frappe : on ouvre. Aussitôt Philémon Vient au devant des dieux, et leur tient ce langage Vous me semblez tous deux fatigués du voyage , Reposez- vous. Usez du peu que nous avons ; L'aide des dieux a fait que nous le conservons : Usez-en. Saluez ces pénates d'argile :

Jamais le ciel ne fut aux humains si facile Que quand Jupiter même étoit de simple bois ; Depuis qu'on l'a fait d'or, il est sourd à nos voix. Baucis , ne tardez point , faites tiédir cette onde : Encor que le pouvoir au désir ne réponde , Nos hôtes agréeront les soins qui leur sont dus. Quelques restes de feu sous la cendre jébandus

PHILÉMON ET BAUCIS

D'un souffle haletant par Baucis s'allumèrent : Des branches de bois sec aussitôt s'enflammèrent. • L'onde tiède, on lava les pieds des voyageurs. Philémon les pria d'excuser ces longueurs : Et pour tromper l'ennui d'une attente importune , H entretint les dieux , non point sur la fortune , Sur ses jeux, sur la pompe et la grandeur des rois; Mais sur ce que les champs, les vergers et les bois Ont de plus innocent, déplus doux, de plus rare. Cependant par Baucis le festin se prépare. La table où l'on servit le champêtre repas Fut d'ais non façonnés à l'aide du compas : Encore assure- t-on, si l'histoire en est crue, Qu'en un de ses supports, le temps l'a voit rompue. Baucis en égala les appuis chancelants Du débris d'un vieux vase, autre injure des ans. Un tapis tout usé couvrit deux esca- belles : Il ne servoit pourtant qu'aux fêtes solennelles. Le linge orné de fleurs fut couvert, pour tous mets, D'un peu de lait, de fruits, et des dons de Cérès. Les divins voyageurs , altérés de leur course , Mêloient au vin grossier le cristal d'une source. Plus le vase versoit , moins il s'alloit vidant. Philémon reconnut ce miracle évident; ' Baucis n'en fit pas moins : tous deux s'agenouillèrent; A ce signe d'abord leurs yeux se dessillèrent. Jupiter leur parut avec ces noirs sourcils Qui font trembler les deux sur leurs pôles assis. Grand Dieu, dit Philémon, excusez notre faute- Quels humains auroient cru recevoir un tel hôte?

400 PHILÉMOW ET BADCIS.

Ces mets, nous l'avouons, sont peu délicieux : Mais, quand nous serions rois , que donner à des dieux ? C'est le cœur qui fait tout : que la terre et que Tonde Apprêtent un repas pour les maîtres du monde ; Ils lui préféreront les seuls présents du cœur. Baucis sort à ces mots pour réparer Terreur. Dans le verger couroit une perdrix privée, Et par de tendres soins dès l'enfance élevée; Elle en veut faire un mets, et la poursuit en vain : La volatile échappe à sa tremblante main , Entre les pieds des dieux elle cherche un asile. Ce recours à l'oiseau ne fut pas inutile : Jupiter intercède. Et déjà les vallons Voyoient Tombre en croissant tomber du haut des monts. Les dieux sortent enfin , et font sortir leurs hôtes. De ce bourg, dit Jupin, je veux punir les fautes: Suivez-nous. Toi, Mercure, appelle les vapeurs. O gens durs! vous n'ouvrez vos logis ni vos cœurs! U dit : et les autans troublent déjà la plaine. v

Nos deux époux sui voient , ne marchant qu'avec peine; Un appui de roseau soulageoit leurs vieux ans : Moitié secours des dieux , moitié peur , se hâtants , Sur un mont assez proche enfin ils arrivèrent. A leurs pieds aussitôt cent nuages crevèrent. Des ministres du dieu les escadrons flot-tants Entraînèrent, sans choix, animaux, habitants, Arbres, maisons , vergers , toute cette demeure ; Sans vestiges du bourg, tout disparut sur l'heure. Les vieillards déploraient ces sévères destins. Les animaux périr! car encor les humains,

PHILÉMOIT ET BAUCIS. 401

Tous a voient dû tomber sous les célestes armes : Baucis en répandit en secret quelques larmes. Cependant Phumble toit devient temple, et ses murs Changent leur frêle enduit aux marbres les plus durs. De pilastres massifs les cloisons revêtues En moins de deux instants s'élèvent jusqu'aux nues ; Le chaume devient or, tout brille en ce pourpris : Tous ces événements sont peints sur le lambris. Loin , bien loin les tableaux de Zeuxis et d'Apelle ! Ceux-ci furent tracés d'une main immortelle. Nos deux époux , surpris , étonnés, confondus , Se crurent, par miracle, en l'Olympe rendus. Vous comblez , dirent-ils, vos moindres créatures : Aurions-nous bien le cœur et les mains assez pures Pour présider ici sur les honneurs divins , Et, prêtres, vous offrir les vœux des pèlerins? Jupiter exauça leur prière innocente.

Hélas ! dit Philémon , si votre main puissante Vouloit favoriser jusqu'au bout deux mortels, Ensemble nous mourrions en servant vos autels, Clothon feroit d'un coup ce double sacrifice; D'autres mains nous rendraient un vain et triste office : Je ne pleurerois point celle-ci, ni ses yeux Ne troubleraient non plus de leurs larmes ces lieux : Jupiter à ce vœu fut encor favorable.

Mais oserai-je dire un fait presque incroyable? Un jour qu'assis tous deux dans le sacré parvis Ils contaient cette histoire aux pèlerins ravis, La troupe à l'entour .d'eux debout prêtoit l'oreille; Philémon leur disoit : Ce lieu plein de merveille H. . a6

[\01 PHILEMOIT ET BAUCIS.

N'a pas toujours tervi de temple aux immortels :

Un bourg étoit autour ennemi des autels ,

Gens barbares , gens durs, habitacle d'impies ;

Du céleste courroux tous furent les hosties.

Il ne resta que nous d'un si triste débris :

Vous en verrez tantôt la suite en nos lambris ;

Jupiter l'y peignit. En contant ces annales,
 Philémon regardent Baucis par intervalles.
 Elle devenoit arbre, et lui tendoit les bras :
 Il veut lui tendre aussi les siens, et. ne peut pas.
 Il veut parler, l'écorce a sa langue pressée.
 L'un et l'autre se dit adieu de la pensée :
 Le corps n'est tantôt plus que feuillage et que bois.
 D etonnement la troupe, ainsi qu'eux, perd la voix.
 Même instant, même sort à leur fin les entraîne;
 Baucis devient tilleul , Philémon devient chêne.
 On les va voir encore , afin de mériter
 Les douceurs qu'en hymen Amour, leur fit goûter.
 Ils courbent sous le poids des offrandes sans nombre.
 Pour peu que des époux séjournent sous leur ombre,
 Ils s'aiment jusqu'au bout , malgré l'effort des ans.
 Ah! si... Mais autre part j ai porté mes présents.
 Célébrons seulement cçtte métamorphose.
 De fidèles témoins m'ayant conté la chose,
 Clio me conseilla de 1 étendre en ces. vers* . . .
 Qui pourront quelque jour l'apprendre à l'univers.
 Quelque jour on verra chez les races futures,
 Sous l'appui d'un grand nom, passer ces aventures.
 Vendôme, consentez au 16s que j'en attends;
 Faites-moi triompher de l'Envie et du Temps :
 PHILÉMON ET BAC CI S. 4^3

Enchaînez ces démons , que sur nous ils n'attendent , Ennemis des héros et de ceux qui les chantent. Je voudrais pouvoir dire en un style assez haut Qu'ayant mille vertus > vous n'avez nul défaut. Toutes les célébrer serait œuvre infinie; L'entreprise demande un plus vaste génie; Car quel mérite enfin ne vous fait estimer? Sans parler de celui qui force à vous aimer. Vous joignez à ces dons l'amour des beaux ouvrages , Vous y joignez un goût plus sûr que nos suffrages ; Don du ciel , qui peut seul tenir lieu des présents Que nous font à regret le travail et les ans. Peu de gens élevés , peu d'autres encor même Font voir par ces faveurs que Jupiter les aime. Si quelque enfant des dieux les possède , c'est vous; Je l'ose dans ces vers soutenir devant tous. Clio, sur son giron, à

l'exemple d'Homère , Vient de les retoucher , attentive à vous plaire : On dit qu'elle et ses sœurs,
par l'ordre d'Apollon , Transportent dans Anet tout le sacré vallon : Je le crois* Puissions-nous
chanter sous les ombrages Des arbres dont ce lieu va border ses rivages! Puissent-ils tout d'un coup
élever leurs sourcils , Comme on vit autrefois Philémoh et Baucis !

Latxss. Ovide, Métamorph., liv. vin, v. 6x4 et s.

Fbavçais. Plutlppe de Vitry , traduction en vers des Métamorphoses d'Ovide (Man. de la Bib. du
Roi, n. 72 30), fol. r5a et s.; Voilure, I. 1 , p. a53 :

.La fortune rat une grande trompeuse.... et» pour l'ordinaire, elle nous rend bien chèrement les
chose» qu'il semble qu'elle non* donne.

SUJET Tl&£ DES METAMOBPHOSES d'oVIDB.

Je chante dans ces vers les filles de Minée, Troupe aux arts de Pallas dès l'enfance adonnée, Et
de qui le travail fit entrer en courroux Bacchus, ajuste droit de ses' honneurs jaloux. Tout dieu veut
aux humains se faire reconnoître : On ne voit point les champs répondre aux soins du maître Si
dans les jours sacrés, autour de ses guérets, Il ne marche en triomphe à l'honneur de Cérès.

La Grèce étoit en jeux pour le fils de Sémèle.

Seules on vit trois sœurs condamner ce saint zèle :

Alcithoé, Faînée, ayant pris ses fuseaux,

Dit aux autres : Quoi donc ! toujours des dieux nouveaux!

L'Olympe ne peut plus contenir tant de têtes,

Ni l'an fournir de jours assez pour tant de fêtes.

Je ne dis rien des vœux dus aux travaux divers

De ce dieu qui purgea de monstres l'univers :

Mais à quoi sert Bacchus , qu'à causer des querelles,

Affoiblir les plus sains, enlaidir les plus belles,

Souvent mener au Styx par de tristes chemins?

Et nous irons chommer la peste des humains !

Pour moi, j'ai résolu de poursuivre ma tâche.

Se donne, qui voudra, ce jour-ci, du relâche;

Ces mains n'en prendront point. Je suis encor d'avis

Que nous rendions le temps moins long par des récits :

Toutes trois, tour à tour, racontons quelque histoire» Je pourrais retrouver sans peine en ma
mémoire Du monarque des dieux les divers changements; Mais , comme chacun sait tous ces évé-
nements , Disons ce que l'Amour inspire à nos pareilles : Non toutefois qu'il faille, en contant ses
merveilles, Accoutumer nos cœurs à goûter son poison; Car, ainsi que Bacchus, il trouble la raison.

Récitons-nous \es maux que ses biens nous attirent. Alcithoé se tut, -et ses sœurs applaudirent.
Après quelques moments, l)außsant un peu 1\$ voix :

Dans Thèbes, repriNeile, on conte qu'autrefois Deux jeunes cœurs s'aimoient d'une égale tendresse : Pyrame, c'est l'amant, eut Thisbé pour maîtresse. Jamais couple ne fut si bien assorti qu'eux : L'un bien fait, l'autre belle, agréables tous deux, Tous deux dignes de plaire, ils s'aimèrent sans peine; D'autant plus tôt épris,, qu'une invincible haine Divisant leurs parents , ces deux amants unit , Et concourut aux traits dont l'Amour se servit. Le hasard , non le choix , a voit rendu voisines Leurs maisons, où régnoient ces guerres intestines : Ce fut un avantage à leurs désirs nais-sants. Le cours en commença par desjeux innocents : La première étincelle eut embrasé leur âme, Qu'ils igooiroient encoir ce que c'étoit que flamme. Chacun favorisoit leurs transports mutuels, Mais c'étoit à l'insu de leurs parents cruels. La défense est un charme : on dit qu'elle assaisonne

406 LES- FILLES DE MTNÉE.

Les plaisirs, et surtout ceux que l'Amour nous donne.

D'un des logis à l'autre , elle instruisit du moins

Nos amants à se dire avec signes leurs soins.

Ce léger reconfort ne les put satisfaire;

Il fallut recourir à quelque autre mystère.

Un vieux mur entr'ouvert séparait leurs maisons;

Le temps avoit miné ses antiques cloisons :

Là , souvent de leurs maux ils déploroient la cause;

Les paroles passaient, mais c'étoit peu de chose.

Se plaignant d'un tel sort , Pyrame dit uû jour : >

Chère Thisbé, le ciel veut qu'on s'aide en amour.

Nous avons à nous voir une peine infinie;

Fuyons de nos parents l'injuste tyrannie :

J'en ai d'autres en Grèce ; \U se tiendront heureux

Que vous daigniez chercher un asile chez eux ;

Leur amitié, leur bien , leur pouvoir, tout m'invite

À prendre le parti dont je vous sollicite.

C'est votre seul repos qui me le fait choisir; *.

Car je n'ose parler , hélas! de mon désir.

Faut-il à votre gloire en faire un sacrifice?

De crainte des vains bruits faut-il que je languisse?

Ordonnez : j'y consens; tout me semblera doux :

Je vous aime, Thisbé, moins pour moi que pour vous^

J'en pourrais dire autant, lui repartit l'amante.

Votre amour étant pure , encor que véhémence,

Je vous suivrai partout : notre commun repos

Me doit mettre au-dessus de tous les vains propos..

Tant que de ma vertu je serai satisfaite,

Je rirai des discours d'une langue indiscrete,

Et m'abandonnerai sans crainte à votre ardeur >

Contente que je suis des soins de ma pudeur. Jugez ce que sentit Pyrame à ces paroles. Je n'en fais point ici de peintures frivoles : Suppléer au peu d'art que le ciel mit en moi ; Vous-mêmes peignez-vous cet amant hors de soi. Demain, dit-il , il faut sortir avant l'aurore; N'attendez point les traits que son char fait éclore : Trouvez-vous aux degrés du terme de Cérès , Là, nous nous attendrons : le rivage est tout près, Une barque est au bord; les rameurs, le vent mène, Tout pour notre départ montre une bête extrême ; L'augure en est heureux , notre sort va changer ; Et les dieux sont pour nous , si je sais bien j'Ugér. Thisbé consent à tout : elle en donne pour gage Deux baisers, par le mur arrêtés au passage. Heureux mur! tu devois servir mieux leur désir; « Ils n'obtinrent de toi qu'une ombre de plaisir. • Le lendemain Thisbé sort, et prévient Pyrame ; L'impatience, hélas ! maîtresse de son âme, La fait arriver seule et sans guide aux degrés. L'ombre et le jour luttèrent dans les champs azurés. Une lionne vient, monstre imprimant la crainte; D'un carnage récent sa gueule est toute teinte. Thisbé fuit ; et son voile, emporté par les airs, Source d'un sort cruel , tombe dans ces déserts. La lionne le voit, le souille, le déchire; Et, l'ayant teint de sang , aux forêts se retire. Thisbé s'étoit cachée en un buisson épais. Pyrame arrive, et voit ces vestiges tout frais. O dieux ! que devient-il ! Un froid court dans ses veines ».

408 LES FILLES DE WINJET.

Il aperçoit le voile étendu dans ces plaines, Il le lève; et le sang, joint aux traces des pas. L'empêche de douter d'un funeste trépas. Thisbé! s'écria-t-il , Thisbé, je t'ai perdue! Te voilà par ma faute aux enfers descendue! Je l'ai voulu; c'est moi qui suis le monstre affreux Par qui tu t'en vas voir le séjour ténébreux : Attends-moi , je te vais rejoindre aux rives sombres. Mais m'oserai-je à toi présenter chez les ombres? Jouis au moins du sang que je te vais offrir, Malheureux de n'avoir qu'une mort à souffrir. H dit, et d'un poignard coupe aussitôt sa trame. Thisbé vient; Thisbé voit tomber son cher Pyrame. Que devient-elle aussi! Tout lui manque à ta Ibis, Les sens et les esprits aussi-bien que la voix. Elle revient en vain, Clotho, pour l'amour d'elle, Laisse à Pyrame ouvrir sa mourante prunelle. 11 ne regarde point la lumière des cieux ; Sur Thisbé seulement il tourne encor les yeux. Il voudroit lui parler ; sa langue est retenue : Il témoigne mourir content de l'avoir vue. t

Thisbé prend le poignard ; et découvrant son sein : Je n'accuserai point, dit-elle, ton dessein, Bien moins encor l'erreur de ton âme alarmée: Ce seroit t'accuser de m'avoir trop aimée. Je ne t'aime pas moins : tu vas voir que mon cœur N'a , non plus que le tien , mérité son malheur. Cher amant! reçois donc ce triste sacrifice. Sa main et le poignard font alors leur office; Elle tombe, et , tombant, range ses vêtements ?

Dernier trait de pudeur même aux derniers moments. Les nymphes d'alentour lui donnèrent des larmes, Et du sang des amants teignirent par des charmes Le fruit d'un mûrier proche, et blanc jusqu'à ce jour, Éternel monument d'un si parfait amour.

Cette histoire attendrit les filles de Minée. L'une accusoit l'amant, l'autre la destinée; Et toutes, d'une voix , conclurent que nos coeurs De cette passion devroient être vainqueurs. Elle meurt quelquefois avant qu'être contente : L'est-elle, elle devient aussitôt languissante : Sans l'hymen on n'en doit recueillir aucun fruit ; Et cependant l'hymen est ce qui la détruit. Il y joint, dit Clymène, une âpre jalousie, Poison le plus cruel dont l'âme soit saisie : Je n'en veux pour témoin que l'erreur de Procris. Alcithoé ma sœur, attachant vos esprits , Des tragiques amours vous a conté l'élite : Celles que je vais dire ont aussi leur mérite. J'accourcirai le temps, ainsi qu'elle, à mon tour. Peu s'en faut que Phébos ne partage le jour; A ses rayons perçants opposons quelques voiles: Voyons combien nos mains ont avancé nos toiles. Je veux que sur la mienne, avant que d'être au soir, Un progrès tout nouveau se fasse apercevoir. Cependant donnez-moi quelque heure de silence : Ne vous rebutez point de mon peu d'éloquence ; Souffrez-en les défauts , et songez seulement Au fruit qu'on peut tirer de cet événement.

4l}P LES FILLES DE MINÉE.

Cephale aimoit Procris ; il étoit aimé délie :

Chacun se proposoit leur hymen pour modèle.

Ce qu'amour fait sentir de piquant et de doux

Combloit abondamment les vœux de ces époux.

Us ne s'aimoientque trop ! leurs soins et leur tendresse

Approchoient des transports d'amant et de maîtresse.

Le ciel même envia cette félicite :

Cephale eut à combattre une divinité.

Il étoit jeune et beau ; l'Aurore en fut charmée ,

N'étant pas à ces biens chez elle accoutumée.

Nos belles cacheraient un pareil sentiment ;

Chez les divinités on en use autrement.

Celle-ci déclara son amour à Cephale.

Il eut beau lui parler de la foi conjugale :

Les jeunes déités qui n'ont qu'un vieil époux

Ne se soumettent point à ces lois comme nous.

La déesse enleva ce héros si fidèle.

De modérer ses feux il pria l'immortelle :

Elle le fit; l'amour devint simple amitié.
Retournez, dit l'Aurore, avec votre moitié;
Je ne troublerai plus votre ardeur ni la sienne :
Recevez seulement ces marques de la mienne.
(C'étoit un javelot toujours sûr de ses coups.)
Un jour cette Procris qui ne vit que pour vous
Fera le désespoir de votre âme charmée ,
Et vous aurez regret de l'avoir tant aimée.
Tout oracle est douteux , et porte un double sens :
Celui-ci mit d'abord notre époux en suspens.
J'aurai regret aux vœux que j'ai formés pour elle!
Et comment! n'est-ce point qu'elle m'est infidèle?
LES FILLES X>K MÏÏÏEE. 4 r f
Ah! finissent mes jours plutôt que de le voir!
Éprouvons toutefois ce que peut son devoir.
Des mages aussitôt consultant la science,
D'un feint adolescent il prend la ressemblance ,
S'en va trouver Procris, élève jusqu'aux cieux
Ses beautés, qu'il soutient être dignes des dieux;
Joint 'les pleurs aux soupirs, comme un amant sait faire;
Et ne peut s'éclaircir par cet art ordinaire.
Il fallut recourir à ce qui porte coup,
Aux présents : il offrit, donna, promit beaucoup,
Promit tant , que Procris lui parut incertaine.
Toute chose a son prix» Voilà Céphale en peine:
Il renonce aux cités , s'en va dans les forêts ;
Conte aux vents, conte aux bois ses dé plaisirs secrets;
S' imagine en chassant dissiper son martyre.
C'était pendant ces mois où le chaud qu'on respire
Oblige d'implorer l'haleine des zéphyrs.

Doux vents, s'écrioit-il, prêtez-moi des soupirs!
 Venez , légers démons par qui nos champs fleurissent !
 Aure, fais-les venir, je sais qu'ils t'obéissent:
 Ton emploi dans ces lieux est de tout ranimer.
 On l'entendit : on crut qu'il venoit de nommer
 Quelque objet de ses vœux, autre que son épouse.
 Elle en est avertie ; et la voilà jalouse.
 Maint voisin charitable entretient ses ennuis.
 Je ne le puis plus voir, dit-elle , que les nuits ;
 Il aime donc cette Aure, et me quitte pour elle ? —
 Nous vous plaignons : il l'aime , et sans cesse il l'appelle :
 Les échos de ces lieux n'ont plus d'autres emplois
 Que celui d'enseigner le nom d'Aure à nos bois;
 413 LES FILLES DE MINÉE.

Dans tous les environs le nom d'Aure résonne. Profitez d'un avis qu'en passant on vous donne : L'intérêt qu'on y prend est de vous obliger. — Elle en profite, hélas! et ne fait qu'y songer. Les amants sont toujours de légère croyance : S'ils pouvoient conserver un rayon de prudence, (Je demande un grand point , la prudence en amours !) Us seraient aux rapports insensibles et sourds. Notre épouse ne fut l'une ni l'autre chose. Elle se lève un jour; et, lorsque tout repose,. Que de l'Aube au teint frais la charmante douceur Force tout au sommeil , hprmis quelque chasseur , Elle cherche Céphale :un bois l'offre à sa vue. Il invoquoit déjà cette Aure prétendue : Viens me voir, disoit-il, chère déesse % accours; Je n'en puis plus, je meurs; fais que par ton secours La peine que je sens se trouve soulagée. L'épouse se prétend par ces mots outragée : Elle croit y trouver, non le sens qu'ils cachoient, Mais celui seulement que ses soupçons cherchoient. O triste jalousie ! ô passion aînée!

Fille d'un fol amour, que l'erreur a pour mère! Ce qu'on voit par tes yeux cause assez d'embarras , Sans voir encor par eux ce que l'on ne voit pas! Procris s'étoit cachée en la même retraite Qu'un faon de biche avoit pour demeure secrète. Il en sort; et le bruit trompe aussitôt l'époux. Céphale prend le dard toujours sur de ses coups , Le lance en cet endroit , et perce sa jalouse : Malheureux assassin d'une si chère épouse !

LES AILLES DE MINÉE. I\\\'\$

Un cri lui fait d'abord soupçonner quelque erreur : Il accourt, voit sa faute; et, tout plein de fureur, Du même javelot il veut s'ôter la vie. L'Aurore et les Destins arrêtent cette envie. Cet office lui fut plus cruel qu'indulgent ; L'infortuné mari , sans cesse s'affligeant , Eut accru par ses pleurs le nombre des fontaines , Si la déesse enfin , pour terminer ses peines , N'eût obtenu du Sort que l'on tranchât ses jours : Triste fin d'un hymen bien divers en son cours!

Fuyons ce nœud, mes sœurs, je ne puis trop le dire: Jugez par le meilleur quel peut être le pire. S'il ne nous est permis d'aimer que sous ses lois, N'aimons point. Ce dessein fut pris par toutes trois : Toutes trois, pour chasser de si tristes pensées, A revoir leur travail se montrent empressées. Clymène, en un tissu riche, pénible et grand, Avoit presque achevé le fameux différend D'entre le dieu ^1 es eaux et Pallas la savante. On voyoit en lointain une ville naissante. L'honneur de la nommer, entre eux deux contesté, Dépendoit du présent de chaque déité.

Neptune fit le sien d'un symbole de guerre : Un coup de son trident fit sortir de la terre Un animal fougueux, un coursier plein d'ardeur. Chacun -de ce présent admiroit la grandeur. Minerve l'effaça, donnant <► la contrée L'olivier, qui de paix est la marque assurée. Elle emporta le prix, et nomma la cité :

414 LE5 FILLES DE MINÉE.

Athène offrit ses vœux à cette déité.

Pour les lui présenter on choisit cent pucelles, Toutes sachant broder , aussi sages que belles. Les premières portoient force présents divers; Tout le reste entourait la déesse aux yeux pers. Avec un doux souris elle acceptait l'hommage. Clymène ayant enfin reployé son ouvrage, La jeune Iris commence en , ces mots son récit :

Rarement pour les pleurs mon talent réussit ; Je suivrai toutefois la matière imposée. Télamon pour Cloris avoit l'âme embrasée: Cloris pour Télamon brûloit de son côté. La naissance, l'esprit, les grâces, la beauté, Tout se trouvoit en eux, hormis ce que les hommes Fontmarcheravant tout-dans ce siècle où nous sommes : Ce sont les biens , c'est l'or, mérite universel. Ces amants , quoique épris d'un désir mutuel , N'osoient au blond Hymen sacrifier encore, Faute de ce métal que tout le monde adore. Amour s'en passerait; l'autre état ne le peut: Soit raison, soit abus, le Soit ainsi le veut. Cette loi , qui corrompt les douceurs de la vie , Fut par le jeune amant; d'une autre erreur suivie. Le démon des combats vint troubler l'univers: Un pays contesté par des peuples divers Engagea Télamon d*ns un dur exercice; Il quitta pour un temps l/wioureuse milice. Cloris y consentit, mais non pas sans douleur. Il voulut mériter son estime et son cœur.

Pendant que ses exploits terminent la querelle.

Un parent de Cloris meurt, et laissé à la belle

D'amples possessions et d'imjtiensed trésors :

Il habitoit les lieux où Mars régnoit alors!

La belle s'y transporte; et. partout réverée,

Partout des deux partis Cloris considérée

Voit de ses propres jeux les champs où Télamon

Venoit de consacrer un trophée à son nom.

Lui de sa part accourt, et, tout couvert de gloire,

Il offre à ses amours les fruits de sa victoire.

Leur rencontre se fit non loin de l'élément

Qui doit être évité de tout heureux amant.
 Dès ce jour l'âge d'or les eût joints sans mystère;
 L'âge de fer en tout a coutume d'en faire»
 Cloris ne voulut donc couronner tous ces biens
 Qu'au sein de sa patrie, et de l'aveu des siens.
 Tout chemin, hors la mer, allongeant leur souffrance,
 Ils commettent aux flots cette douce espérance*
 Zépbyre les suivait : quand, presque arrivant,
 Un pirate survient, prend le dessus du vent,
 Les attaque, les bat. En vain , par sa vaillance,
 Télamon jusqu'auibout porte la résistance :
 Après un long combat son parti fut défait,
 Lui pris; et ses efforts n'eurent >pour tout effet
 Qu'un esclavage indigna. O dieux! qui l'eût pu croire?
 Le Sort, sans respecter ni son sang, ni sa gloire,
 Ni son bonheur prochain., ni les vœux dé Cloris,
 Le fit être forçât aussitôt qu'il fut pris*
 Le Destin ne lut pas à Cloris si contraire.
 Un célèbre marchand l'achète du corsaire :
 4i6 LES FILLES DE VIIRIE.

U l'emmène; et bientôt la belle, malgré soi, Au milieu de ses fers range tout sous sa loi. L épouse
 du marchand la voit avec tendresse : Ils en font leur compagne, et leur fils sa maîtresse. Chacun
 veut cet hymen : Cloris à leurs désirs Répondoit seulement par de profonds soupirs. Damon, c'était
 ce fils, lui tient ce doux langage : Vous soupirez toujours; toujours votre visage Baigné de pleurs
 nous marque un déplaisir secret : Qu'avez-vous? vos beaux yeux verroient-tls à regret Ce que
 peuvent leurs traits et l'excès de ma flamme ? Rien ne vous force ici, découvrez-nous votre âme :
 Cloris, c'est moi qui suis l'esclave, et non pas vous. Ces lieux, à votre gré, n'ont-ils rien d'assez
 doux? Parlez, nous sommes prêts à changer de demeure : Mes parents m'ont promis de partir tout
 à l'heure. Regrettez-vous les biens que vous avez perdus ? Tout le nôtre est à vous, ne le dédaignez
 plus. J'en sais qui l'agrèroient; j'ai su plaire à plus d'une: Pour vous, vous méritez toute une autre
 fortune. Quelle que soit la nôtre, usez-en : vous voyez Ce que nous possédons et nous même à vos
 pieds. Ainsi parle Damon : et Cloris tout en larmes Lui répond en ces mots accompagnés de
 charmes : Vos moindres qualités et cet heureux séjour Même aux filles des dieux donneraient de
 l'amour : Jugez donc si Cloris, esclave et malheureuse, Voit l'offre de ces biens d'une âme dédai-

gneuse. Je sais quel est leur prix : mais de les accepter, Je ne puis; et voudrais vous pouvoir écouter.

Ce qui me le défend , ce n'est point l'esclavage : Si toujours la naissance éleva mon courage , Je me vois, grâce aux dieux, en des mains où je puis Garder ces sentiments, malgré tous mes ennuis ; Je puis même avouer (hélas ! faut-il le dire?.) Qu'un autre a sur mon cœur conservé son empire. Je chéris un amant, ou mort, ou dans les fers : Je prétends le chérir encor dans les enfers. Pourriez-vous estimer le cœur d'une inconstante ? Je ne suis déjà plus aimable ni charmante, Cloris n'a plus ces traits que l'on trou voit si, doux, Et, doublement esclave, est indigne de vous. Touché de ce discours, Datnon prend congé d'elle : Fuyons, dit-il en soi, j'oublierai cette belle; N

Tout passe, et même un jour ses larmes passeront : Voyons ce que l'absence et le temps produiront. À ces mots il s'embarque, et, quittant le rivage, Il court de mer en mer, aborde en lieu sauvage, Trouve des malheureux de leurs fers échappés, Et sur le bord d'un bois à chasser occupés. Télémon, de ce nombre, a voit brisé sa chaîne : Aux regards de Damon il se présente à peine, Que 'son air, sa fierté, son esprit, tout enfin Fait qu'à l'abord Damon admire son destin , Pub le plaint, puis l'emmène, et puis* lui dit sa flamme. D'une esclave, dit-il, je n'ai pu toucher l'âme; Elle chérit un mort! Un mort, ce qui n'est plus, L'emporte dans son cœur ! mes. vœux sont superflus. Là-dessus, de Cloris il lui fait la peinture. Télémon dans son âme admire l'aventure,

418 LES FILLES DE MINÉE,

Dissimule, et se laisse emmener au séjour

Où Cloris lui conserve un si parfait amour. *

Comme il vouloit cacher avec soin sa fortune,

Nulle peine pour lui n'étoit vile et commune.

On apprend leur retour et leur débarquement.

Cloris, se présentant A l'un<et l'autre amant,

Reconnoît Télémon sous un faix qui l'accable.

Ses chagrins le rendoient pourtant méconnoissable ;

Un œil indifférent à le voir eut erré :

Tant la peine et l'amour l'avoient défiguré.

Le fardeau qu'il portoit ne fut qu'un vain obstacle;

Cloris le reconnoît , et tombe à ce spectacle :

Elle perd tous ses sens et de honte et d'amour.

Télémon , d'autre part , tombe presque à son tour.

On demande à Cloris la cause de sa peine :

Elle la dit; ce fut sans s'attirer de hame.

Son récit ingénu redoubla la pitié

Dans des cœurs prévenus d'une juste amitié.
 Damon dit que son zèle a voit changé de face,
 On le crut. Cependant, quoi qu'on dise et qu'on fasse,
 D'un triomphe si* doux l'honneur et le plaisir
 Ne se perd qu'en laissant des restes de désir.
 On crut pourtant Damon. Il restreignit son zèle
 À sceller de l'hymen une union si belle;
 Et , par un sentiment *à qui rien n'est égal ,
 Il pria ses parens de doter son rival.
 Il l'obtint, renonçant dès lors à l'hyménée.
 Le soir étant venu de l'heureuse journée ,
 Les noces se faisoient à l'ombre d'un ormeau :
 L'enfant d'un voisin vit s'y percher un corbeau;

1 U fait partir de Tare une flèche maudite, Perce le» deux époux d'une atteinte subite. Cloris mourut du coup , non sans que son amant Attirât ses regards dans ce dernier moment. • Il s'écrie /en voyant finir ses destinées: Quoi ! la Parque a tranché le cours de ses années ! Dieux, qui l'avez voulu, ne suffisoit-il pas Que la haine du Sort avançât mon trépas ? En achevant ces mots, il acheva de vivre ; Son amour, non le coup, l'obligea de la suivre; Blessé légèrement, il passa chez les morts : Le Styx vit nos époux accourir sur ses bords. Même accident finit leurs précieuses tramés; Même tombe eut leurs corps, même séjour leurs âmes. Quelques-uns ont écrit (mais <ce fait est peu sûr) Que chacun d'eux devint statue et marbre dur. Le couple infortuné face à face repose. Je ne garantis point cette ibétamorphose : On en doute. On le croit plus que vous ne pensez, Dit Clymène : et cherchant dans les siècles passés Quelque exemple d'amour et de vertu parfaite , Tout ceci me fut dit par le sage interprète. J'admirai, je plains ces amants malheureux : On les alloit unir; tout concouroit pour eux : Ils touchoient au moment : l'attente en étoit sûre : Hélas! il n'en est point de telle en la nature; Sur le point de jouir tout s'enfuit de nos mains; Les dieux se font un jeu de l'espoir des humains. Laissons, reprit Iris, cette triste pensée. La fête est vers sa fin , grâce au ciel , avancée ;

4?o LES FILLES DE MINÉE.

Et nous avons passé tout ce temps en récits Capables d'affliger les moins sombres esprits : Effaçons, s'il se peut, leur image funeste. Je prétends de ce jour mieux employer le reste, Et dire un changement , non de cojps, mais de cœur Le miracle en est grand, Amour en fut l'auteur : Il en fait tous les jours de diverse manière. Je changerai de style en .changeant de matière,

Zoon plaisoit aux yeux; mais ce n'est pas assez :
 Son peu d'esprit, son humeur sombre,
 Rendoient ces talents mal placés.

Il fuyoit les cités, il ne cherchoit que l'ombre, Vivoit parmi les bois, concitoyen des ours, Et passoit, sans aimer, les plus beaux de ses jours. Nous avons condamné l'amour, m'allez-vous aire. J'en blâme en nous l'excès; mais je n'approuve pas

Qu'insensible aux plus doux appas

Jamais un homme ne soupire.

Hé quoi ! ce long repos est-il d'un si grand prix ? Les morts sont donc heureux? Ce n'est pas mon avis : Je veux des passions ; et si l'état le pire

Est le néant, je ne sais point De néant plus complet qu'un cœur froid à ce point. Zoon n'aimant donc rien, ne s'aimant pas lui-même, Vit Iole endormie, et le voilà frappé :

Voilà son cœur développé.

Amour, par son savoir suprême, Ne l'eut pas fait amant qu'il en fit un héros. Zoon rend grâce au dieu qui troublait son repos :

LES FILLES DE MUTÉE. l\1\

Il regarde en tremblant cette jeune merveille*

A la fin Iole s'éveille.

, Surprise et dans l'étonnement,

Elle veut fuir ; mais son amant

L'arrête, et lui tient ce langage:

% Rare et charmant objet, pourquoi me fuyez- vous? Je ne suis plus celui qu'on trouvoit si sauvage : C'est l'effet de vos traits aussi puissants que doux; Ils m'ont l'âme et l'esprit et la raison donnée.

Souffrez que, vivant sous vos lois, J'emploie à vous servir des biens que je vous dois. Iole, à ce discours, encor plus étonnée, Rougit, et sans répondre die court au hameau, Et raconte à chacun ce miracle nouveau. Ses compagnes d'abord s'assemblent autour d'elle : Zoon suit en triomphe, et chacun applaudit. Je ne vous dirai point, mes sœurs, tout ce qu'il fit,

Ni ses soins pour plaire à la belle : Leur hymen se conclut. Un satrape voisin ,

Le propre jour de cette fête,

Enlève à Zoon sa conquête :

On ne soupçonnoit point qu'il eût un tel dessein. Zoon accourt au bruit, recouvre ce cher gage, Pursuit le ravisseur, et le joint, et l'engage

En un combat de main à main.

Iole en est le prix aussi-bien que le juge. Le satrape, vaincu, trouve encor du refuge

En la bonté de son rival.

Hélas ! cette bonté lui devint inutile; U mourut du regret de cet hymen fatal :

Aux plus infortunés la tombe sert d'asile. - Il prit pour héritière, en finissant ses jours, Iole, qui mouilla de pleurs son mausolée. Que sert-il d'être plaint quand l'âme est envolée ? Ce satrape eût mieux fait d'oublier ses amours.

La jeune Iris à peine achevoit cette histoire;
Et ses sœurs avouoient qu'un chemin à la gloire,
C'est l'amour. On fait tout pour se voir estimé :
Est-il quelque chemin plus court pour être aimé ?
Quel charme de s'ouïr louer par .une bouche
Qui , même sans s'ouvrir , nous .enchante et nous touche,
Ainsi disoient oes sœurs. Un orage soudain
Jette un secret remords dans leur profane sein.
Bacchus entre , et sa cour, confus et long cortège ;
Où sont, dit-il, ces sœurs à la main sacrilège?
Que Pallas les défende, et vienne en leur faveur
Opposer son égide à ma juste fureur.*
Rien ne m'empêchera de punir leur offense.
Voyez : et qu'on se rie après de. ma puissance ! . i
Il n'eût pas dit, qu'on vit trois monstres au plancher,
Ailés, noies et velus, en un coin s'attacher.
On cherchç les trois sœurs , on n'en voit nulle trace.
Leurs métiers sont brisés; on élève en. leur place
Une chapelle au dieu, père du vrai nectar.
Pallas a beau se plaindre , elle a beau prendre part
Au destin de ces sœurs -par elle protégées; •
Quand quelque dieu, voyant ses bonté» négligées,
Nous fait sentir son ire , un autre n'y peut rien :
L'Olympe s'entretient en paix par ce moyen.

Profitons, s'il se peut, d'un si fameux exemple. Chommons : c'est faire assez qu'aller de temple en temple Rendre à chaque immortel les vœux qui lui sont dus : Les jours donnés aux dieux ne sont jamais perdus.

Lato». Ovid. Metamorph. , 1. iv , v. i et s.

Premier récit : Pyrtme et Thisbé.

Lato». Ovid. Metamorph. , 1. iv , v. 36 et s. ; Joh. Griitch, serin. 33 , \$ O; Jae. de Lenda, fol. 64.

Frajtcas. Philippe de Vitry, traduction en vers des Métamorphoses d'Ovide (Manusc. de la Bibl. du Roi, n. 7a30), fol. 94; Barb.-Méon, t. 4 , p. 3afi ; Manusc. de la Bibl. du Roi, n. xa3Q, p. 47*

Second récit : Céphale et Procris.

Latijm. Ovid, Metamorph., 1. vu, vers 689 et s. Feavcai*. Philippe de VUry, traduit. en vers des Metamorph. d'Ovide. (Manusc. de la Bibl. du Roi , n. 7»30) , fol. i35.

Quatrième récit : Zoon.

Italihs. Il Decameron di Giov. Boccaccio , Giorn. v , nov. z .

LA MATRONE DEPHESE.

S'il est un conté usé, commun et rebattu,

C'est celui qu'en ces vers j'accommode à ma guise.

Et pourquoi donc le choisis-tu ?

Qui t'engage à cette entreprise?

N'a-t-elle point déjà produit assez d'écrits?

Quelle grâce aura ta matrone,

Au prix de celle de Pétrone ?

Comment la rendras-tu nouvelle à nos esprits? Sans répondre aux censeurs, car c'est chose infinie, Voyons si dans mes vers je l'aurai rajeunie.

Dans Éphèse il fut autrefois Une dame en sagesse et vertu sans égale,

Et, selon la commune voix, Ayant su raffiner sur l'amour conjugal. 11 n'étoit bruit que d'elle et de sa chasteté;

On l'alloit voir par rareté; C'étoit l'honneur du sexe : heureuse sa patrie ! Chaque mère à sa bru l'alléguoit pour patron; Chaque époux la prônoit à sa femme chérie : D'elle descendent ceux de la Prudoterie,

Antique et célèbre maison.

Son mari l'aimoit d'amour folle.

11 mourut. De dire comment,

Ce seroit un détail frivole.

Il mourut; et son testament N'étoit plein que de legs qui l'auroient consolée ,

LA MATRONE d'ÉPHÈSE. (\1\$

Si les biens réparaient k perte d'un mari

Amoureux autant que chéri.

Mainte veuve pourtant fait la déchevelée, Qui n'abandonne pas le soin du demeurant, Et du bien qu'elle aura fait le compte en pleurant. Celle-ci, par ses cris, mettoit tout en alarme,

Celle-ci faisoit un vacarme, Un bruit, et des regrets à percer tous les cœurs;

Bien qu'on sache qu'en ces malheurs , De quelque désespoir qu'une âme soit atteinte , La douleur est toujours moins forte que la plainte: Toujours un peu de faste entre parmi les pleurs. Chacun fit son devoir de dire à l'affligée Que tout a sa mesure, et que de tels regrets

Pourroient pécher par leur excès:

Chacun rendit par- là sa douleur rengrégée. Enfin, ne voulant plus jouir de la clarté

Que son époux a voit perdue, Elle entre dans sa tombe , en ferme volonté D'accompagner cette ombre aux enfers descendue. Et voyez ce que peut l'excessive amitié (Ce mouvement aussi va jusqu'à la folie), Une esclave en ce lieu la suivit par pitié,

Prête à mourir de compagnie :

Prête, je m'entends bien; c'est-à-dire, en un mot, N'ayant examiné qu'à demi ce complot, Et, jusques à l'effet, courageuse et hardie. L'esclave avec la dame avoit été nourrie; Toutes deux s'entraîmoient ; et cette passion Étoit crue avec l'âge au cœur des deux femmes :

4a6 LA MATRONE d'ÉPHÈSE.

Le inonde entier à peine eût-fourni deux modèles

D'une telle inclination.

Comme l'esclave avoit plus de sens que la dame, Elle laissa passer les premiers mouvements ; : Puis tâcha, mais en vain, de remettre cette âme Dans l'ordinaire train des communs sentiments. Aux consolations la veuve inaccessible S'appliquoit seulement à tout moyen possible De suivre le défunt aux noirs et tristes lieux. Le fer auroit été le plus court et le mieux ; Mais la dame vouloit paître encore ses yeux Du trésor qu'enfermoit la bière , Froide dépouille , et pourtant chère :

C'était là. le seul aliment Qu'elle prît en ce monument. , La faim dpnc fut celle des portes Qu'entre d'autres de tant de sortes Notre veuve choisit pour sortir d'ici-has. Un jour se passe, et deux, sans. autre nourriture Que ses profonds soupirs* que ses fréquents hélas ,

Qu'un imUilet et long murmure Contre les dieux % le sort, et toute la nature. Enfin sa douleur a Wit rien,

Si la douleur doit s'exprimer 31 bien* Encore un autre. mort faispit sa résidence Non loin de ce tombeau , mais bien différemment, Car il n.'avoit pour monument Que le dessus d'une potence : 1 Pour exemple aux voleurs, on l'a voit là laissé. Un soldat bien récompensé /

LA MATRONE D^PHÈSE. /j^7

Le gardait avec vigilance.

Il étoit dit par ordonnancé Que *si d'autres voleurs , un parent , un ami , L'enlevoient , le soldat nonchalant , endormi ,

Rempliroit aussitôt 4a place.

C 'étoit trop de sévérité :

Mais la publique utilité Défendoit que l'on fit au garde aucune grâce. Pendant la nuit il vit aux fentes du tombeau Briller quelque clarté, spectacle assez nouveau. Curieux, il y court, entend de loin la dame

Remplissant l'air de ses clameurs, 11 entre, est étonné, demande à cette femme

Pourquoi ces cris, pourquoi ces pleurs,

Pourquoi cette triste musique , Pourquoi cette maison noire et mélancolique. Occupée à ses pleurs, à peine elle entendit

Toutes ces demandes frivoles.

Le mort pour elle y répondit :

Cet eobjet sans autres paroles ,

Disoit assez par quel malheur La dame s'enterroit ainsi toute vivante. Nous avons fait-serment, ajouta la; suivante, De nous laisser mourir de faim et de douleur. Encor que le soldat fût mauvais orateur, Il leur fit concevoir ce que c'est que la vie. La dame cette fois eut de l'attention ;

Et déjà l'autre passion

Se trouvoit un peu ralentie. : .

Le temps avoit agi. Si la foi du serment,

4^8 LA MATRONE D^PHTÈS*.

Poursuivit le soldat, vous défend l'aliment,

Voyez-moi manger seulement , Vous n'en mourrez pas moins. Un tel tempérament

Ne déplut pas aux deux femmes.

Conclusion , qu'il obtint d'elles Une permission d'apporter son soupe :

Ce qu'il fit. Et l'esclave eut le cœur fort tenté De renoncer dès lors à la cruelle envie

De tenir au mort compagnie.

Madame, ce dit-elle, un penser m'est venu : Qu'importe à votre époux que vous cessiez de vivre? Croyez- vous que lui-même il fût homme à vous suivre, Si par votre trépas vous l'aviez prévenu ? Non, madame; il voudrait achever sa carrière. La notre sera longue encor, si nous voulons. Se faut-il , à vingt ans , enfermer dans la bière ? Nous aurons tout loisir d'habiter ces maisons. On ne meurt que trop tôt : qui nous presse? attendons. Quant à moi, je voudrais ne mourir que ridée. Voulez-vous emporter vos appas chez les morts ? Que vous servira-t-il d'en être regardée ?

Tantôt , en voyant les trésors Dont le ciel prit plaisir d'ornez votre visage ,

Je disois : Hélas ! c'est dommage !

Nous-mêmes nous allons enterrer tout cela ! A ce discours flatteur la dame s'éveilla. Le dieu qui fait aimer prit son temps, il tira Deux traits de son carquois : de l'un il entama Le soldat jusqu'au

vif; l'autre effleura la dame. Jeune et belle, elle avoit sous ses pleurs de l'éclat;

I* MATRONE d'ÉPHÈSE. 4*9

Et des gens de goût délicat Auraient bien pu l'aimer, et même étant leur femme. Le garde en fut épris : les pleurs et la pitié,

Sorte d'amour ayant ses charmes, Tout y fit; une belle, alors qu'elle est en larmes,

En est plus belle de moitié.

Voilà donc notre veuve écoutant la louange, Poison qui de l'amour est le premier degré :

La voilà qui trouve à son -gré Celui qui le lui donne. Il fait tant qu'elle mange : Il fait tant que de plaire, et se rend en effet Plus digne d'être aimé que le mort le mieux fait :

Il fait tant enfin qu'elle change ; Et toujours par degrés, comme l'on peut penser, De l'un à l'autre il fait cette femme passer.

Je ne le trouve pas étrange :

Elle écoute un amant, elle en fait un mari, Le tout au nez du mort qu'elle avoit tant chéri. Pendant cet hyménée, un voleur se hasarde D'enlever le dépôt commis aux soins du garde : Il en entend le bruit, il y court à grands pas;

Mais en vain , la chose étoit faite.

Il revient au tombeau conter son embarras ,

Ife sachant où trouver retraite.

L'esclave alors lui dit, le voyant éperdu :

L'on vous a pris votre pendu ?

Les lois ne vous feront, dites- vous, nulle grâce? Si madame y consent, j'y remédierai bien.

Mettons notre mort en la place,

Les passants n'y connoîtront rien.

430 LÀ MATRONE D EPHES^.

La dame y consentit O volages femelles !

La femme est toujours femme, fl en est qui sont belles,

Il en est qui ne le sont pas :

S'il en étoit d'asdez fidèles,

Elles auroient assez d'appas.

Prudes , vous vous devez défier de vos forces : Ne vous vantez de rien. Si votre intention

Est de résister aux amorces, La nôtre est bonne aussi : mais l'exécution Nous trompe également ; témoin cette matrone.

Et, n'en déplaie au bon Pétrone , Ce n'étoit pas un fait tellement merveilleux , Qu'il en dût proposer l'exemple à nos neveux. Cette veuve n'eut tort qu'au bruit qu'on lui vit faire, Qu'au dessein de mourir, mal conçu, mal formé :

Car de mettre au patibulaire

Le corps d'un mari tant aimé, Ce n'étoit pas peut-être une si grande affaire; Cela lui savoit l'autre : et, tout considéré , Mieux vaut goujat debout, qu'empereur enterré.

Latom. Phœdr. fab. nov. Perrotii, 14 ; Petron. Jrbiiri ttt , p. 4 1 et s.; Rom. , 49 ; Rom. NiL , 30 ; Golf , 49; J.ie frirrub.

Fiançais. Mar. de Fr. , 33 ; Hebers , Dolopathos en vers, inédit ; Dolopathos en prose, p. ao; les vu Sages de Rome, p. 14 ; LeFebmde Therouane , Matheolus, Kv. 1 , foL i50; L. Dup., foL 97 ; Brw-Uome, Dames galantes, dise. 4, t a, p. iSq; JuI.Jttoch., 49.

Italie». Cent. Nov. ant, nov. 56; Cento Nov. amorose degli incogniti, nov. a; Acc.-Zucck., 49; Tupp., 49.

Espagnols. Y topo t 49.

Allemands. Minn.-%ifig.f 57 ; H. Steinh. , 49.

Hollandais. Esoptu, 49.

FABLE

Ça se traie cils qui a femme ' Si chier com a son corps et s'ame, Et si orra une matire * Qui aus maris est bonne a dire.

Un preudons et sa femme estoient Qui, par samblant, moût s'entraimoient.

Et quant ly preudons deffina, 3 Sa femme tel dueil en mena Qui onc ne se voust déporter, 4 Ne nuls ne l'en puet conforter Ne faire cesser de son plaint; 5 Mais sur la tumbre moût se plaint Senz repos nul ne senz séjour, 6 Que ne s'en part ne nuit ne jour :

Pour prière ne pour menacé Ne se mouvoit de celle place Et dit qu'elle ne se mouvra Jamais d'illeuc, ains y morra.

Adonc fu uns lierres pendus, 7 Et que il ne fust despendus - Fu la garde baillée et mise En un chevalier, en tel guise Que se il le larront perdok , 1 II seroit pendus la en droit.

Cils au larron garder bailla , Tant se peina et travailla Qu'il ot soif et aller ne sçot •

43a LA MATRONE D ÉPHFSE.

Fors là où les complaints ot * De celle qui crie et qui brait; Et pour le feu celte part vait :

Boire quiert et a boire a heu 'o Moût li plaist ce qu'il a véu.

Au partit' li deist : Doulce amie, Si grant plains ne vous affiert mie; ' ' Laissiés vostre plorer ester; " Vous n'y povés rien conquerer. l3 Au pendu va que il garda :

Quant il fu là si regarda, Puis le relaisse et s'en revient Vers celle dont au cuer li tient , De belles paroles la paist , Tant qu'a celle s'amour li plaist, Et puis au larron s'en retourne.

Quant il le vit, petit séjourne, '4 Ains revient et acole et baise Celle qui samble que li plaise Com cilz qui s'amour li permet ; Mais quant cilz au retour se met Pour celui que garder devoit , Senz le larron les fourches voit , Qu'il avoit esté despendus , Pasmés chay tous estendus : l& Si ne fu mie de mereveilles; ,6 Puis vint arrière, si conseille Du fait, a dit a celle femme Que ly roys sus corps et sus ame L'y avoit ce pendu livré :

Jamais n'en sera délivré Que ly roys ne le face pendre Si ne s'enfuit senz plus attendre.

Celle qui s'amour ot lié , "7 Et qui l'autre ot tost oublié

XA MATRONE D EPHÈSK. [\\i'\$

Que souloit an baron avoir, l8

Ly dist : Je ay trouvé , de voir, f*s

Engin par quoy serés gueriz : *°

Veissist cy endroit mon mariz j

Nous le deffbuirons et prendrons, "

En lieu du larron le pendrons.

Cils le deffoui et pendi,

Oncques autres n'y attendu

Cils qui ce vit et regarda

Que lui ainsi de mort garda,

Si la prist puis par mariage.

Si ne scé-je s'il fit que sage.

Autant puet-il de soy attendre

Con du premier qu'elle fist pendre. *¹

Femme seulle , se m'est avis , Déçoit a gens et mors et vis : *5 A paines a bon finement Œuvre de femme ou cil* livre ment.

« Ça se trait , ici Tienne. — * Orra , entendra. — Matire , matière. — ^Deffna, prit fin , mourut. — 4 Ne se voust déporter, ne se rent éloigner. — * Plaint , pleura , deuil , de plane tus. — S Senz séjour, sans cesse. — 7 Lierres , larron. — * Ot, eut — v Ne seot, ne sut. — 9 Ot , entendit. — IO Quiert, demande , de quœrer. — if eu, en , de aroir. — xx Affiert, conrient. — « Plorer ester, pleurs •'arrêter. — >3 Conquester, gagner. — «4 Petit séjourne, demeure peu de tempe. — lS Chajr, tomba , àp eheoir. — «6 Mèreveilles, merreilles. — x7 Ot lié, eut agréable. — ,8 Souloit , arott coutnme , solebat. — Baron, mari , de vir, varon en espagnol. — <9 De voir, miment , en Têrité. — »° Engin, moyen, art, ressource, de ingéniant, t» Defffouirons , exhumerons , de effodere. — '* Con , comme. — *3 Mors et vis, mort* _ et Tirants.

II

BELPHEGÔR,

NOUVELLE TIT[^]E DE MACHIAVEL.

Un jour Satan, monarque des enfers ,

Faisoit passer ses sujets en revue.

Là, confondus, tous les états divers,

Princes et rois, et la tourbe menue,

Jetoient maint pleur, pousoient maint et maint cri ,

Tant que Satan en étoit étourdi.

Il demandoit en passant à chaque âme :

Qui t'a jetée en l'éternelle flamme ?

L'une disoit , hélas ! c'est mon mari :

L'autre aussitôt répond oit, c'est ma femme.

Tant et tant fut ce discours répété ,

Qu'enfin Satan dit en plein consistoire :

Si ces gens-ci disent la vérité,

Il est aisé d'augmenter notre gloire.

Nous n'avons donc qu'à le vérifier.

Pour cet effet, il nous faut envoyer

Quelque démon plein d'art et de prudence,

Qui , non content d'observer avec soin

Tous les hymens dont il sera témoin,

Y joigne aussi sa propre expérience.

Le prince ayant proposé la sentence ,

Le noir sénat suivit tout d'une voix.

De Belphégor aussitôt on fit choix.

Ce diable étoit tout yeux et tout oreilles,

Grand éplucheur, clairvoyant à merveilles,

BELPHKGOK. 435

Capable enfia de pénétrer dans tout ,

Et de pousser l'examen jusqu'au bout.
Pour subvenir aux frais de l'entreprise,
On lui. donna mainte et mainte remise,
Toutes à vue, et qu'en lieux différents
Il pût toucher par des correspondants.
Quant au surplus , les fortunes humaines ,
Les biens , les maux , les plaisirs et les peines ,
Bref, ce qui suit notre condition
Fut une annexe à sa légation.
Il se pou voit tirer d'affliction
Par ses bons tours et par son industries
Mais non mourir, ni revoir sa patrie ,
Qu'il n'eût ici consumé certain temps :
Sa mission devoit durer dix ans.
Le voilà donc qui traverse et qui passe
Ce que le' ciel voulut mettre d'espace
Entre ce monde et l'éternelle nuit :
Il n'en mit guère ; un moment y conduit.
Notre démon s'établît à Florence ,
Ville pour lors de luxe et de dépense :
Même il la crut propre pour le trafic.
Là, sous le nom du seigneur Roderic,
Il se logea, meubla comme un riche homme;
Grosse maison , grand train , nombre de gens ;
Anticipant tous les jours sur la somme
Qu'il ne devoit consumer qu'en dix ans.
On s'étonnoit d'une telle bombance :
Il tenoit table, avoit de tous côtés
Gens à ses frais, soit pour ses voluptés,
Soit pour le faste et la magnificence.

L'un des plaisirs où plus il dépensa Fut la louange. Apollon l'encensa ; Car il est maître en l'art de flatterie : Diable n'eut onc tant d'honneurs en sa vie. Son cœur devint le but de tous les traits Qu'Amour lançoit : il n'étoit point de belle Qui n'employât ce qu'elle a voit d'attraits Pour le gagner, tant sauvage fut-elle ; Car de trouver une seule rebelle , Ce n'est la mode à gens de qui la main Par les présents s'aplanit tout chemin.

C'est un ressort en tous desseins utile. Je l'ai jà dit, et le redis encor , Je ne connois d'autre premier mobile Dans l'univers , que l'argent et que l'or. Notre envoyé cependant tenoit compte De chaque hymen en journaux différents : L'un, des époux satisfaits et contents, Si peu rempli , que le diable en eut honte : L'autre journal incontinent fut plein.

A Belphégor il ne restoit enfin Que d'éprouver la chose par lui-même.

Certaine fille à Florence étoit lors, Belle et bien faite, et peu d'autres trésors; Noble d'ailleurs, mais d'un orgueil extrême; Et d'autant plus , que de quelque vertu Un tel orgueil paraissait revêtu.

Pour Roderic on en fit la demande.

Le père dit que madame Honesta,

BELPHÉGOR. fâ]

C'étoit son nom, avoit eu jusques-là

Force partis; mais que parmi la bande

Il pourroit bien Roderic préférer;

Et demandoit temps pour délibérer.

On en convient. Le poursuivant s'applique

A gagner celle où ses vœux s'adressoient.

Fêtes et bals, sérénades, musique,

Cadeaux, festins, bien fort appétissoient,

Âltéroient fort le fonds de l'ambassade.

Il n'y plaint rien, en use en grand seigneur,

S'épuise en dons. L'autre se persuade

Qu'elle lui fait encor beaucoup d'honneur.

Conclusion, qu'après force prières,

Et des façons de toutes les manière? ,

Il eut un oui de madame Honesta.

Auparavant le notaire y passa ;

Dont Belphégor se moquant en son âme :

Hé quoi ! dit-il , on acquiert une femme

Comme un château! ces gens ont tout gâté.

Il eut raison : ôtez d'entre les hommes

La simple foi , le meilleur est ôté.

Nous nous jetons, pauvres gens que nous sommes,

Dans les procès , en prenant le revers ;

Les si , les cas , les contrats , sont la porte

Par où la noise entra dans l'univers :

N'espérons pas que jamais elle en sorte.

Solennités et lois n'empêchent pas

Qu'avec l'Hymen Amour n'ait des débats.

C'est le cœur seul qui peut rendre tranquille ;>

438 BELPHÏGOR.

Le cœur fait tout , le reste est inutile. Qu'ainsi ne soit , voyons d'autres états : Chez les amis tout s'excuse, tout passe; Chez les amants tout plaît, tout est parfait ; Chez les époux tout ennuie et tout lasse. Le devoir nuit : chacun est ainsi fait. Mais, dira- t-on, n'est-il en nuelles guises D'heureux ménage ? Après mûr examen , J'appelle un bon, voire un parfait hymen , Quand les conjoints se souffrent leurs sottises. Sur ce point-là c'est assez raisonné.

Dès que chez lui le diable eut amené Son épousée, il jugea par lui-même Ce qu'est l'hymen avec un tel démon : Toujours débats, toujours quelque sermon Plein de sottise en un degré suprême.

Le bruit fut tel , que madame Honesta Plus d'une fois les voisins éveilla :

Plus d'une fois on courut à la noise.

Il lui falloit quelque simple bourgeoise , Ce disoit-elle : un petit trafiquant Traiter ainsi les filles de mon rang!

Méritoit-il femme si vertueuse?

Sur mon devoir je suis trop scrupuleuse : J'en ai regret; et, si je faisais bien... Il n'est pas sûr qu'Honestà ne fit rien : Ces prudes-là nous en font bien accroire. Nos deux époux , à ce que dit l'histoire , Sans disputer n'étaient pas un moment.

Souvent leur guerre a voit pour fondement

Le jeu, la jupe, ou quelque ameublement

D'été , d'hiver, d'entre-temps, bref un monde

D'inventions propres à tout gêner.

Le pauvre diable eut lieu de regretter

De l'autre enfer la demeure profonde.

Pour comble enfin, Roderic épousa
La parenté de madame Honesta,
Ayant sans cesse et le père et la mère ,
Et la grand'sœur avec le petit frère;
De ses deniers mariant la grand'sœur,
Et du petit payant le précepteur.
Je n'ai pas dit la principale cause
De sa ruine, infaillible accident;
Et j'oublois qu'il eut un intendant.
Un intendant! qu'est-ce que cette chose?
Je définis cet être , un animal
Qui, comme on dit, sait pêcher en eau trouble;
Et plus le bien de son maître va mal ,
Plus le sien croît, plus son profit redouble,
Tant qu'aisément lui-même achèterait
Ce qui de net au seigneur resteroit;
Dont par raison bien et dûment déduite
On pourrait voir chaque chose réduite
En son état, s'il arrivoit qu'un jour
L'autre devînt l'intendant à son tour;
Car regagnant ce qu'il eut étant maître,
Ils reprendraient tous deux leur premier être.
Le seul recours du pauvre Roderic ,
440 BELPHÉGOR.

Son seul espoir étoit certain trafic Qu'il prétendoit devoir remplir s£ bourse : Espoir douteux, incertaine ressource.

U étoit dit que tout seroit fatal À notre époux; ainsi tout alla mal :

- Ses agents, tels que la plupart des nôtres, En abusoient : il perdit un vaisseau , Et vit aller le commerce à vau-l'eau , Trompé des uns, mal servi par les autres. Il emprunta. Quand ce vint à payer, Et qu'à sa porte il vit le créancier, Force lui fut d'esquiver par la fuite, Gagnant les champs , où de l'âpre poursuite Il se sauva chez un certain fermier, En certain coin rempaqué de fumier.

À Mathéo , c'étoit le nom du sire, Sans tant tourner il dit ce qu'il étoit : Qu'un double mal chez lui le tourmentoit, Ses créanciers , et sa femme encor pire : Qu'il n'y savoit remède que d'entrer Au corps des gens, et de. s'y remparer, D'y tenir bon : iroit-on là le prendre? Dame Honesta viendrait-elle y prôner Qu'elle a regret de se bien gouverner?

Chose ennuyeuse, et qu'il est las d'entendre: Que de ces corps trois fois il sortirait, Sitôt que lui Mathéo l'en prierait.

Trois fois sans plus; et ce, pour récompense De l'avoir mis à couvert des sergents.

Tout aussitôt l'ambassadeur commence Avec grand bruit d'entrer au corps des gens. Ce que le sien , ouvrage fantastique , Devint alors, l'histoire n'en dit rien.

Son coup d'essai fut une fille unique Où le galant se trouvoit assez bien :

Mais Mathéo , moyennant grosse somme, L'en fit sortir au premier mot qu'il dit. Cétoit à Naples. Il se transporte à Rome; Saisit un corps : Mathéo l'en bannit, Le chasse encore : autre somme nouvelle. Trois fois enfin, toujours d'un corps femelle, Remarquez bien , notre diable sortit.

Le roi de Naples avoit lors une fille, Honneur du sexe, espoir de sa famille : Maint jeune prince étoit son poursuivant. Là d'Honesta Belphegor se sauvant , On ne le put tirer de cet asile.

Il n'étoit bruit, aux champs comme à la ville, Que d'un manant qui chassoit les esprits. Cent mille écus d'abord lui sont promis. Bien affligé de manquer cette somme (Car les trois fois l'empêchoient d'espérer Que Belphegor se laissât conjurer) , U la refuse : il se dit un pauvre homme, Pauvre pécheur , qui , sans savoir comment, Sans dons du ciel , par hasard seulement , De quelques corps a chassé quelque diable, Apparemment chétif et misérable ,

443 BELPHÉGOR.

Et ne connoît celui-ci nullement.

Il a beau dire : on le force, on l'amène, On le menaoge; on lui dit que, sous peine D'être pendu, d'être mis haut et court En un gibet , il faut que sa puissance Se manifeste avant la fin du jour.

Dès l'heure même on vous met en présence Notre démon et son conjureur :

D'un tel combat le prince est spectateur. Chacun y court : n'est fils de bonne mère Qui pour le voir ne quitte toute affaire. D'un côté sont le gibet et la hart ; Cent mille écus bien comptés , d'autre part. Mathéo tremble , et lorgne la finance.

L'esprit malin, voyant sa contenance, Rioit sous cape, alléguoit les trois fois; Dont Mathéo suoit dans son harnois , Pressoit, prioit, conjurait avec larmes, Le tout en vain. Plus il est en alarmes, Plus l'autre rit. Enfin le manant dit Que sur ce diable il n'avoit nul crédit. On vous le happe et mène à la potence. Comme il alloit haranguer l'assistance, Nécessité lui suggéra ce tour :

Il dit tout bas qu'on battît le tambour. Ce qui fut fait. De quoi l'esprit immonde Un peu surpris au manant demanda :

Pourquoi ce bruit? coquin, qu'en tends- je là ? L'autre répond : C'est madame Honesta

Qui vous réclame , et va par tout le monde Cherchant l'époux que le ciel lui donna. Incontinent le diable décampa , S'enfuit au fond des enfers, et conta Tout le succès qu'avoit eu son voyage.

Sire, dit-il, le nœud du mariage Damne aussi dru qu'aucuns autres états.

Votre grandeur voit tomber ici-bas, . Non par flocons , mais menu comme pluie , Ceux que l'Hy-men fait de sa confrérie ; J'ai par moi-même examiné le cas.

Non que de soi la chose ne soit bonne; Elle eut jadis un plus heureux destin, Mais, comme tout se corrompt à la fin, Plus beau fleuron n'est en votre couronne. Satan le crut : il fut récompensé, Encor qu'il eût son retour avancé.

Car qu'eût-il fait ? Ce n'étoit pas merveilles Qu'ayant sans cesse tin diable à ses oreilles , Toujours le même, et toujours sur un ton, Il fut contraint d'enfiler la venelle : Dans les enfers, encore en change-t-on.

L'autre peine est, à mon sens, plus cruelle. Je voudrais voir quelques gens y durer ! Elle eût à Job fait tourner la cervelle!

De tout ceci que prétends-je inférer?

Premièrement , je ne sais pire chose Que de changer son logis en prison.

En second lieu, si par quelque raison Votre ascendant à l'hymen vous expose, N'épousez point d'Honesta, s'il se peut : N'a pas pourtant une Honesta qui veut

Latius. Abst.t 194.

FaaxrçAis. Le Febvre de Tkerouane, Matheolus, 1. a , fol. a 8 ; FacéL journées de G. Chappuis , journ. ni , nouv. 3.

Italiens. Machiavel; Straparola , notte % , dot. 4,

On trouve en note dans la traduction française de Straparole, 17^ :

Un chanoine de Saint-Martin de Tours m'a dit que le mariage du diable, en 5 on 6 lignes , se trouroit dans un vieux manuscrit latin de cette église.

Laihex.

FIN

' ■ . ■ // „»„i,ri' ' /':- /■* /■ <;■„ / „„„„.

/ :. • , ' ^i' / f j ^TSOPET-I. ^VySOPET-AVIOM'KI

Yà/f//; a (s'/f//tr; ry^Sf,tf/r //r/> • / Ai-

rr /rr t ' . t ff /" /' /'.

APPENDICE

Après avoir publié la majeure partie des fables inédites contenues dans plusieurs recueils du xive siècle, nous avons cru devoir j joindre encore celles dont La Fontaine n'a pas traité les sujets , afin de rendre complète la publication de ces précieux manuscrits. Nous réunissons donc ici, sous le nom d" Appendice :

i° Les dix -neuf dernières fables de ITsopxt I. Deux d'entre elles sont accompagnées des apologues latins inédits dont elles sont l'imitation.

a° Trois fables insérées parmi les premières dans quelques manuscrits de ITsopxt I.

3° Huit fables de ITsopxt -Avionket. La dernière de celles-ci est accompagnée de la fable latine qui a servi d'original.

4° Les sept fables de ITsopxt II que nous n'avons pu placer à la suite de celles de La Fontaine.

5° Les prologues et les épilogues en vers de ces diverses collections.

6° Vingt-deux fables latines en prose, que nous désignons par le titre de Romulus Bibliothecæ regiæ.

r'r.' /iri/ttii'i.' >r:> if" • U'rfnt.i,-/i/ /'. ;

»F huit* (pvtp Sxwteatc

>pl<nftitoir<tfûp><mfiK.

if <-jiiura;qtteplnskMabk\$.

«si oxtva mainte» klkfabU».

jt œqtunfeitfctujroffe.

ii) oitfcn rifutamwne neliltffi..

tt? t Imeil toiulwrtprtttK

d> imprtifmtf>uvab:tier

iB u djal'auituurafemelamble.

<S tflturtf ÉroitauUirmûunble.

fr* lfurqncacnrtil-!«ll(Bbk8.

(6 tuisqwneli"foiSftpfiteblK.

<a utl&fltwgUttalafitttrpjeignt.

S (qntktnutlftttititdtnjjnt.

«* iutouî»»lftuitrtlflmr.

p mt^ntlesisttiaCtlemlinir.

APPENDICE

YSOPET i.

PROLOGUE

Ce livret que cy vous recite Plaist à oïr et si proufi te ; .

Et pour ce que plus delitables Soit, y a maintes belle fables.

A ce qu'oïseuse ne peresse x Mon sen n'endorme ne ne blesse , ' Me vueil travillier et pener D'un petit jardin a hever , 3 Oū chascun pourra , se me samble , Et fleur et fruit cuillir ensamblei Fleur que a oïr est delitables , 4 Fruis qu'en est fais et profitables :

Qui la fleur plaira la fleur preigne , Et qui le fruit , le fruit retiengne ; Qui voudra le fruit et la fleur, Prengne les deux, c'est le meilleur.

Et pour ce que saiche est ma terre , Au jardin vueil faire requerre Dieu qui tout puet et scet et voit, Que de sa rousée m'envoït Qui le jardinet par sa grâce Fleurir et fructefier face : Pour ce qu'il soit plus essauciez Je joins mes mains devos au cieiz, Que suppliant tout mon deffaut ?

448 TSOPET I , PROLOGUE.

La mère et le fils qui ne faut ; 8

Quar com ne savons que faisons

Et convient que par tout trason , »

De cieulx envoie le subside :

La mère et fils nous aide

E main biau dit qui semble fable

Ha main biau mot et anotable.

J'ay oy dire mainte ibiz :

Sus saiche cruse est bonne noiz. to

1 OÙeuse, oisûreté. — * Mon sen, mon sens. - JW hever, acherer. — * A oïr, à voir. — * Fais , frais. — 6 Saiche , sèche. — 7 Suppliant , suppléant. — • Qui ne foui, qui ne trompe pas on qui ne se trompe pas. — 9 Par tout trason , par tontes sortes de raisons. — IO Cruse, écorce , croûte, de trusta , écaille , coquille.

rSOPET-I. FAjizs //:

Tp£2

vSù

if- kUct iu (Tlntu et \)c la fSrc

YSOPET I, FABLE IV. 44g

YSOPET I.

Le Plet du Chien et de la Brebis. *

Le chien fist Toielle semondre * Et dit qu'elle luy doit respondre D'un pain que preste luy avoit*
L'oille qui riens n'en savoit Entame le plait en nyant, Et dit qu'elle ne li doit niant. 3 Le chien
amainne pour sa part, L'ecoufle, le loup et regnart 4 Qui testmoigne certainement Que le chien de
niant ne ment; Mais il se mentent par la geule.

L'oille qui est trestoute seule, Et ne se puet pas bien deffendre, Si dit qu'elle n'a de quoy rendre.

Le juge qui vers le plus fort Se tient soit a drcit, soit a tort, A rendre le pain li commende.

Celle qui n'a dont elle rende , Tout viengne yver en sa saison , * Convient que vende sa toison.

Par faute tesmoings mais jugement (a) Ce voit l'en avoir souvent.

Faus tesmoing par sa fausse foy Grieve a autrui et dampne soy.

Dieu repreve faute tesmoignage ; Ainsi le dit la sainte page.

450 YSOPET I , FABLE IV.

Nuns ne doit faus tesmoings prier 6 Ne en faus tesmoings lui fier.

Ii unlz dit : Puisque je le preuve, Je gaigne san ce que m'en meuve :

Puisque de prouver ne me doute Boire leur donrré bonne goutte.

▼ ARIAITTES.

Manusc. de la bibUoth. du Roi, n° 7616*3.

(m) Par faux tesmoings va nne ao Tant 1 Ce voit l'en arriver souvent.

« PUt tmlaii , procès, de plaider.— ' L'oieU , VoilU v VoieU, l'ouaille , la brebis., de oni, — s fl-
fawif v rien. —4 Ecoufie , oiseau de proie , épervier , quelquefois hibou. — 5 Tout-viengne yver en sa
saison, quoique la saison de l'hiver soit proche. — * Nuns, nul ou nuls.

Latuts. Phœdr. ,17; Rom., 4 ; Fab. ant. JVi/. , 1 5 ; Rom. Nil. , 4 ; G«//r., 4.

Faairçais. Mar.deFr., 4.

V " , o P K T - 1 . rjBLt: xur.

jLiM tî

TSOPET I, FABLE XIII. (\ 5l

YSOPET I.

De t Aigle et de Renari. •

L'aigle qui roy des oisiaus * Embla un des renardiaus A renaît pour ses aigles paistre.

Renaît qui dolent en dust estre, Moult li pria, moult li requit Que son renardiau li rendist.

Onques l'aigle ne li voust rendre. * Renaît pot oïr et entendre Que son filz près de mort estoit Se
conseil en lui ne mettoit; Et bien vit que force n'avoit Ne pouvoir, se engin ne savoit, 3 Comment se

vengast du meffet.

'Sous l'aubre où l'aigle ot son ni fet, Bûche vert et chaume asembla, Si ne sai ge se il l'embla ;
Moût i sot bien le feu bouter.

La fumée prist a monter Jusques aus aigliaux qui ou ni furent A bien petit que mors ne furent.

Li aigles voit que ses aigliaux 5 Estainguent soit il lait ou biaux ; 6 Sa proie li convient laisser ,
Autrement n'en puet passer.

Par cest flaviau povés entendre

45 a YftOPET I, WABLK XIII.

Que li grans puet bien nuire au mendre, '

Et li mendre puet nuir au grant,

Si comme avés oy ci devant.

A la fois li wctoriéus

Du vaincu rechiet es lieux;

Et le petit par son engin

Abat le grant de son engin.

Aucunes fois tel puet bien nuire

Qui aidier ne se puet duire : '

Bien puet pou qui ne puet blesier ;

Tel vint qui ne puet aidier. 9

* Peut-être faudroit-il lire : L'aigle qui roi est des oitiaux. — « Fouet , roulât — 3 Pour faire le
rers, il faut lire. — S* engin me savoit, ou bien , se engin n'avoit. — 4 Je lirais, pour la mesure : Jus-
qu'au* aigliaux qui ou ni Jurent. — \$ On pourrait également lire, l'aigles , an lieu de li aigles. — < *
Eftainguent, étouffent; peut-être de extinguer. — 7 Mendre , petit — 8 Duire, conduire, de ducere.
— 9 Tel vint, tel raine , de vaincre.

Gaies. Ms.-Cor., i.

Latih. Phœdr., a8; Bom.t i3; Fab. ant NiL, 14; Ram. Nil., n; Galfr., i3.

Frawcaib. Mot, de Fr.. là.

Ci *{

on

YSOPET-I. fable xir.

ûnw*par Au/ Zeyrand.

IBt LÂtûle jet W 1* iLxm&cc.

TSOPET I , FABLE XIV. 453

YSOPET i. ;

De F Aigle et de la Limace.

Li aigle eola en pourchas : ' Ce jour ne print fors un limas.

Li limas crie que cil li nuise Tost se boutte dedans sa cruise. * À l'aigle dit lors la cornille :

Ce que vous, en ceste coquille, Portés , ne vous vault une poire ; Mais se vous me voulés croire ,
3 Il vous vaudra aucune chose , Qu'il a dedens viande enclose; Mais la coquille la vous tost. 4 Bri-
siés la , si charra tantost : & Bien le vous sauray devisier x

Lessiés le a terre chéoir :

Àpertement pourrez véoir Que sus les pierres brisera :

Là elle si fort ne sera , Pourquoi elle chiet de haut.

Li aigles qui croire le vaut * Lesse chéoir sa proie a terre.

Autre y vet pourchacier et querre.

Cest viande a il perdue.

La corneille s'en est péue. 7

Malle langue, par sa parole, Tout le monde engine et afole :

454 TSOPET I , FABLE XIV.

L'en ne doit mie tantost croire Que chascune chose soist voire : * Car par trop grant crédulité
Chiet en en grant nécessité.

Oyr-dire va par la ville :

Qui trestout croist , forment s'avile. » À celui doit l'en imputer Qui créance fait abuter. IO

1 EnUy alla. — » Cruiee, écoree, écaille, coquille. — 3 D faudrait lire : foulé* en croire* — 4 Toett
colère , 6te» dn rienx Terbe lotir, qui Tient hrime de ferre, tulL — * Charra, tombera, de cheoir.
— * Le vomí, la rent. — 7 Péuet nourrie, de paître, /nicere.— s Foire, Traie. — 9 Forment s'motie,
s'arilit fortement— »° Abuter, abnaer, de abuti.

Latws. Phœdr., 37; Rom., 14; Rom. NiL, fñ'.Galfr., 14. Fbahcais. Mar. de Pr.t i3.

YSOPET-I. FABLE XX.

llm Jltmu état la (Lfnù*

YSOPET I , FABLE XX. 4^5

YSOPET I.

Du Loup et de la Truie.

Ysangrins li lierres atains ' Priot a une truie prains * Qui pourcelet isnellement , i Et il li promet
léaument De bien garder sa portéure. Celle qui point ne s'asure Dit au loup : Je vain ne ne prise Ne

ta cure ne ton service :

Maie garde tost m'en feroies ; Les moy ester et va tes voies : 4 Va-t-en deci , en maléur , Si pourcelleré en asseur.

Se tu veulx ma volenté faire , Ensus de moy te prie a traire.

Père et mère doit par nature Doubte avoir de sa porture.

Cils qui ne la puet enchanter S'en va et la laisse enfanter.

Savoir devés par ceste istoire Que on ne doit pas toujours croire; Quant langue doucement parole , Endort la gent comme ci toile, 5 Com guitarne, comme vielle, Psalterion , douçaine belle ; 6 Mais ripocrite blaudicierres ,

456 YSOPET I, FABLE XX.

Li faux mauves, H puens lierres, Desoit par son barboutement 7 Qui ne résiste justement.

* Lierres atains* larron reconnu. — * Prains , enceinte , de prmgans. — 3 Pourcelet, pourceloit, mettoit bas se* petits pourceaux. — ItneUement, prochainement, à l'instant. — 4 Us, laisse. — s Citolley instrument de musique, de cilhara. — 6 Douçaine , antre instrument de musique. — 7 Desoit , déçoit, trompe.

Latins. Phœdr. fab. nov. Perotti, 18 ; Romf, 34; flom. JViV. , ai; Galfr., 34.

Fiançais, il/ar. </c Fr. , ay.

Y S o P E T - I . FABLE XXII

-ÊM

^@u aflpnttvry*

YSOPETI, FABLE XXII. 4^7

fc^^.%^»^^^%%*%^%<« %>«>

YSOPET I.

• Du Chien et du Larron.

Un lierres en un hostel vient T Pour embler : Mes dehors se tient * Pour un chien qui ne laisse entrer.

Au chien print son pain a monstrier.

Ne m'abaies , dit-il au chien , Tien de mon pain, de mon pain tien.

Dit le chien : Pour ton meschief faite , Me vues par ton pain faire taire Se ton don prens, siens vendras 3 Et roberas tout et prendras.

Tu cuides pour un mors de pain 4 Moy donner pardurable fain ? 5 Fuis-toi de ci : Tu pers ta painne Ta viende ne m'est saine. 6 Àtraire pour toi ne me laist ' Celui qui me norrit et paist.

Ne veuls pas perdre mon grant aise , Pour un repas , à Dieu ne plaise.

Va-t'en de ci, je te le pri Car ce je abaie ne ne cri, A pou je te fais a savoir , (a) Bien y pourras
dommage avoir. Cils ne se muet : Le chien abave * Et H lierres se met en voye Que plus ni ose de-
mourer (b) Ne plus ne veult le chien ourer. ?

458 TSOPET I, FABLE XXII.

Se on te donne , regarde quoy , Qui est qui donne et pourquoi :

Se tu donnes regarde a qui Et ne soiez glous , je t'en pri. ,o x Dieu si mesure la personne De celui
qui volentiers donne Et regarde la volenté De celui par qui présenté Est Je don : D'où petitement
S'esjoit autant comme de cent. " Toriaus, vaches , aniaux, genices , Tout est bénignes et propices.

ViRiIRTIS.

Manuscr. delaUbUlh.du Roi, n* 7616-3.

(m) Car je te fais ci assavoir

Tost 7 pourras dommage avoir.

(a) Perla 7 pouroit Mam reeoavrer.

1 Lierres, larron, voleur, de Imtro. — * Embler, voler, dérober.— 3 Sien* nu céans y ici dedans. —
4 Mors, morceau. — 5 Pardurable , longue, continuelle. — 6 Viande, aliment, ce qui sert de nourri-
ture. — 7 Atraire, attirer, séduire. — Laist, laine. — • Ne se muet, ne se meut pas, ne bouge pas. — 9
Ourer, prier, de ora/v. — «• Glous, glouton, avide. — ** S'esjoit, se réjouit , est satisfait.

Grecs. ALs.- Cor. , xao.

jLatxhs. Phœdr., a3; Rom., 1 3 ; Fab. an t. 37/., 20; Rom. Aï il., *3; Gxdfr., a3.

Français. Mar. de Fr.. a 8.

YSOPET-I. fable xxir.

if^\
If

^fc'jrfYa

4iW^^^^^

^fi*!*<p^^3*

Jr* *5ç

ûratt/ 9ur T*rul Zrurana.

mHis

^u^il'feuffU^^t^Uî.»

YSOPJET I, FABLE XXIV. 4^9

YSOPET I.

Dufilz à TEcoufle qui estoii malades.

Talent me prent que je vous die * D'une troupe griève maladie Fièvre quartaine, tierce ou double
Qui seurprint le fils à l'escoufle * Que aucuns appellent le hua 3 Par un pou que ne le tua :

Nuls conseil ne pavoit trouver :

À sa mère prist à rouver 4 Quelle fist à Dieu oroison Qui li envoyast guérison '

Chandeille offrir à nostre Dame Que li gardast et corps et ame.

Biaux fil* dont vous vient se corages ? À tait voulés devenir sages Que de ce que ce ne disoies (a)
Quant tu les grans pechiés faisoies Et les grans maux en ton enfance.

A tart vient ceste repentance Dehais ait qui en priera s Et qui pâte nostre en dira :

Car ce seroit pairie perdue :

La mérite vous est randue De ce qu'a Dieu et a ses saints As fait, dont tu, a tort, te plains.

Qui de ses fais ne se chastie , En autrui bien, pourquoi se fie

/|6o TSOPET I, FAJBle XXIV.

Dieu qui est plains de tout pardon Ne s'apaise mie par don Qui lui soit de mauvais porté, 6 Ou
qui soit en pechié morte : ?

Qui n'a repentance parfaite Et qui après mal faire gai te, 8 Qui s'atent jusques a mort Bien faut-il
a mauvais amort Car nul n'a plaiges de sa vie 9 Plus longue est plustot fenie Aussitost meurt un Mi-
nopet *o Comme un viel , se dit Tsopet :

Aussitost meurt viau comme vache; Mort, viel et jone ensemble chasche ' *

VARIANTE

Manusc. de la bibUoth, du Roi, n° 7616-3.

(m) Que dont ira ne disiés

Quant les grands pechiéa faisiez.

* Talent , envie. — * Etcou/te, oiseau de proie. — 3 Huaf cbat-huant, hibou. — 4 Ronver, prier,
de rogare. — 5 Dehais , tristesse ou dévouement. G De mauvais porté , porté par un méchant. — 7
Pechié morte , péché mortel. — * Coite , guette, attend le moment favorable. — 9 Plaiges , otage ,
garant, caution. — IO Minopet \ ailleurs, mignopct, un jeune homme, un homme d'un peut mérite;
peut-être de minoris pedis t sur un petit pied.— « Chasche, chasse, pourchasse, poursuit.

Gr ecs. Aïs.- Cor. , 1 3 a .

Latins. Phœdr. App.Gud., i;Rotn., 19; Galfr., 19.

FaairçAis. Mar. de Fr., 87.

,fiyi

Y S o P E T — 1 o FABLE ÎJLTL

trrrr pmr Fmul ZyranJ

fôn Jlouf et he l'Âicai

YSOPET I, FABLE XXVI. 4¹

YSOPET L

Du Loup et de TAigniau.

Une brebis ot un faon : * Pour le nourrir le bailla on Une chievre plaine de lait Qui trop bien norrit l'aignelait, Aussi comme ce porté l'eust.

Le loup volentiers s'en péust * Et dit à l'aigneil par falue : 3 Ta droite mère te salue Qui te porta ; se est i'oaille 4 Qui moût s'ébaît merveille s Comment tu Tas ainssi laissié Pour une chievre com-pisié 6 Qui put. plus que ne fait mais eus : 7 Vien t'en, ne demeure ci plus Que je te manre a ta mère ' Qui n'est punese ne amere; Mais est très douce la brebis :

De lait te garde plain le pis, Alons, vien t'en, qu'elle t'atent.

Tu me vas, dit l'aignau, flatent :

Je puis moût bien apercevoir Que tu me cuides décevoir.

Or ne va plus a se béant 9 Je ne te otroie niant (a) La chievre me norrist et pest Si bien me fest que mieux m'en est Et m'aime autant comme ma mère. Jai sa norriture plus chiere

46a YSOPET I, FABLE XXVI.

Puisque je l'ai sûrement

Que Ta ma mère o dempnement. ,o

A mon seigneur , non a moi , vaut

Mon vivre qui la laine en quiaut. "

Mieux vaut ici asséur estre

Qu'ailleur pour toy de mon corps pestre

S'a ma mère voloie aler

De ce ne t'estuet flaveler ** (b)

Plus chier ai mengier une fève

En seurté avecques bonne trêve.

Ne veuil mengier a grant péeur

Les bons morciaux de lechéeur. l3

Le bon conseil que l'on demande Vaut trop miex que nulle viande; Mais il n'est si mauvaise chose Quant barat dedans se repose. ,4 Mauvais conseil puet troup grever Pour ce le doit-on esche-ver ,5 Du mauvais, vient malhureté Et du bon , pais et seureté.

TilUKTEI.

Manusc. de la bibUoth. du Moi, n° 7616-3.

(*) Je ne te croiray de noyant.

(*) De ce ne t'estoit pas parler.

1 Ot un faon, eut un petit. — * S'enpèust, s'en seroit nourri. — * Par falue , par fausseté, ftarfal-lae, defalsue. — iL'éaille, on mieux VoeUie on oveille, la brebis , de ovis.— 5 S'esbaSt merveille , le sent et la mesure demandent a merveille , s'étonne extrêmement — 6 CompUié, vile, avilie. — 7 Mais, mon. — • Monte , mène. — 9 A te béant, attendant après cela. — 10 Ce rers est inintelligible. — - « Quiaut, cherche , de quèrere. — **Ettmet , est besoin , est nécessaire. — Flaveler, parler, nar-rer. — «3 Leekéemr on leehéor, débauché, parasite. — «4 Barat , rose, tromperie. — l5 Eschever, éviter , écarter * bannir.

Latins. Phœdr., />4; Rom., a6 ; Fab. ant. AiL, *3, Galfr., 36. Français. Mar. de Fr., 44-

iTSOPE T ~I., fable xxrn.

jitt (fl^ve» <pti rl)« «m trt«lle««.

YSOPET I , FABLE XXVII. [fiZ

YSOPET I.

FABLI XXVII.

Du Chien qui chei en vieUesce.

Un Paysant un chien avoit

Jnene et legier qui bien savoir

Courre des pies, mordre des dens :

Si Tôt moult chier le paysans *

Tant comme en bon point se tint.

Mais quant il en vielaice vint

Quil ne se post mais aydier

Dont prent li vilains a plaider

Si maine son chien nialement

Et bat et tiert vilainement *

Ne lui souvient de nulle riens

De prouesce qu'ait fait li chiens.

Mauvais loyer ore en reçoit.

Ha ! dit le chien , las ce que doit

Tant comme fu en mon aaige

Ne sen alast beste sauvaige
Que ne prinse tant fort courut
Droit fust que ce me secourut
Et me vausist en ma vieillesce *
Ce que j'ay fait en ma jonesce.
Mes puisque fruit et exploit fault 3
Amours ne dure ne ne vault.
Et tant com li ons puet et donne
Tant est amée sa personne.
Ames et chiers tenus estoie
Quant de bons morciaus vous prenote

464 TSOPET I, FABLE XXVII. ,

Or sui vieus et tenu a vis 4 Des biens que fis, ce m'est avis.

N'est jparole ne mencion
Si est selon mencion (a)
Vilonnie est de ce blasmer
Quant souloit louer et amer. &
Et ce qu'en aime en jonesse
Ne doit l'en hair en viellesse
Cils qui mauvais et félon sert
Sa peine et son service pert.
Félons ne scet rien déporter
Li diables le puissent porter.
Trois choses sont que l'en ne prise
Combien qu'aient fait bon servise
Viel chien, viel queus et viel barbier 6
Combien qu'aient fait bon mestier
Du tems passé a leurs seigneurs.
Vieux barbiers ne sont bon seigneurs
Le queus , le chien sont empires :

Car viellesce les a tués
Pour ce les a len en haïne
Que de fruit ne portant racine
Cils fait plaisance trop petite
A seigneur, s'il ne li profite.

VARIANTS.

Manusc. de la biblioth. du Roi, n° 7616-3. (a) Si est selon m'entencion.

« Si Vot moult ehier , ainsi l'eût bien cher. — * Vausist , yalut. — * frf«/, fault, manquent — 4
Tenu a vis; regardé comme vil. — 5 Souloit, a voit contante , de solet. — * Fiel queus , vieux cuisinier, de coq mus.

Latins. Phœdr., 94; Rom., «7; Rom. Nil., 6a; Galfr., 37.

YSOPET-I. table ira.

(/rafi par Paul ItO/ltnt/-

£o» (If erflf, }r* la %rtiis et îru ,&mj>.

TSOPET I, FABLE XXXI. /|65

YSOPET I.

FABLE XXXT.

Du Cerf, de la Brebis et du Loup.

Li loup où na point de pité , (a) Ne scé par quelle auctorité at puissance nouvelle,

Etoit juges d'une querelle

Que sire Brichemers le cerfs

Vint a demender envers : j

Madame Blance la brebis

Si maintiant ainsi en se di ■

Qu'un boissiau de fourment ii doit.

Le loup commande que il poit '

Sem blé sans nulle raison dire. 3

Celle ne l'ouse contredire. 4

Ains si convenance et promet

A rendre au terme qui li met

Li termes vient : Li serf demande 5

Que la brebis son blé li rende.
 La brebis qui savoit de droit
 Dit que jamais ne li rendrait.
 Car promesse qui par péeur
 Est faite, n'a point de valeur.
 Par péeur et par contraignante
 Du loup , fist cette convenance.
 Pour ce le blé rendre refuse :
 Car droite péeur m'en excuse.
 Drois ne veult pas que chose vaille

II. 30

466 YSOPET I, FABLE XXX f.

A qui péeur achoison baille 7 La où donne commencement^ N'est pas parfait consentement.

VAEIALfTK.

Maruucr. de la bibUoth. du Roi, n° 7616-3.

(a) Ly Iras oo point n'a de pitié»

Ne say de quelle autorité On de légat ou d'apostolle , Estoit juges d'une querelle Que sires Bri-
 chemers ly cerfs Entent a demander envers M^m* Blanche la brebis ; Se maintenait ainssi sea dis

* En se M, en ses dits, terme de barreau. — * Prit, paye. — * Sem hir , son blé. — 4 L'ouse, l'ose.
 — 5 Serf, cerf.— 6 Contreignance , contrainte. — 1 A qui péeur achoison baffle, à laquelle oit à qui la
 peur a donné occasion .

Latiws. Pfuedr., 16; Rom.t 3r ; Galfr., 3i. Français. Voyez Ysopet II, fcb. xiv, dans P Appendice.

Y S O P E T -I. FABLE XXXM.

p&e lu fiancieft tt on Ijrlrtxxb omm.e .

YSOPET I , PAFLE KXXtI. 4&/

YSOPET I.

f ACI.fi XXXII.

De la Mouche et du Preudomme.

Un preudomme qui «chauve yètl , '•• , .

Point une mouché et cils se fier^t *

Au front qu'il veult fuir la mouche v. ,

cil s'en met qui n'a .touche (a)

Puis le refiert et puis saut/ '

Puis se refiert, et tou^sjours saut

Et a sa teste et à son front.

Diab^les, dit cil , jouer te font

Méfier, tu t'en iras (*) .'' ' , Je te fer, tu fuiras; ,, , ,, ,

Miex te Teniist en pais tenir ? 3 Nul preu ne t'en peut venir : (c) * '

Car se je me sept fois feroie ,

Et pour ce mains sains n'en seroie :

Se une fois- te puis férir ,

Riens qui t'en puist garentir. (d)

Qui ennuy fait, ennuy requiert, Et férus doit estre qui fier^t Souvent pour petit de méfiait Re-
covrent mains pis que n'ont fait.

Pour ce te doyes en toutes places Garder que a nulluy meffaces.

L'on voit par petite achoison 5 Le damage venir foison : 6 A la fois qui cuide ferir 7

| 468 YSOPET I, FABLE XXXII.

L'autre occit et le fait périr :

Ne fai a nullui nuisement 8

Se vivre veuls séurement.

Tant vet le pot a l'iave qui brise; °

Pour ce a nul mal fere ne vise.

TAKIAITII.

Mfmanusc. de ta bibUotlu du Roi, n° 7616-3.

(m) Mais 4k s'e*?a «rsfH s» la Pub se rassiet et pois s'en saut.

Mais dis refiert met toujours faut Fors a sa test* et-a son frond.

(h) S* je me fiers, ta t'en riras; S» je ta fiers , ta périras.

(*) Car nol prea ae t'en paet tenir.

(è) N'est riens qui t'en paise guérir.

1 Tert, étoit, de ermt. — » Point, pique, de poindre. — Fiert, frappe, et plut bas refiert, frappe de nouveau ;a/è/vi*, frapperois;a/ferii> frappé. — 3 kfiex te venist, mieux te Taudroit. — 4 /VW przu , aucun profit. — 5 Achoiton , cause, occasion. — 6 Foison, à foison. — 7 Cuide, croit. — * Nuisement, dommage, chose nuisible.— 9/oiv, ean.

Latih. Phœdr., 87 ; itom. , 3a; Fab. «ni Atf., 66; Cal/r., 3». Français. Voyez Ysopet II, fab. txxxx « dans l'Appendice.

Y S O P E T -I. fable xxxnn.

^Bu fâreoommt etoe l&vjtlite.

TSOPET I, FABLE XXXVIII. 4&)

YSOPET I.

FABLE XXXTIII.

Du Predomme et de la Belette.

Uns homs une belette prist;

Et la belette H requist

Que il eüst merci de IuL

Pourquoy di homme, que je sui

Celle qui tes souris prenoist

Et qui tout l'hostel nest tenoit

J'ai des long-temps esté ta serve,

Souffres encores que je te serve,

Ne ne te mande autre guerredon. '

A ce lui respont H preudon :

Par foy se mes souris pris (a)

Pour mon preu pas ne le fis *

Non pour mon preu, mais pour le tien :

Cil fet a déserte ne tien 3

Quant il n'est fait de volenté

. . . uns homs qui est entalenté 4

aucune fois proufite.

Tieux pro&c na point de mérite. * Quant mes souris ainsi prenoies De mon preu point ne te prenoies (b) . . . avoies enmour ne foy ... a mes souris ne a moy Pour mon pain sans le dommagier • . • poirs d'elles vengier.

Ta pel qui est si engressié De mon pain me sera laissié :

[y]O YSOFET I, FABLE XXXVIII.

N'en auré ores autre gage 6 De cel me soudra mon doumage

La volontés le fait deceuvre.

Là regardeg, non pas a l'euyne*.

Les fais distingue le propos Le fait qui peut estre repos * Par la voleuté se mesure.

Qui bien regarde la figure Qui en remuant voit et pense Considérer y fait la cause La cause nuit
et si profite De la cause vient la mérite

VARIANTES

Maiiuser, de la bibliolh. du Roi, u^o 7616-3,

(a) Par foy «e met souris preis Je sçay bien que tu le £ns Pour ton prea , non pas pour le mien ,
Nul fait a déserte ne tien Se il n'est fais de valante t Car ans noms bien entalenté De noire aucunes
foys profite.

Tfec pyoufns n'a point de mérite.

(t) De mon preu point ne te pensâtes Si n'avoies n'amour ne foy Ne a mes soris, ne a moy.

De mon pafo eouSe domagier Te pavoies d'eles rangier*

1 Guerredon ou guerdon \ récompense , favear. — * Prea\ profit. — * Z*rsevté , service bon on
inavuais. — 4 B+talenté , conseillé: — * lieux , tel ou tels. — 6 Or**, à présent —7 Me *<mdr* , me
paiera , dcttoform. — * Repos , remplacé , représenté, de reponere.

Grecs. jEs.-Cor., 406.

Latins. Pha'dr., aa; Rom., 3g; Fab. anl. Nil., a 9 \Calfr., 39.

VA2LK. XL

Du Pasiour qui otjtm fetpûu du pié au liotu

Un lions qui chasoit se proie

De courre après , moult! fait sa proie :'

Comme il cpuroit de grant ravine

Ou pié li entra une espine

Qui le blesa si malement

Qu'aler li convient bêlement.

Souvent avient que on se blesce

Par dépourvéeue hatesse *
 li bleciés arreste et destourbe *
 Des autres pies toute la tourbe 3
 A paines peut-il pour sa plaie
 Aler, si deut et esmaye; *
 Mes fortune qui point et blesce 5
 Sauve le chetif et redresce.
 Si fait au lion grant confort
 Quant li double la plaie fort.
 Tant va et vient a quelque paine
 Qu'une aventure a lieu l'amaine
 Où un pastour ses bestes garde,
 Et quant le pastour le regarde
 Unaigniel li tent et présente ;
 Mes sis qui sa douleur tourmente
 Ne fait force de son présent,
 Le pié dont malade se sent
 Li monstre et li pastour s'encline ;
 Si luy oste du pié l'espine
 47 a YSOPET I, FABLE XL.
 Le pié nestoie bien et cure :
 Bien a employé sa cure
 Mieux qui ne cuide la moistié :
 Vet s'en le lyon tout haitié 6 T
 Et avant son mire mercie , 7
 Et pense que il n'oublie mie
 Le grant bienfait que cis a fait ,
 Et sans grâce point ne sen vait ,
 Ne ne se pert pour teins qu'il aille.
 Il advint en ce tems sans faille

Que la maimes lion fu prius,
Et avecques les bestes mis
Qui encloses furent a Rome,
Dont il y ot une grant some;
Et en celle maimes saison
Il vint que icis meismes bon 8
Qui a guéri du lion le pié :
Fu la getié pour son pechié
Où ces bestes furent ensemble.
Et pour demourer, ce me semble.
Or oés que fist le lion »
Bien cogneust que ce fu li bon
Qui du pié li osta l'espine :
Vers lui s'en vient et si s'encline ,
Et li commence a faire faiste
D'oreilles, de queue et de testes,
En conjoiant, les mains li loiche IO
Et garde que nuls ne l'aproicbe
Ni nia beste tant soit fiere
Qui le morde ne qui le fiere XI
Tant le défient bien cis et garde
Et li peuple qui cils regarde
S'en esbait moult durement
Si ont fait par assentiment
Quant il ont séu le fet
YSOPET I, FABLE XL. ^j3
Que li lyons au boys s'en vet.
Délivrés, et li poures hom S'en -vet aussi en sa maison.
Par viellesce ne doit service
Ne bonté estre en oubli mise :

Des bontés que chascuns resoït,
 A tousjours, souvenir en doit
 Nature requiert guerredon >a
 D'amour, d'amistié et de don.
 Orgueil en fait la destourbence „J
 Ingratitude qui balence
 Et ne mesure justement
 Ains mesure mauusement. *
 Il n'est homme pire de li
 Qui le bien as enseveli
 Ne m'en fait après nul semblant
 Et courtoisie vet emblant l4

1 D'époureeue hâtasse, hâte imprudente. — * Destourbe, colère la boue, ôte le trouble. — 3
 Toute la tourbe, tonte la boue.— 4 Si deut, ainsi se plaint, se lamente. — Esmaie, «'étonne. — 5
 Point, pique , blesse, de poindre. — 6 Haxtiï, soulagé.— 7 Mire, médecin. — • Bon , homme. — 9
 Oés, écoutes, de ouïr. — IO Loiehe, leche. — « Fiere, frappe. — " Guerredon , récompense, grâce.—
 >3 Destourbence, trouble le souvenir des bienfaits.— x* Vet, Ta. — Emblant, Tolant, dérobant.

Latins. Phœdr., A pp. Burm., io; Appien. ; Rom., 41 ; Galfr., 41 ; Fab.ant. y il., 35", Rom. Nil., a 5.
 Français. Voyez Ysabet II, febè 19, dans 1* Appendice.

474 YSOPET I, FABLE XLVII.

YSOPET I

Du Loup et du Mouton,
 Le mauves glout, sire Ysangrin f
 Prinist de maladie le fercin ; *
 Pria Dieu que par sa pitié
 Li fust icel mal respité , 3
 Voua que jamais ne mengeroit
 Et que cha/treurs sains devenroit. *
 Les bestes furent aséiir,
 De lui n'avoient-ils point peur.
 Il rencontra un gras tenrastre; 5
 Ne l'avoit pas norri marrastre ;

Quant Ysangrin vit le mouton,

Il le salua, le glouton,

Et li dit : Saumon , diex te gart

veoir a biau regart.

.... louns très fers sire bis , Je suis le fils d'une brebis, Je ne say en Tiave noer ; 6 Mes convient mes pies embouer: ?

Dit le loup : De ce ne me chaut * Saumon sables, par St-Siquaut, Et pour sanmon vous menge-ray , Et tretout vous devoureray.

Li mauvais loup li court sure 9 A peu sa gorge le deveure.

Mauvais veut faire et songier fraude Et la pensée nourrit si baude 'o Que de malice lè'convent "

Y S G F Jtë T -" I . FABLE xlvii.

Grave par Paul Zeprand.

IBvt fiomp et bn <fti autan.

YSOPET I, FABLE XLVII. ^S

Maintient et pense adés comment Il pourra autruy décevoir, Laisse pour fausseté le voir; " Mais Baras en enfer yra '3 Tous vis ci acourpira.

En ce monde ne puet morir, Car chascuns le vuet secourir.

1 Giout, glouton. — Tsangrim , surnom du loup. — * Fercin> maladie, germe ou Tiras de maladie.— 3 RespiU , qui a du répit. — 4 Sains chartreurs devenroit , deriendroit on saint chartreux. — 5 Tenrastre , gros mouton, sans doute , mais le plus souvent ce mot veut dire » un porc engraisé. — 6 lave , eau. — Noer, nager, de natre. — 7 Embouer, embourber. — 8 Chaut, importe , de cballoir. — 9 Sure , sus , courir sas.— IO Baude , méchante , rebelle , opiniâtre. — " Convent, pacte, convention.— « £e tuer, la vérité.— «» Baras, dol , tromperie.

Latih. La fable latine en vers élégiaques que l'on t mise à la suite est tout ce que nous avons dans cette langue avant l'auteur dont nous donnons les fables.

Français, diar. de Fr., 73,

ANON. VET, ihe».

De Lupo et Mutone.

Morbi mole lupus premitur superosque precatur

Ut sibi non sano subsidiare velint.

Curatur. In vota lacrimis fluçialtbus oriis

Je esum carnis devovet inde lupus , Obvius ecce lupo tum vervex ipseque pinguis

Non sum , mi domine , salmo9 sed fertiUs agnus : Nom mea progenies non bene natat aquis.

Cui lupus obliquis oculis : Tu salmo viâeris. Tanquam salmonem furripher ore vorat.

Quisquâ obesse cupitfraudis convinctus Tendit ad inferna vita dolosa gradus.

TSOPET I, FABLE LUI

YSOPET I.

Du Singé et du Renart qui & pria qut li donast dm queue.

Le singe qui, la son ort cul, * Voûtait faire targe et esc a, * Dit a renart : Biaux amis chiers ,
Donne moy ce que je te quiers, 3 De ta queue une partie ; Car celle estait en deux partie 4 En au-
riens nous assés endui 5 Et tu voi quel poise ennui , Et corn' laidement te traine :

Bien tu la dois avoir en haine , Ramasse les ordures entiers, Et par chemins et par sentiers.

Merci te cri a jointes mains , Donne m'en la moitié ou mains. 6 Mais renart , qui pas ne voudrait
Que nub noms a tort ou a droit Emportast de lui bonne chose , Au singe respont et opose :

Tu dis que ma queue est pesant ; Mes miez de moy nuls ne le sant.

Elle est trop grant, se mêmes sus Ce paret moy que ne l'est plus , Et tout soit-il quelle me poise
Et ors traine encore une toise, (a) Mal engin quen aviengne riens, Uns ai or eus comme est li tiens ,

YS OPE T - I. FJBLM LUI

Grwrr.par Puni Iqpnvu/

J&u jSxny et ou îxenart aux Li pria que It ûon&st ot antVlt ■

TSOPET I, FABLE LIII. 477

Si Té pins chier tendre en ces merdes * Que ton vesséus cul en terdes. *

Maintes gens maintes choses ont Qui petit de pourfit leur font , Dont uns homs souffreteus se-
rait Riches qui la lui donnerait , Len ne puet le glou soûler 9 De chose qu'il puisse engouler, |o Ne
de viau, ne d'esturgon , Ne de saumon , ne de muiron , ' ' Ne de lièvre ne de connin , " Se tout ne
cuide estre honin : ,3 Le grand doit le petit aidier De ce qu'il a trop sans plaidier; Le ventre qui est
saginé, l4 Et de bon vin bien aviné , Doit secourir au diseteurs, lS Paistre sil qui est souffreteurs. ,6

TàllâVTI.

Manuscr* de la bibUoth. du Roi, n° 7616-3.

(a) Et trainist enoor une toise

He fudl je pas qu'elle «vient riens

A sy oit cal oom est 11 tiens

Si hty pins chier tordra en ces merdes.

* On, sale , hideux, de horridus. — * Targe, bouclier. — 3 Quiers, demande , de qumrere. — 4 Celle , si «Se. — 5 Bndm, entre nous deux , à non» deux.— * Mains , moins.— 7 Tendre, traîner. — • Terdes, essuie, de tergere. — 9 Le glou soûler, rassasier le glouton. — >° Engouler, araler , déVorer. — > « Muiron, anguille , lamproie , de murœna. — " Connin , lapin , de cunieulus. — *3 Bonnin , honni. — x4 Saginé, rassasié , de saginatus. — *5 Dûeteurs, qui épronre la disette. — ■• SU, eehti.

Latih. Phœdr. Àpp. Burm., 17 ; Phœdr. fab. nov. Perotti, 1 ; Rom., 57 ; Fab. ant. Nil. , 46 ; Rom. Nil , 36 ; Galfr. , 57. Fkkxc.au. Mot. de Fr., 36.

4^8 YSOPET I , FABLE LIV.

YSOPET I.

D'un Marchant et de son Asne.

Un mercheant vet au marchié Son ane devant lui énergie, Et pour ce qu'il ne s'rfreste point Souvent le semont et le point * De l'eguillon pour toust aler.

Et dont se print a esmaier * Li ânes dit : Et las chetis !

Miex voudroie estre mort que vis Je fusse hors de ceste paine.

Ainssi se démente et demaine (a) 3 Ne savoit mie l'aseprestre * Que promis li ot ja son maistre, Pour lui trouver nouviau labour, 5 Sa pel pour en faire un tabour, (b) Au menestrier si donroit Aus- sitôt con li asnes monroit, Ou pour faire piau de nacaire 6 Que li menestrier ferait brere.

Il est a maintes gens avis Que mort les maite en paradis, Pour la poine qu'il ont soufferte ; Mais Dieu regarde la déserte. " Déserte , non pas mort ne paine , Au repos homme et femme maine :

Nuls ne doit, pour avoir repos,

ySOPET-I- fable ur.

TsB'itu ItlarrKanr tt bc soit Aetw.

TSOPBT I , FABLE LIV. 479

Fermer en la mort son pourpos. 8 Que puet chaloir, que mort endure 9 De morir ? mais que il bien mure.

Cils a qui ennuies sa vie, Désirer sa mort est folie; Car puis la mort, par aventure , Aura il nou- velle plus dure.

Plantureuse et grâce substance Et de fort mort senefiance Quant en a faculté paisible :

Ainsi le lisons en la bible.

VARIANTES

Manusc. de la b'Moih. du Roi, ik* 76x6-3.

(m) Ainsi se garant» et demaine Ne savoit pas li arcepresttes Que promis li avoit ses maistres.

(h) Que sa pel pour faire on tabour A» un menestre donroïfc

1 Le semont et le point, le gronde et le pique. — * £smaier\ n'étonner. — 3 Se démente , se désespère , perd l'esprit. — 4 L 'aseprestre , et , dans la variante, l'areeprestre , arebiprete : Dans nos vieux poètes, Bernard l'arcuiprêtre est le surnom de l'âne. — 5 Labour , travail , de labor. — \$ fVn-caire , timballes. — 7 Déserte , service , de desservir. — * Pourpos , proposition — 9 Chaloir y importer.

Grecs. Ms.-Cor., 24 x>

Latiks. Phœdr., 59; Rom., 58; Fab. an!. NU.; ^'^Oalfr., 58.

48o TSOPET I, FABLE LV1I.

• »%^ -iitt itiiMfitii^ifwiMtimnm^iwti

YSOPET I.

Du Loup et du Pastour H du Chien.

Syre ysangrin fit aliance Au pastour, par grant decevance; ■ Soubs le miel li baille la fraude, Mauves venin de sus messaude Et li dit : Mon chier ami douls, ' Nuls autre chose ne me douls , 3 * Mes que du chien rabelement Qui m'abaie si malement :

H fait devisier nostre amour 4 Par abai qui fait grant clamour; s H fait nostre amitié blecier , Le bien de pais faist despecié : 6 Si me veuls mettre en seurté Par ta pitié , par ta murté , ?

Baille le moy pour un bon plaige * De seurté me soit bon ostaige.

Tantoust com li loups fait la gaité 9 Les brebis en leur part agaite.

Les brebis députe au bergier Leur vie leur fait abregier.

L'anenti se faut comme ame , Afin que soyens en diffame , Et mis a grant confusion , Pour qui fait celle fiction :

Sa a ennemi baille ta hache

YSOPET-I. famé /.ru.

iBu' iloun et W ^astmtt- et hvt (ff)Kir

TSOPET I, FABLE LVII. 4^*

Ne te tien mie pour bien sage :

Pour chose qui veul prier A toi ne dois de rien fier :

Et dit renommée commune :

De nuls eschever voisie aucune 1a ' Et voire aies du préterit Qui fait le futur averit ,3 De prêtent se avisera De ce que au futur sera.

1 Décevante, déception. — * Vomie, doux , dulcis. — 3 Doute , chagrine , de dolere, — 4 Devieier , diviaer. — * Clamomr, clameur , bruit , de clamor. — 6 Deepecii , dépecé , mis en pièces.— 7 Mûrie , mérite. — ■ * Plaige, garant , caution.— 9 Gaité , garde. — - IO Faut, feint — Ame, ami. — «* En dif-fame , diffamés. — « Echever, éviter. — Foiste, veuille. — *3 Averit , avéré.

Latih. Gaffr., 63; dans l'édition des fables d'Acc.-Zucch., Rome, 1483.

II. 31

48a YSOPET I, FABLE LYIII.

YSOPET I.

FABLE IVIII.

Du BoueUUr et du Juif,

Un juif marchéant pourtoit Grans richesses : Si se doubtoit, ■ Et s'en ala au roy requerre
Conduit pour aler par sa terre :

Au roy pour ce bon argent donne :

Son boutetier K abandonne Et baille le roy pour conduit Et cils le moine et le conduit. * Mes
convoitise qui le blesce De l'avoir et de la richesse Que il scet que le juif porte Le fait entrer en voie
torte Cils qui avoit aler devoit (a) Vait derrière , le juif, le boit.

Si se doubte et li dit : amis , Se je vous ai arrières mis Ne vous desplease ne ennuit :

Mes aies avant mes ennuit Car miex que moy savés la voie Et cils qui le juif convoie Va derrière
et l'espée sache 3 Et cuide que nuls ne le sache Au juif dit : Tu y moras Et tout ton avoir me leras. 4
Cils a cui riens ne vaut crier Vit des perdrix lés voleter (b) 5 Devant euls volant d'avanture Au bou-
telier dit : Je te jure Que ces perdrix t'encuseront 6

YSOPET-I. fable zrni.

Vu vjoutetlier et an 4,'uirC.

YSOPET I, FABLE LVI1I. 4^3

Au roy et pendre te feront

Cils qui tout ce riens ne prise

Au juif a la teste prise (c)

Corps et tout cela et couvri

Et la maie au juif ouvri

Et la richesse toute prise (d)

Et s'en retourne en son servise,

Sans faire nulle mencion

Et du meurtre et de l'oçcision

Qu'il ot faite par son desroy; 7

Puis fust bien i an ou le roy

Sept jours a servir H convint
Des perdris; et puis K souvint
Des autres perdris : Si c'en rit (e)
Dont il moult follement mesprit
Qu'a poinne s'en pout il tenir
Et sens plus pour le souvenir
De ce que le juif ot dit
Le roy enquierit pourquoy irrit ; '
Mes cils ne li vout mie dire
Et ci ne cesse encor de rire
Si fort que au roy point ne plait;
Mes n'en fait semblant, ains se test
Que plus n'en a ores parlé.
Autre fais a le roy parlé.
Si li dit : Vallet di moy voir ,
Je veuil la vérité savoir ;
Di moy dont si grant ris te vint
L'autr'ier et de quoy te souvint 9
Quant devant moy ainsi rioies
Pour po de ris ne te crevaies;
Et cils qui au roy mentir n'ose
li conte mot a mot la chose
Et du juif comment il l'occist
Et comment le juif li dit
/|84 TSOPET I, FABLE LVÎf.
Que les perdris qui là voloient
Devant le roy l'encuseroient.
Le juif li dit vérité :
Par perdris fut iniquité
Cogneus et li fais scéus.

Li roy qui fust moult esmeus

Si asemla ses conseliers :

Si fu jugiés li bouteliers

Du roy, des barons, a pendre,

Quonques homs ne le pot deffendre.

Trop est cils fols , a dire voir , Qui tue home pour son avoir :

Car tel avoir bien le recors. IO Tost coûte honneurs et ame et corps.

Qui de glaive fiert périra; 9 Ja de ce quite n'en ira San son sans fait home floter " ' Su es iert ce puet bien noter.

VARIA1TTXS.

Manuscr. de la biblioth. du Roi, n° 7616-3.

(«) Cils qui «rant «1er devoit Va déniera : le juif ce voit.

(*) Vit de perdrix une niée (nitéc, de tudut.)

(e) Ly a du juif la teste prise

Corps et chjef cela (eathm) et courri.

(d) S'a la richesse tonte prise.

(«) De ce que M juifs li dîst

Des autres perdris : si s'en rist Et sens plus , pour ce sourenir De ce que le juifs li dist :

Ly roys enquiert pourqooy se rit.

1 Si te doubtoit, et pour cela redoutoit. — * Cils le moine , celui-ci le mène. — 3 L'espée tache , tire l'épée. — * Me terme, me laisseras. — * Lés voleter \ voler auprès. — 6 T'encuseront , t'accuseront — 7 Par ton desrojr, par sa déloyauté.— * Trritt il rit on se moque, de irridere.— 9 L'a»tr'ier% l'autre jour. — IO Le recors, lt requiert. — " San son sans fait home Jlotery lait errer l'homme bon de son sens.

Latutb. Galfr., 5g.

YSOPET—I. FABLE LIX.

19 1 <\$ms>)tc L <Éité >l%tl)inc'.

YSOPET I , FABLE LIX. 4^5

YSOPET I.

De Gens de la Cite' <T Athènes.

Nous trouvons en la fois en fable Chose qui est moult convenable.

Les gens de la cité d'Athaines Jadis furent de conseil saines , Obeissoient a leur loy Sans coaction ne deloy.

Là leur failli leur grant savoir Que prince et roy voudrent avoir :

Et ce perdirent leur franchise , Leur volonté en autrui mise :

Leur loy par honte estoit gardée , Comme le roy feist par espée Pour ce que Ta leur appétit ' Ne gouvernast grand ne petit Et fussent mieux en arroy * Demandant furent à Dieu roy.

Dieu leur fist protestation S'ammettroit a la diction 3 Du roy, y ceux et volenté Leur corps et avoir a planté 4 En toutes ces nécessités ; Ce fu la pure vérités.

Le roy, en faisant ces justices Bien commendoit, pugnisoit vices; Pour yceste non nobleté 5 Se tindrent pour desbareté 6 Et convint souffrir le dangier.

Cest exemple n'est mensonger.

486 YSOPET 1 , FABLE JLIX.

De ce parle plus , je me tes :

La chievre qui est en un test

De chaume, quant elle trop gratte.

Aval gist par le fait de sa pâte.'

Cils qui grate sa sèche roingne.

Quant puis lui cuit, douleur empoigne.

Délice qu'angendre douleur

Est gitée par fouleur :

Trouvez au livre des Rois

Comment on print a grant desrois. ?

Le peuple qui voudrent avoir

Un roi pour garder leur avoir

Et leur corps, pour devant aler,

Pour monter et pour avaler, 8

Mener du peuple la bataille ,

La gouverner sans nulle faille,

Pour aler devant o venir,

Bien s'en sevent a quoy tenir.

Jules César disoit : Venés

Aux barons a lui assenés : 9

Il vous esteut avant aler *o

Et je demouray pour gaber. ' '

Ne disoit le prince assaillant :

Ainssi font li autre vaillant.

1 A leur appétit, à leur gré. — * En arrojr, en ordre. — 3 S*ammettroii a la diction , t'en remettraient à la partie. — « A planté , entièrement. — 5 Non nobleté : je crois que ce mot Yeut dire nouvelleté , noureanté. — 6 Pour desbarété, pour trompés.— 7 A grant desrois t arec grande déraison.— • Avaler, descendre. — 9 Assenée , assurés, dévoués. — lo II vous estent, il tous faut. — ,x Pour gaber, pour me moquer , pour me dhertir.

JV. B. Cette prétendue fable n'est qu'une imitation fort libre d'an prologue de Galfred , entièrement tiré des premier» vers de 11 seconde fable dé PhoèVe : femm twgtm p*t«mt*» .

Latiws. Phadr., fab.secund., prol.; Boni. , fal). 21 prol. ; Rom. JViL, fab. 18 f prol.; Galfr., ai.

Y S o P E T - I. FABL B LXir.

Bt ItTpcemme ipn noristnt «a Watl)i et el u camtnboit rl)ascun jour a un,\$ainf.

YSOPET I, FABLE LXIV. 4&7

YSOPET L

De la Femme qui norUsoU sa Fâche et alla commendok ekatcunjour
a un Saint.

Une femme avoit une vache

Et la norissoit en sa crache : z

Chascune fois l'envoioit pestre , ,

Chascun jor ot un saint pour mestre ,

À qui elle la commendoit. *

De son lait manjoit et vendait :

Disok : Sire saint Nicolas,

Que ma vache ne chie en las 3

De loup , d'autre mauvaise beste!

Veuillez lui aidier : Saint Silvestre,

Saint Dominique, saint François,

Tous les jours le disoit ensçois. 4

Puisque la vache fustgetée, 5

Un saint donnoit la destinée :

Et quant toute jour revenoit
Saine dont grant joie menoit
La bonne femme et maris ;
Par l'un des saints estoient guéris
A qui orent dévotion
Le jour , sans nulle fiction.
Si avint que une matinée
Que la vache fust hors getée ,
Si la commanda a tous sains
Que revienigne son chatel sains, 6
Que de sa vache ne reçeive
Perte : Àins encore de son lait boive.

488 YSOPET I, FABLE LXIV

Si avint que celle journée De mauls loups fust elle estranglée
Son bon argent H devint piautre 7
Li uns sains s'atendoit a l'autre. 8

Si veons que a chose commune
Nulle personne ne sauve,
Et la propre chose revoie
Et vient souvent devers l'oreille
Lisons ou livre de Job le sage :
Soyons de si grant vasselage
Que nous , a un saint singulier ,
Nous avoons sans reculer.
Qui ne le fait repentira
Soit quant de vie finira ,
A tait se pourra repentir
Quar tout convient ameutir 9
La prière qui est singulière
Est plus entrant et plus plainiere.
Le singulier sieut plus mouvoir lo

A bon preu et a bon estouvoir "

Que ne fait généralité.

Dame de grant bénignité

Vous estes partout exectée "

Tous chastes saiges a vous bée ,3

Car vous estes la droite adrese ,

De paradis la forteresse :

Nuls ne vous doit discimuler;

Mes vous doit-1'en accumuler

Avecques tous sains et toutes sainte :

Ainsçois devés estre empreinte

Au cueur de chacun souffreteurs

Entre toutes et entre tous Car chascun a vous se rallie

YSOPET I, FABLE LXIV. /189

Vostre bannière desploie N

Et tousjours pour desbareter. 14 L'ennemi ne puet contralier ,5 Ou Ton voit vostre confenon 16
Saiges sommes s'a vous venons.

Mère de Dieu , nous secoures Ou trestous sommes dévorés.

> Cruche t crèche. — * Ccmmendoit , recommandoit. — * Ne ekie en las, ne tombe dans les lacs, laqueum. — * Enscois, ainsi. — 5 Gelée, «royée dehors. — fi En son chas tel sains , bien portante à sa maison. — ? Piautre, moindre. — 6 U uns sain, chaque saint — 9 Ameutir, mûrir. — IO Sieut , a coutume, de solet. — ll Estouvoir, besoin, nécessité. — ,a Exectée, exceptée. — 13 Bée, aspire. — "4 Desbareter, détromper. — ** Contralier , contrarier. — lfl Confenon , bannière .

Latims. La fable latine qui a servi d'original accompagne la fable française.

De Rusûcâ et Juvencâ.

Rustica nutrit longinquo tempore vaccarn De cujus foyitfemina lacté domurh.

Sanctus ei proprius aderat y quem soepe rrgabat , Fiat ut incolumis pulchra juvenca sibi.

Omnibus haec sa n dis vitulam commendat , ut ipsi Custodire velint. Fit tamen esca lupo.

Instruit exemplum communia soepè negari , Auribus erectis propria namque sortant ;

Corditùs ut propria curentur non aliéna Corda pitorum propria soepe movent

Est convertendum sanctorum semper ad aras Job patiens velva clamitat ore suo.

4y) YSOPET I , FABLE 44

YSOPET I.

Manuscr. de la biblith. du Roi, n° 7616-3. FABLE 44-

D'une Femme et a9 un Jouveanceau.

Une femme yere en un pais

Qui estoit nommés Thaïs ;

Moût belle damoiselle estoit;

Grant paine et grant cure metoit

Qu'a ces jouveanceux peust plaire,

Et si disoit, pour mieux attraire,

A chascun qui si chier l'éüst

Qui du sien rien ne receust.

La damoiselle un en eslut

Qui , entre les autres, lui pleut,

Qu'elle vould qui fiist ses amis,

Et dist qu'en lui son cuer a mis :

A vous m'ottroy , a vous me don ■

Senz attendre nul guerredon : *

Jamais autre, se dieux me gart,

Fors vous , en mon cuer n'aura part.

Cilz qui entent et scet de voir 3

Qu'elle dit pour lui décevoir,

Pense a lui décevoir encontre ;

Biais grant samblant d'amour li monstre ,

Et li dist : Ma très doulces amie ,

De ce ne vous doubtez mie

Que nulle autre tant ne me plaist.

Ainsi de parolles la paist 4

YSOPET I, FABLE 44. l\<£\

Je me doubt , dit-il , toute voie Qu'ancores decéuz ne soye :

Autre foyz m'avefc decéu A paroles , bien i'ay scéu; Par tos autres faiz trespassez Me cognois es
futurs assés.

Se femme vous vuet conchier, 5 Autel voudray faire huy comme hier. 6 Tu ne dois jà crerre pu-
tain : 7 Pour ce, s'elle te dit : je t'aim , Ne fait fors décevoir la gent :

Elle ne t'aimm' pas , mes l'argent.

i Don, donne. — » Gmerredon, grâce» récompense , fareur. — * De voir, rraiment. — 4 La paist,
la notrrit. — 5 Conchier, tromper. — 6 Autel , autant. — Uujry aujourd'hui. — 7 Crerre, croire.

Latins. Phædr. fab. nov. Perotti, *8; Rom., 50; Rom. A//., 3f ; Gcdfr.t 49.

492 YSOPET I, FABLE 45.

YSOPET I.

M eut user, de la bibliûth. du Roi , ii° 7616-3.

FABLE 4^- D'un Père et d'un Enfant.

Un prudons ot un fil mot jenne '

Qui nulle chose terrienne

Ne vouloit, pour son père faire;

Ainçois faisoit tout le contraire :

A bien faire ne a bien prendre

Ne vouloit penser ne entendre ;

Ly prudons qui batre ne l'ose

Si s'est pourpensez d'une chose

Qu'il ot jadis oit conter

Qu'un gaignieres qui vost donbter *

Un toreau le mist à la chaîne

Ou son Iraef et li toreau rue 3

Qui ce jof n'avoit pas appris 4

N'arer ne se fust ja pris ; 5

Mais il voit le buef ansien

Qui are et trait bien au lien

Et le fier et le vilain point 6

Ne cils ne s'en effraye point

Et si voit que cils lensoit 7

De l'aguillon et lui disoit :

Sire buef, si feras que sauter

Apren ce toreau a arer :

S'il n'are, il puet bien comparer :

Ly toreaux a arer se met

Qui or vet a tenir si fort

YSOPET I, FABLE 45. 4<)3

Qu'il aroit des pies et du corps.

Au preudomme de ce souvint Et puis a sa mesuie vint : * Devant son fil , l'un fier et chace , L'un ledange, l'autre menace; »

«Si les tourmentoit et menoit, Qui n'y a nul qui paour n'ait Et dit qu'il n*i a liens si fier, Si le fait un peu courroucier, Qui ne le châtie bien et bâte , Et qui de lui l'orgueil n'abate.

Li fils qui ce regarde et voit Si se pourpense et se pourvoit Qu'ainsi pourroit de lui faire. Si s'en vult desormès retraire De mal et changier son couraige Pour autrui chasti devient saige. 'o

Bon exemple fait bon a prendre A grant doit obéir le mendre. ' '

1 Ot, eut. — * Gaignières, gardien de troupeau. — 3 Ou, plus souvent od, avec. — 4 Joft jeu. — 5Nfarer> ni à labourer. — 6 Point, pique, àepungere. — 7 Lensoit, lançoit. — * Mesnie, tout ceux qui composent la famille, le ménage. — 9 Ledange, blime, gronde. — 10 Pour autrui chasti devient saige, devient sage par la correction donnée à un autre. — SI Le mendre, le moindre v le petit.

Latins. Phœdr. fab. nov. Perotti, xx; Rom., 5i; Galfr., 5i.

4q4 YSOPET I, FABLE 56.

YSOPET I.

Maniucr. de la bibHoth. du Roi, n* 7616.-3.

' FABLK 56.

D'un CkeuaUer et d'un Piiain.

En son hostel avoit un roys

Un chevalier et un bourgoys.

Li bourgoys l'hostel maintenoit,

De l'argent garde se prenoit :

Li autres aux armes aloit,

D'autre chose ne se mesloit.

Ly roys ot le bourgoys moût chier; '

Moût en pesa au chevalier *
Et dit que du bourgoys dira
Tel chose aus roy que lui nuira.
Un jour a le roy appelle
Et lui a dit tout arcelle :
Sire, fait-il, vous ne savez
Dou vilains que céans avez;
Lerres est vers vous et traittes : 3
Car saichés quant vous le préïttes,
Il estoit en grant povreté :
Or a tel meuble et tel chaste 4
Que nombres ne seroit pas tost
De ce que il vous emble et tost. 5
Sire chevalier, dit ly roys,
Que dites vous de mon bourgoys ?
Je cuit qui n'ait de cy a Rome
De lui plus loyal ne preudhomme.
Sire , se ne me voulés croire ,
YSOPET iy FABLE 56. Ity*}
Bien feray ceste chose voire
Par devant vous de ce m'en vaut*.
Viengne le bourgoys devant,
Dit li roys, et li bourgoys vient.
Et li chevaliers remaintient
Ly cri qu'il avoit maintenu.
Ly bourgoys qui estoit chenu,
Debrisiet et de grant aage, 6
S'esbahit moût du grant oultrage
Que ly chevalier lui met sus :
Si s'esbahit encore plus

De ce qu'il a mauvais yeux
Et que il est feibles et vieux :
Toute voie se pense deffendre ,
Si est aie son gaige tendre;
Mais pour l'aage dont il y ère,
Encore lui a on ordené que il quiere
Autre champion , s'il lui plaist,
A lendemain , sans autre plaist, ?
Moût quiert li prudons et pourchasee
Qui pour lui la bataille face ;
Mais cils ne treuve nuls qui la praigne,
Tant se greuve ne tant se plaigne : 8
Ne pour denier ne pour maille
N'ose nuls faire la bataille.
Tant a fortune bonne durée
A ly homs amis sans mesurée,
Et quant bonne fortune cesse ,
Ly faulx amis tantost le lease.
Ly preudons qui fu moût pensis,
Au soir a table s'est assis
Et sa mesnie environ lui. 9
Courroucié sont de son ennuy
Et moût dolent de son contraire.
Las dit-il, que pourray-je faire ?
4q6 TSOPET I , FABLE 56.
Que sont my aray devenu ?
Ne dont m'est cils meschiefs venus? ,(J
Assez cuidoye amis avoir :
Or puis-je véoir et savoir
Que n'en ay ne un ne demi ;

Et où sont aie tant d'ami
Qui maistre et seigneur me ciamoient ,
Et disoient que tant me amoient ?
De l'amour que li vens m'emporte
Trop me griefve et me desconforte
De ce qu'ay perdu mes amis.
Viguereux est mes ennemis,
Joennes , fors et d'armes prisiés ; "
Et je foibles et debrisiés ,
N'oncques d'armes n'aprins ensuivre.
Si cuidoye mieux en paix vivre.
Si ne sçay néant de bataille ,
Et il en scet assés sans faille :
Chaux est , je frois et la véue
Ay mauvaise et il a ague. '4
Briefment, je n'y voy nulle voye
Ne chose qui aidier me doye,
Fors que j'ay bonne querelle
Et cils mauvaise qui m'apelle.
En paix cuiday fenir ma vie :
Or ne puis , ce me fait enuie :
Or me gart Dieux par sa puissance
Et me deffende de mescheance.
Ainsi li bourgoys se complaint,
Quant un bouvier avec lui meint, î5
Se dresse et li promet , sans faille ,
Que pour lui fera la bataille :
Pitiés vostre serjant esmuet t6
Qui vous offre ce qu'il puet.
Le bourgoys qui ce a oui

ir

YSOPET I , FABLE 56. 497

Ne doubtes pas, s'en esjoui :

Quer auques miex que néant vault. ^ i

J*ay tieux armes comme il li fault. "7

Anna ly bourgoys son bouvier: !

Armé ce fit le chevalier

Si comme a chevalier avient. *•

Ly uns et l'autre on champ Tient.

Tuit son prest ainssi, comme il semble,

Et quant vint a l'aler ensemble ,

Ly chevalier qui ot desdain

De combattre a tel villain ,

Vit qu'il ne se prise néant

Se tantost noyent recréant

Si l'assaut de si grant ayr

Pour ce qu'il le cuide esbahir

Que trop si eschauffe et sy lasse

Et li villains si bien s'en passe

Par couardie ou par sagesse

Que non mehaigné ne non blesce : '»

Trop bien scet endurer les cops,

Et li chevaliers comme foulx

N'entent qu'a ferir et a battre

Qui le cuide tantost abatre :

Tant a féru, tant a maillé ao

Qu'il se sent las et traveillé,

Qu'a force le convient suer :

Si prent son vis a essuier,. "

Et ainssi comme il s'essuia ,

Li bouviers qui bien l'espia ,
Et congnut qu'il estoit lassé,
Lance un cop qui l'a tout cassé
O sa massue le bras destre *a
Si qui ne puet en estant estre,
Ains se laist du cheval chéoir
Et li bouviers se va seoir

40) & TSOPET I, FABLE 56.

Qui estoit plains de grant simplece, Au chevalier dit qu'il se drece, Où il jà ne s'en lèvera, Et cil dist que il non fera.

Ainsi me serrai-je comme tn. ** Cils dit que non prise un festu Ne son povoir. Mais le prevost commande an chevalier tantost Que se lieve ou vaincus s'en aut; *4 Mais cils ne se muet ne ne saut *5 Son anemy, si comme il doit .

Et quant li prevost tout ce voit, Au chevalier dit qu'il bataille Au bouvier ou vaincu s'en aille.

Cils ne dit mot ne ne se muet, Comme cils qui aidier ne se puet :

Et li prevost dist de reschief ; Bien a teste bataille a chief a* Ly bouviers mise et bien otiée :

Au roy a la chose monstrée.

Dit ly roys : Je veul or endroit Que chascuns destienigne son droit Et face chascuns son devoir.

Ly bouviers lors , qui esmouvoir Fait li chevaliers qui se siet, Ly escrie qu'il se liet ** Non feray, dit li chevaliers; Ne je aussi, dit li bouviers, Se tu te sies, je me serray, Se tu me fiers , je te ferray.

Ly peuples qui ce leur ày dire Et ly roys s'en prindrent a rire.

Bouviers, dist li roys, lieve sus, Ban toy vaincus ou en fais plus :

A moy, sire, fait li bouviers,

YSOPET I , FABXB 56. 4gg

Ains se lever* li premiers;

Mais il à pâour de chéoir. '

Fiers, dist ly roys, pour véoir

Se il se lèvera ob non :

On toy ou lui convient le nom

De vaincu avoir en cest point :

iel non , dit cils, ne vueil-je point

Ly bouviers , puisqu'il le convient ,

Se lyeve et au chevalier vient :
 Lyeve toy, dit-il, meschéant,
 Ne te vueil ferir en séant :
 Car ce seroit honte a moy,
 Et plus grant reproches a toy
 Soy séant se laisse tuer :
 Et cils ne se veult remuer.
 Li bouviers, sans plus ataignier, ■•
 A pris sur lui a deschargier
 D'une grant maque qu'il porte :
 Ly a toute l'eschine torte.
 Cils qui deffendre ne se pot ,
 A devant tous dit le mal mot :
 Mercy, pour Dieu, pas ne me tue ;
 Tu as la bataille vaincue.
 Ly bourgeois fust joyaux et lyés
 Et ses ennemis courrouciés.
 Ce ne say-je que fis le roys
 Du chevalier et du bourgeois;
 Biais li bourgeois fist du bouvier
 Hoyr de sa terre pour loyer *9
 Du gage qu'a tel fin mena ,
 Et pour ce que nuls enfans n'a.
 Drois vaint besoings, ains demonstre
 Amour : barat nuit encontre.

1 Ot, eut, avoit — Moût ehier, très cher. — * Moût sn pesa , cela dophit beaucoup. — * Urrss> vo-
 leur. — Tnuites, traître. — 4 Chaste, château — J.

500 TSOPET 1 9 FABLE 56.

\$Bmble et tosty vole et dérobe.—* Debrisiet, brisé, camé. — 7 Plaisi, plaidoyer. — * Se greuve, se
 tourmente. — 9 Mesnie, gène de k maison, du méoMgtfJamilia. — Io Mesehieffs, mésarentare. — XI
 Me cUmoient, m'appeloient — " D 'arme* prisètt, renommé pour ses faits d'armes. — *s Ifomeqmes
 d'armes n'aprins ensuivre, je n'ai jamais appris le métier des armes. — *4jgue, perçante. — xS

Meint, demeure, aune*. «— «6 Sergmt, serviteur, domestique. — x7 Tieux, telles. — x8 Avient, couricnt, — »9 iVbn -TraWg-niff ne non blesee, ne blesse ni n'est blessé. — »o ranf a maillé, a tant frappé sur la cotte de mailles. — " J7#, visage.— ** o, avec. —Bms destre, bras droit. — »3 Me ser-
rai-je, m'asseoirejje. — *4 «SVn oui, s'en aine. — »5 ifc ne «est, ni n'attaque.— *« Ackûf, afin.— »7
!*#/# » 1ère.— **Jtaignier, attendre.— '9 Uo/r, héritier , de hmres.

L&tuts. Gal/r., 6o.

YSOPET I , EPILOGUE. 5o I

YSOPET I.

ÉPILOGUE

Cerf la substance de cest Livf.

Or vous ai conté mainte fable Oû maint bon mot et profitable Puet chascun oïr et entendre, Qui
a la fin se voudra prendre; Mais ans bourdes ne gardés mie.

Toute la mouelle et la mie , Tout le sen , toute la substance.

Vous enseigneront sans doubtaunce Les derreniers vers de la fable :

Car il sont trestout véritable.

Et du fransçois et du latin Prenés vous sans plus a la fin.

Il n*i a nulle fausseté, Et pour ce l'é-je translaté :

Pour les dames tant seulement L'ai du latin trait en romant , ' Esquelles excellent clergie * Ne
très eminant n'afiert mie; 3 Mais est proprement leur ouvrage De Dieu servir de bon courage , Et de
leur belle portéure 4 Avoir et diligence et cure, & Et que facent chose plaisant A leurs maris en eulx
aisant : * Et H mari doivent entendre Aus armes et lettres aprendre;

5o* YSOPET 1, ÉPILOGUE.

Mais de armes doivent savoir,

Plus les amer sus toute avoir.

Et pour ce dit Justinien

Qui fist les livres anciens :

Je vueil mes chevaliers adrois,

Plus sachent armes que les drois :

Mais l'un et l'autre et bon ensemble. '

Si doit l'en mettre , ce semble, *

Noble homme quant il a vii ans

Que aus letres soit entendans
 Jusques a xiiii ou a xv :
 Puis lui soit la leson.aprise •
 Des armes et la cognoissance
 Quant chevauche et hors (fenrance lo
 Pour yiter peresce et repos. "
 Revenons a nostre propos :
 Ce livre fit chier a tenir.
 Ci convient Isopet fenh*.
 Je vous aferme et créant
 De ce ne mentur néant
 Que estudier en Ysopet
 N'est pas euvre de mignopet : "
 Car en y treuve vérité
 Combien que fable recité
 Fait ce n'est pas a merviMer
 Car qui en logiq' veut veillher
 Il trouvera que de presmisseé
 Fusiés ensemble bien assises
 Et ansinc vraye conclusion.
 Yceste est vraye opinion;
 Mais aucunement vérité
 Ne puet engendrer fausseté :
 Car ce qui est ne puet non estre,
 Et qui n'est pas puel bien estre :
 Et l'espine porte la rose
 YSOPET I, EPILOGUE. 503

De janvier ist bien douce chose La rose près est de l'ortie La terre qui bien est gargnie Porte bon
 bief et pour ce vuarge .3 . . uet mauves ensemble charge . • uet se doit si abergier . . utost l'un pour
 l'autre arragier l4 Jusques l'en viengne a la mur té, Plus puet l'en par grant seurté Miex a part
 mettre le bon blé, • . chardons soient assemblé Les vuarges pour un feu mettre.

Ainsi les nous dit en la lettre Li souverres de tout le monde; |S Pour ce que là où il abonde Multi-
tude et humain lignage Semblerait que ce fust doumage Qui vaudrait debonnaireté Pour cause de
pularité :

Car qui voudrait tout effacier Les bons y faudrait enlacier.

Ne puet estre qu'en mainte gent Ne soient aucun bel et gent.

1 Trmit en romans, traduit en français^— * Esquelles , auxquelles.— Clergé* , science. — 3
Afiert, conrient , est séant — * Porteur*, postérité* , enfants. — 5 Diligence et cure, amour et soins.
— • En eulx atuant , en leur procurant leurs plaisirs, leurs aises.— 7 Et, lises est. — *CesemUe» pour
li mesure, il faut lire : Ce me semble, — 9 Aprise: pour la rime, lises aprinse. — «° Et hors d'enfance
; il (endroit , je crois , lire : Et est hors d'enfance. — > x Viter, éviter, de vitare. — «» Mignopet,
homme d*nn petit mérite , peut-être -de mmoris pedis. — l3 Le mannstrit est nresrdéreettieBX en
ce* endroit; le sens me parott fort obscur : on voit cependant que l'auteur a ronlp employer la para-
bole de rWraie semée parmi le bon grain : St. Matthieu , c. i3 , tcts. 94 et s. — *4 Arragier , arracher.
— x5 li souverres, le sonnerain.

Ysopet-Àvionnet.

PROLOGUE

Or vous ai des fables apprises Qui en Ysopet furent prises.

Avionnet, un autre livre D'autres bonnes fables nous livre Profitables a escouter :

Pour ce d'aucunes aviter Me vueil encores entremettre Et du latin en romnans mettre r Au preu
de ceulz qui les liront; * Car aucun bien aprendre y pourront.

Dou latin , des vers y aura Pourquoi le sens plustost saura Par le latin sera trouvés Dont le fran-
çois après ourrés ' Ne pren pas toute l'istoire Car seroit troup longue mémoire

Et ce le fais pour breveté

Qui est amie vérité;

Et pource que par aventure

Ne plaist une longue escripture

Plus est en bénignité ; Breveté que nvest prolixité

Et y mettre aucune chose

Que en cieute ou en glose 4

Car on doit tout mettre en escript

Ou en cueur bien qu'est escript

De ce me vuieille secourir

Le Dieu qui pour nous vould mourir

Et la Dame qui le porta.

En la nommer grant déport a.

1 hn tournant , en langue romance, en François. — * A* preu , an profil- 1 Ourrés, eutendrea, de ouïr. — A En cieute, sans doute, eu texte.

s Jyy t

YS OPET -AVIONNET.TM,Mi7 r.

ii'wrftv l'.iul ImmnJ

YSOPET-AVIOMNET , FABLE V. 505

YSOPET-AVIONNET.

D'un Chevalier chauve.

Tîn chevalier qui pou cheveus N'avoit devant , comme St. Pos , ' Au tournoiement porta Cheveux mors que il emprunt ; Mais un chevalier l'embrasa Et le heaume H deslaila (a) Et coeifle et cheveux jus sachier *

tout au heaume deslacier

Quant cil d'environ qui ce virent Grans ris et grans moquois en firent : Car il n'avoit cheveux au chief j Mes il tost fust a grant mechief :

De nécessité vertus fist, Et en riant ans autres dit : Biaux seigneurs , la chevelure Qui estoit moie de la nature 3 M'est chetiste et touste faillie. 4 Se c'est donc s'en est saillie 5 Et m'a leissié , qui pas n'iert moie; 6 N'est nuls qui merveiller s'en doie.

Nuls qui a soy farder met payne Ainsi grant honte li avaingne 7 Comme au chevalier avint Quant fust surnommé mal-y-vint.

506 YSOFET-ÀVIONTET , FABLE V.

A la fois ne se scet garder Qui se force de lui farder.

TA*IA>TI

Manusc. de la bibUoth. du Roi, n° x6aa. («) Qui la heaume lui arracha.

1 St. Pot, aaint Paul. — » Jus taekier, tirer jusqu'à terre.— 3 JHoïc, à moi , mienne. — 4 Cheuste , tombée. — Faillie , masquée. — 5 Saillie , •ortie. — 6 JViert otem t n'étoit la mienne. — 7 Avaingnc, arrive, arienne.

Latijts. Jv.t io.

Y S O P E T - A V I O N N E T . fable fui.

Ton |i><m et)lc la dlrue.

YSOPET-AVIO^NET, FABLE VHI. 50"]

YSOPET-AVIONNET.

FABLS VIII.

Du Papa et de la Grue»

Ce dit H comptes que la grue * Od les paons digne et menjue. * Quant mengié orent et beu Si ont un chetif plet emu , De leurs plumes et de leurs ailles Que le paons dit que plus belles Les a assés que n'a la grue , Et en tel guise li argue : J J'é belles plumes et estranges :

J'e semble droitement estre anges :

De la queue tel com je l'é Semble te sael bien estelé : 4 Quant en roe la vueU estandre, s Oiseil ne se puet a moy prandre, De plumage ne de biauté Tu ne veis onques auté ; 6 Mais tu es enfumé et jaune Et es trop baute demi-aune.

La grue respont comme sage :

Sire paons , trop biau plumage Àvés : ne puet estre noie , 7 Mais il est trop mal employé :

Car ne remaint fumier ne merde Ou vo belle queue ne terde. * En l'ordure adés vous tenés 9 Tous soies vous bel empennés.

508 YSOPET- ÀVIONNET , FABLE VIII.

Mais je 9 laidement emplumée.

Sale , jaune 9 tout enfumée ,

Ai tieux paines et telles ailles lo

Que aux estoilles volent elles.

Si voi paradis là amont

Et tretous ceux qui dedans sont

Mes sans faille d'un biau chant rendre

N'est-il rossingnous ne calendre "

Qui a vous prendre se péust

Sans faille mes que il vous pleust.

Si une vertu soit en toi- mise Les autres povres ne despites, " Car un autre ha bien en soi Tel chose qui n'est pas en toi ; Et se tu tenu es trop louer Tu te pourras bien enbouer : ,3 Que tu ne seras rien loués Qui t'estoies haut encroés. *4

1 Là compte* , le conte. — * Od, arec. — Digne et menjue , dîne et mange. — 3 Argue , raisonne. — 4 Sael bien estelé, ciel bien étoile. — • 5 En ne , en rone. — 6 Auté, tel, pareil. — 7 Noie , nié. — • Ife tende , n'essuie, de tergere. — 9 Adés, toojonrs.— 10 Tieux, tels, telles. — « Calendre, espèce d'alouette. — »> Despites , le sens et la rime demandent diprises , déprécies. — '3 Enbouer, mettre dans la bone, avilir. — "4 Encroés , tccm, éleré.

Latih. Av. , 1 5.

YS OPE T- AVI OMET . fablbxui.

IDE h J^lmesfrtfraliOT itfar&oitteur et l'autre tftnîm -m

YSOPET- AVIONNST , FABLE XIII. 50g

YSOPET-AVIONNET.

De deux Mmestriers, l'un conroûeus et fourir* envieus,

Jupiter a terre envoya

Son fils et si li octroia

Qu'an peuple révélas leur comptes; '•

Les gens y ajournèrent trestoutes.

Chascun pour li véoir y vient

Phœbus si grant feste K tient

Pour sa première venue

C'onques ne fust si grand tenue '

Ne si plenièr nulle part.

De moût biaux joiaus y départ :

A la cour deux menestriers

Avoit et joiaus et parliers. *

Li uns d'eus estoit envieus

Et l'autres convoiteus.

Phœbus leur dist qu'il demandassent

Et il leur donroit , n'an doutassent.

Accorder ne pourrent ensemble

Divers courages les dessemble. 3

Demandes fait Phœbus encore

Et je vous dit et promet ore

Que le premier de vous aura

Cil que demander saura ,

Et l'autre la moitié plus.

Le convoiteus se trait en sus 4

Qui la moitié plus avoir veult.

Li envieux qui moût se deut , 5

Quant il voit que aucuns amande, G

5|O YSOPET- AVION NET , FABLE XIII.

A fait merveilleuse demande Qui a ambedeus nuit et grève. i Quar il requiert que on li crevé Un oil, si que li convoiteus * Perde les deus yeux ambedeus»

Tout ainsi comme il le requist Le fit Pho&buS qui moût s'en rist Et moqua de leur meschéance.

Qui pour faire autrui grevance * Se grieve tout premièrement Bien doit aler a dampnement Lo Qui fait à soy mesme doumage Pour nuire autrui, bien à la rage.

« Conques , que jamais. — * Joiatu et parlier* , joyau et pertes. — * Dest*mbUt divisant. — 4 M» nu, en arrière. — 5 Sedeut, s'afflige , de doUt*— * Amande, corrige, on se corrige.— * Ambêdet, tout dett*. --~* OU, oJU. — 9 Grvptmcâ , tort, préjudice* — «• DoMipiMMmt, aamaâtiM.

Ltvrrars. Av. , ai.

'SAM T -AVI <MOTJE T. .«*&£* x:

^.e ilt&ast t-à rcstJji* If^Servan.

YfOMT-AVIONNET, FABLE XIT. 5|l

YSOPET-AVIONNET.

De r Enfant qui conchxa le larron.

Unlz enfés lès uns puis étoit ' Qui, en pleurant , se demantoit * Com cils qui ja iert barretieres. 3 Par-là de lés passoit un lierres 4 Si li demande qu'il avoit ?

Gis qui ja bien mentir savoit Li dit : il m'est troup mal chéu : s Car dedans ce puis m'est chéu Le plus biau post de mon seigneur Et le melieur et le grenieur, 6 Par ma corde qui m'est rompue :

Par un poux que je ne me tue :

Jamais n'oseray retourner.

Et li lierres sans séjourner A toute sa robe jus mise, Nus remest jusque a la chemise. ' Avalés c'est dedans le puis. * Mes la robe ne vit-il puis Perdue l'a pour nient querre * Et cils s'en va a tout grant erre. ,o Ainsi le larron a deceu.

Autrefois a l'en bien véu Le petit décevoir le grant, Ainsi comme a fait cest enfant.

Soutis est qui ala emble "

5 1 2 YSOPET-ÀVION1CET , FABLE XIV.

Et ce avés à Courtois exemple. " Tiex porte d'enfant le visage >3 Qui est malicieux et saige Qui voit enfant , ne voit néant.

Ce qui pou vaut , puis est séant. **.

1 UrUz enfés, un enfant. — * Demantoit, désesperoit. — * Ja iert barretûtes , déjà étoit trompeur. — * Lierres , larron. — * Trtmp mal ekèu , trop mal arrivé. — * Le grenieur, le pfau grand. — 7 Nus

remest, reste on. — * Avalés c'est , est descendu. — 9 Nient querre, rien trouver. — «• A tout grant erre, à grands pas. — IZ Soutù, subtil. — Ala emltle, alla roler. — »» Courtois , nom du héros d'un fabliau imité de la parabole de l'Enfant prodigue : il est intitulé Courtois d'Anus. On l'attribue à cet ancien poète de la langue d'oïl. — l3 Tiex, tel.— *4 Ce qui pou vaut puis est séant , ce qui raloit peu augmente de râleur par la suite.

Latins. Av., a5.

YS OFET- AYI^N^TE T, jffeie::;

^w*cW/W EqprmntL

la {fTffrralle imx tut Kfaue :

\$7#r S3**i rr."

TSOPET-AVIONWBT, FABLE XV. 5l3

YSOPET-AVIONNET.

De la Cornille qui but teau par son engin. '

Une cornille soif avoit En un champ un rucel avoit * Ou il avoit yave moult pou : 3 Elle n'avoit pas si long cou Ne si lonc bec qu'elle y peust Advenir tant qu'el y beust, N'a terre ne la peut verser ; Si se comence a pourpenser Que puisque force ne li vaut Angin pourchacier li faut 4 Pierrettes prent et gette on rucel le

Tant que là iave convint Si que cornaille y a vint, Et en bust tant qu'il li post plaire.

Qui de ce compte vodra traire La mouelle dessous l'essorce , Sachiez : miex vaut engin que force :

Par angin et soubtiveté 5 Fuist l'en discrète et purté. r> Se tu gouvernes par prudence , Tu ne pues avoir mescheance Et se prudence te conduit Ja ne trouveras mal conduit.

1 Engin , adresse. — » Rucel, et plus bas rucell*, ruisseau. — 3 ftwe moult pou, fort peu d'eau. — 4 Angin pourchacier, rechercher le moyen.— s Soubtiveté, subtilité. — * Discrète et purté , je crois qu'il faut lire : disette et povreté.

Latiks. j4v.y 27.

5l4 YSOPET-AVIOMÏTET, FABLE XVI,

YSOPET-AVIONNET.

Du Singe et de ses ij Singes.

Uns singes deux singes «voit L'un plus que l'autre conjoioit, * L'un tenoit et l'autre chier.

/ Un jour issirent pour chascier. »

Le singe veneurs accueillirent 3 Li brachet après lui saillirent 4 Le singe folie ne pense , Volentiers se mest en deffence.

Le singe que il amoit tant,

i En son bras celi singe prent ;

Car de l'autre ne li chaut guères 5 Mes il aart au cul derrières 6 Corn cils qui ne fust mie fos Si qu'il se met dessus son dos.

Maugré li convient qu'il emporte, li corps grieve au singe moût fort , ? Et le fos de ses deus singos. 9 Ne puet coure , n'aler le tros :

Celui laisse qu'en son bras tient, Et l'autre emporter lui convient.

Quelque talent que il en n'est Et laist celui que plus amest.

Pour ce est que la chose vile Tu ne desprises ne n'avilie :

. Car ce qui est vil or endroit , Puis devandra de bon endroit

YZ C'PET-AYli DRNE T , i^z^ i//,

.ïu^Siîî^e ci xU- sc\$ J? i^î.îtjyeâ.

YSOPET-ÀVIONNET , FABLE XVI. 515

Et pourra Tenir a désir A estouvoir et a plesir. 9 Si nose plus riens réclamer; Si se prent a cestui amer Et le prend et accole et baise.

Maintes choses sont blâmées Qui après ce , sont bien aînées Cel est pouvres et hais hores ,Q Qui riches et amés iert encore» ■ ' Pour ce dit l'en mien escient Qui enfant voit ne voit nient.

1 Conjoioit, affectionnoit— * Issirent, sortirent — 3 teneurs accueillirent, les chasseurs attaquèrent. — 4 Li brochet , les chiens braques. — Saillirent, assaillirent — \$ Ne li chmui guère*, *t lui importe gnères.— * Aort , s'attache , <de aèdre, oâkmrere. — 7 Grieve , grère, fatigue, — • Le /es, le faix, le poids. — 9Bstoupourt besoin.— »• Hait hores , haï maintenant— * " /#/* , sera, de erit.

Latins. Av. ,35.

516 YSOPET-AVIOÏFHET, FABLE XVII.

YSOPET-AVIONNET.

Du viel Buef et du juesne Touriau.

Un viel buef aroit a chante : ' Un tauriau qui regimbe et rue Pour la jeunesse où il estoit, De lui moquer s'entremetoit , Et lui a dit : Sire viellart, Moût est fol , se Diex me gart, Que ne faites que achever Vous travailler et vous pener :

Et de moy ne vous chaut néant * Qui si me vois espanoient 3 Par devant vous , frain a délivre , 4 Ainsiques puissiés-vous franc vivre Se sensé jà voussissiés estre s Comme je , qui jouer est pestre , Vois là où je veuls sans dangier 6 Et si ai asés a mengier. Le buef qui apris a traire 7 Et bien savait qu'en devoit faire, / Seufre et escoute sans mot dire Et tout en eust il duel et ire. 8 Avant que passât la semaine Voit se tourel que l'en amaine En ce moustier pour mort souffrir Et pour en sacrefice oufrir Si que eschaper n'en pueL Cils qui voit qu'a morir l'estuet, Li dit : L'oysive où as esté T'a ce péril si apresté.

TS^FET-AyiCEMnST. FABLE XTEÏÏ,

IBuVtl ij"ñi!^ ft W 1>UMUjf '^^Tc

YSOPET-AVKWNET , FABLE XV 11. 51 7

Mieux vaut longuement paine traire

Que jeusne morir sans rien faire :

Le labour fait noble courage : 9

Si coin dit Seneques le sage :

Se tu d'oysiveté n'as cure

Tu n'auras accès de luxure :

Cils qui délicieusement

Vivront, mourront ineslement : IO

Fai doncques aucun pou de bien ,

Outrement, je te di bien ,

Li ennemis t'enlascera ,

Vergonne et honte te fera :

Ne te pues si mediciner.

Qui ne te face trainer;

Biais se tu te veub travailler

Sans trop dormir et bien vaillier,

Que tu veuilles à Dieu entendre ,

Penser convient, deviendras sendre "

Et seras mis en une fosse

De vii pies : est-ce chose grosse ?

Tu trouveras la médecine

Qui de mort ronge la racine.

1 Aroit , labouroit. — * Ne vous ehaut néant , ne tous importe gneres. — 1 Qui si me vois espaignoient, qui me royez si fort m'ébatltre. — 4 Frmin a délivre , delirrè du frein. — » 5 Se senti j à , si sensé déjà. — Voussissières t roulassiez. — 6 y ois là , je vais là. — 7 ^ truite , à tirer. — • Duel éi ire , deuil et colère. — 9 Labour, travail. — »° Isneslementt également, promptement. — « z Sendre, cendre.

Latix*. Av. , 36.

5 1 8 YSOPET-A.VIQNNET, FABLE XIX.

YSOPET-AVIONNET.

D'un Menestrier envoie de l'Espouse pour avoir une robe d'un Chanoine
de Troies. '

Unlz menestrier venoit des nosces En disant : Or m'aist St. Joces : r Car je sui très bien assené :
* Solas en sera démené : 3 Assenés suis a vaillant homme.

Ne pais faillir a bonne somme Qui au mains a- bon ganriment.

Ne fu cy eureus- garnement :

Anvia soy sus vin chanoine :

Lettre son affaire tesmoinne.

Le seigneur en sa maison , En son jardin , en la saison Qui estoit vestu d'un bUrflau 4 N'estoit
pas fourré d'escuriau ; 5 Mais e&oit fourré de moutons.

Guida que fusi son porte livre. 6 SÈre* dist-il , bien puisstés vivre , Où est le seigneur de l'ostel ?
7 Li sire li baille un ostel. • Certes il est en sa chapelle Où patenostres et miserelles Dit et veult ouir
le service.

Foy que je doi a sainte cglise , Dit le menestrier : il estuet * Que robe aie du mieux qui puet.

Y S o V K T - AVI o X N K T . fable

Ij'un iïenestvxe r cWùùié ot l'ir-Donse -août n'ooir une Toëe u'ttn (fljanoxue ac U raies.-..

YSOPET-A VIONNET , FABLE XIX. 5ig

Car messires à li m'envoie

Li compais , a moût très grant joie , lo

La m'a tourné mon paiement.

De bus ait-il se jurement.

Hélas ! amis, trop tart venés

Uns aultres i est asenés.

Il emporte la bonne robe

J'en cuidoie est forment gobe

Messire la m'avoit promise

Plus ne me gardera de bise

Ne n'entera sur mes costes.

Li varlet dit ostes , ostes.

Je m'an vois, dist le menestrier,

Eureus ne sui ne hui ne bier : * *

Chascune vielle son duel pleure "

Ne fais icy bonne demeure.
 L'en cognoist pas la personne
 Par la robe, quant elle est bonne,
 Ne pour la robe qui est salle
 Pour ce n'est la personne malle. /
 Ainsiques bien sont amourettes l3
 Dessous buriaus com soûls brunettes. ,4
 Robes qui sont de grant aroy ,5
 N'affierent qu'a Royne ou a Roy , ,6
 Ou ceux qui sont de leur lignée ,
 Com dit Jésus le fils Marie
 Qui nous veuille si enseingner
 Qu'avec lui nous veuille mener.

1 JU'aist, m'aide. — a Assené, aassignué. — 3 Solas , joie, consolation. — 4 Burriau, robe de bure. — 5 Escuriau, écureuil. — * Cuida, crut. — 7 Ostel, hôtel , maison. — * Ostel, hôte , de hospè. — 9 H estuet , il faut.— Iu U compais t on plutôt U compaings, le compère. — " Ne hui ne hier, ni aujourd'hui ni hier. — ■ " Chascune vielle son duel pleure , prorerbe : chacun sent son mal. — « 3 Ces deux rer» sont du roman de la Rose. — z4 Brunettes,

520 YSOPET-AVIONNET, FABLE XIX.

riche étoffe de couleur brune que portaient les daines de qualité. — « 5 Arvjr, magnificence. — x6 N'affierenty ne conTiennent

Latots. La Cable latine inédite et très-défectueuse qui suit est l'original de la précédente.

ANON. VET. ined.

De Mimo nuptiali directo post nuptias ad robam habendam.

Increpat ecce fores præbendati fabulator ;

Clavigerum credens Jlagitat ausus herum.

Accédât dominus flagrans oloberita vesiù

Alterius faUerat tergula jamque unum Promis sam domini vestent

Ex hoc non fient gurgida dorsa mihi ; Non cognoscuntur hommes pro veste lutosa ,

Non habitus monachum , sed pia vita facit. Dissimulare statum quandoque periiia magna est ,

Uti cautelis sic atiauando juvau

YSOPET-ÀVIONNET , ÉPILOGUE; 5*1

ÉPILOGUE

Comment t Acteur a compilé ces Livres ewecque attirions aucunes

en fonneur Madame la Roy ne.

Or est temps que je doie entendre A Dieu louer et grâce rendre Pourquoi je me sui entremis • De ce livret ci où je mis Ce que me semble que bon est De Ysopet et d'Avionnet Aucune chose aytres-passé, ' Et aucune autre enmassé : * Ajousté y ay aucun compte, 3 La moralité toute seurmonte.

De venter ne veil faire faiste Que j'aie fait tout de ma teste ; Mes en ai trouvé plus grant partie De compilé y se Diex m'aye, Et du francois et du latin, Qu'ont esté pour lever matin Translaté et par grant estude ; Par tieux qui n'ierent ne fol ne rude. 4 Je qui suis des autres le pis Après le grain cuilleez l'épis , Si comme fist Ruth la courtoise

Qui n'a le grain paille , 5 Ainsi comme il est, vous le baille.

Toute sience vient du Père De lumière, de ce me perc : 6

to

512 YSOPKT- AVION NET, ÉPILOGUE.

En celi met mon parement

Le doulz Jhesu-Crist qui ne ment

Tout bien de quoy homme est imbue

Estre le doit attribue

Dire li devons comme estabte : '

Tes sers somme non proufitable *

Tout le bien qui puet estre dit

Descent de tous sans contredit :

Toute chose avés fait pour homme;

Ci devons dire toute soume

Vous Dieu, très débonnaire fins,

Nostre vie estes , nostre fins.

En l'onneur de madame chiere

La Royne a très belle chiere, »

Madame Jehanne de Bourgoingne (a)

Où n'a ne mente ne vergoingne ,
Fille du Roy de celle terre ,
Ceste matière ay voulu qorre,
Pour trouver ebattement ,
Aus jnesnes gens ensaigaemeot ,
Et mesmement quant est yvers
Et le temps est fors et divers,
Si que on ne puet chevauchier,
Ains se convient au feu cachier,
Ne puet l'en mouvoir de la chambre,
Lors est bon que l'ea se retaeibre |S
D'aucun livre ou narration
Ou naist de ma occasion
Si comme dit Chaston le sage là
C'est délivre le vasselage
De regarder les jugemens
Qu'ont esté fais es parlemens
De ce me passe ci brefiment
Sans faire long sermonnement :
Car n'a mestier de ma doctrine
La sage dame bonne et fine.
YSOPET-AVIONNET , ÉPILOGUE. 513
Le sage devient par oïr
Plus sage et sans conjoir
Si comme Salemons l'escript,
Ainsi le trouvons en escript.
Avoir la voeille en sa garde
Le Roy puissant qui trestout garde,
Le roi Philippe son seigneur (b)
De lignage sur tous greigneur , 15

Leurs enfans , toute la lignié
 De France qui tant est prisié :
 Qu'après les ennus de ce monde
 Soient où tout soûlas abonde ;
 Mon seigneur, ne vneil trespasser, l6
 Le duc mes vueil amasser (c)
 L'aisné filz du bon roi de France
 Qui est de justice balance,
 Madame Bonne sa compaigne (d)
 Qui de bonté porte l'ansaigne
 Ne semble pas estre rime
 Qui n'est clerement exprimé :
 De sa belle succession
 De ces enfans pour qui prions
 Que Jhù Crist le roy de gloire
 Avoir les vueil le en sa mémoire.

(a) Jeanne de Bourgogne , épouse de Philippe VI , morte en 1348. (A) Philippe VI , dit de Valois , mi de France en 1329. (t) Jean , doc de Normandie, pois roi de France en 1350.

(d) Bonne de Luxembourg , fille de Jean, roi de Bohême, mariée en 1323 , à Jean, fils aîné dn roi Philippe VI.

1 Très pas se , omise. — > Enmassé , rassemble. — 3 Compte , conte. — 4 Tieux qui notèrent, tel» qui n'etoient. — 5 Qui n'a le grain pmille, il fandroit probablement lire : Qui n'a te grain mura la paille. — S Me père, m'aperçois. — 7 Estable , stable. — * Tes sers, tes serfs , tes eacuTes. — 9 Ckiere , figure, Tisage. — IO Ne mente, ni mensonge. — « Tvers, hirer. — TM Fors et divers, dur et Tariaible. — »* Se remembre, se rappelle. — «4 Ckaston , Caton. — '* Greigneur, plus grand. — l6 Trespasser, passer sous silence.

YSOPET IL

Ci commencent les Fables Ysopet et les Moralités qui sont dessus.

PROLOGUE

Qui ce livre voudra entendre Moult de bien y porra aprendre , Qui miex li vaudra assavoir ' Qu'a-masser grant planté d'avoir ; * Et qui tendra ces paraboles , 3 Ces exemples et ces frivoles, A mocquerie et a truffe, 4 (a) Bien ait qui li donra bufle. 5

TA1UVT1.

Manusc. de la bibRoth. du Roi, supp. n° 766.

(•)• A moqnaria m a traie

Bien ah qui H donra La baie.

1 Assavoir, à saroir. — * Planté d'avoir, abondance de biens. — 3 Tendra , retiendra. — 4 Truffe ,
dérision, niaiserie. — * Buflé on bufe, soufflet, coop.

TSOPET II,- FABLE XIV. 5i»5

YSOPET II.

Comment x Chien demanda en jugement a la Brebis t pain.

Le chien fist ajourner Aus plais pour demander * A la brebis i pain , Qu'il H avoit preste, Ce dist ,
en loiauté Qu'il ne morust de fain.

Certes, dist la brebis, Par ma foi , vous plevis * Qu'il a dit fauseté :

Onques jour qu'il vesquist Aide ne me fiât, Ne prest, n 'autre bonté.

Trop bons tesmoins en oy, Dist le chien , par ma foi, Qui bieu le jureront.

Or les fai dont venir, Dist le juge , ouir Voudrai , que il diront.

Le leu tout primerain 3 A mis avant sa main Qui a sa foi mentie, Et dist qu'il i estoit Quant le
chien li avoit Preste du pain partie.

5a6 YSOPET If, FABLE XIV.

L'escoufle et le busart 4 Estoient d'autre part Qui dirent que ils virent Que le chien li bailla Le
pain et s'en ala Et riens plus n'en ouirent.

Il convint qu'el rendis t, Vousist ou ne vousist, & Le pain qu'elle n'eut mie.

A tous les faus témoins Qui sont et près et loins Envoit Diex courte vie.

Qui doit aus plais aler Il se doit bien douter 6 De faus témoins attendre.

Il font le droit verser Et le tort relever Por défiance de prendre.

1 Au* plais, à l'audience . — * Plevis* pleige, donne caution. — * Primerai* , le premier, d'abord.
— 4 Eseoufie > oiseau de proie, milan. — 5 fomsist ou nom vousist , qu'elle voulût on qu'elle ne
voulût pas , bon gré , malgré. — 6 Doubter, redouter , craindre.

Latim. Phadr. 17 ; Rom., 4; Fab. aiit. NiLt 5 ; Rom. NU., 4. Français. Mar. Je Fr., 4.

TSOPET II, FABLE XVIII

*mmM**a^a***mtm*^t^m^m*vm^*^*^M^o*^*^*^*^+^*^*^* %^ ^ «im» %^*%»>% mi%^
^*^<% %»%»%i ^*^i

YSOPET II.

Comment i f nom 'vilain Peléfiert de sa main une Mouche qui le mort sus sa teste et T atome moût forment.

Un grand vilain pelé

Gras et bien saoulé,

S'assist en sa maison

Un haterel devant. *

L'ala souvent poignant. 2

Ou vibet ou taon. 3 v

Un cop jeta en vain Le vilain de sa main Sur sa teste pelée ; Maternent ce bleça , La mouche n'atoucha , Dont point ne li a gré.

La mouche se traverse Poignant fust et diverse , C'estoit contre la mort :

Le vilain aticha 4 Et il se courrouça Et li dit qu'il a tort.

U la cuida ferir ; * Mais il sot bien fourir Et grunchier, en volant. 6 Une très grand paumée S'est le vilain donnée Au haterel devant.

5a8 YSOPET H, FABLE XVIII.

Il en jeta un ris ; Il jura saint Denis , Que tant i ruera Qu'en aucune manière, Ou devant ou derrière , m A ferme l'atteindra.

Il l'atteint sur sa tête, Si n'en fist pas grand fête :

Ains ferit en seursaut.

Toute l'a ecachée : ?

La teste en fust soillée * Dessus le front en haut.

Je tiens a grant folie De faire villenie A plus poissant de soi :

La en perd bien la vie :

Sage est qui se châtie Qu'il n'envoie a belloy.

Un cop est tôt rué Et un homme tué :

Fol est qui ne se doubte.

Trop enchacié fait mal. 9 A pied et a cheval Fait bon tenir sa route.

1 Haterel, banc ou table. — * Poignant, piquant , de pungens. — ? Fibet , guêpe , àtvetpa. — 4 Aticha, agaça, défia. — 5 La cuidajerir, crut la frapper. — <> Grunchier, prendre à gauche , se détourner. — 7 Ecachée , écrasée. — 8 Soillée , souillée , salie. — 9 Enchacié, poursuivre quelque chose , quelqu'un.

YSOPEĬ II, FABLE XIX. 5ĬH)

YSOPET II. /

Comment i Berclùer guéri i Xjon «f une espine qu'il avoit en son talon.

Or oez d'un lyon '

Qui se point au talon * t

D'une broche d'espine.

Il ne la sot oter,

Ne ne pot endurer

L'angloisse qui ne fine. 3

Moult fut fartaient dolent :

Car il ne sot comment Il puist santé avoir. Mielx aima a mourir Que tant de mal sentir , Ce fust a son vouloir.

Il n'a beste trouvée En toute la contrée Qui le sache guérir Du mal dont il enrage.

Et point n'en a souage : 4 Près estoit de morir.

Moult près d'illec avoit s Un paistre qui gardoit Une grant bergerie :

Le lyon l'aperçut, Qui en tant comme il put Envers H s'humilie.

ii. 3/j

53o YSOPBT II, FABLE XIX.

Le pastour s'est doubté 6 Que ne soit fausseté De son humilience.

Derrière ses brebis S'est muciés et tapis ; ?

Mais le lion s'avance.

Son pied H a tendu :

Moult a bien entendu Le pasteur qui li faut; ^ Le pié prist eu ces mains De merde et de sanc plains , Il le terre et s'en faut.

Guéri fust li lyon Par petit d'achaison : * Le pasteur en mercie Et li baise la main.

Le pastour de son pain Li a donné la mie.

Le pastour fust jugié A mort par son pechié Apres ceste aventure.

Lié fust a l'estache Le prevost le menace De mort cruelle et dure.

Le pastour si croioit Merci quant qu'il pooit ; Mais nul n'i volt entendre.

Le lion l'a véu Qui bien l'a cognéu : .

Sa bonté H vout rendre.

Il est du bois sailli Tout droit s'en vient a li

ÏSOPET II , FABLE XIX

Braiant de grant fierté.

Le provost s'enfouist Et chascuns le suivi Fortment épovanté.

Nul ne saurait escrire La grant joye ne dire Que li fist le lyon.

De la dolour li poise * Plus de cent fois le boise La bouche et le menton.

Le prevost et la gent Retournèrent briement Qui tous sont esbahis ; Le pastour esgarderent Que il trouver cuiderent Devourés et occis.

Pastour, dist le provost, Il n'est homme qui t'ost Faire mal ne hontage ; Por l'amor du lyon Tres-tout te pardonnons :

Plus n'i aura dommage.

Dis-nous comment se puet Que ce lyon te fait D'amor tel demontrance :

Se nul te mefaisoit Bien sait qu'il l'occiroit :

S'en prendroit la vengeance.

Par fois, dist le bergier, Il vient a moi l'autre hier; Malade en son talon :

53a YSOPET II , FABLE XIX.

De luy oy grant pitié Si H guéris son pié N'i sait outre raison.

Par un pot de service Qu'il fist par la franchise Le pastour au lion , Ot-il sauvé sa vie .

De mort quoi desservie D'un homicidion.

La bonté n iert perdue Qui ne soit rendue ; Sage est qui bonté fait ; Pour une en avons cent; Ain-si Jésus le rent Que Tan aheure et croit. "

« Oez , écoute*. — * Point, pique. — 3 Angloisse, angoisse. — Nefne* ne cesse pas. — 4 Souage, soulagement — 5 Moult près d'Mec, tout près de la> _ 6 S'est doubté, a appréhendé. — 7 MucUs , caché, — 8 Petit fachoison , nn peu de soins. — 9 Poise, chagrine. - '<> Tost% t'osât. — « Qu'ot des-servie , qu'il aYoit bien méritée. — « Aheure , adore on honore.

Voyez Ysop. I, fab. xl dans l'Appendice, pour les auteurs qui ont traité ce sujet antérieurement.

YSOPET II, FABLE XX

YSOPET IL

Comment le Leu trouva unAsne qui gisoit en îpré dolanl et mehaigné, et ti Leus qui le voloit mangier ot grant pitié de li pour Ut povreté qu'il avoi ; si le laissa aler.

Un asne travaillé, I Dolant et debrisié , * Se vit en une prée : 3 Un leu y est venu Si le toucha au nu De sa gueule baçe. 4

Il ot moult grant pitié Du las qui traveillié Estoit et endormi.

En laquele partie Sens-tu greigneur hachie , & Dist le leu , bel ami ?

La où tu tiens ta poe 6 , Me dueil plus que la joe ' Que j'ai toute rompue, D'un cop que un asnier
Me donna avant hier D'une grosse masquée.

L'asne cuide estre pris Devouré et occis Du leu hastivement.

Le leu de li avoit

YSOPET II, FABLE XX

Tel pitié qu'il ploroit Et l'en pesoit forment. 8

Se un hom desloial Se repentoit du mal Qu'aroit fait en sa vie, Tout le bien qu'il feroit Des gens
tenus seroit Mal et ypocrisie.

Chascun se doit garnir En son premier venir »

De bien faire et savoir :

Homs de mauvais* renom, Traître ne larron Ne pot honour avoir.

1 TravaUÉ et traveillié , malade , laborans. — * Debrisé, tout brisé , tout cassé. — * Prie , prai-
rie. — 4 Buée , béante , ourerte. — 5 Creignemr hskit, pins grande douleur. — 6 Pot, patte. — 7 Me
daeU, me fait mal , dolet. — Joe 9 joue. — • L'en pesoit forment , s'en chagrinoit très-fort. — 9 E m
se m premier venir, dans les premiers momens de sa vie.

Gikcs. JEs.-Cor., a 5g; n aSo,.

Latins. Bom., 73.

TSOPET II, FABLE XXI

YSOPET II.

Comment i Leu vint a guarani a x Bouvier qui le guaranti ; mai* le Bouvier ne le cuidoil mie gua-
rantir par ton guignement.

Un leu estoit macié (Et de près enchacié, * Si ne pooit fouir :

En un breueil s'est lancié 3 Et tapi et mucié :

Paour ot de mourir.

Un home se séoit

Les H qui regardoit :

Le leu merci li prie. 4

Por Dieu, biaux doux amis,
Je sui a la mort mis :
Néant est de ma vie.
S'il te plait, je vivrai, Ou se non je morrai :
C'est a ta volonté :
Le veneur vient ci Qui jà n'aura merci De cela ne pité.
Car il me het de mort Et si n'est mie a tort :
Je l'ai bien deservie. 5 Mais se puis eschaper,

YSOPET II, FABLE XXI

Que sauf m'en puisse aler J'amenderai ma vie.

J'ai grant pitié de toy, Dit le bouvier, par foy, Jà par moy ne morras :

Au venéeur dirai, Sitost corn le verrai, Que par de là t'en ysts.

Sire, vostre merci Je demourrai donc ci :

Por Dieu, de moi penser.

Li archier sont venu De berser esméu Et les ars entesez. 6

Ou est le leu aie , Qui est ci dévalé , i Fist li arbalestriers ?

Il torna par de là Sitost coin dévala , Ce respont le bouvier.

Et puis leur a guigné 8 Là où il est mucié; Mais pas ne l'entendirent, Oultre s'en sont pa îsez
Plus n'i sont arrestez N'onques plus n'i revindrent.

Sire, dit le bouvier, Bien poez desbuchier : 9 Vous estes eschapé.

Se ne fust mon aïe lo

TSOPET II , FABLE XXI

Vous fussiez hors de vie Et pris et atrapé.

La langue soit sauvée Et de Dieu honorée, Dist H leu , biaux amis :

Les ex soient crevés " Et tous estourbelés * * Qu'en la teste a assis.

Encuser me cuidas Quant tu guignas là bas Si féis mesproison ,3 A une chose pensoies Que tu ne
leur disoies Si estoit trahison.

Qui promet à la gent Ou bonté ou argent Que faire ne vult mie Après reguigne en bas Qui n'en nel face pas Li fait grant villennie.

* Muai, caché. — * EnchacU , poursuivi.— 3 Breueil , buisson —4 Merci H prie, rai demande grâce. — 5 Deservie , méritée. — 6 Ars entêtez, arcs tendus. — 7 DsvmU , descendu. — • * Guignié , fait signe de l'œil. — 9 Desbachier, sortir. — IO Aïe, aide. — XI Ex , yeux. — «* BetourbeUs , détruits , de turtiare. — >3 Mesproison, faux égard.

Grecs. jEs.-Cor., 127.

Latom. Phœdr. A pp. Burm. , 18 ; Phœdr. fab.nov. Perrotti, 27 ; Rom., 63 ; Fab. aut. Nil., 50; Rom. NU., 38. Français. Mar. de Fr. ,4a*

YSOPET II, FABLE XXII

YSOPET II.

Comment le Goupil fait le feu dessous le ny a Cj'tgle.

Li goupillez noviaux nez ■ Furent pris et portez D'un aigle à ses faons; * Pensa qu'il leur don-roit Et leur despeceroit Tous par menus lardons.

Le goupil si requist J L'aigle qu'il li rendist Por Dieu, ses gourpiltons :

Puis dist que non feroit Et qu'il en donroit La char a ses aiglons.

Le gorpil fut dolent : N Quant ne pot autrement Grant feu a alumé Dessous le ny a l'aigle :

Malement l'apareille De paour est pasmé.

Les aigles baillèrent

Du grant chaut qu'il senterent ;

Mais ne porent foïr.

L'aigle ne scet que faire

En haut commence a braire 4

Et bien cuide morir.

TSOPET II, FA.BLE XXII. 539

Rendez , rendez, lairon, '

Ou icy vous atdrons, 5

Dit Renard le goupil :

Trestous les te rendrai ,

Dist l'aigle, par ma fay,

Si m'oste le péril.

Le gorpil par son art Si fist l'aigle coart , Et li rendi sa perte ; Oncques son biau prier Ne pot avoir mestier Ni li rendre sa teste.

Por ce povez savoir Que qui ne puet avoir Le sien, peut deproier; Aucun art doit penser Et faire et aviser Dont il se puet aidier.

« Goupillez, gour pillons, petite du renard ou goupil , vulpes. — a Faons, j>Etita , enfante. — 3 Requist , demanda. — 4 Braire , crier. — * Ardrons, brûleront, de ardere. — « Peut deproier, par prière , de deprgari.

Voyex Ysop. /, lab. xm , dans l'Appendice , pour les ailleurs qui ont traité ce sujet au lérieurement.

54o TSOPET II, FABLE XXIV.

YSOPET II.

Comment les Coulons firent leur seigneur de l'Esprtvier et il Us destmisoit toutes.

Li couloun si cremirent * L'oiselière qu'ils virent Prenant leurs compaignons.

Il parlèrent ensemble; Ça, dit l'un , il me semble Que l'oiseleurs félons

Détruit nostre lignaige Et nous fait grant damage Trestous nous occira, Se n'avons un garant Sage, preu et vaillant Qui bous garentira.

Cil ont de l'esprevier Fait leur gonfanonier , * Leur juge et leur seignor :

Qui un et un les prent Et les va devourant Trestout de jor en jor.

. Trop mauvais juge avon En l'esprevier félon , Ce dit un qui le vit :

Ja ne nos deffendra , Mais tosjors mengera ; Car de nos sang se vit.

TSOPET II, FABLE XXIV

Il nous est plus nuisant 3 Que l'oiseleur devant Chascuns le puet véoir :

Quant juge le féisraes Et sus nos le méismes Ce fu pour non savoir. 4

Il creint plus l'oiselier

Que l'alore l'eprevier 6

Mal nous en deffendra

Quant les verra venir

Pour nous prendre et meurtrir,

L'esprevier s'enfuira.

À péril eschiver 6 Se doit on bien garder De chéoir en greignour 7 Comme les colons firent Qui a
douleur morirent Por leur mauvais seignour.

1 Là eoulon si cr émirent, les pigeons craignirent. — * Gonfanonier, chef de Fétat dans plusieurs
républiques de l'Italie. — 3 IVuisant, nuisible. — 4 Pour non savoir, par ignorance. — * Que l'aloë
l'eprevier, que l'alouette ne craint réperrier. — 6 Eschiver, ériter. — 7 Greignour, phis grand.

Latihs. Phœdr., aa; Rom., aa; Fab. ant. Nil. , aa; Galfr., aa. Français. Mar. de Fr.t 37.

TSOPET II, FABLE XXX

- - t^ * > -> * > ^-t-> ■>->-> ii ->!■%-> ■%""* i t%%*vii%»frfc%v»-ti> %vtyw>w»» mmi*- ^w»
tram.

YSOPET IL

De 11 Compagnons dont Vun ot gratis dons pour mentir et l autre

mourut pour voir dire.

De là la mer grifaigne, ■ Oultre une grant montaigne , Ot jadis un royaume, Dont le roi estoit
singe.

Chascune chose est nice Si ot de taigne hyaume.

Deux bachelers erroient Qui par le mont guerroient Aventures diverses* En ce royaume en-
trèrent Grant planté y trouvèrent * Singes et autres bestes.

Devant lui les manda Le roy, et commanda Qu'ils dient vérité.

De ce qu'il requerra Ou morir les fera A duel et a vilté 3

Dit l'un : Je vous dirai, Sire , ce que sarai De gré et volentiers.

Ore dont, dit le roy, Que te semble de moy Et de mes chevaliers.

Sire, il n a roy en terre Qui péust tenir guerre

TSOPET II, FABLE XXX

A vous ne a vos gens.

Vous estes plus puissans Et bel et avenans / Et plus c'uns autres gens.

Vous estes plus grant sirr Et plus large et sans ire , 4 Et plain de cortoisie , Qu'Alixandres n'estoit
Où temps où il vivoit De ce ne dout-je mie. 5

Vostre chevalerie Est de biauté garnie De bonté et de sens.

Chascun a courtoisie En son cuer herbergie 6 Qui maindra a tous temps. 7

Li rois s'en esjouï Quant si loer s'ouy, Grant don li a doné :

Chascun de sa mesnie 8 Quan quil a en baillie 9 Li a habandoné.

Li rois , son compaignon

L'avoit mis a raison

Et requiert qu'il li die,

Que li estoit avis

De li et du pays

Et de sa baronie. '

Si pensa qu'il aroit TO Trop plus , se voir disoit , Que n'ot son compaignon , Qui mensongier estoit De quan qu'il li disoit Et si ot maint bel don.

YSOPET II, FABLE XXX

Sire rois, escoutez.

Fait-il , et vous orrez ,a Ce qu'il m'en est avis :

Singe lait et pelé Devez estre apelé, Vous et tous vos amis.

Vous n'estes mie gens; Mais singes ors et pullens ' ' Et plains de cruauté , Et tout vostre pays Mauvais est , ce m'est vis , l4 Riens n'i a de bonté.

Les bestes l'assaillirent Quant laidengier s'ouïrent >s Et tout l'ont dévoré.

Fol fu de dire voir Car bien pooit savoir Qu'il en aroit mal gré.

Mentir pour gré avoir Vault miex que dire voir Et perdre corps et vie.

Voir dire sans damage Devroit tout homme sage :

Car mentir est folie.

» Gri/aigne, étrangère, inconnue. — a Grant planté, grande abondance — 3 A duel et a wltê , d'une manière cruelle et humiliante. — 4 plus large et sans ire , pins généreux et moins colère. — *Ne dout-je mie , ne donte-je pa». — 6 Berbergie , logée. — 1 Maindra , demeurera. — * Mesnie , ménage , famille. — 9 En faillie , en possession. — *^o Aroit, auroit. — «« Féirg vrai , Tenté. — TM Orrez , entendrez. — x\$ Ors etpullens, hideux et sales. — «4 Ce m'est vis, il meparott. — l5 Laidengier s'outrent, s'entendirent blâmer.

Latxhs. Phcedr. App. Burm., 19; /?om.,68; Fab. ant. Nil.t i5i; Rom. NU, , 44.

Feawçais. Mar. de Fr. , 1 66.

YSOPET II , EPILOGUE. 545

YSOPET II.

ÉPILOGUE

Cifinent Us Faites d'Ysope le philosophe et commence la Complainte

de ceU qui ce livre rima.

Cils qui cest romans fist

Moult de sa peine y mist,

De quoy il se repent : /

Car les fols qui l'orront * x

Communément diront

Que il ne vault néant.

S'uns sage homs fait l'eust À chierre tenu fiist * (a) Et en auctorité.

L'on scet bien qui le fist, Por ce l'ont en despit Les fols, et en vilté. 3

Un clerc de grant science Et de grant sapience Le fist premièrement :

Et j'el mis en romans 4 Pour entendre aus enfans Et a laiïque gent.

Dieu doinst beneicion Au clerc ou au clerçon 5 Qui lira cest escript , ,

54<> YSOPET II, ÉPILOGUE.

Se il dit por mon pore, Pour moy et por ma mère»

Rgquies sit eis.

Amen.

Explicit Ysopet.

TAHUHTI.

Manusc. de la bibUoth. du Roi, suppl. n° 766. («) En courte teoa fiut.

« Orront, entendront. — * A ehierre tenu, prisé comme ne choee précienae. — 3 En vilti , comme une choie buse, Yile , de peu de prix. — 4 En romans , en français. — 5 Clerçon , jeone clerc , étudiant.

FAB. I

Duo homines, unus verax et alterfatax, venerunt in prvinciam SimioTiun. Tune simius qui ceteris preerat, sedens in cathedra vebiti imperator, astantibus aliis circumstantibusque , dixit Mis hominibus : Quis sum ego et qui sunt isti qui me circumstant? Fallax verò ait : Tu es imperator, et isti sunt comites tui, tum principes, tum milites et caetera officia. Ille ergo laudatus est in mendacio et munerari iussus , qui adulatus est et fefellit omnes. Interrogatus et verax ab Mo : Quid tibi de me

videtur et de his astantibus ? Respondit : Tu simius, et isti omnes simiisunt, similes tibi. Continua jubetur dentibus laniarietunguibus, eo quod dixerat veritatem. Sic solet a malis hominibus fallacitas laudari et veritas laniari.

Lato». Phœdr. App. Burm. , 19; Rom. , 18 ; Fab. ant. Nil. , 5i. Français. Mar. de Fr., 66.

FAB. II

Fulpes coacta famé uvam sursùm pendentem conspexit et in altum se érigeas conatus est continere, sed nequivit. Tune irata ait : Nolo wam immaturam insipidam et acerbam. Itaque eam despicens récessif.

548 ROMULUS BIBLIOTHECJE REGIJE.

Sic quidam, iiii quœfacere neque habere possunt, verbis tamen se passe, sed non veUe ostendunt.

Gtica. JEs.-Cor., 156, 35»; II x56.

Latiks. Phœdr., 61 ; Rom., 61.

Asinus è diverso teoni occurrit et ait : Adscendamus in montis cacumen, etostendam tibi quod multi me tintent : Cùm autem venissent ad locum petitum , cœpit asinus rugitum emittere horribilem et clamare : quod audientes vulpes et lepores, cœperunt tremere terribiliter. — Cui leo ait : Poterat et me terrere vox tua, niscirem qualis es.

Sic quidam , nihil virtute valantes , alios tamen inanibus vérins terrent.

Ghecs. JEs.-Cor. , aa6; II a 26.

Latiics. Phœdr. y n ; Rom., 70; Rom. Nil., 43.

Français. Mot. de Fr. ,67.

Leo senectute deficiens simulabat languorem, et per hanc fraudulent, cùm cœterœ bestioe ad ipsum visitandum intrurent, ipsas mox interficiens comedebat. Vulpes autem ante speluncam ejus veniens stetit et ipsum a longé salutaçit, Interrogata veré à leone cur nollet intrare, respondit : Quia intrœuntium vestigia diversa aspicio , exeuntium verà nuUa.

Gaies. JEs.'Cor., x37 ; II 137.

Lajiks. Hor., 1. r , ep. a, v. 73 et 6. ; PAWr . Àpp. Burm., a5 ; Rom., 7a; Rom. Nil , 7 ; Fab. an t. Mil., 5g. Français. Mot. de Fr., 58.

FAB. V

Bos in voile quddam gramina pastum quwrens vida lupum de propinquè venientem , et cùm fugere non valeret, timidus

expectavit. Cui lupus : Quare , inquit, hue venisti? Te, inquit bos, diu fugiens hue veni. Et ego , ait lupus, te per totum annum istum quæsi, tuis cupiens carnibus satiari. Ecce, inquit bos , me ad tua votaparatum , nisi unam peto a te gratiam , scilicet, ut liceat mihi in hunc montem ascendere et ibidem pro animæ meæ et tui solutæ dominum precari; quo facto statim ad te descendant. Fades, inquit, et ora breviter et succincte : caveas ne traxeris ibimoram. Adscendit itaque in montis vertice et boatu tam terribili exclamavit, ut ex ipso mugitu ostenderet lupum gregibus inimicum : Quare audientes pastores et rustici qui ex parte aliâ montis erant, accurrerunt cum canibus, qui lupum diris morsibus discerpserunt ; at ille ullulans ait bovi: Quare, frater, malè pro me orasti? Satis apertum est ex clamore quæd ratio tua non erat mihi benevola, sed hostilis. Ego, inquit bos, pro te oravi iuxta id quod mihi facere voluisti; sciens enim me nullam a te impetraturum misericordiam , oportuit me esse sollicitum de me ipso. Sic falluntur qui pariter animam suam aliis commiserunt et qui de propriâ utilitate multum cogitant illis neglectis derelictis.

F&Airs. Mar. de Fr. ^ 94.

Consociati catus et vulpesper quamdam planitiem pertranseuntes , ad quamdam albam spinam venerunt sub quâ pansantes, simul confabulari cœperunt. Tunc ait catus vulpi: Quomodo te défendes, si venatores cum canibus ex improvise adessent? Respondit : Artes et ingenia multa noli; insuper et plenum cautelis spiritalibus sacculum mecum porto, quibus me tuear in adversis. Non expedit , inquit catus, tibi ulterius sociari. . . . qui unam solamjam artem novi, ascendere, scilicet* in excelsa quæ adscendere non valeant hostes mei. Ipsi itaque colloquentibus , ecce subito venatores cum canibus affuerunt; cato autem in spinam celeriter adscendente , canes insecuti renardum, cœperunt ejus pelliciam morsibus lacerare : adquam catus exclamans, ait: Solve, inquit,, solve sacculum caute-

550 ROMULUS B1BLIOTHECJE KR&UE.

larum et cautis astutiis te défende, Cui renardus : Unicum artem tuam omnibus meis astutiis nunc præferrem.

Sic contingit fréquenter quæd plus prodest in placito utrumque verbum probi hominis et veracis, quam multæ falsorum fallaciæ tortuosæ.

F&Airs. Mot. de Fr. t 98.

Scrabro quidam de fimariorum exiens saturatus , vidit aquilam in alto volantem et magnum aeris spatium in modico temporis spatio transeuntem : tunc propriam dedignans vitam , sociis suis dixit : Ecce aquila rostroferox et unguibus , fortis corpore , velox alis , cum vult, usque ad nubes ascendit et ad libitum ima petit. Nos verbis misera naturæ conditione depressi , nec cum animalibus, nec cum avibus computamus* Aquila nec voce suavisior nec colore nidiôr me exista. Fimariorum de cetera non nutrimus : Quinimò volucribus me coniungens, cum ipsis ubique volitans conversabor. Tunc in altum se tollens , canere cepit rumore satis turpi : et dum sequi aquilam in sublimibus nititur, auram asperiores non sustinens , cecidit concussus et attonitus longe extra terminas assuetos , ubi famæ periclitans , ait

tristis animo : Non utrumque vermis aut volucris reputarer,

dum tunc ad antiquum possem fimariorum pervenire.

Sic superbi dum se præsumptuosè eliciant, eliduntur: ambitis quoquefrustrati commodis , et consuetis privantur*

Faaitçais. Mar. de Pr,9 65.

Medicus quidam divitis curam gerens, ipsum de brachio mittere sanguinem fecit, ut post modum per inspectionem sanguinis de statu ipsius certior redderetur. Porro dutes cruorem illum custodiendum filice suce dedit, qui minus cautè custo-

ROMULUS BIBLIOTHECÆ REGIME. 55 1

ditus, in terrant tota Uter est effusus. Timens itaque puella patris offensant 9 de brachio proprio sanguinent fecit extrahi et in frigidatum medio inspiciendum obtulit : quo inspecta médiatis diviti intimavit quod esset masculo impregnatus;

sed quo portento? Dives nimis admirons et tristis , vocatdad se filid, nunc blandiùs , nunc rigidius ei loquens, tandem ab eà totius reididit veritatem , sciens jamfiliam , quam virginem esse putaverat , ùnproegnatam.

Sic mendacibus fréquenter evenit et dolosis ut , ex ipsis quitus Uttàar&putantfallaciis, se doleant apertiàs deprehensos.

Français. Mot. de Fr., 38.

Cùm quidam rusticus videret uxorem suam versus nemus cum suo incedentem amatore, cucurrit iliac, ira vehementer accensus : porrà aduiterofugiente etper nemoris latebras evadente , rusticus uxorem suam d*riùs increpabat, quæ quasi admirons, causant tantæ increpationis ab ipso quæesivit; quo respondente se vidisse adultérant secum ire, exclamovit mulier voce magnd : Heu l misera?, inquit, miseront certissimè scio intra triduum morituram , quia tam matri meæ quàm avicæ sic evenit, ut paululum antequàm moricentur, quidam juvenis corn itabatur, cùm tune hoepe-nitus ignorarent : non audeo in statu seculari remanere ulteriùs : oro ergo ut omnia bona nostra inter nos æqualiter dwidamus, quia cum omnibus quæ me continuant, voio statim aliquam religionem intrare : quod audiens avants rusticus dixit ei : Noli, inquit, anima mea, nolihoc facere : certissimè dico tibi quod nulum hominem vidi tecum. Non audeo, inquit mulier, remanere , quinimmà cogitare de animæ meæ sainte. Attendu insuper quod semper increpares mihi crimen impositum, Nequaquam, inquit rusticus, improprium ad te dicam, nec enim aliquid malum in te vidi; sed verba , quæ prottdi , lodens finxi. Jura igitur, inquit mulier,

55s ROM L LUS BIBLIOTHECÆ REGIJE.

coram partntibus tuis quod nullnm vidisti etquod nunquam, quoquà iero , me sequeris nec mihi improprium ullum dicas. Libenter, ait rusticus , faciem quidquid petis : tune iverunt ad quoddam monasterium ubi, tactis sanctorum reliquiis , omnia quæ promiserat adùnplevit.

Hic dicitur quod millier habet omîtes artes diaboli et ulteriùs artem unam : de visis enim decipit velati de non visis.

Français. Mar.deFr., 41. ,

FAB. X

Folucrisbus quondam pro rege suo eligendo ad conciliant congregatisj audita est vox cuculia longé concinentis. Omnes vocem tam sonoram et claram laudabant; sed avem quæ vocem emiserat, ignorabant. Dicebanteam tantœ facundiæ et tam claræ, populi regimine dignam esse, dum tamen actus et animum cantibus adæquaret. Miseront igitur mesengam ad contemplandum ejus continentiam et staturam, quæeveniens sedit in arbore juxtà eam , viditque cuculum qui tristi vultu et capite demisso nulla nobilitatis indicia , sed inhonestiam potiùs et desidiam corda prætendebat. Voient adhuc mesenga cuculi conditiones ulteriùs experiri, adscendit in arborent super eum et supra dorsum ejus fœditates egessit, nec propter hoc cuculus in aliquo se commopà: tune mesenga rediens moresque cuculi reprobans et détestons , ipsius inhonestiam cœteris avibus nweiavit, et qualiter ukisci dedecus quod sibi intulerat , non est ausus. Quomodo, inquì, contra avem magnam se defendet qui mihi avium minimæ resistere non audebat : absit ut talem nobis in principem eligamus; sed potiùs aliquem sapientem , fortem viribus et audacem. Assensu ergo omnium fecerunt aquilam sibi regem quam dignam imperiojudicabant, tanquam stature procerum , rostro armatum et unguibus, probum contra incursus hostium defensorem , justitiarumque fortem et rigidum, ac victu, alvi parsimonid , temperatum, neefestivis rapinis proprio sibi subjecto infestum*

ROMULUS BIBLIOTHEGJE REGIJE. 553

Simul etenim satiatas pluribus diebus jèjunat, sciens dignitatem regiam non , decere continua populorum vexationibus conculcari.

Hoc exempta docetur plebs qualem dominum veljudicem electura, ne miserum quemvis hominem verbis pomposum præficiat : immb talem qui virtute valent iniquitates irrumpere et hostium insultibus obvia re.

Fhasçau. Mar. de Fr., aa.

FÀB. XL

Rusticus equum quemdam quem nutrierat venditurus adpretium xx solidorum taxant* Quidam vero vicinus ejus equum volebat emere ; sed de pretio aliquid minuere cupiebat. Convenerunt tandem in hoc quod de pretio equi starent arbitrio primi hominis qui eis ad forum venientibus obviaret. Contigitautem ipsoscuidam monoculo obviare, qui de equi valore seujusto pretio requisitus, asseruit x solidos justum pretium esse. Placuit verbum emptori qui dicebat sibi expacto equum pro tanto deberi;. sedvenditore ei hactenùs resistente , statuta est lis coram judicibus terminanda, càmqe emptor pro se pactum quod inter sefecerant, allegaret, ipsumque appreciatorem eis ignotum non debere haberi suspectum , respondit venditor se ejus taxatione non debere teneri; cùm esset monoculus partent alteram sive tantum dimidium equi vidit. Quo audito riseruntjudices , et litem converterunt injocum , et rusticus cum equo suo domum rediit a vicini calomnia liberatus.

Sic sapiens in periculo nonnunquam se adjuvat, dum verba sua quamvis ponderis realis prudenter adaptât.

Français. Mar. de Fr., 71.

Accipiter in nemore quondam tqntam cum bubone contraxerat

554 ROM L LUS BIBLIOTHECJE REGIJS.

amicitiā , ut ova bubonis cum suis in proprio nidifoveret, Cū autem eduxisset pullos e testa et pro cibo eis acquirendo in nemus volasset, puUī bubonis fœdaverunt nidum ejus turpiter, quod cū rediens conspexisset , pullos suos graviter increpavit dicens : se in Mo nemore nidificasse per decennium et nunquam ante in pullis suis inhonestatem vidisse; cui puUī accipitris responderunt: Non ex nobis est hæc fœditas , sed ex fratribus nostris quorum capita miramur nostris capitibus grossiora. Tunc ait accipiter : Ova bubonis fovere et pullos educere possum , sed eorum naturam non possum mutare. Maledicta, inquit, sit nutritura quorum tam vilis et tam fœtida est natura.

Idcirca dicitur quod homo id quod naturaliter inest occultare possit ad tempus : in fine tamen prodens quale fuit se ostendit.

Français. Mot. de Fr.t 80.

Aquila quædam in accipitrem excanduit ira gravi , ipsumque persécuta est avibus cœteris comitata; sed accipiter fugiens cavernam cujusdam rupis ad sut tuitionem intravit. Aquila verò exteriūs cum suis consuitabat baronibus , quis eorum ad ipsum extrahendum aptior videretur. Tandem quæ lorigo coilo posset ad ipsum porrigere , ad hoc officium elegerunt. Cū igitur gros appropinquans protenso collo caput interiūs mitteret in cavernam, accipiter absque mord, caput ejus, extensis pedis unguibus, apprehendens , fortiter idem strinxit. Grus t*erò tam subito irruptione perterrita unguumque puncturam non sustinens, ejectis a parte posteriori fecibus , aquilam et aves cœtens prope stantes fœdavit. Cū autem ab accipitris unguibus evasisset nimio confusa pudore', scilicet, eo quod acciderat, e patrie fugiens, in ignota regionedisposuit conversari : arrepto igitur itinere, cū ad maris medium provolasset, mouette cuidam obviavit, quæ suæ navigationis causam quæsit : cū quegrui

BOMULUS BIBLIOTHECJE BEGUE. 555

quod sibi accident* enarrasset, quæsit mouetta an post se anum suum reiiquisset? Grus respondit quod non, immò illum ubique portaret. Consulo igitur, inquit mouetta 9 utrediens in patrie propriâ, converser is. Eadem sive consimilis inhonestas tibi contingere posset in aliâ regione. Cui grus consentionis est reversa.

Sic pluribus accidit qui 9 postquàm in patrie sud deliquerunt, infâmes effectif interram aliénant fugiunt ubi, post modum, consimilis vel pejus delictum incurrunt : non nova patria , sed animus mutandus,

Français. Mar. de Fr., 8i.

Lupus quidam de malefactis suis poenitere disponens , vovit ' se non comesturum carnes a septuagesimo usque ad pascham. Postmodum verò videns quoddam pingue multonem solum in ord nemoris gradientem : o quant libenter de hoc multone cornederem , nisi essem voto ad jejuniū obligatus ; verumtamen ex quo solus est , nisi ego de eo curaverim , aliquis forte hæc parte transiens eum tollet. Expedit igitur ut loco unius salmonis eum comedam, cū salmo sit cibus delicatior et hoc quadragesimali tempore carias vendi posset; multonem itaque rapuit et co- . médit.

Sic est de quibusdam qui malorum assuetudine animum habent ita perversum, ut cū suarum illecebrarum desiderium , nec Juramentum valeat, nec votum, quinimmo , nactus quilibet occasiuncul , protinus recidant.

Français. Mar. de Fr.t 73 ; Ysop. I, xlvii.

Cùm rusticus quidam frumentum quod coUigerat in sua granario posuisset y hirundo ibidem nidificans subtùs trabem , pas-

556 ROMULUS BIBLIOTHECJE REGIJE.

seres Mue vocabat qui per fenestram intrabant et frumentum rustici consumeabant : quod cùm animadvertisset , laqueos et retinacula capiendis passeribus adaptavit ; sed ipsi où kùrundine prœmoniti , Mue venire per aliquantulàm temporis cessaoerunt. Comperiens tandem rusticus propositum suum per hirundinem revelatum , ablati coram hirundine retibus , cœpit asserere aùd voce quod nulli avium de cœtero èsset infestas nec aliquem capere niteretur : quo dicto , granario suo exiens , laqueos et dicersa ingénia tetendit passeribus in occulto. Hirundo autem dictis rustici prœstans fidem , passeret , ut adfrumentum redirent , commonuit et quod hoc securè possent facere nuntiavit. JUis igitur redeuntibus et comedentibus defrumento , iaxavit rusticus ingénia quœ contra fenestras tetenderat in occulto , et includens eos in granario , cepit omnes ; et dum eos occideret , unus eorum sic * loquebatur : O faisant securitatem a te nabis promissam ! et.,, létale concivium vestrum collegium ùmtasti ! Cui hirundo respondà ; Sic rusticus mihi mentitus est et ego vobis simUiier sum mentita ; sed nunc perpendo non esse credendum omnibus quœ dicuntur.

Sic plerique facile credentes quœ audiunt , aliis fréquenter nuntiant multifalsa.

* Manquer. , 347-C , hirundini.

Faaucam. Mot. de Fr. , 84. •

Musca et apis de valore suo contendentibus ait musca : In multis quiescere valeo et sedere ubi nullus luam prœsentiam toleraret : super caput régis et reginœ sedeo , etde eorum scuteUâ manduco. Quidquid autem tibi paraveris in œsUUe , aufertur tibi in hjreme , te insuper interfectâ vcl turpiter e domo tuâ éjecta. Te autem pereunte pèr inopiam , ego et sociœ'meœ de meUe tuo in mensâ regâ comedimus. Respon-

ROM LI LUS BIBLIOTHECJE REGI JE. 557

dit apis et ait : Verbajam aliqua tetigisti ; sed quam vilior me reputari debeas , facile est videre. Sedeas ubi sedeas , vadas quo vadas > nunquam erispropter idquodfacis honorata , quia ubique importuna et gravis ^ omnibus es exosa. Ego autem propter opéra quœefacio quàm plurimùm sum dilecta et custodior cum honore.

Sic quidam inutiles et . . . , cùmfortuna eis ad tempus blanditur , proprios non attendunt defectus , sed se melioribus comparare præsument.

Français. Mar. de Fr. , 86.

Corvus defenestrd quddamfrusitum casei recentis rapiens adsportavit et adnemus veniens in quercu resedit9 et caseum rostro tenens9 quem cùm vulpes stans sub arbore conspexisset , moliebatur insidias quibus ipsum caseo defraudaret. Tune ipsum coUaudans ait : O miram pulchritudinem avis hujus ! Decenti staturâ corporis et nitore pennarum non esset ei comparabilis ulla avis , si vocis venustas responderet corpori : hoc audiens corpus , et laudis gloriam cupiens ampliorem , canere gestiebat ; sed dum aperto rostro incipit crocitare , caseus in terram cecidit juxta vulpem9 quœ illum cum gaudio suspiciens , dixit corvo : Mihi cantasti qptimè ; sed nunc tibi habeo quœ optabam : animo non euro utràm cantes an piores.

Sic evenit fréquenter gforiœ inanis cupidis qui bona sua insipienter dilapidant et avertunt fictis aduiantium laudibus delectati.

Grecs. JEs.-Cor., 94, 304 ; 1T 94.

Latins. Phœdr., i3 ; Rom., i5 ; Rom. Nil. , x3 ; Fab. ant Nil. , tS ; Galfr. , i5 ; Apul. Florid., % a3.

Français. Rom. du Ren. (Cangé, 68), fol. 47 ; Mar. de Fr.r 14.

558 ROMULUS BIBLIOTHEC*: REGI.*.

Rusticus quidam extraxit cum bobus suis de stabulo suo fimum quem ibidem fecerant iidem boves, lUi autem impropulerunt rustico frumentum et hordeum acquisitum ipsorum laboribus , quitus ipse et domus sua sustentationem a mltis annis habuerant satis amplam ; illum deceret eos tain viibus operibus deputari ? Quibus ille : Nonne , inquit , quod mute extrahitis vos ipsi fecistis ? Hi inquirunt : N égare non passumus. Justum est igitur , ait rusticus , ut domum meam quant quiescentes fœdastis , ifestris laboribus emundetis.

Sic est de servientibus discolis et superbis9 quod si quid bene fecerint , id impropere non cessant > bonorum immemores receptorum ; defectus verà suos vellent semper sub silenùo pertransire.

Français. Mar. de Fr., 85.

Lepus quidam cervum conspiciens ramosis cornibus decoratum , conquestus est Jovi , se débile pecus et mutilum nutii aliorum formidatum : petiit ergo tam ad sut tutionem quàm ad decorem cornua sibi dari qualia habebat cervus. Dicente autem Jove quod non posset eapro ponderositate nimiàsustinere , respondit se optimè cornua talia portaturum. lune jubente Jove , creverunt ei cornua in capite ingentia et ramosa ; sed cum nimis oneratus eisdem currere non valeret , captus a pastoribus et occisus.

Sic multi multa cupiunt quibus honorari credentes9 confitionem incurrunt et mortem,

FiAircAis. Mar. de Fr., 97.

ROMUL1TS BIBLIOTHF.CjE REGIME. 5^9

Lupo quondam in sud caved dormiente , intervertit scrabro quidam per posteriora ipsius , qui evigilans non modico torquebatur dolore : cùmque per angustias se super terrant baccillasque diutiàs volutasset , scrabro de parte exiit quàm intraverat ; quem lupo conspiciens indignabatur se a tant modicè et vili bestid tantapassum , et ait : O miser , quomodo ausus es meliorem te et valentiorum viribus infestare ! sed nunc si alicujus valoris te reputes , congrega genus tuum , proximos et amicost ut contra me et meos bellaturus venias in hoc campo. Quod cum ex utrâque parte esset firmatum , venerunt de crastino parati ad pugnam , lupo cum bestiis saltûs et silvœ , scrabro cum scrabronibus et cum omni muscarum genere et vesparum. Consilio autem lupi , obtulerunt bestie posteriora et vinculis desuper ligaverunt. Congressu autem inito , cervum asilus ictu pupugit et amarissima quœdam vespa ; qui acerbitatem puncturœ non sustinens , saliendo pepedit et in posterioribus vincula rupit. Quod cum lupo vi~ disse , fortiter exclamavit : Fugiamus , i} socii , fugiamus , vincula jam rumpuntur : quod si aliquandîa moram trahimus non est aliquis nostrûm qui scrabrones aut vespas , unam vel duos y non habeat subtûs caudam , Quo audito omnes fugerunt

Sic multis contingit fréquenter qui , inveniēte necessitatē tempore , a minoribus se, quos antehabuerant⁹ despectui, cum confusione sut non modic⁹ superantur.

Frahçais. Mot. de Fr., 56.

JEgrotante quondam leonef cœterœ visitantes bestioe dicebantperito ei medico opus esse. Consultée autem hæc ulterius ubi talis posset medicus reperiri, dixerunt se nullum

56o ÈOMULUS BIBLIOTHECIE REGIIE.

scire peritiorem renardo , qui tam bestiis quant volucris loqui novit et diversa fréquenter tractabat negotia cum utrisque. Citatus ergo renardus ut ad regem veniret, per dies aliquos se subtraxit : quiddam vero nocte, clam de cavernâ* sua exiens in scrobe quiddam prope régis cameram se abscondit : indè auscultans , audivit regem de morbi sui causa circumstantes bestias alloquentem. Responsa quidem ipsarum diligentius annotabat; cumque diversa a di*ersis in régis audientid dicerentur , venit Tsengrinus et ait : Nihil impedit renardum ventre ad curandum dominum nostrum regem ⁊ nī sola pravitas animi sui nequam , propter quod ipsum ionquant salutis régis contemptorem , pronuncio morte dignam. Tunc renardus ⁊ vultu gravis et incessu maturusf cameram régis intravit, ipsumque exporte magistrorum in urbe salernitand eommorantium salutavit. Cumque rex sibi mortem comminaretur propter moram quant fecerat , ait régi : Quid facerem opud te, domine mi rex, ontequā certum sultas tuas remediumferrem tecum ? Postquā tuum audivi mondatum, terras déversas peragrans⁹ Salernœ medicos adii consulendosy qui⁹ cognitō symptomate morbi tui⁹ hunc unum pro recuperandd solutē tibi denuntiant remedium singulare; ut pelle lupind de corpore lupi recenter extractd ⁊ ex ipso adhuc sanguine calidd et fumante , pectus tuum involvas. Hæc medicina te infra triduum reddet sanum. Quo audito, j'ussu régis captas est lupus et vivus excoriatus, acpeUis cum sanguine pectori régis dpplicata. Dimissus tandem a régis satellitibus Ysengrinus , cum in silvas fugeret sine pelée , sequens eum renardus a longe clamitabat : O beau régis consiUariif qui sic purpuram induunt et scarletam ! Sed quia absentem proximum lingue aculeo pupugisti , patere nne culicum stimulas et vesparum.

Sic eventit fréquenter invidis qui, dum aliis mala fabricant , propriis loquets innée tuntur.

BIBLIOTHECf REGI JE. * 56 1

FAB. XXÎL.

Cū leo quondam dispoſerēt in terrant longinquam pègrè proficisci , convocatis bestiis, monuit regem tligere in ioco sut, quœ lupum communi consilio elegerunt, quem contra adversarios fortem esse dicebant , asperum et audacem : quitus leo : Valent, inquit, animal elegisti , dum tamen animum adaptet iustitiœ et mansuetudini prout decet: Ut autem sut ipso vitam securam ducere valeatis , iurejurando se astringat quod nuUumvestrum lædat injuste, et quod nunquam de cœtero carnes edat ; quœ cum a lupo requirerent , hase et alia multa eis sub juramento concessiL Cū autem post recessum leonis se securum et in dominio firmatumvidisset, cogitabat quo ingenio abipsis bestiis obtineret , ut ipsum debere carnes comedere judicaret. Tunc petiit a quodam capreolo ut sibi, an foetidum haberet anhelitum , indicaret, qui respondit tam ejus esse foetorem quod eum tolerare non posseU Quo audito, lupus bestias adjudicium convocavit quœrens ab eis quid deberetfieri illo qui in régis irreverentiam verba probrosa et ipsum deshonestantia protulisset ? Responderunt quod talis , tanquani reus læsœ majestatis, mori deberet. Per Ulud judicium interfecti capreolum intimons quid dixisset, et ad paUiationem nequitie, sectum in f rus ta distribua baronibus , partem sibi ipsi retinens pinguorem. Alias cū esuriret , quoesivit a damulâ quid sibi de ejus

anhelituvideretur, quæ magis eligens mentiri quàm mori, dixit se nunquàm odorem sensisse in aliquo ita dulcem. Tunc convocatis baronibus , quæsit quid de illo esset agendum qui a rege requisitus dicere veritatem, mentiretur eidem et loqueretur fraudulenter ? At illi decreverunt hujusmodi morte dignum. Damulam ergo oeddit et nullo increpante comedit. Postmodum videns quamdam sitniam teneram ac pinguem, quæsit ab ea de anhelitis sui odore; quæ dixit quod non esset multum gravis. Videns itaque lupo se adversus eam accusationem rationabilem non habere , lecto decumbens se

56a * BIBLIOTHECJE REGIJE.

finxit infirmum. Visitantes ergo besioe secum pariter et medicos adduxerunt, qui dixerunt nutum in eo vitæ periculum imminere , dum tamen aliquid comederet quod ejus appetitui complaceret. Iuæ autem dicebat nullum cibum nisi carnes simioe sibi placere; sed citius vellet mori quàm simioe nocens infringere jusjurandum , nisi forsitan talent ad hanc causam habere quod barones mei hoc decernerent rationabiliter faciendum. Tunc dixerunt communiter quod hoc facere posset secure , nec aliquid esse sacramentum contra salutem sui corporis observandum Quo audito interfecit simiam et comedit. Istud autem iudicium in capita ipsorum iudicantium postmodum redundavit, quia ex tunc nullifidem aut iuramentum servavit.

Hic monet sapiens hominem nequam nullatenus ad dominandum debere admitti. Talis enim promissiones quas Ubet parvipendens f suam tantummodò conabitur assequi voluntatem.

LàTiira. Phœdr. App. Burm., 17; Rom., 60; Rom. NIL, 37; Fab. ant Nil, , 49.

Fbjlvçais. Mar. de Fr., 37.

PAR V. BARBIER, ANCIEN BIBLIOTHECAIRE

Fables choisies, mises en vers par M. de La Fontaine. Paris,

Cl. Barbin , 1668, i»-4° avec fig. de Chauveau.

Ce rohime, dédié à Mgr. le dauphin , ne contient que les aix premiers liTres.

1678 et 1679.

Fables choisies, mises en vers par M. de La Fontaine. Paris, Cl. Barbin, 1678 et 1679, 2 vo*-"Mo-

La seconde partie est dédiée à madame de Montespan.

Fables choisies, mises en vers par M. de La Fontaine , cinquième partie , dédiée à monseigneur le duc de Bourgogne. Paris, 1693 , in-4°.

Fables choisies , mises en vers par M. de La Fontaine ; nouvelle édition , revue et augmentée par lui-même. Paris , Barbin et D. Thierry, 1678 — 1693 , 5 vol. in-ia , avec fig. de Chauveau.

1688 et 1694.

Fables choisies , mises en vers par M. de La Fontaine. Anvers y H. Van Dunewalt, 1688 et 169/4 , 5 vol. in- 12 avec fig.

Fables choisies, mises en vers par Jean de La Fontaine,
avec la Vie d'Ésope ; nouvelle édition , augmentée de petites
notes pour en faciliter l'intelligence. Paris, David, 171 5,
in- 12.

L'antear de cet petites notes est inconnu.

Fables choisies , mises en vers , par Jean de La Fontaine ,
avec de petites notes, etc. Amsterdam, i730, in-ia.

Fables choisies , mises en vers par M. de La Fontaine , avec
de petites notes. Hambourg , Vanden Hoeck, 17^e 1 , a vol.
petit in-12.

Fables choisies , mises en vers par M. de La Fontaine, avec
nn nouveau commentaire par M. Coste. Paris , 1743, 2 vol.
petit in-i 2 , très-souvent réimprimées en un volume.

Coste s refonda les petites notes des éditions de i>jtSt 1730, etc. Il avoue, dans sa préface, avoir
beaucoup d'obligations pour la correction du texte à Jolly , censeur royal.

Fables choisies, mises en vers par Jean de La Fontaine, précédées d'une nouvelle Vie de Fauteur
(par M. de Montenault). Paris, Desaint et Saillant, 1755 — 1759, 4 vol. in-fol. avec des ligures gra-
vées par Cochin le fils , d'après les dessins de J. B. Oudry.

Je ne puis résister au plaisir de copier ici le parallèle tracé parle P. Berthier, jésuite, dans les Mé-
moires de Trévoux , au sujet de la magnifique édition de M. de Montenault :

« La Fontaine et Oudry ont partagé en quelque sorte l'empire des animaux. Le poète leur a don-
né la parole ; le peintre a saisi leurs manières, leurs jeux , leurs attitudes. Le premier a su deriner ce
qu'ils auroient dit, s'ils aroient formé une société entre eux; le second a eu le talent de les rendre
tels qu'ils sont La Fontaine , dans ses fables , s'est laissé entraîner par le génie; Oudry, dans ses des-
sins , a eu pour guide l'observation : Tua et l'autre ont produit deux chefs-d'amvres qui se trouvent
réunis dans 4 toL in-fol. » "

Quant à la partie typographique de cette édition, elle a été le sujet

d'une controverse uses rire entre des gens du métier, c'est-à-dire, des imprimeurs , des graveurs
et fondeurs de caractères. On a les pièces de ce différend dans divers volumes du Journal des Sa-
vant* et dn Mercure de France: ce sont : i° deux lettres de Fournier le jeune; 2° réponses à cas
lettres par Jombert et Lotun l'atné , imprimeurs ; 3° deux lettres de Fournier l'alné ; 4° répliques de
Fournier le jeune , etc. Voyez le Journal des Savane, janvier 1756, p. a6; février, p. 303; mai, p. 88;
juillet, p. 348; septembre, p. 3; octobre, p. 3x6; et le Mercure* mars» mai, juillet 1756; janvier, mai
1757. Dans le recueil que je possède de toutes ces pièces, se trouve une réponse manuscrite de
Fournier le jeune à la seconde lettre de Fournier l'alné.

Fables choisies , mises en vers par M. de La Fontaine ; nouvelle édition imprimée et ornée de figures en taille douce , d'après l'édition de Paris. Dresde, Walther, 1757 — 1766, 4 vol. in-8°.

1728' Fables choisies , mises en vers par M. de La Fontaine ,
précédées de la Vie de l'auteur (par M. de Montenault). Paris,
Bastien, 1778, in-12.

Cette édition sans figures est conforme, pour le texte , à l'édition de 1755.

Fables de La Fontaine , édition de Cazin. Londres, 1780 1 vol. in- 18.

Fables de La Fontaine. Paris, Didot aîné , 178a, 2 vol in- 18.

Cette édition fait partie de la collection de M. le comte d'Artois.

Fables de La Fontaine, avec figures gravées par MM. Simon et Coigny. Paris , Didot l'aîné, 1787, 6 vol. in- 18*

Fables de La Fontaine , imprimées par ordre du Roi , pour l'éducation du Dauphin (précédées d'une notice sur la Vie de La Fontaine , par Nageon). Paris, Didot aîné 2 1788 , in-4° à 1789, 2 vol. in-8°; 1789, a vol. in-18.

Les trois Fabulistes , Ésope , Phèdre et La Fontaine , avec des notes par MM. de Chamfort et Gail. Paris, Delance, 1796, 4 vol. in-8°.

Fables de La Fontaine avec des notes grammaticales , mythologiques , etc. , par M. Mongez , membre de l'Institut. Paris , Agasse, 1797, a vol. in- 18.

Fables choisies de La Fontaine, à l'usage des enfants, par M. Mongez. Paris , Agasse , 1797 , in-18.

Fables de La Fontaine, édition stéréotype. Paris, Didot l'aîné an vu (1799) 9 vol in- 12.

Fables de La Fontaine, avec un choix des notes de Coste et des observations de Chamfort, avec des variantes , etc. (édition publiée par M. Louis Dubois, bibliothécaire de l'Orne). Alençon et Paris , Lenoir, an ix (1801), a vol. in-18; avec des gravures en bois par M. Godard.

Fables de La Fontaine, Paris , Didot aîné, 180a, in-fol., avec des vignettes en tête de chaque livre, dessinées par M. Percier, et gravées par M. Girardet.

La Fontaine et tous les Fabulistes, ou La Fontaine comparé avec ses modèles et ses imitateurs, nouvelle édition avec des observations critiques, grammaticales , littéraires, et des notes d'histoire naturelle; par M. N. S. Guillon. Paris, veuve Nyon, 1803 , a vol. in-8°.

Cette édition a eu peu de succès , parce qu'on n'y a pas trouvé tous les renseignements que le titre promettait. Test-il pas étonnant , par exemple, que M. l'abbé Guillon n'ait pas dit où La Fontaine aroît pris le sujet de sa belle fable du Paysan du Danube? M. Béranger-en aroît donné l'indica-

tion dans le Mercure de France, du mois de janvier 1789; et son article avoit été reproduit dans Y Esprit des Journaux dn mois de mars de la même année.

M. Solvet a rappelé cet article de M. Béranger, en 1819 » dans ses Études sur La Fontaine; mais , par une singularité remarquable , M. Ch. Nodier en 1838 , et M. Walckenaer en 1820, ont encore laissé sans explication la fable du Paysan du Danube.

Je dois à la vérité de déclarer que M. Walckenaer, dans l'édition in- 18 de son Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine, a adopté l'indication de M. Béranger. Elle nous apprend que c'est V Horloge des princes, ouvrage du xvi^e siècle» publié en espagnol sous le nom de Marc-Aurèle , par Guevara , qui a fourni à La Fontaine les principales idées du discours du paysan du Danube : le récit de Guevara a été reproduit par Cassandre , en 1680 , dans ses Parallèles historiques; mais il n'est pas possible que La Fontaine ait consulté cet ouvrage , dont la publication est postérieure au recueil de fables qui renferme le Paysan du Danube.

Fables choisies par La Fontaine, avec les notes de Coste; nouvelle édition, augmentée d'une notice sur Ésope, Phèdre et La Fontaine, par l'abbé de Lévizac. Londres, Dulau, i8o3, in-12.

Excerpta , ou Fables choisies de La Fontaine , avec des notes nouvelles ; édition prescrite et adoptée par la commission d'instruction publique pour les Lycées et les écoles secondaires ; publiée par F: Roger , membre de la commission. Paris, Delalain, i8o5, in- 1 a de 87 pages. — Nouvelle édition, avec une notice. Paris, Delalain, 18x7, in- 18.

Fables choisies, mises en vers par M. de La Fontaine; nouvelle édition revue avec soin, avec la Vie de Fauteur (par Fréron), et suivie d'un vocabulaire qui tiendra lieu de notes (par M. A dry, ancien bibliothécaire de l'Oratoire). Paris, H. Barbou, 18o6, in- 12 et petit in- 12.

Fables de La Fontaine, avec des notes du P. Jouvençy. Liège et Paris, Villet , 18o7 , in- 12.

Le La Fontaine des premiers Ages , ou Fables de La Fontaine réduites à la simple narration , et distribuées en douze livres; les quatre premiers contenant les fables simples et courtes convenables aux enfants; les quatre derniers celles d'un plus baut style , pour les adolescents ; et les quatre livres intermédiaires celles qui , tenant des unes et des autres , sont plus particulièrement propres aux jeunes gens. On a remplacé les mots vieillis par des termes en usage , corrigé plusieurs fautes de langue par lesquelles des éditeurs inattentifs ou ignorants avoient défiguré cet auteur inimitable. On a retranché tout ce qui pouvoit blesser le plus légèrement les mœurs et la pudeur ; on a fait enfin disparoi toe un nombre considérable d'hiatus , d'inversions forcées , de constructions # vicieuses, les termes impropres, etc.; par Pierre- Philibert Lebrun , ancien président , prévôt , juge royal de la ville de Bonneval. Paris, Favre, 18o8, in-8°.

Cette édition courra le nom de l'éditeur d'an ridicule ineffaçable.

1810.

Le La Fontaine des enfants , ou Choix de Fables de La Fontaine les plus simples et les plus morales , avec des explications à la portée de l'enfance (par M. Pierre Blanchard).

Paris, Blanchard, 1810, in- 18.

La cinquième édition de ce choix a para en i8a3.

1811.

Fables de La Fontaine , avec de nouvelles gravures en relief. Paris, Renouard, 181 1, 21 vol. in- 12.

Fables de La Fontaine (avec sa Vie, par M. Crenzé de Lesser). Paris, Didotainé, 181 3, a vol. in- 8°.

Cette édition fait partie des Classiques français de M. Didot.

Fables de La Fontaine (avec sa Vie , par M. Creusé de Lesser). Parme, Bodoni, 1814 , 2 vol. in-fol. Dédiées à Joachim Murât , alors roi de Naples*.

Choix de Fables de La Fontaine , précédé d'une notice sur sa Vie , suivie de petits dialogues propres à faire sentir aux enJans les beautés de l'apologue , par J. C. Jumel. Paris , Eymery, vers 1814, in- 18.

La quatrième édition de ce recueil utile a para en i8a4>

Le Génie de La Fontaine, ou Choix de ses plus belles Fables , et de celles de ce poète célèbre qui sont relatives à la morale et à la politique, accompagnées de notes et d'observations tirées de ses commentateurs (par M. Delmasse). Dijon , Lagier, 1817, in-8°.

Fables de La Fontaine, avec un nouveau commentaire littéraire et grammatical, par M. Charles Nodier. Paris, Eymery , de l'imprimerie de Didot aine, 1818 , a vol. in-8° avec ia gravures.

Cette édition est dédiée ah Roi.

Fables choisies de La Fontaine , précédées de la Vie de l'auteur et de celle d'Ésope, à laquelle on a ajouté des notes explicatives (empruntées à MM. Coste, Nodier et autres) et diverses pièces de poésie. À M. D. G. (ad majorent Dei

gloriam). Lyon, Rusand , i8ao, in-ia.

On ae aert de cette édition dans les collèges dirigés par les Pères de la Foi.

La Fontaine en estampes, ou nouvelle édition de ses Fables, plus complète que les précédentes , ornée de 1 10 gravures : précédée de la Vie de l'auteur , extraite de l'ouvrage de M. Walkenaer. Paris, Nepveu, x8ai , grand in-4°.

Études sur La Fontaine , ou notes et excursions littéraires

sur ses Fables (par M. Solvet), avec l'éloge de La Fontaine

par Gaillard. Paris, Grabit, 18 12, in-8°.

Ce volume contient des recherches curieuses et utiles.

Observations sur les quatre dernières labiés de La Fontaine restées jusqu'ici sans commentaires , par MM. Sélis , Delille et La Harpe, recueillies par J. B. Gail, avec spécimen des écritures de La Fontaine, SaUier, Sélis, La Harpe, Delille et Chamfort. Paris, Gail neveu, i8ai, in-8°.

Ce volume forme le neuvième du Philologue, ouvrage périodique publié par M. Gail en 1818 et années suiv.

Recherches sur les auteurs dans lesquels La Fontaine a pu trouver les sujets de ses fables, par M. Guillaume. Besançon, i8aa, in-8°.

Fables nouvelles , et autres poésies de M. de La Fontaine. Paris , Thierry , 1 67 1 , in-i a.

Œuvres de Jean de La Fontaine , nouvelle édition. Anvers, Jacques Sauvage (Paris) , 1 726 , 3 voL in-4°.

Œuvres diverses de M. de La Fontaine. Paris, Didot, 1729 , 3 vol. in-8°. — La Haye , même année , 4 vol. in-12.

Ces éditions ne renferment ni les fables » ni les contes. Le quatrième volume de l'édition de La Haye contient les Amours de Psjreké et de Cupidon.

Dans le commencement d'une lettre écrite en 1776, sous le nom de M. de La Visclède, à M. le secrétaire perpétuel de l'académie de Pan, Yobaire dit : « Vous connaissez cet enfant de la nature, ce La Fontaine et ses trois FUU de Minée y que l'abbé d'Olivet a fait imprimer dans un recueil en 5 volumes; mais vous ne connaissez pas les Amours de Mars et de Femme* qui ne se trouvent que dans l'édition de 1750. » Pins loin, Voltaire s'exprime ainsi : * Vous me dites que Jean eut grand tort de faire imprimer ses Opéra et la comédie intitulée Je vous prends sans vert , et la comédie de Climène , etc. ; mais l'abbé d'Olivet eut plus de tort encore de faire une collection de tout ce qui pouvait diminuer la gloire de La Fontaine. *.

Voltaire présente donc l'abbé d'Olivet comme éditeur des Œuvres diverses de La Fontaine. U vouloit sans doute parler de l'édition de 1729 ,

non en 5 , mais en 3 vol. in-8° , M. Walckenaer , dans son Histoire de La Fontaine et dans sa belle édition in-8° des Œuvres de La Fontaine , embrasse l'opinion de Voltaire.

Comment a-t-on pu attribuer à un écrivain aussi soigneux que l'abbé d'Olivet, une édition où Ton remarque de grandes négligences, et où Ton ne trouve aucun avertissement , aucun discours de l'éditeur ? Aussi le Journal des Savants, en rendant compte de cette édition , ne parle-t-il que des libraires qui Favoient soignée et des peines qu'ils s'étoient données pour avoir communication du portefeuille contenant les manuscrits de La Fontaine, lequel étoit entre les mains de la vente de son fils. C'est en cette même année 1729 que l'abbé d'Olivet publia Y Histoire de l'Académie française* , qui renferme son Éloge de La Fontaine : n'eût-il pas enrichi de ce morceau les Œuvres diverses de La Fontaine, s'il en eût été l'éditeur?

Voltaire ajoute une seconde inexactitude à la première, lorsqu'il parle d'une édition des Œuvres de La Fontaine imprimée en 1750; il falloit dire en 1758.

Voyez les Œuvres de Voltaire , édit. in-8° de Beaumarchais, t. xlix, p. 335 et suit.

Œuvres diverses de M. de La Fontaine. Paris, Nyon,

1744> 4 vol. in- 12.

Cette collection, réimprimée en 1758 , ne renferme ni les fables ni les contes.

Œuvres choisies de Jean de La Fontaine, pour servir de suite à ses fables. Copenhague et Genève, Philibert, 1763, 3 parties in-8°.

La première partie contient un choix des Contes ; la seconde , les Pièces de théâtre; la troisième, les Mélanges de poésie. Ce recueil est précédé d'un avertissement de 6 pages.

Œuvres de La Fontaine , contenant les Fables , les Contes, les Amours de Psyché , les Œuvres diverses et le Théâtre. Paris, stéréotype d'Herhan , 1803, 8 tomes, 5 vol. in-n.

1814- Œuvres de La Fontaine , précédées d'une nouvelle notice sur sa Vie (par M. Àuger). Paris, Lefèvre, 1814', 1818, 6 vol. in-8°.

Œuvres complètes de J. de La Fontaine , précédées d'une nouvelle notice sur sa Vie, avec les notes les plus importantes des commentateurs, et quelques observations nouvelles (par M. Després). Paris, Pilet, 1817, a parties in-8*.

1819 et 1820.

Œuvres complètes de La Fontaine, accompagnées «Tune histoire de la vie et des ouvrages de l'auteur , par M. Walckenaer. Paris, Nepveu, 18 19, i8aoet 18» 1 , 18 vol. in-18.

L'Histoire de La Fontaine est une seconde édition revue et corrigée, mais sans notes. La première édition, renf èrmant beaucoup de notes, a paru en i8ao , in-8*. L'auteur a publié , en 1814, une troisième édition de ce bon ouvrage.

i8?a et i8a3.

Œuvres de La Fontaine, nouvelle édition, revue, mise en

ordre et accompagnée de notes par C. A. Walckenaer , membre

de l'Institut Paris, Lefevre , 1822 et i8a3, 6 vol. in-8° avec

ûg. de Schroeder» Simoriet, etc.

Cette édition est beaucoup pins complète que les précédentes. On troore en tête dn premier volume l'excellent éloge de La Fontaine par Cbamfort.

Fables de La Fontaine mises en chansons.

Nouvelles Étrennes utiles et agréables, contenant uni de fables choisies dans le goût de M. de La Fontaine , sur de petits airs et vaudevilles connus (par le P. Valette, doctrinaire). Paris, Lottin , 1734 , in-3a. — Nouvelle édition augmentée. Paris, Lottin, 1746 , in-a4-

Le même Recueil, contenant en outre un recueil de chansons morales et d'emblèmes, de même sur de petits airs et vaudevilles connus (par madame Massuau, religieuse du diocèse d'Orléans). Paris , Lottin et Butard, 1749» * vol. in- 16.

Recueil de Fables choisies dam le goût de M. de La Fontaine, sur de petits airs et vaudevilles connus, notés en gravure pour en faciliter l'intelligence (par le P. Valette, doctrinaire). Nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée. Paris y Butard, 1767, in-24 de 368 pages.

Ces trois recueils contiennent la plupart des fables de La Fontaine.

Les Fables de La Fontaine , mises en chansons , vaudevilles

et pots- pourris , par M. Nau; nouvelle édition corrigée et

augmentée. Genève & Paris, veuve Duchesne, 1779, in-a4.

Nau publia des essais de ce travail en 1754, 1757 et 176a; Tédition de 1754 ne contenait que ringt-deux fables.

Fables de La Fontaine mises en patois de plusieurs anciennes provinces de France.

Fables causides de La Fontaine , en bers gascons. Bajronne, Paul Fauvel-Duhard, 1776, in- 8°, avec un frontispice allégorique dessiné par Moreau et gravé par Le Mire. Ce volume contient cent

six fables de La Fontaine.

Fablos causidos de Jean La Fountaino, tremudados en berses gascons è dediados à Soun Àltes-so Rouyalo Moo lou Duc d'Angoulémo, per un Bordelés, M. Bergeyret, lou nebou. Paris, Michaud, 1816, in-12.

Fables et Contes en vers languedociens „ patois de Montpellier, par A.ug. Tandon. An vm (1799)» in-8°.

Ce recueil est composé en grande partie des fables de La Fontaine.

Traductions latines, italiennes , allemandes, hollandaises, espagnoles, portugaises et anglaises.

Fabulae selectae è gallico D. de La Fontaine, latine redditae. Amstelodami y P. Mortier (Rothomagi), 1694, petit in- 11 de 46 pages.

Réimprimées dans le recueil publié* par l'abbé Saas, en 173&

Le P. Desmolets , dans une note manuscrite déposée sur un exemplaire de cette traduction , l'attribue an P. Delfant , oratorien. Cette note sente tonte confiance, puisque j'ai sons les yeux un exemplaire de ces faMe» ainsi intitulé : Benrici Delpkatii (H. Delfaut) selectae FabuU è G*Uke D.de La Fontaine latine redditm : Amttt'Mflnû , P. Mortier, 1694, ia-u de 46 p. L'abbé Saas n'a sans doute tu aucun de ces exemplaires, car il n'a pas nommé ce traducteur.

Fabulae selectae D. de La Fontaine, latinis redditae carminibus, variaque carmina ad nsum juvenntis (cura et studio P. Tissard et M. Vinot, orat. D. J. C.) Trecis, Jac. Lefèrre. (1696), in- 12.

Fables choisies de M. de La Fontaine , traduites en vers latins (i° par les PP. Vinot et Tissard , oratoriens ; ao parle P. Delfault , aussi oratorien) ; et autres pièces de poésie latine et française. (Le tout publié avec une préface , par l'abbé Saas). Anvers [Rouen] , Michel Bonnefoy , 1738 , in-ift-

1775 et 1822.

Fabulae selectae Fontanii , è gallico in latinum sermonem conversae , in usum studios» juvenutis, auctore J. B. Giraad, orat D. J. C. , avec le français à côté. Rouen et Paris, Durand nepveu, 1775,2 vol. in-8°. — Paris, Delalain, i8aa , a toL in-ia.

Il existe une édition toute latine de Tannée 1775, en a roi. in-ia. I* P. Giraud ayoit, dès 1765, publié un essai de cette traduction en x rd. in-ia.

Poésie del dottor Tommaso Crndeli ; edizione a». In Napoli , 1767 , in- 8°. — Cet auteur a traduit en italien les morceaux suivans de La Fontaine :

Tirsi et Amaranta , page 55. .

Favola page 56. Le Jardinier et son Seigneur.

Favola page 61. La Cour du Lion.

Favola page 64- Le Loup et les Bergers.

Favola page 67. Le Chat , la Belette et le petit Lapin.

Additions à la première édition , page 107 : Parole de Sacrate.

1811 et 1815.

Fables de La Fontaine, traduites en vers italiens par Etienne Egyde Petronj , auteur de la Napoléonide. Paris, Michaud, 1811 , 4 vol. in- 18. — Londres, 1815, 3 vol. in-1a.

Fabulas traduc. del frances por Bn. Mar. de Calzada. Madrid, impr. réal, 1788, in-4°.

Fabulas Escolhidas entre as de J. La Fontaine ; traduzidas em verso portuguez , e emendadas sobre a edição feita em Londres , e acrescentadas com a vida e elogio de La Fontaine , por Francisco Manoei do Nascimento. Paris, Cellot, 181 5, a vol in-12.

1708 et 1713.

Fables choisies de M. de la Fontaine , traduites en prose allemande par Balthasar Nickisch, avec le texte français. Augsbourg, 1708, 1713 , in-8°, avec fig. de Raues.

Fabeln franz. Uebersetzt deutsch , von Sm. H. Catel. Berlin ,

1791 — 1794? 4 vol. in-8°.

Fabeln neu bearb. für die Jugend. Leipsic , 1803, 3 vol. in-8°.

1811. Les Fables de La Fontaine , en français et en allemand. Leipsic , 181 1, in- 12.

Fables de La Fontaine , traduites en vers hollandais. Jputerdam , Allait , 1786 , 5 vol. in-8°.

Fabelen in nederduitsche vaersen. Amsterdam , 1803 — 1805, 4 vol. in-8°.

Fables de La Fontaine , traduites en prose anglaise , avec le français à côté. Londres , Arthur Bettesworth , 1 7 34 , m-8°.

Fables now first translated in to english verse by Robert Thomson. Paris , Chenu, 1806, 4 vol. in-8°.

DU

IX. 133 Le Coche et la Mouche

Ysofet I, fab. XXXV. D'un Muletier et d'une

Mule. **

Ysofet II , fab. XXXV. Ung Tahon qui s'assist sur

ung Mulet. 87

X. x 34 La Laitière et le Pot au lait. 89 XL 135 Le Curé et le Mort. 91 XII. x 36 L'Homme qui court après la Fortune et l'Homme

qui l'attend dans son lit. . 93

XUI. x37 Les deux Coqs. 97 XIV. x38 L'ingratitude et l'injustice des Hommes en t ers la

Fortune. 99

RlhfAJLT LE COVTaEFAXT. XOI

YsoPBT-Anomrst t lab. VI. Du Vilain qui trouva

le Trésor en sa terre. io*

139 Les Devineresses. to4

140 Le Chat , la Belette et le petit Lapin. 107 x 4 1 La Tête et la Quene du Serpent . 1 09 14» Un
Animal dans la Lone. m

LIVRE VIII

xtx.

XXVT.

43 La Mort et le Montant. ix5

44 Le Savetier et le Financier. 1 18

45 Le Lion, le Loup et le Renard. no

46 Le Pouvoir des Fables. 1*1

47 L'Homme et la Race. xa5

48 Les Femmes et le Secret. 126

49 Le Chien qui porte a son cou le Dîné de son Maître. 1 98

50 Le Rieur et les Poissons. x 30 5i Le Rat et l'Huître. x3* 5i L'Ours et l' Amateur des jardins. t34

53 Les deux Amis. 137

54 Le Cochon , la Chèvre et le Mouton. 1 3\$

55 Tircis et Amarante. x4i

56 Les Obsèques de la Lionne. 144

57 Le Rat et l'Éléphant. 147 Tsopbt I, tab. XL L'Aine qui salue le Sanglier. 1 48

58 L'Horoscope. i5o

59 L'Ane et le Chien. x54

60 Le Bassa et le Marchand. i56

61 L'Avantage de la Science. 159 6a Jupiter et les Tonnerres. 161

63 Le Faucon et le Chapon. 164

YsoriT I , lab. LVI. De FOstoir et du Chapon. x65

64 Le Chat et le Rat. x68

65 Le Torrent et la Rivière 170

66 L'Éducation. 17a

67 Les deux Chiens et l'Ane mort. 174

68 Démocrite et les Abdéritains. 176 Traduction de la Lettre d'Bippocrate à Damagète,
par M. le docteur Érxnnra Pàmsbt. 178

169 Le Loup et le ChesMur. 19c

58o TABLE DES MATIÈRES.

XXVII. 24o Dapbnis et Alcimadure. 39 c

XXVI II. 24 x Le Juge arbitre , l'Hospitalier et le Solitaire. 394

Philéh oir et Ba.tjçis. 397

Les Filles de Mirée. 404

La. Matrove d'Éfbese. 414

Ysofet I , fab. 43. (Manusc. n° 76 1 6-3.) 43 1

Belphegoe. 4 34

APPENDICE

YSOPET I.

P&OLOGUft.

Le Plet du Chien et de la Brebis.

De V Aigle et de Renart.

De l'Aigle et de la Limace.

Du loup et de la Truie.

Du Chien et du Larron.

Du Filz a VEcoufle qui estoit malades.

Du Loup et de VAigniau.

Du Chien qui chcĩ en vieillesce.

Du Cerf, de la Brebis et du Loup.

De la Mouche et du Preudomme.

Du Prédomine et de la Belette.

Du Pas tour qui osta Vespine du pu au lion.

Du Loup et du Mouton.

Avoir, vit. ihed. De Lupo et M atone.

Du Singe et du Renart qui lipria que li donast de queue

D'un Marchant et de son Asne.

Du Loup et du Pastour et du Chien.

Du Bouteiller et du Juif.

De Gens de la Cité d'Athènes.

De la Femme qui norrissoit sa Vache et cl la commendoit chascun four a un Saint.

Ahoh. ^{TM*}. xhed. De Rustic* et Juvencà.

D'une Femme et d'un Jouvenceau.

D'un Père et d'un Enfant.

D'un Chevalier et a* un Vilain.

Prologue. 5a

Comment x Chien demanda en jugement a ta Brebis

x pain. XIY. 5a5

Comment 1 grant Vilain pelé fiert de sa main une Mouche qui le mort sus sa teste et Votai ne moût forment* XVIII. 517

Comment 1 Berchier guéri 1 Lyon d'une espine qu'il

avoit en son talon. XIX. 539

Comment le Leu trouva x Asne qui gis oit en 1 pré dotant et méhaignié , et li Leus qui le voloit mangier ot grant pitié de lipour lapovretê qu'il avoit , si le laissa aler. XX. 533

Comment 1 Leu vint a guarani a 1 Bouvier qui le gua- *antif mais le Bouvier ne le cuidoit mie guarantir par son guignement. XXI. 535

Comment te Goupil fait le feu dessous le ny a l'Aigle. XXII. 538

Comment les Coulons firent leur seigneur de l'Es premier

et il les destruisoit toutes, XXIV. 540

Deij Compaignons dont l'un otgrans dons pour mentirt

et foutre pour voir dire. XXX. 54a

Épiloos. 545

RoMux.ua Bibltothecjs kugim. Fab. I ad XXII. 547

Notice bibliographique de Fables et de Œuvres de La Fontaine , par M. Barbier , ancien Bibliothécaire. 563

LUI

Du F Hz à l'Ecou. Jie qui es toît malades. De VArondelle et des autres Oisiaux.

Du Loup et de l'Aigniau.

Du Chien qui chei en vieillesce.

Des Lièvres qui s'enfuioient.

De la Chievre et du Loup, Du Vilain qui nourrit le Serpent, Du Cerf, de la Brebis et du Loup.

De la Mouche et du Preudomme.

Du Renart et de la Segogne.

Du Corbiau qui se para de plumes du Paon. D'un Muletier et d'une Mule.

De la Mouche et du Frémi.

Du Singe, du Renart et du Lièvre.

, Du Predomme et de la Belette.

De la Raine et du Bue/.

Du Pas tour qui os ta VRspine du pie au Lion. Du Cheval qui mata le Lion.

D'un biau Cheval et de tAsne pel.

Du Renart et du Loup.

Du Cerf morant de soif.

De la Bataille des B es tes et des Oisiaux. Du Rossinol et de TOstoir.

Du Loup et du Mouton.

D'un Serpent qui rungoit au dens une Lime. De la Bataille des Loups contre les Brebis. Du Bois et de la Coignie.

Du Loup qui se veult accompagner au Chien. Des Contens du Ventre et des Membres.

Du Singe et du Renart qui le pria que li donast
de queue.

If un Marchant et de son Asne.

Du Cerf qui issi du Bois se cuida sauver chtux un

Vilain.

De VOstoir et dit Chapon.

Du Loup et du Pas tour et du Chien.

Du Bouteilleret du Juif.

De Gens de la Cité d'Athènes.

Du Loup qui trouva une Teste p aine te. Il 'Esprevier et le Cou Ion.

Tarn.

Mo

io3

3ig

ri

TABLE DES FABLES D YSOPET-AVIONNET.

¥Mt* Tom

TABLE DES FABLES D YSOPET II

rMet.

XXVIIĬ.

Tom.

Comment uufLarron espousa Famé a grantfeste et a grant joie. II.

Comment Y A ronde requise aux Oiseaux qu'ils mandassent Chanvte que un Vilain semoit. I.

Comment 1 grant Vilain peléfiert de sa main une Mouche qui le mort sus sa teste, et tataine moît forment. II.

Comment i Berchier guéri I Lyon d'une espine qu'il avoit en son talon, II.

Comment le Leu trouva un Asne qui gisoit en pré dotant et mehaigné , et li Leus qui levoloit mangier ot grant pitié de li , pour la povreté qu'il avoit; si le laissa aler. II.

Comment i Leu vint a guarani a t Bouvier qui le garanti , mais le Bouvier ne Ucuidoit mie guarantirpdr son guignement. 1 1 .

Comment le Goupil fait le feu dessous le fly a t Aigle. II.

Comment t Cheval feri un Lyon du Pied desrieres9 si qu'il Va afronté.

Comment les Coulons firent leur Seigneur de TRs-
previer et il les destruisoit toustes.

Comment t Cheval qui haoit un Cerf pria a un
Veneur qu'il meist le Cerf a mortf et li Che-
vaus meismes ifn mis.

Comme le Renart eonchia le Corbel qui manjoit
un fourmage.

Comment une Chienne prains emprunta le lit
. a* une autre Chienne pour ehaalerg et elle li
prestat volentiers. I.

Comment li Criquet demanda au Formi de son
blé et il li refusa. I.

D'une Beste qui s'appelait Laniste. I.

, De if Compaignons dont l'un ot grans dons pour
mentir et l'autre mourut pour 'voir dire. II .

D'un Destrier qui ot despit a* un Asne qu'il en»
contra ehargié ne se détourna pas. I.

D'un Cerf qui prisoit ses Cornes et desprisoit ses
Jambes. II.

54a ai a 1

5gO TABLE DES FABLES d'ySOPET II.

DS TOUTES

SOUS LIS DIVERS ROMS QUE PRESENTE l'xHVEEMOH DU TITRE DE CHACUVE.

N.B. On a distingua par un astérisque * tons les titres qui ont subi des inversions. Les chiffres qui précèdent l'indication du tome et de la page correspondent au n° d'ordre que nous avons adapté à toutes les fables de La Povtamb.

*Abdériuina (les) et Démocrite.

* Agneau (T) et le Loup.

* Aigle (le Corbeau voulant imiter 1') Aigle (!') et l'Escarbot Aigle (10 et le Hibou.

Aigle (1'), la Laie et la Chatte.

Aîgle (V) et la Pie.

'Alcimadure et Daphnie.

* Alexandre (Tribut envoyé par le* Animaux à). •Alouette (1'), l'Autour et l'Oiseleur.

Alouette (T) et aea Petits avec le Maître d'un champ. 'Amarante et Tircis.

"Amateur (1') des jardins et l'Ours.

*Amis (les Deux).

Amour (1') et la Folie.

* Amour (1*) et l'Hyménée.

Ane (1*) chargé d'éponges et l'Ane chargé de sel.

*Ane (T) et le Cheval.

Ane (1') et le Chien. «

*Ane (T) et le Lion chassant.

*Ane (T) , le Meunier et son Fils.

Ane (T) et ses Maîtres.

*Ane (T) mort et les deux Chiens.

N° d'ord.

Ton.

PM

îO

loo

aÔ3

3oi

za8

5ga

TABLE ALPHABÉTIQUE

Ane (T) et le petit Chien.

Ane (F) portant des reliques.

Ane (1*) vêtu de la peau du Lion.

Ane (1) et le Vieillard.

*Ane (1') et les Yoleurs.

'Anes (les deux) , le Singe et le Lion.

Animal (nu) dans la Lune.

* Animaux (les) , le Singe et le Renard. Animaux (les) malades de la Peste.

'Animaux (Tribut envoyé par les) à Alexandre.

* Araignée (V) et la Goutte.

Araignée (T) et l'Hirondelle.

Astrologue (1') qui se laisse tomber dans ses poils.

* Autour (1'), l'Alouette et l'Oiseleur. Avantage (T) de la Science.

Avare (V) qui a perdu son Trésor.

•Aventuriers (les deux) et le Talisman.

Baasa (le) et le Marchand.

* Bâtons flottants (les) et le Chameau. Belette (la) entrée dans un Grenier.

'Belette (la) , le petit Lapin et le Chat. 'Belettes (les deux) et la Chauve-Souris. 'Belettes (le combat des) et des Rats.

Berger (le) et la Mer.

Berger (le) et le Roi.

Berger (le) et son Troupeau.

'Berger (le Loup devenu).

'Berger (le) qui joue de la flûte et les Poissons. 'Bergers (les) et le Loup.

Besace (la).

'Boeuf (la Grenouille qui veut se faire aussi grosse que le) 'Borée et Phébus.

'Bouc (le) et le Renard.

'Brebis (la), la Génisse et la Chèvre en société avec le Lion. 'Brebis (les) et les Loups.

'Bûcheron (le) et la Forêt.

Bûcheron (le) et Mercure. 'Bûcheron (le) et la Mort.

'Boisson (le), le Canard et la Chauve-Souris.

N* d'ord.

Tom.

io3

ia5

aoa

ai4

aaa

ele). 3

ion. 6

aot

TABLE ALPHABÉTIQUE

* Canard (le), la Chauve-Souris et le Boisson.

* Canards (les deux) et la Tortne.

Cerf (le) malade.

Cerf (le) se voyant dans l'eau.

* Cerf (le Cheval s'étant voulu venger do). Cerf (le) et la Vigne.

Chameau (le) et les Bâtons flottants.

'Chapon (le) et le Faucon.

Charlatan (le).

Chartier (le) embourbé.

♦Chasseur (le) et le Lion.

*Chasseur (le) et le Loup.

*Cbassenr (le), le Roi et le Milan.

Chat (le) , la Belette et le petit Lapin.

Chat (le) et les deux Moineaux.

Chat (le) et le Rat.

Chat (le) et le vieux Rat.

Chat (le) et le Renard.

*Chat (le) et le Singe.

*Chat (le), le Souriceau et le Cochet.

Chat (le vienx) et la jenne Sonris.

*Chat-hoant (le) et les Souris.

*Ghata (la Querelle dea) et des Chiens, et celle des
Chats et des Sonris.

*Chatte (la), la Laie et l'Aigle.

Chatte (la) métamorphosée en Femme.

Chauve-Souris (la) et les denx Belettes.

Chauve-Souris (la), le Buisson et le Canard.

Chêne (le) et le Rosean.

Cheval (le) et l'Ane.

Cheval (le) et le Loup.

*Cheval (le), le Renard et le Loup.

Cheval (le) s'étant voulu venger do Cerf. *Chèvre (la), la Brebis et la Génisse en société avec le
Lion.

*Chèvre (la), le Chevreau et le Loup.

*Chèvre (la), le Cochon et le Monton.

* Chèvres (les denx).

*Chevreaan (le), la Chèvre et le Loup.

Chien (le) à qni on a coupé les oreilles.

N° < Tord.

Tom.

p*ff.

aa0

IF

lia

xai

io5

aa5

ax5

ïO

ai8

ax3

ÛO

TABLE ALPHABÉTIQUE

«Chien (le) et l'Ane.

*Chien (le petit) et l'Ane.

*Chien (le) et le Loup.

«Chien maigre (le) et le Loup.

Chien (le) qui lâche sa proie pour l'ombre.

Chien (le) qui porte à son cou le dinier de son Maître. 149 «Chien (le), le Renard et le Fermier.

«Chiens (les deux) et l'Ane mort.

«Chiens (la Querelle des) et des Chats, et celle des

Chats et des Souris.

«Cicogne (la) et le Loup.

«Cicogne (la) et le Renard.

Cierge (le).

Cigale (la) et la Fourmi.

«Citrouille (la) et le Gland.

Coche (le) et la Mouche.

Cochet (le), le Chat et le Souriceau.

Cochon (le), la Chèvre et le Mouton.

Colombe (la) et la Fourmi.

Combat (le) des Rats et des Belettes.

«Compagne (la Lice et sa).

«Compagnons (les deux) et l'Ours.

Compagnons d'Ulysse (les).

«Compère (l'Enfouisseur et son).

Conseil tenu par les Rats.

Contre ceux qui ont le goût difficile.

Coq (le) et la Perle.

Coq (le) et le Renard.

«Coqs (les deux).

«Coqs (les) et la Perdrix.

Corbeau (le), la Gazelle, la Tortue et le Rat.

Corbeau (le) et le Renard.

Corbeau (le) voulant imiter l'Aigle.

*Corraoran (le) et les Poissons.

«Couleuvre (la) et l'Homme.

Cour (la) du Lion.

«Cuisinier (le) et le Cygne.

Curé (le) et le Mort.

Cygne (le) et le Cuisinier.

N* d'ord. Tom.

xao

ao5

xo8

xx5

ai4

ao

aa8

ao0

ao0

TABLE ALPHABETIQUE.

*Danube (le Paysan do).

Daphnis et Alcim adore.

* Dauphin (le) et le Singe.

Démocrite et les Abdéritains.

Dépositaire (le) infidèle.

Deux Amis (les).

Deux Aventuriers (les) et le Talisman.

Deux Chèvres (les).

Deux Chiens (les) et l'Ane mort.

Denx Coqs (les).

Deux Mulets (les).

Deux Perroquets (les) , le Roi et son Fils. Deux Pigeons (les).

Deux Rats (les), le Renard et l'OEuf.

Deux Taureaux (les) et la Grenouille.

Devineresses (les).

* Dieux (Simonide préservé par les).

Dieux (les) voulant instruire un Fils de Jupiter. Discorde (la).

Dragon (le) à plusieurs têtes et le Dragon à plusieurs
queues.

Écolier (1'), le Pédant et le Maître d'nn jardin. Écrevisse (T) et sa Fille.

Éducation (1*).

'Éléphant (!•) et le Rat.

Éléphant (F) et le Singe de Jopiter.

* Enfant (le jeune) et la Fortune.

Enfant (T) et le Maître d'École.

*Enfant (T), la Mère et le Long.

*Enfants (le Labourenr et êes).

♦Enfants (le Vieillard et ses) .

Enibuiaseur (V) et son Compère.

*Eacarbot (T) et l'Aigle.

* Ésope (Testament expliqué par).

* Estomac (F) et les Membres.

'Fables (le Pouvoir des).

Fanoon (le) et le Chapon.

*Femme (la Chatte métamorphosée en).

N'd'ord.

Tom.

Pa8-

an

ig3

a00

a06

ia3

596 TABLE ALPHABÉTIQUE

N« d'ord.

'Femme (l'Ivrogne et sa) . 49

* Femme (la) , le Mari et le Voleur. 184 Femme (la) noyée. 58 Femmes (les) et le Secret. 148 Fermier (le) , le Chien et le Renard. 207 Fille (la). 139

* Fille (la Sonris métamorphosée en). 176 *FHs de Roi (le), le Gentilhomme , le Marchand et le Pâtre. 204

'Financier (le) et le Savetier. 144

'Folie (la) et l'Amour. 927

Forêt (la) et le Bûcheron. 229

'Fortune (l'Homme qui court après la) et l'Homme
qui l'attend dans son lit. i36

Fortune (la) et le jenne Enfant. 93

* Fortune (l'ingratitude et l'injustice des Hommes envers la). i38

Fon (le) qui vend la Sagesse. 1 77

Fon (nn) et un Sage. 235

* Fourmi (la) et la Cigale. 1

* Fourmi (la) et la Mouche. 63 *Foormi (la) et la Colombe. 34

Frelons (les) et les Mouches à miel. 2 1

IL 95 I. 33f

* Gazelle, le Corbeau, la Toitue et le Rat. 228 IL 355 Geai (le) paré des plumes dn Paon. 69 I. 247 Génisse (la), la Chèvre et la Brebis en société avec le Lion. 6 1. 3 1

* Gentilhomme (le) , le Marchand, le Pâtre et le Fils

de Roi. 204 IL 283

Gland (le) et la Citrouille. 173 IL 205

*Goût difficile (Contre ceux qui ont le). 23 I. 95

Goutte (la) et l'Araignée. 50 I. 191

G renouille (la) qui veut se faire aussi grosse que le Bœuf. 3 1. x3

Grenouille (la) et le Rat. 71 I. 257

'Grenouille (la) et les deux Taureaux. 26 I. 106

Grenouilles (les) qui demandent un Roi. 46 I. i8<

* Grenouilles (les) et le Lièvre. 36 I. i3ç 'Grenonilles (les) et le Soleil. Aux noces d'un tyran, etc. ri
5 IL 27 'Grenouilles (les) et le SoitIL Les filles du li mon, etc. 237 IL 384

'Hérissou (le), le Renard et les Mouches.

IL

TABLE ALPHABÉTIQUE. 597

Héron (le).

*Hibou (le) et l'Aigle.

Hirondelle (1*) et 1* Araignée.

Hirondelle (l') et les petits Oiseaux.

Homme (1') entre deux âges et ses denx Mairessrs.

Homme (1*) et la Couleuvre.

Homme (1') et l'Idole de bois.

Homme (1') et son Image.

*Horame (le Lion abattu par 1').

Homme (1*) et la Puce.

Homme (1*) qui cpurt après la Fortune et l'Homme
qui l'attend dans son lit.

*Hommes (les deux) ei le Trésor.

*Homraes (l'ingratitude et l'injustice des) envers la
Fortune.

*Hommes (les trois jeunes) et le Vieillard.

Horoscope (1').

'Hospitalier (1'), le Solitaire et le Juge arbitre.

Huître (19) et les Plaideurs.

*Huître (!') et le Rat 'Hyménée (Y) et l'Amour.

'Idole (T) de bois et l'Homme.

Impie (1) et l'Oracle.

Ingratitude (V) et l'injustice des Hommes envers la Fortune.

Ivrogne (1') et sa Femme.

Jardinier (le) et son Seigneur.

Jeune (la) Veuve.

'Jeunes Hommes (les trois) et le Vieillard.

Juge arbitre (le) , l'Hospitalier et le Solitaire. *Junon (le Paon se plaignant è).

Jupiter et le Métayer.

Jupiter et le Passager.

* Jupiter (la Statue de) et le Statuaire.

Jupiter et les Tonnerres.

Laboureur (le) et ses Enfants.

«Laie (la), la Chatte et l'Aigle.

Laitière (la) et le Pot au lait.

N» d'ord.

Tonu

tl8

IOO

ia5

axa

3xa

ai7

ag3

axa

3ta

axo

TABLE ALPHABÉTIQUE

» d'ord.

. Tom

* Lapin (le petit) , le Chat et la Belette.

Ho

Lapins (les).

*Léopard (le) et le Singe.

Lice (la) et sa Compagne.

Lièvre (le) et les Grenouilles.

'Lièvre (les Oreilles du).

Lièvre (le) et la Perdrix.

Lièvre (le) et la Tortae.

xi3

Ligne (la) des Rats.

'Lime (la) et le Serpent.

Lion (le).

ao5

*Lion (l'Ane vêtu de la peau du).

io3

Lion (le) abattu par l'Homme.

Lion (le) amoureux.

*Lion (la Cour du).

Lion (le) devenu vieux.

Lion (le) et l'Ane chassant.

*Lion (le) en société avec la Génisse , la Chèvre et la

Brebis.

Lion (le) et le Chasseur.

io5

Lion malade (le) et le Renard.

Lion (le) et le Moucheron.

Lion (le) et le Rat.

Lion (le) s'en allant en guerre.

Lion (le), le Singe et les deux Anes.

*Lion (le), et le Pâtre.

Lion (le) , le Loup et le Renard.

*Lionne (les Obsèques de la).

Lionne (la) et l'Ourse.

Loup (le) et l'Agneau.

IO

Loup (le) et les Bergers.

Loup (le) et le Chasseur.

*Loop (le) et le Cheval.

*Loop (le) , le Cheval et le Renard. "

Loup (le) , la Chèvre et le Chevreau.

Loup (le) et le Chien.

Loup (le) et le Chien maigre.

Loup (le) et la Cicogne.

Loup (le) devenu Berger.

Loup (le), la Mère et l'Enfant.

Loup (le) plaidant contre le Renard pardevant le Singe.

TABLE ALPHABÉTIQUE. '

h9 d'ord. Tom, pag.

Lonp (le) et le Renard. Mais d'oà vient qu'au renard, etc.

Loup (le) et k Renard. D'oà vient que personne t e/c. «a a *Loup (le), le Renard et le Lion.

Loups (lea) et les Brebis.

•Maître (le) d'École et l'Enfant

Maitre (le) d'an champ avec l'Alouette et sea petit.

*Mailre (le) d'an jardin , l'Écolier et le Pédant.

♦Maître (l'Œil dn).

•Maîtres (l'Ane et sea).

^Maîtresses (l'Homme entre deox âges et ses deux).

*Malhenrenx (le) et la Mort.

Mal marié (le).

♦Marchand (le) et le Baasa.

Marchand (le), le Gentilhomme, le Pâtre et le Fils de Roi.

Mari (le) , la Femme et le Voleur.

#Marié (le mal).

Médecins (les).

Membres (les) et l'Estomac.

*Mer (la) et le Berger.

*Mercore et le Bâcherou.

*Mère (la), l'Enfant et le Lonp.

♦Métayer (le) et Jupiter.

Meunier (le) , son Fils et l'Ane.

♦Milan (le) , le Chasseur et le Roi.

Milan (le) et le Rossignol.

* Moineaux (les deux) et le Chat.

Montagne (la) qui accouche.

Mort (la) et le Bûcheron.

♦Mort (le) et le Curé.

Mort (la) et le Malheureux.

Mort (la) et le Mourant.

♦Mouche (la) et le Coche.

Mouche (la) et la Fourmi.

♦Mouches (les) à miel et les Frelons.

♦Moaches (les) , le Hérisson et le Renard. ♦Moucheron (le) et le Lion.

♦Mourant (le) et la Mort.

♦Mouton (le), le Cochon et la Chèvre.

aïo

aaa

rs0

aoi

3oi

apG

ia6

ao4

aa0

xa6

aaa

aa5

ai5

ix5

aa4

ai

aa6

ÔOO TABLE ALPHABÉTIQUE.

Mulet (1e) se vantant de sa généalogie. 'Mulets (les deux).

Obsèques (les) de la Lionne.

Œil (V) do Maître.

'Œuf (1*) , les denz Rats et le Renard.

Oiseaa (1') blessé d'une flèche.

'Oiseaux (les petits) et l'Hirondelle.

Oiseleur (1'), l'Autour et l'Alouette.

Oors (1') et l'Amateur des jardins.

Ours (T) et les deux Compagnons.

'Ourse (T) et la Lionne.

Oracle (P) et l'Impie.

Oreilles (les) du Lièvre.

'Paon (le Geai paré des plumes du).

Paon (le) se plaignant à Junon. '

Parole de Socrate.

'Passager (le) et Jupiter.

'Passant (le) et le Satyre.

'Pâtre (le), le Fils de Roi, le Marchand et le Gentilhomme.

Pâtre (le) et le Lion.

Paysan (le) dn Danube.

'Pêcheur (le) et le petit Poisson.

'Pédant (le), l'Écolier et le Maître d'un jardin.

Perdrix (la) et les Coqs.

'Perdrix (la) et le Lièvre.

'Perle (la) et le Coq.

'Perroquets (les deux), le Roi et son Fils. 'Peste (les Animaux malades de la).

Phébus et Borée.

Philomèle et Progné.

Philosophe (le) scythe.

'Pie (la) et l'Aigle.

'Pigeons (les deux).

'Pigeons (les) et les Vautours.

'Plaideurs (les) et l'Huître.

Poisson (le petit) et le Pêcheur.

Poissons (les) et le Berger qui joue de la flûte.

Poissons (les) et le Cormoran.

> d'ortL Toa.

IXO

aa4

au

ao8

xa5

aïo

aa4

ai?

TABLE ALPHABÉTIQUE. DO

N» d'ord.

Tom.

VH-

lia

axo

ia5

'Poissons (les) et le Rienr.

*Pot aa lait (le) et la Laitière.

Pot de terre (le) et le Pot de fer.

Poule (la) aux CEufs d'or.

*Poulets d'Inde (les) et le Renard.

Pouvoir (le) des Fables.

*Progné et Philomèle.

*Puce (la) et l'Homme.

Querelle (la) des Chiens et des Chats , et celle des

Chats et des Souris. ^ an II. 336

*Queue coupée (le Renard ayant la). 87 I. 3i3

*Quene (la) et la Tête du Serpent. 1^1 II. 109

*Raisins (les) et le Renard.

*Rat (le) et le Chat *Rat (le vieux) et le Chat.

Rat (le) et l'Éléphant.

*Rât (le) et la Grenouille.

Rat (le) et l'Huitre.

*Rat (le) et le Lion.

Rat (te) qni s'est retiré du monde.

*Rat (le), la Tortue, la Gazelle et le Corbeau. Rat (le) de ville et le Rat des Champs. *Rats (le Combat des) et des Belettes.

*Rtts (Conseil tenn par les).

*Rats (la Ligue des).

*Rats (les deux), le Renard et l'OEnf.

*Reliquoes (l'Ane portant des).

Renard (le) Anglois.

Renard (le) ayant la Queue coupée.

Renard (le) et le Bouc.

Renard (le) et le Buste.

*Renard (le) et le Chat.

*Renard (le) , le Chien et le Fermier.

Renard (le) et la Cicogne.

'Renard (le) et le Coq.

*Rensrd (le) et le Corbeau.

*Renard (le) et le Lion malade. *Renard (le), le Lion et le Loup.

*Renard (le) et le Loup. Mais d'où vient qu'au, renard, a 10 H. 398

ai6

aa8

aa6

aoo

iao

6o£ TABLE ALPHABÉTIQUE.

•Renard (le) et le Loup. D'oà vient que personne , etc.

Renard (le), le Loup et le Cheval.

Renard (le), le* Mouche* et le Hérisson. ♦Renard (le) plaidant contre le Louppardevant le Singe.

Renard (le) et les Poulets d'Inde.

Renard (le) et les Raisins.

*Renard (le), les deux Rats et l'Œuf.

Renard (le) , le Singe et les Animaux.

Rien de trop.

Rienr (le) et les Poissons.

♦Rivière (la) et le Torrent. *Roi (le) et le Berger.

*Roi (le), son Fils et les deux Perroquets. *Roi (les Grenouilles qui demandent un).

Roi (le) , le Milan et le Chasseur.

*Roseau (le) et le Chêne.

'Rossignol (le) et le Milan.

*Sage (un) et un Fou.

*Sagesse (le Fou qui vend la).

Satyre (le) et le Passant.

Savetier (le) et le Financier.

♦Science (l'Avantage de la).

*Secret (le) et les Femmes.

♦Seigneur (le) et le Jardinier.

Serpent (le) et la Lime.

♦Serpent (la Tête et la Queue du).

♦Serpent (le) «t le "Villageois.

♦Servantes (les deux) et la Vieille.

, Simonide préservé par les Dieux.

Singe (le).

Singe (le) et le Chat.

Singe (le) et le Dauphin.

♦Singe (le) de Jupiter et l'Éléphant.

Singe (le) et le Léopard.

♦Singe (le) , le Lion et les deux Anes. ♦Singe (le Loup plaidant contre le Renard pardevant le).

♦Singe (le), le Renard et les Animaux.

♦Singe (le) et le Thésauriseur.

♦Socrate (Parole de).

Soleil (le) et les Grenouilles. Aux noces d'un tyran f etc.

'dord.

Ton.

saa

aa6

XOI

aaï

IF

ao0

aa5

aa

ai5

aa6

alo

xi6

ao5

ai6

ix5

TABLE ALPHABÉTIQUE. *603

N« d'or Soleil (le) et les Grenouilles. Lis filles du limon , etc. 937 'Solitaire (le), le Juge arbitre et l'Hospitalier. Songe (le) d'an habitant du Mogol. »

Souhails (les).

*Sooricean (le) , le Cochet et le Chat. Son ris (les) et le Chat -huant.

'Souris (la jeans) et le vieux Chat.

Souris (la) métamorphosée en Fille.

"Souris (la Querelle des) et des Chats , et celle des

Chiens et des Chats..

Statuaire (le) et la Statue de Jupiter.

Talisman (le) et les deux Aventuriers.

"Taureaux (les deux) et la Grenouille.

Testament expliqué par Ésope.

Tête (la) et la Queue du Serpent.

Thésauriseur (le) et le Singe.

Tircis et Amarante.

Tonnerres (les) et Jupiter.

Torrent (le) et la Rivière.

Tortue (la) et les deux Canards.

Tortue (la), la Gazelle, le Rat et le Corbeau. 'Tortue (la) et le Lièvre.

'Trésor (le) et les deux Hommes.

'Trésor (l'Avare qui a perdu son).

Tribut envoyé par les Animaux a Alexandre. 'Troupeau (le Berger et son).

'Ulysse (les Compagnons d').

Vautours (les) et les Pigeons.

* Veuve (la jeune).

Vieillard (le) et l'Ane.

Vieillard (le) et ses Enfants.

Vieillard (le) et les trois jeunes Hommes.

Vieille (la) et les denx Servantes.

'Vigne (la) et le Cerf.

Villageois (le) et le Serpent.

'Voleur (le), le Mari et la Femme.

Voleurs (les) et l'Ane.

rar ni la. tabl du secovo et diaviba volume.

' «Tord

.Tom.

9XO

xofl

xi6

DU TOME SECOND

Pag*»'

5. Auteurs français : après Amyot-Plut., an lieu de Préceptes de santé, § xo, lises : Préceptes de mariage, § io.

il. Auteurs français : ' après Gu'UL Haud. , au lieu de a3x , lises: 33 1.

16. Aux Auteurs français , ajoutez : Mercure galant , juin 168 1, p. 374.

17. Aux Auteurs français, ajoutez : Mercure galant, septembre 1679,

pag a8.

Aux auteurs français, ajoutes : François Haberi

90. Auteurs italiens : an lien de Giopanni, pecor. a, gibrn. nov. a*, lisez : Giovanni , pecor. , a* giorn. nov. a". — A la fin des indications, ajoutes : O&isktaux. Bidpai, t. 3, p. 50.

i38 , a36 , 342 1 an lien de M or. de Maut., lises P. Dauoaùte.

a35. Vers grecs : iCr vers, an lien de aùacî; , lises : aùroî;. — Vers 3 , an lieu de ùvuxtwn, lises : ovû^um. — Vers 6 , an lien de éxttv v , lises : i%ti vu. — Vent 8 , an lien de A'ewrvov , lises : Aiticvc*. — Même vers , an lien de ^rfujOrpa , lisez : rii fx«(hxr». — Vers 9 , an lien de sOtXcd , lises : sOtXoi. — Vers 10 , an lien de Tci^covr* lises : ToXyurv*. — Vers 1 x, an lien de wxinrtvtK , lises : ùxuirrre;

334* Aux Auteurs français, ajoutez : Mercure galant, juillet 1679,

354. Anx Auteurs français, ajoutes : Mercure galant (Mor.de Mont.),

jnin 1696, p. a6.

365. Anx Auteurs français , ajoutes : Mercure galant (Jfcf . de La Barre),

février t685, p. ia.

393. Anx Auteurs français, ajoutes : Jehanne Flore, Punition de l'Amour

contempné , etc. Paris, i54ifû*-a4.

444. Aux Auteurs français , ajoutes : Tann. Le Febvre , le Mariage de

Belfegor. 1664 , in-8°.

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/fablesinditesdeo1aviagoog>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.